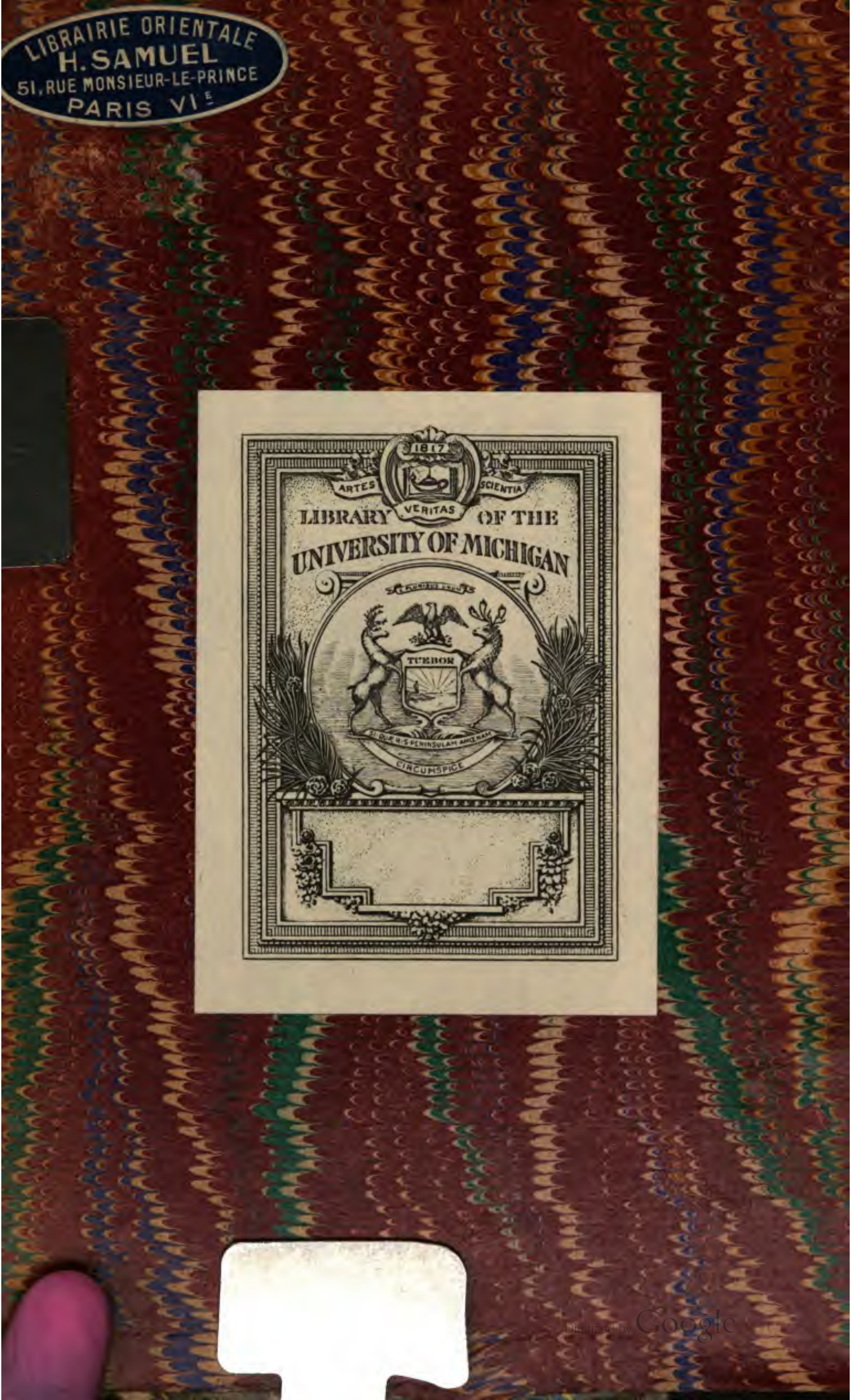

LIBRAIRIE ORIENTALE
H. SAMUEL
51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE
PARIS VI^E
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
Digitized by Google



(2 vols)

La

Chronique de Nestor.

N.°

L. P.

Imprimerie d'Ad. Moëssard,
Rue Furstemberg, n.° 8 bis.


Chronique
de
Nestor
OLGA
Napoléon Thom
Imp. Lith. de Bouis, R. montesquieu 5

Povest' vremennykh let.

LA
CHRONIQUE DE NESTOR

TRADUITE EN FRANÇAIS

D'APRÈS L'ÉDITION IMPÉRIALE DE PÉTERSBOURG,
(*Manuscrit de Kœnigsberg*)

accompagnée

DE NOTES ET D'UN RECUEIL DE PIÈCES INÉDITES
TOUCHANT LES ANCIENNES RELATIONS
DE LA RUSSIE AVEC LA FRANCE;

Par Louis Paris.

TOME I.er



Paris.
HEIDELOFF ET CAMPÉ, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, N.o 14.

1834.

NOTICE

SUR NESTOR.

On ne peut nier que la science historique ne soit redevable aux assemblées monastiques des travaux les plus importans; cependant, depuis un demi-siècle surtout, que n'a-t-on pas dit de l'ignorance des moines? Sans avoir l'intention de m'établir ici leur panégyriste et d'excuser ce que les monastères purent offrir de blâmable, je ferai un reproche à l'époque actuelle de son aveugle injustice envers des établissemens auxquels la France est redevable de tant de belles découvertes et de précieux ouvrages. Parmi tous les prétendus littérateurs que le mot de *moine* ou de *couvent* fait rire, il en est peu qui se croient obligés de réfléchir sur l'origine des congrégations, d'en étudier l'esprit et la doctrine. On ne fouille plus dans les archives, on ne lit plus les chartes des monastères, on ne suit plus les réformes et les travaux auxquels se sont soumis les cénobites des cloîtres : en un mot, on ne sait plus dans quel but ces établissemens ont été fondés, le bien qu'ils ont produit, l'avantage qu'en a retiré la société. On a recueilli studieusement les

noms de tous les hommes corrompus que produisirent les assemblées monastiques : mais comparez-en le nombre avec celui des bienfaiteurs de l'humanité, des écrivains célèbres, des grands hommes en tout genre qui en sortirent également, et vous verrez de quel côté penchera la balance.

Il est vrai que rien dans nos livres modernes ne nous a mis sur la trace de la vérité, et, qu'à la honte de tous les écrivains qui se vouent au triste métier de calomniateurs du passé, il perce dans leur étrange et et superbe dédain pour les congrégations religieuses un défaut aussi grand d'instruction que de bonne foi. Ce n'est pas seulement dans les romans de Dulaurens et de Diderot qu'il faudrait aller chercher des notions sur les moines; il faudrait savoir qu'il existe des sources plus graves et surtout plus pures. Il faudrait se résoudre à lire la *Gallia christiana* et les biographies ecclésiastiques, pour avoir une idée des travaux auxquels se sont livrés les cloîtres; il faudrait ouvrir les ouvrages des *Mabillon*, des *Bouquet*, des *Martenne*, des *Montfaucon* et de tant d'autres savans religieux. Ces ouvrages, que les liseurs du jour, imbus des préjugés de la fin du XVIII^e siècle, vouent à l'oubli, mais auxquels les bons esprits reviendront toujours, donnent à la vérité d'autres leçons que la plupart des livres dont se surchargent les bibliothèques. On rencontre peu, en les lisant, les mots du vocabulaire moderne; on ne voit pas que leurs auteurs y fassent continuellement étalage d'*idées libérales* et de *sentimens patriotiques*. Ces mots si sonores et si

vides de sens pour ceux qui les emploient n'étaient pas autrefois proférés, mais on savait que les grands principes dont ils devraient être l'expression étaient profondément gravés dans l'esprit des écrivains : et là-dessus, quoi qu'on en dise, la conviction publique était unanime. Il n'y avait alors pour l'historien qu'une manière de prouver son amour pour la patrie : c'était de viser à inspirer au lecteur un profond respect pour les libertés, laborieuses filles du temps, un attachement raisonné pour les institutions et les mœurs nationales. En proposant par-fois le passé pour modèle, il ne rendait pas le lecteur impatient du présent, pour lui faire entrevoir un avenir de chimères et de mensonges : car alors, on ne saurait trop le dire, il y avait pour un historien un passé, un présent et un avenir. Aujourd'hui, j'en appelle aux jeunes gens de bonne foi qui lisent : que leur reste-t-il des leçons de leurs modernes professeurs ? Un grand mépris pour les institutions qui ont précédé l'ère libérale, des notions incertaines et contradictoires sur les monumens et les hommes d'autrefois ; en un mot, une ignorance profonde des véritables illustrations de notre belle France.

Pourtant il serait bientôt l'heure de faire justice de tant de calomnies et d'injures prodiguées par l'ignorance et la frivolité à des institutions, il est vrai, renversées, mais qui valurent à notre pays tant d'éclat et de prospérité. Il serait temps de reconnaître que les élucubrations politiques de notre époque ne tiendront jamais lieu des travaux consciencieux des

moines de la congrégation de Saint-Maur, des Pères Jésuites, des Minimes et des Oratoriens.

On nous pardonnera cette sortie contre ceux à qui le nom de religieux ou de moine fait encore ombrage, et qui n'ouvriraient pas un livre revêtu du privilége du roi ou de l'approbation du censeur, sans s'armer de défiance contre les inspirations du despotisme ou de la théocratie.

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui portera plus qu'aucun autre, à leurs yeux, ce double caractère de servilisme et de superstition qui les révolte tant. Il est, c'est tout dire, celui d'un moine russe du XI[e] siècle. Au demeurant, nul ouvrage n'a rendu plus de service à l'histoire, et j'en fais juges ceux qui savent l'embarras dans lequel, avant la découverte de la Chronique que nous publions, se trouvaient les écrivains, pour rendre compte des événemens russes antérieurs au XVI[e] siècle.

Nestor, le père de l'histoire de Russie, et le premier qui ait écrit sur les peuples Slaves, vivait à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième. Avant lui, l'histoire, non-seulement des Russes, mais encore de tous les peuples du Nord était ensevelie dans une profonde obscurité. Quoique les Slaves fussent depuis long-temps divisés en plusieurs petits peuples, aucun de ces peuples cependant n'avait encore trouvé d'historien. On sait qu'en Bohême, vers 993, le moine Christian, frère de Boleslas-le-Pieux, avait écrit la vie de son frère saint Venceslas, et de son aïeule sainte Ludomile; que Cosme, doyen

de Prague, avait commencé vers la même époque une histoire de son pays. Mais tous deux, contemporains de Nestor, écrivirent en latin et donnèrent peu d'étendue à leur travail, qu'on ne peut sous aucun rapport comparer à celui du moine de Kiew. Ce n'est qu'un siècle après lui que l'évêque Vicentius Kadlubeck, à l'instigation de Casimir-le-Juste, écrivit la première Chronique de la Pologne. Dans l'ancienne Scandinavie, deux savans Islandais dont on a conservé les noms, Semund et Ave, qui vivaient à quelque distance de Nestor, ont, dit-on, composé de volumineux mémoires sur l'histoire du Nord. Il faut amèrement regretter la perte de ces travaux, qui vraisemblablement eussent jeté beaucoup de jour sur les premiers temps de la Scandinavie. Jornandès, l'écrivain auquel nous sommes, sans contredit, le plus redevables pour les précieux détails qu'il nous a donnés sur les peuples du Nord, est loin de valoir Nestor : son ouvrage, antérieur de plus de quatre cents ans, appartient à un autre genre de composition et d'esprit. Goth d'origine, évêque de Ravène, Jornandès florissait au VIe siècle sous l'empereur Justinien, c'est-à-dire à une époque lettrée comparativement à celle de notre chroniqueur. D'ailleurs, tout en s'occupant des faits de sa nation, Jornandès dédaigna sa langue maternelle, et, suivant l'usage du temps, écrivit en latin. Son livre est donc loin d'avoir pour les descendans des Scandinaves le mérite et le prix que doit avoir pour les Russes la Chronique nationale de Nestor, composée en langue slave à une

époque et sous un ciel qui n'avaient rien de littéraire.

Il est vrai qu'avant Nestor, les peuples slaves étaient déjà parvenus, par le bonheur de leurs armes et la conquête d'importantes contrées, à se faire connaître et à se rendre redoutables à leurs voisins. Sans lui cependant, leurs commencemens seraient entièrement ignorés. Tout ce que l'histoire bysantine et les écrivains étrangers ont dit des premiers princes de Russie est aussi court qu'incertain, et ne contient que le récit des événemens auxquels leurs nations ont pris part; encore s'y mêle-t-il beaucoup de mensonges et de contradictions. Les descendans de Rurik ne peuvent donc trop se féliciter d'avoir eu pour historien un témoin oculaire et leur compatriote. Quoique bien tard connu d'eux-mêmes et surtout des étrangers, Nestor est venu donner un éclatant démenti à la ridicule opinion qui voulait faire seulement commencer l'histoire russe avec le xv^e^ siècle, c'est-à-dire peu avant l'avènement de l'illustre famille des Romanoff.

Le lieu de la naissance du moine de Kiew n'est pas connu. Quelques biographes ont écrit qu'il était né à Bélozersk, l'une des plus anciennes villes de la Russie, située non loin de Novgorod, sur les bords du Bélo-Ozéro (lac Blanc). Le seul fondement de cette opinion repose sur un passage de la Chronique, où, en parlant de Sinéous, frère de Rurik, il est dit : *Ce prince s'établit chez nous, près du lac Blanc*. Mais ce passage lui-même est fort contesté, car ces deux mots, *chez nous*, ne se

trouvent dans aucun manuscrit, si ce n'est dans celui de Kœnisgsberg, d'où il suit qu'ils pourraient fort bien n'être que l'addition d'un copiste. Je sais que le manuscrit de Kœnigsberg jouit d'une grande autorité, qu'il est considéré par les érudits comme le plus authentique, et que c'est d'après son texte que fut publiée l'édition impériale de Pétersbourg : toutefois j'ai cru devoir noter que, sur ce point important pour l'auteur, ce manuscrit célèbre n'est d'accord avec aucune des nombreuses copies qui ont été découvertes. On voit par-là combien il est utile de pouvoir comparer au moins quelques manuscrits les uns avec les autres, puisqu'il arrive souvent que d'un mot dépend tout le crédit d'une opinion généralement admise.

J'ajouterai, à propos des biographes, que tout ce qu'on a dit de l'époque de la naissance et de la mort de Nestor est absolument conjectural et repose seulement sur la mention que fait l'auteur de son entrée au monastère de Petcherski. « Il était, dit-il, dans sa » dix-septième année, quand l'abbé Théodose l'ad- » mit au rang des frères novices. » Le paterick de Kiew nous apprend en outre qu'il fut, après son noviciat, tonsuré et sacré diacre par Etienne, successeur de Théodose, mort au mois de mai 1074. Si donc Nestor est entré dans le monastère durant la vie de Théodose, il faut reconnaître qu'ayant fait, suivant l'ancienne coutume, une année entière de noviciat, il a dû naître en 1056, puisqu'en 1073 il était dans sa dix-septième année.

La vie de Nestor, écoulée dans un cloître, au milieu de dévotes pratiques, offre peu d'aliment à la curiosité. Si dans sa Chronique il fait quelquefois mention de sa personne, c'est toujours avec une réserve, un laconisme qui laissent beaucoup à désirer. Cependant, grâce à lui, on sait que ce fut par ses soins que les restes de Théodose furent tirés du tombeau où ils avaient jusque-là reposé, pour être en 1091 ramenés dans l'église du monastère de Petcherski. On sait en outre que vers 1097 il fut chargé par David Igorévitch d'une mission importante près de l'infortuné Vassilko, dont il raconte les malheurs avec une force de style qui devra plaire au lecteur.

Enfin, suivant encore le paterick de Petcherski et la légende de Mohilew, qui contient aussi la vie de notre auteur, on voit que, tout-à-fait retiré du monde et cloîtré dans sa cellule, il acheva de mener une sainte vie, et mourut vieux et rassasié de l'existence, après avoir donné tous ses soins à la composition de l'histoire de son pays (1).

Mais si l'on est fixé sur le lieu de la mort de Nestor, on ne l'est pas aussi bien sur l'époque où il cessa d'écrire et où il confia à son successeur le soin de continuer sa Chronique. Il est toutefois certain qu'il écrivait encore en 1096, car l'auteur du récit entre, au sujet de l'incendie du monastère de Petcherski par le chef des Polovtzi, dans des détails

(1) On montre encore, au monastère de Petcherski, le tombeau de saint Nestor, qui est l'objet d'une vénération toute particulière.

qui ne peuvent être du continuateur de Nestor; ce dernier, en effet, était moine de Saint-Michel, et non pas de Petcherski.

« Le 20 de juillet, dit la Chronique, un vendredi, » vers une heure après midi, l'impie Boniack, secrè» tement et à l'improviste, revint attaquer et sur» prendre la ville de Kiew, et il s'en fallut peu que » les Polovtzi, ses soldats, ne s'en rendissent maîtres. » Ils mirent le feu aux maisons des faubourgs, et » ravagèrent le monastère Saint-Stéphane, qui pré» cédemment portait le nom de Saint-Hermann. » Ensuite ils assaillirent le monastère de Petcherski » au moment où, *nos Vigiles chantées, nous allions* » *reposer dans nos cellules*. Tout-à-coup nous en» tendîmes d'horribles cris, et nous sûmes que ces » païens avaient établi sous les murs du cloître » leurs machines de siége. Aussitôt nous nous réfu» giâmes dans l'arrière-cour du monastère, quel» ques-uns même cherchèrent à se sauver sur les » toits. Mais ces farouches enfans d'Ismaël, après » avoir battu en brèche les murs du cloître, enfon» cèrent nos cellules, les détruisirent, et enlevè» rent tout ce qu'ils purent trouver à leur conve» nance. Après quoi ils mirent le feu à l'hospice » de la Sainte-Vierge, mère de Dieu, pénétrèrent » dans l'église, mirent le feu aux portes du sud et du » nord, profanèrent le portique où reposait le corps » de saint Théodose, en arrachèrent les images, » incendièrent les portes, se répandirent en impré» cations contre Dieu et notre sainte religion. Ils

» réduisirent encore en cendre l'hospice, alors appelé
» *Maison-Rouge* ou *Maison-Belle*, que le pieux
» Vsevolod avait fait bâtir sur la montagne de Vudo-
» bitsch. Voilà comment ces maudits enfans d'Ismaël,
» ces impies Polovtzi jetèrent partout l'incendie et
» massacrèrent beaucoup de nos frères. »

Il est certain que ce passage n'a pu être écrit que par Nestor; car, ainsi que je l'ai remarqué, et comme l'indique Sylvestre lui-même, son premier continuateur, lui Sylvestre n'écrivit qu'en 1116. Je n'admets pas, ainsi que l'a fait M. Karamsin, qu'entre Nestor et Sylvestre il y eut un chroniqueur du nom de Bazile. Quel serait-il, ce Bazile? Où aurait-t-il commencé à écrire, où finirait-il; qui l'a cité, qui en a fait mention? M. Karamsin seul s'est imaginé de jeter ce nom dans ses conjectures; encore sa supposition est-elle si peu fondée, si peu raisonnée qu'il la détruit lui-même quelques pages plus loin.

Au sujet de la touchante infortune de Vassilko, dans laquelle, avons-nous dit plus haut, Nestor lui-même joua un rôle, M. Karamsin n'hésite pas à dire que ce fut Bazile et non point Nestor qui se rendit près de ce prince de la part du traître David Igorévitch : « C'est ici, dit l'auteur de l'Histoire de Russie,
» que Bazile, l'un des continuateurs de Nestor, moine
» ou prêtre, joue lui-même un rôle important, etc. »

Mais ce qu'il y a d'étrange et d'incompréhensible, c'est qu'après cette allégation, M. Karamsin écrive, page 185 : « Ce fut également sous le règne de Svia-
» topolk que Nestor termina ses Annales, après avoir

» fait mention en 1106 (*c'est-à-dire neuf ans après
» l'épisode de Vassilko*), de la mort du bon vieil-
» lard *Jan*, célèbre voiévode, âgé de quatre-vingt-
» dix ans, et dont il avait reçu des renseignemens
» précieux pour son ouvrage historique. »

Or, je le demande, comment le récit de l'histoire de Vassilko et de la mission dont l'annaliste fut chargé pourrait-il être attribué à Bazile (que nul n'a cité, que personne ne connaît), et la mention de la mort du vieillard Jan, arrivée huit ans après, se trouver encore de la main de Nestor? Il y a évidemment de la part de Karamsin contradiction, erreur et préoccupation.

Le personnage de Bazile est donc purement fictif; et, bien loin de lui attribuer la continuation de Nestor dès l'année 1097, je pense que ce dernier écrivait encore en 1107, et suis persuadé que lui seul pouvait dire ce que nous lisons à cette date dans la Chronique:

« Sviatopolk, à son retour à Kiew, vint au mo-
» nastère de Petcherski, à Matines, le jour de
» l'Assomption de la Sainte-Vierge, et mes frères
» l'embrassèrent avec joie, car, par l'intercession de
» la sainte Mère de Dieu et de notre père le grand
» Théodose, il avait encore une fois triomphé de
» nos ennemis. »

Si même on veut me permettre d'exprimer toute ma pensée, je dirai que Nestor ne cessa d'écrire qu'en l'année 1111, après avoir fait la notion suivante :

« Dans la même année (1110), un signe céleste » parut sur le monastère de Petcherski. Ce signe » ressemblait à une colonne de feu qui s'abaissait du » ciel sur la terre. La foudre éclairait toute la contrée, » et le tonnerre grondait dans les airs. Tout le monde » a pu remarquer ce prodige. La colonne parut d'a- » bord placée sur la salle du réfectoire, de sorte » qu'on ne pouvait plus distinguer la croix qui en » surmonte le dôme; ensuite elle se plaça sur l'église, » au-dessus du tombeau de saint Théodose, et, après » être ainsi restée quelque temps dans la direction » du nord, elle disparut tout-à-coup. »

Mais entre cet endroit de la Chronique et celui bien connu où Sylvestre prit la plume, il existe une lacune de six années. Selon Benoît Schérer, à l'avis duquel je me range, cette lacune a été remplie par les éditeurs, à l'aide du recueil de Tatischeff, à qui l'on doit la réunion des différentes chroniques de Russie.

On voit, par tout ce qui précède, que Nestor composait son livre en slavon, à peu près dans le même temps que Jehan Scilitzès, Xiphilin et Zonaras en Grèce, Adam de Brême, et Lambert de Aschafembourg, en Allemagne, Sigebert et Raymond d'Agiles en France, travaillaient, en langue grecque ou latine, à la composition de leur histoire.

Quoique le premier des annalistes européens qui ait écrit en langue vulgaire, Nestor se rapproche plus des historiens bysantins, qu'il semble avoir pris pour modèles, que de nos Villehardoin ou Joinville, dont

il n'a peut-être pas l'entraînement; il est loin cependant de manquer de couleur et d'intérêt. S'il peut être comparé à quelqu'un de nos auteurs, c'est à Flodoard, moine d'Epernay, mort en 966, dont la Chronique latine, aussi curieuse qu'instructive, est restée un de nos plus précieux monumens historiques. Il n'a pas seulement avec cet annaliste quelque ressemblance de style, il a aussi quelque parité de vie et de fortune. Comme le moine d'Epernay, celui de Kiew obtint la confiance et l'amitié de ses chefs ecclésiastiques, et, comme lui, il fut revêtu de missions politiques qui montrent l'estime que faisaient de son caractère les princes eux-mêmes. Flodoard écrivit la Chronique de son temps, de 919 à 966, et c'est à lui que nous devons à peu près tout ce que nous savons sur les règnes de Charles-le-Simple, Louis-d'Outre-Mer et Lothaire. Nestor, venu plus tard, mit par écrit les faits qui se passèrent sous ses yeux, et son ouvrage est resté la seule source authentique de l'histoire russe. Outre sa Chronique, Flodoard entièrement retiré du monde et livré aux exercices religieux du monastère, employa ses momens de loisir à la composition de l'Histoire de l'église de Reims, qui n'est rien autre chose que la vie des saints évêques et des personnages remarquables attachés à cette métropole. Nestor, comme Flodoard, mit à profit ses derniers jours, en écrivant la Vie des hommes illustres et pieux qui avaient vécu avant lui dans le monastère de Kiew. Son ouvrage, il est vrai, n'est pas aussi complet que celui du moine d'Eper-

nay, mais il faut dire qu'il ne nous est parvenu qu'en partie, et que les éditions publiées à Kiew en 1661 et 1702 ne sont que les extraits qu'en avait faits au XIII^e siècle Siméon, évêque de Vladimir et de Souzdal. Cette biographie, commencée par notre auteur et connue sous le nom de *Paterikon de Kiew*, fut après sa mort continuée par les moines du monastère de Petcherski, qui y insérèrent la vie de saint Nestor lui-même.

C'est uniquement dans l'ouvrage de Nestor qu'il faut chercher ce que fut jusqu'au XII^e siècle cet empire de Russie aujourd'hui si colossal. On peut voir dans ce pays le berceau des peuples qui ont renversé la puissante monarchie des Romains, et sur ses ruines fondé de nouveaux empires, dont quelques-uns de nos jours subsistent encore. Dès les temps les plus reculés, les Slaves habitaient le sol de la Russie et les pays circonvoisins : peuple immense, devant qui souvent tremblèrent les empereurs de Byzance, et qui subjugua plus de la moitié de l'Europe. En effet, de la petite Russie d'aujourd'hui sortirent les Goths, qui, en Italie, en France et en Espagne, vinrent fonder des états long-temps célèbres. Les Ougres sont arrivés des rives du Volga, du Jaïk et du Kouma. De ces contrées ont également surgi les Huns et différens autres peuples qui, dès le commencement du VI^e siècle, lors de la grande émigration des barbares, ébranlèrent l'Europe et lui donnèrent la forme qu'elle a conservée de nos jours. Aussi l'histoire de la plupart des royaumes

européens remonte-t-elle à celle de l'ancienne Russie, et beaucoup de peuples sont-ils contraints de chercher leurs premiers ancêtres dans la patrie des antiques Slavons. Cependant les rapports sociaux des Russes avec les étrangers n'ont été indiqués d'une manière certaine qu'à dater de l'époque où Rurik s'empara de l'autorité, et de celle surtout où Vladimir emprunta à la Grèce la religion chrétienne, et avec elle les arts et les sciences. Bientôt après on voit non-seulement les peuples voisins comme les Polonais, les Suédois et les Hongrois, mais aussi les peuples les plus éloignés, comme ceux de France et d'Italie, contracter avec les grands princes de Russie des liens de famille et des traités de commerce.

Nestor peint l'éclat de ce pays avant l'établissement de la monarchie : son récit, qui commence avec l'année 858, et qui renferme une espace de deux cent cinquante ans, est entremêlé de particularités curieuses sur différens peuples alors complètement inconnus. Il est vrai qu'avant de fixer les dates, il essaie d'analyser toute l'antiquité, et fait descendre en ligne directe sa nation d'un des enfans de Noé. La confiance avec laquelle il raconte des faits arrivés plus de mille ans avant lui, prive le commencement de son histoire de cette gravité qui distingue en général le reste de l'ouvrage. Cependant l'on ne peut raisonnablement reprocher à l'auteur ce besoin d'expliquer tout, et ce penchant à accueillir des fables ou des idées vulgaires. Ce défaut, si c'en est un, lui est commun avec la plupart des

auteurs du moyen-âge. D'ailleurs il s'arrête peu sur les siècles incertains, et se hâte d'arriver au commencement de Rurik : dès lors la plus grande méthode règne dans son récit et tout ce qu'il rapporte est clairement établi suivant l'ordre chronologique. A mesure qu'il se rapproche de son siècle, et dès 879, il s'habitue à raconter tous les faits qui spécialement concernent les Russes, avec plus de détails et de développemens. Il conduit son récit avec tant d'ordre et d'assurance, il le continue avec tant de zèle et de bonne foi qu'il transcrit mot pour mot différens traités de paix avec les Grecs. Ce qui fait voir que, pour la véracité des faits qui lui sont antérieurs, il n'a pas seulement consulté les bruits populaires, mais aussi qu'il a dû s'appuyer sur les historiens de Byzance, ou du moins sur des traditions constantes et bien établies.

Je sais qu'outre ce que nous appellerons la puérilité de son début, on pourra reprocher encore à Nestor quelques fables absurdes, des faits évidemment falsifiés, des préjugés nombreux et quelque partialité pour des princes vicieux, mais dévots. Quel est l'auteur un peu ancien à qui pareils reproches ne puissent être adressés, et surtout quel est l'auteur contemporain qui n'en mérite de plus graves? Ce qu'il y a de certain, c'est que dans nul auteur on ne trouve plus de bonne foi, plus de justice, plus d'amour de l'humanité. D'ailleurs il y a dans l'histoire des peuples autre chose que des événemens : ces préjugés nationaux, ces traditions populaires, cette crédulité sans

borne, cette aveugle soumission à la volonté du maître, tout cela doit intéresser un lecteur judicieux, puisque ce sont autant de couleurs qui servent à peindre l'état des esprits, le caractère et les mœurs d'une nation.

Nous avons établi que la Chronique de Nestor proprement dite, au moyen du court supplément qu'a fourni Tatischeff, conduit jusqu'en 1116, époque où le travail du premier continuateur est formellement indiqué. Cette première partie de l'histoire russe forme aussi le premier volume de notre publication.

Il nous reste à dire quelques mots des annalistes qui continuèrent la Chronique, et dont le travail fait la matière de notre deuxième volume. Le premier, qui a le moins écrit, est celui sur qui nous avons le plus de lumières, parce qu'il a pris soin lui-même de se faire connaître. « Moi, Sylvestre (dit-il à la date » de 1116), ai commencé à écrire ces annales sous » le règne de Vladimir, grand prince de Kiew, tan- » dis que j'étais abbé du cloître Saint-Michel (de » Kiew). Puisse la grâce de Dieu me soutenir, et » veuille le lecteur prier pour moi ! »

On sait en outre que, dès 1119, Sylvestre fut fait évêque de Péréiaslaw et qu'il ne put continuer longtemps la rédaction de sa Chronique, puisque, suivant la légende, il mourut le 23 avril 1123. La coopération de Sylvestre n'est donc remarquable que parce qu'elle établit d'une manière invariable et la fin de la tâche de Nestor et le commencement de celle du troisième annaliste.

Le nom de celui-ci est complètement ignoré. Suivant quelques copies que cite Tatischeff, ce continuateur raconte lui-même qu'en 1146 il chantait les psaumes avec le prince Igor dans une église de Vladimir. Il est toutefois probable qu'il restait en Volhynie, car il décrit avec beaucoup plus de complaisance et de développemens les événemens de cette province et du pays qui l'avoisine que ceux du reste de la Russie. Son style est plus travaillé, plus nombreux que celui de son devancier. Le morceau le plus curieux de son travail est le récit de l'émeute des Kiéviens et de l'assassinat du malheureux Igor, sous le règne d'Isiaslaw II. Il rappelle le style et la manière de Nestor, et surtout l'épisode si touchant de Vassilko.

Le dernier annaliste dont l'ouvrage soit compris sous le titre de *Chronique de Nestor* est également resté inconnu. On suppose généralement qu'il commença à écrire en 1157 et qu'il continua jusqu'en 1203. Ce qu'on trouvera dans notre traduction au-delà de cette époque, ainsi que ce qu'on lit entre les années 1155 et 1157, est pris des Chroniques de Novgorod, colligées, ainsi que nous l'avons dit, par le laborieux Tatischeff.

Telles sont les quatre chroniques qui forment la première classe des annales russes. Elles furent continuées par des contemporains jusqu'au XVII^e^ siècle. Le célèbre patriarche Nikon employa les loisirs de sa retraite à comparer toutes les copies qu'il put se procurer de ces diverses chroniques : corrigeant, sup-

pléant par l'une ce qui manquait à l'autre, il forma du tout, en langue slavonne, un corps d'histoire qui va jusqu'en l'an 1630.

Cependant à cette époque-là même, et bien long-temps encore après, les manuscrits de Nestor, cachés dans les archives des monastères de Russie, étaient restés si peu connus, qu'en général on attribuait à ce patriarche la première collection qu'il avait faite des chroniques russes, collection encore aujourd'hui citée sous le titre de *Chronique de Nikon*. Le baron Herberstein, envoyé comme ambassadeur par l'empereur Maximilien vers le grand prince Vassiliévitch, après un long séjour à Moskou, publia le premier, en 1556, une histoire passablement suivie de la Russie. Cependant il est fort douteux qu'il ait lu la *Chronique deNestor*, ou, s'il l'a connue, ce n'est que par fragmens, d'une manière fort peu sûre, et seulement jusqu'au règne de Vladimir Ier. Et c'est toutefois le seul livre que durant long-temps les étrangers aient eu sur la Russie. Le pasteur suédois Pétréjus n'en connut pas davantage, et se borna à répéter ce qu'avait dit Herberstein. C'est cette ignorance des véritables sources historiques qui produisit les fables ridicules publiées sur la Russie dans les livres étrangers, fables si long-temps accréditées. Il est à remarquer cependant, ainsi qu'il fut constaté depuis, que des copies de Nestor se trouvaient autre part qu'en Russie : les bibliothèques d'Abo, de Kœnigsberg, de Volfenbuttel et de Paris en possédaient chacune un exemplaire, et, ainsi que nous l'avons dit, l'une d'elles se trouvait être

la plus authentique. Mais comme l'étude de la langue slavonne a toujours été très-négligée, ces manuscrits restèrent ignorés, et chacun s'en tint à Herberstein et à Pétréjus.

L'ignorance des étrangers, pour ce qui touche la Russie, a long-tems été telle que beaucoup d'auteurs écrivirent que depuis le temps de Vladimir I^er jusqu'au règne d'Ivan Vassiliévitch, on n'avait aucune notion de ce qui s'est passé en Russie : selon eux, à peine même connaissait-on de nom les grands princes qui occupèrent le trône durant ces temps obscurs. Le silence de l'histoire à cet égard leur paraissait suffisamment expliqué par les ruines et les désastres de ce pays lors de l'inondation des Tatars. Quiconque a le désir d'acquérir la preuve de ce que nous avançons et de s'assurer de la profonde ignorance des écrivains du XVIII^e siècle touchant l'histoire de Russie, et de toutes les fausses idées accréditées au désavantage de ses habitans, peut consulter la vingt-neuvième partie de l'Histoire universelle, publiée en Angleterre, et traduite en allemand, en hollandais et en français, comme aussi ce qu'en écrivirent Struys, Lebrun, l'abbé Chappe, Lacombe, Laporte et une multitude d'autres compilateurs. Après l'ouvrage d'Herberstein, les notions historiques les plus exactes qui nous aient été transmises nous vinrent du baron de Strahlemberg qui toutefois, comme ses devanciers et comme plus tard Voltaire lui-même, attribuait encore au patriarche Nikon l'honneur d'avoir le premier écrit l'histoire russe. Cependant,

avant Strahlemberg (1), Herbinius et Bergier s'étaient chargés de venger le moine de Kiew; le premier en publiant à Iéna, en 1675, un petit livre, aujourd'hui fort rare, sur le monastère de Petcherski et les célèbres cavernes qui sont encore actuellement l'une des curiosités les plus remarquables du pays, et l'autre en faisant imprimer à Lubeck, en 1709, un livre touchant le culte et les églises de Russie. L'illustre Leibnitz avait lu Nestor, il en conservait même une copie qu'il était parvenu à se procurer, et à laquelle il attachait le plus grand prix, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'une de ses lettres. (*Voy.* le Recueil imprimé.)

Cependant, au XVIII^e siècle, se répandit en Allemagne, pays par excellence de la philologie et de l'érudition, l'erreur la plus grossière et la plus impertinente au sujet de cette Chronique : cette erreur, tous les écrivains étrangers la partagèrent. Ce n'était plus Nestor, ce n'était plus Nikon, l'auteur de la première Chronique de Russie, c'était Théodose, non pas moine, mais abbé du monastère de Petcherski. Cette bévue venait de ce que le premier traducteur allemand, dont l'ouvrage fautif parut en 1732, n'avait pas compris ce titre, placé en tête du fameux manuscrit de Kœnigsberg : *Livre d'histoire du moine du cloître Théodose*, et

(1) Voici le titre de l'ouvrage de Strahlemberg : *Rerum moscovitarum commentarii quibus Russiæ ac metropolis ejus Moscoviæ Descriptio, chorographicæ tabulæ, religionis indicatio, modus excipiendi et tractandi oratores, Itineraria in Moscoviam duo et alia quædam continentur.* (Bâle, 1556, in-fol., fig. en bois et cartes grossièrement dessinées.) Il y a plusieurs éditions et traductions en allemand et en italien.



qu'il avait pris, je ne sais comment, le nom de l'abbé du cloître pour celui du chroniqueur; et dès-lors il fut dit en Allemagne que le premier chroniqueur de Russie se nommait *Théodose!* Cette erreur en entraîna bien d'autres... Un écrivain suédois, Arwid Moller, affirma tout uniment que le moine Nestor, dont avaient précédemment parlé Herbinius et Leibnitz, n'avait jamais existé et que ce nom était entièrement apocryphe. D'autres, moins exclusifs et après de longues et consciencieuses recherches, reconnurent l'existence du moine de Petcherski, et le savant Jöchers écrivit dans son Lexique que Nestor vivait réellement au XVII^e siècle!

Au surplus, une bévue non moins impardonnable et qu'on peut encore reprocher à un Allemand, c'est celle que commit, il n'y a pas long-temps, en 1828, à Leipzig, l'auteur ou le correcteur d'une biographie d'Auguste-Louis Schlœzer, savant commentateur de Nestor. L'ouvrage du professeur de Gœttingue avait pour titre ces mots : НЕСТОРЪ, ou *Annales russes*, dans l'original slavon *traduites et commentées*, etc. L'éditeur ne sachant pas lire les lettres russes pensa voir une faute dans ce mot НЕСТОРЪ, qu'il prit pour du grec, et notre homme crut ainsi devoir écrire dans la liste des ouvrages de Schlœzer : HKTOP, ou *Annales russes*, etc. Ces bévues littéraires rappellent involontairement les vers du bon La Fontaine :

Notre magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme;
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendront Vaugirard pour Rome.

De telle sorte, dit quelque part le savant M. Klaproth, qu'après avoir trouvé des gens qui lui refusaient jusqu'à son titre modeste et le mince avantage d'avoir figuré parmi les humains, le moine de Kiew rencontra dans la capitale de la littérature allemande un intrépide admirateur qui le confondit avec le héros et l'espoir de Troie!

Il ne nous reste plus que deux mots à dire sur les diverses éditions faites de Nestor et sur la traduction que nous offrons en ce moment au public. Nous avons parlé dans le courant de cette Notice de la célèbre copie de Kœnigsberg. On raconte à son sujet « qu'un » prince Radzivil, qui s'en trouvait possesseur, on ne » sait comment, en avait enrichi la bibliothèque de » cette ville; que Pierre-le-Grand ayant visité, en » 1716, cette bibliothèque, ce manuscrit lui fut mon» tré, et qu'il en demanda une copie....; que les » Russes ayant pris Kœnigsberg, pendant la guerre » de Sept-Ans, envoyèrent le manuscrit original à » Saint-Pétersbourg... » C'est seulement à compter de cette époque, que cette première Chronique, restée depuis si long-temps ignorée, devint l'objet des études et des recherches d'un grand nombre de savans nationaux. Bientôt on en découvrit dans les diverses bibliothèques des monastères et même des particuliers une infinité de copies dont les leçons différaient plus ou moins entre elles. Par une grande singularité, celle du manuscrit de Kœnigsberg, loin de perdre à la comparaison, continua à être considérée comme la meilleure et la plus authentique. C'est

donc sur son texte que fut publiée l'édition impériale de Pétersbourg qu'adopta Benoît Schérer pour la traduction allemande qu'il donna de Nestor, en 1774.

Mais le plus précieux travail fait sur l'ouvrage du moine de Kiew est sans contredit celui d'Auguste Schlœzer, qui consacra toute sa vie à de consciencieuses recherches sur l'histoire ancienne de la Russie. A côté du texte slavon, Schlœzer, dans son édition allemande, cite toutes les leçons données par les divers éditeurs ou traducteurs de Nestor. Il commente chacun d'eux, fait voir leur accord ou leur dissidence, et donne après cet examen le texte qui lui paraît le plus raisonnable. On voit, d'après ce peu de mots, combien il faut regretter que ce savant philologue n'ait pu compléter son ouvrage, qu'il n'a conduit que jusqu'au règne de Vladimir exclusivement.

En songeant à publier en français la Chronique de Nestor, aujourd'hui traduite dans presque toutes les langues lettrées de l'Europe, je n'ai pu m'appuyer sur de meilleurs guides que Schérer et Schlœzer, Tatischeff, Lomonossoff et Karamsin, qui tous, dans leur histoire, suivant pas à pas le moine de Kiew, en ont éclairci, annoté, illustré le texte. La reconnaissance m'oblige donc à déclarer que si les notes qui accompagnent chacune des vies de Nestor offrent quelqu'intérêt, il faut en reporter le mérite au travail et à l'érudition de mes devanciers, que je ne me suis fait aucun scrupule de mettre à contribution.



CHRONIQUE

DE NESTOR.

RÉCIT DES ÉVÉNEMENS DES SIÈCLES PASSÉS,

FAIT PAR UN MOINE QUI ÉTAIT A KIEW, DANS LE CLOÎTRE DE PETCHERSKI, DU TEMPS DE THÉODOSE, TOUCHANT L'ORIGINE DE L'EMPIRE RUSSE ET LES PREMIERS PRINCES QUI ONT GOUVERNÉ CE PAYS.

CHAPITRE Ier.

INTRODUCTION.

Partage de la terre après le déluge. — Portion de Sem, de Cham et de Japhet. — La grande colonne. — Confusion des langues. — Origine de la langue slavonne. — Peuples issus des Slaves. — Fondation de de Novgorod. — Chemin de la Varégie en Grèce. — Voyage de l'apôtre saint André. — Prophétie sur Kiew. — Bains des Slaves. — Les trois frères. — Fondation de Kiew. — Peuples tributaires de la Russie. — Mœurs des Polaniens, des Drevliens, des Radimitches, des Viatitches, des Sévériens, des Krivitches. — Usages des différens peuples du Nord. — Les Polovtzi, les Khozares.

Commençons notre récit (1). Après le déluge, les trois enfans de Noé, Sem, Cham et Japhet, partagèrent la terre entre eux. Sem occupa l'Orient, la Perse, le Vater jusqu'aux Indes, dans toute sa

longueur et sa largeur, et jusqu'à Nirokurie : et pour en bien fixer les limites, j'ajouterai que sa domination s'étendait de l'Orient jusqu'au Midi, et comprenait les pays suivans : la Syrie, la Médie, le fleuve Euphrate, Babylone, Korduna, l'Assyrie, la Mésopotamie, la plus ancienne Arabie, l'Ilumaïs et les Indes; la puissante Arabie, le Chili, la Kolginie et la Phénicie.

Cham posséda la partie méridionale, savoir : l'Égypte, l'Éthiopie, qui confinait aux Indes, avec l'autre partie de l'Éthiopie, d'où découle le fleuve Tscherman (le Niger), qui court vers l'Orient, et rencontre la Phibulie, jusqu'à la Cyrinie, la Marmarie, la Suritoulibie, la Numidie, la Masirie, la Mauritanie, qui est située vis-à-vis de Gadira. A l'Orient, il possédait la Cilicie, la Pamphilie, la Pisidie, la Mæsie, la Likaonie, la Phrygie, la Makalie, la Ligie, la Carie, la Lydie; Amasie, Troye, Soliude, la Bythinie et l'ancienne Phrygie. Les îles qui en outre lui appartenaient, étaient celles de Sardaigne, de Crète, de Chypre proche le fleuve Hion, que l'on nomme actuellement le Nil.

Quant à Japhet, il reçut le nord avec le midi occidental : l'Albanie, la petite et la grande Arménie, la Cappadoce, la Panphlagonie, la Galatie, la Colchide, la Vespérie, la Méolidie, la Drebie, la Sarmatie, la Tabrianie, la Scuphie et la Thrace; la Macédoine, la Dalmatie, le pays des Molosses, la Thessalie, la Locrie, la Pélénie, qui fut aussi appelée Péloponèse : l'Arcadie, l'Epire, l'Illyrie, la Slobé-

nie, la Luchotie, l'Adriatie, avec la mer Adriatique. Il eut en outre les îles Britanniques, la Sicile, l'Eubée, Rhodes, Chios, Lesbos, Cythère, la Céphalonie, Sagunte, Ithaque, Corcyre, avec une partie du pays qui fut appelée Ionie, et le fleuve du Tigre, qui coule entre la Médie et Babylone, jusqu'au Pont. Au nord, le Danube, le Dniéper et les monts Caucasiens, ou monts des Ougres. En outre, jusqu'au Dniéper, les autres fleuves, tels que la Desna, la Pripette, la Dvina, le Volchow, le Volga jusqu'à l'est, tombèrent dans le partage de Sem.

Dans la portion de Japhet demeuraient les Russes, les Tchoudes et beaucoup d'autres peuples, tels que les Mériens, les Muromiens, les Vesses, les Mordviens, les Transvolocaniens, les Permiens, les Petchères, les Jamiens, les Litvans, les Zemgalliens, les Korses, les Letgalliens et les Libes : davantage les Leckes, les Prusses et les Tchoudes, qui demeuraient sur les côtes de la mer dite des Varègues, ainsi appelée, attendu que près de cette mer, à l'est, en-deçà des limites de Sem, et à l'ouest de cette même mer du côté des Anglicans, s'étendait jusqu'en Volochie le pays des peuples Varègues. A la race de Japhet appartenaient les Varègues, les Suèdes, les Urmaniens (les Normands), les Anglais, les Gaulois, les Korlagiens, les Venèdes, les Phrégoviens. Les autres peuples qui habitent plus au midi, sont les voisins de la postérité de Cham.

Sem, Cham et Japhet se partagèrent donc la terre, et tirèrent au sort, afin que personne d'entre

eux ne pût empiéter sur la portion de son frère. Ils vécurent alors chacun dans leur héritage, et il n'y eut qu'une langue. Mais les hommes s'étant multipliés sur la terre, ils résolurent d'édifier une colonne qui montât jusqu'au ciel, et de construire une ville à l'entour, du nom de Babylone. Et ils travaillèrent à cette colonne durant quarante ans, sans toutefois pouvoir l'achever. Et le Seigneur Dieu vint du Ciel pour voir la ville et la colonne, et dit : « Voici des gens qui ne forment qu'un peuple, et qui n'ont qu'une langue. » Puis le Seigneur confondit les mots de cette langue, et les divisa en soixante-douze dialectes qu'il dissémina sur la surface de la terre. Après que Dieu en eut ainsi disposé, il ordonna aux vents de renverser la colonne, et ce sont ces débris qui, en long et en large, montèrent à cinq mille quatre cent trente-trois aunes, qui furent conservés entre l'Assyrie et Babylone, pendant plusieurs siècles.

Après la chute de la colonne et la confusion des langues, les fils de Sem occupèrent les contrées orientales; ceux de Japhet, les contrées de l'occident et du septentrion. De ces soixante-douze langues est venue la langue slavonne, par les descendans de Japhet, que l'on appela Noriciens, et qui ne sont autres que des Slaves, qui ne prirent, il est vrai, qu'après de longues années, ce nom de Slaves. Ils s'établirent près du Danube, dans le pays des Ougres et des Bolgares. Quelques-uns de ces Slaves se sont dispersés sur la terre, et ont pris les noms des lieux où ils s'établirent;

par exemple, ceux qui peuplèrent les bords de la Morava, se nommèrent Moraves, et d'autres Tchèques. Les Corvates blancs, les Serbes et les Chrovates sont également des Slaves. Mais bientôt les Voloches attaquèrent les Slaves qui demeuraient près du Danube, et les expulsèrent. Quelques-uns de ceux-ci s'établirent proche de la Vilsa, et furent appelés Leckes; partie des Leckes se nommait Polaniens; d'autres Loutitches, Masoviens et Poméraniens. C'est d'eux que vinrent aussi les Slaves qui habitèrent le long du Dniéper; quelques-uns conservèrent le nom de Polaniens; d'autres prirent celui de Drevliens, parcequ'ils restaient dans les forêts; d'autres celui de Drégovitches, et s'établirent entre la Pripette et la Dvina; d'autres, proche de la Dvina, furent appelés Polotaniens, à cause d'une petite rivière qui coule dans la Dvina, et qui porte le nom de Polota; enfin, les Slaves qui s'établirent près du lac Ilmen, conservèrent leur propre dénomination, et y élevèrent une ville, qu'ils appelèrent la Ville-Neuve, (Novgorod); d'autres, enfin, se retirèrent aux environs du fleuve de la Desna, à Semi et à Sul, et prirent le nom de Sévériens. C'est ainsi que la langue slavonne fut dispersée : quant à ses lettres (son alphabet), elles prirent naissance plus tard.

Il existait un chemin pour aller de la Varégie en Grèce, et un autre pour aller de la Grèce chez les Lovotes; et l'on revenait de chez les Lovotes par un passage sur la grande mer d'Ilmen. De cette mer jaillit le Volchow, qui coule dans le grand lac de la Néva,

dont l'embouchure est dans la mer des Varègues. Or, de cette mer on pouvait aller jusqu'à Rome, et de Rome, par la mer également, jusqu'à Tzaragrad (2). De Tzaragrad on peut aller sur la mer du Pont, dans laquelle se jette le Dniéper.

Le Dniéper prend sa source dans les forêts du Volkow, et coule au midi; tandis que la Dvina, qui prend sa source dans les mêmes forêts, coule au nord, et se jette dans la mer des Varègues; de ces mêmes forêts, coule à l'ouest le Volga, dont les soixante-dix bras se jettent dans la mer Caspienne; de cette mer, par le Volga, on peut venir de Russie en Bolgarie et en Chvalisie, et atteindre, du côté de l'ouest, les possessions de Sem; aller par la Dvina jusqu'en Varégie, par la Varégie jusqu'à Rome, et de Rome jusqu'aux possessions de la postérité de Cham. Le Dniéper, avec ses trois embouchures, tombe dans la mer du Pont, appelée aussi mer des Russes. C'est par cette mer, à ce qu'on dit, que vint endoctriner saint André, frère de saint Pierre. Après avoir prêché la parole de Dieu à Sinope, André vint en Khersonèse, où il apprit que le cours du Dniéper n'était pas loin de Kherson. Il résolut de se rendre à Rome; il gagna donc l'embouchure du fleuve, s'embarqua, et prit terre une première fois au pied d'une montagne. C'est de là qu'il dit à ceux de ses disciples qui l'accompagnaient : « Regardez cette » montagne, car c'est ici qu'éclatera la grâce de » Dieu; ici brillera bientôt une immense cité où le » Seigneur aura de nombreux autels. » Puis étant

monté au sommet de la montagne, il fit le signe de la croix, et pria. C'est en effet au même endroit que fut fondée et bâtie la ville de Kiew.

Saint André, continuant sa navigation, débarqua ensuite chez les Slaves de Novgorod, et séjourna quelque temps parmi eux. Il étudia leurs mœurs, visita leurs bains, et vit avec surprise cet exercice, qui chez ces peuples consistait principalement à se fustiger avec de petites verges. Ensuite, il se rendit en Varégie et de là à Rome, où il parla des peuples qu'il avait endoctrinés; il raconta ce qu'il avait observé dans ses voyages. « J'ai vu, dit-il, l'admirable pays » des Slaves, et me suis plu à visiter leurs étuves : » elles sont construites en bois; ils ont soin de les » chauffer le plus qu'il est possible; puis ils jettent » leurs vêtemens, et se plongent tous nus dans une » eau savoneuse; ils ont des verges dont ils se fla- » gellent mutuellement, et jusqu'à s'ôter la respira- » tion; après quoi ils se plongent dans l'eau froide. » C'est un exercice qu'ils réitèrent plusieurs fois par » jour. Et voilà comme, à l'abri de la tyrannie, les » Slaves se tourmentent eux-mêmes, et font du bain » non point un plaisir, mais un véritable supplice (3). » Ce récit surprit tout le monde. Après son voyage à Rome, André revint à Sinope.

Les familles des Polaniens, réunies en corps, avaient leurs chefs respectifs, comme jusqu'à ce jour ont encore leurs descendans. Chacun vivait avec sa tribu dans sa propriété, et dirigeait sa maison. Or, parmi eux se trouvaient trois frères, dont

l'un se nommait Kii, l'autre Schtchek; le troisième Choriw; ils avaient une sœur nommée Lubédie. Kii demeurait sur la montagne où est actuellement Sboritchew, Schtchek sur celle où se trouve Schtchekoviza, et Choriw, sur une troisième, appelée depuis de son nom, Choriwitza. Ils bâtirent une petite ville qu'ils nommèrent Kiew, du nom de leur aîné. Autour de cette ville se trouvaient une forêt et un grand bois de pins ; ils y allaient pour chasser les bêtes sauvages, car ils étaient adroits et prudens. C'est d'eux que descendent les Polaniens de Kiew de nos jours. Quelques personnes qui ignoraient cette particularité, ont dit que Kii était un batelier, attendu qu'il y avait proche Kiew un endroit du Dniéper que l'on prenait pour se rendre à la ville, et à-propos duquel on a conservé ce dicton : « Qui veut aller à Kiew? voici le passage de Kii. » Cependant si Kii n'eût été qu'un batelier, il n'eût pu faire le voyage de Tzaragrad; mais il était le chef de sa tribu, et il se rendit près du tzar, je ne sais pas lequel; seulement, je tiens de la tradition qu'il fut reçu avec de grands honneurs par le tzar; vous dire lequel, je ne le sais pas plus que le nom de ceux avec qui il a voyagé; à son retour dans son pays, il suivit le Danube; arrivé à un certain endroit du rivage, il en admira le site, et il s'y plut tellement, qu'il y bâtit une petite ville, que les peuples des bords du Danube nomment encore de nos jours Kiewez; il voulut même l'habiter avec sa tribu, mais les peuples des environs ne le lui permirent pas.

Kii revint donc à Kiew, sa ville propre, où il termina ses jours, ainsi que ses frères Schtchek et Choriw et sa sœur Lybédie. Après la mort de ces frères, leurs descendans régnèrent sur les plaines et les montagnes (4). Drevek avait son gouvernement particulier, les Drégovitches le leur, et les Slaves de Novgorod également; comme aussi un autre peuple à Polotsk, dont les membres se nommaient Polotaniens; c'est de ceux-ci que vinrent les Krivitches qui s'établirent au-dessus du Volga, de la Dvina et du Dniéper, et auxquels on doit la ville de Smolensk : là se tinrent donc les Krivitches, dont faisaient aussi partie les Sévériens. Vers la mer Blanche se trouvaient les Vesses, et proche la mer de Rostow, les Méraniens. Les Mériens occupaient les bords de la mer de Klechtchinie. Les Muromiens, qui avaient leur langue particulière, restaient près du fleuve Ona, à l'endroit où il se jette dans le Volga. Les Tchérémisses avaient aussi leur langue comme aussi les Mordviens; quant à la nôtre, elle était seulement en usage en Russie, chez les Polaniens, les Drevliens, les Novgorodiens, les Polotaniens, les Drégovitches et les Sévériens-Buschaniens, qui se tenaient à l'angle du fleuve, derrière les Volingiens.

Voici le nom des autres peuples qui payaient tribut à la Russie : les Tchoudes, les Vesses, les Mériens, les Muromiens, les Tchérémisses, les James, les Mordviens, les Petchères, les Litviens, les Sémigaliens, les Korses, les Néromiens, les Lives. Ces peuples, qui tiennent leur langue de la race de Japhet, habi-

taient les pays septentrionaux. Aux Slaves, qui comme nous l'avons dit, restaient près du Danube, se mêlèrent des Scythes ou Khozares, que l'on appela depuis Bolgares, lesquels s'établirent sur les bords de ce fleuve, et subjuguèrent les Slaves. Vinrent ensuite les Ougres blancs, qui inondèrent le pays des Slaves, après avoir chassé les Voloques, qui, quelque temps avant, avaient dévasté ce pays. Ces Ougres commencèrent à être connus sous le règne du tzar Héraclius, qui fut en guerre avec le tzar Chosroès.

Vers la même époque parurent les Obres, connus par leur guerre contre Héraclius, qu'ils faillirent faire prisonnier. Ces mêmes Obres attaquèrent les Slaves, et remportèrent une victoire sur les Doulèbes, dont ils violèrent les femmes. Lorsqu'un Obre voulait monter en voiture, il n'employait pour l'attelage ni chevaux ni bœufs, mais il faisait mettre à la voiture trois, quatre ou cinq femmes, qui étaient obligées de le traîner : c'est ainsi qu'ils opprimèrent les Doulèbes. Les Obres étaient d'une grande stature, et d'un orgueil démesuré ; mais Dieu les frappa, ils moururent tous, et il n'en resta pas un seul. De là vient, en Russie, ce proverbe encore en usage de nos jours : *Ils périrent comme des Obres,* dont il n'est pas resté trace.

Parurent ensuite les Petchenègues, puis les Ougres, qu'on revit aux environs de Kiew. Ensuite, du temps de la régence d'Olga, les Polaniens, qui, comme nous l'avons dit, ont la même origine que les Slaves; les Drevliens, qui en viennent également; puis les

Radimitches et les Viatitches, qui descendent des Leckes. Parmi ces Leckes, se trouvaient deux frères nommés, l'un Radime, et l'autre Viatko. Le premier peupla les environs de Soska, dont les habitans furent appelés Radimitches. Viatko, avec sa tribu, s'empara des campagnes de l'Ona, dont les habitans prirent le nom de Viatitches.

Les Polaniens, les Drevliens, les Sévériens, les Radimitches, les Viatitches et les Chrovates étaient des peuples paisibles. Les Doulèbes habitaient le long du Bug; les Loutitches et les Tivertses demeuraient vers le Bug et le Dniester, plus loin du côté de la mer; leurs villes subsistent encore aujourd'hui, et leur pays fut connu des Grecs sous le nom de Grande-Scythie. Ces peuples suivaient la religion de leurs pères, et avaient leurs mœurs et leurs coutumes particulières.

Les Polaniens observaient les usages de leurs ancêtres; ils étaient doux, humbles et respectueux à l'égard de leurs belles-sœurs et de leurs mères; les femmes, de leur côté, honoraient leurs belles-sœurs et leurs beaux-frères. Ils observaient aussi quelques singularités touchant le mariage. Le fiancé n'allait pas lui-même chercher sa fiancée, mais on la lui amenait vers le soir, et il ne recevait qu'au matin la dot convenue.

Les Drevliens, au contraire, vivaient d'une manière bestiale, et vraiment comme des animaux sauvages; ils s'égorgeaient entre eux, se nourrissaient de choses impures, ne voulaient point de mariage : ils

ravissaient les filles et les enlevaient quand elles venaient aux fontaines.

Les Radimitches, les Viatitches et les Sévériens avaient aussi leurs mœurs particulières; ils habitaient les forêts comme des bêtes fauves, se nourrissaient de saletés, et prononçaient toutes sortes de mots honteux en présence de leurs parens et de leurs belles-sœurs; ils n'admettaient aucun mariage, et trouvaient un singulier plaisir, dans leur intérieur, à jouer ensemble, à danser, à chanter des chansons diaboliques; puis ils enlevaient les femmes avec qui ils étaient d'intelligence, et en prenaient quelquefois deux et trois. Quand quelqu'un d'entre eux venait à mourir, ils poussaient force gémissemens, lui élevaient un grand bûcher où ils plaçaient et brûlaient son cadavre; après quoi ils recueillaient ses restes dans un petit vase, qu'ils plaçaient sur une colonne au bord des routes. C'est ainsi qu'en agissent encore les Viatitches de nos jours. Les Krivitches avaient aussi des usages, mais comme peuvent en avoir des païens qui ne connaissent point la loi de Dieu, et qui s'en font une à eux-mêmes.

Grégoire dit, dans son Histoire : « Chaque nation » a, ou des lois particulières ou des coutumes (les » peuples, d'ordinaire, regardent les usages de leurs » pères comme des lois). Parmi ceux-ci, l'on remar» que surtout les Syriens, qui habitent aux confins de » la terre; ils tiennent de leurs ancêtres, et ont pour » lois les préceptes suivans :

« Qui que tu sois, tu ne seras pas impudique, et

» ne violeras pas le lien conjugal; tu ne voleras ni » ne porteras faux témoignage; tu ne tueras point; » tu ne feras tort à personne.

» Soit crainte des peines ou de la Divinité, soit » respect pour les usages de leurs ancêtres, la loi des » Ouktirianiens, qui est celle des Brachmanes insu- » laires, prescrit de ne point manger de viande ni de » boire de vin; de fuir l'adultère, et de ne jamais » commettre de mauvaises actions : bien différens de » leurs voisins les Indiens, qui sont emportés, assas- » sins, malfaiteurs; qui, dans l'intérieur de leur pays, » mangent les hommes, tuent les voyageurs, et sont » plus voraces que des chiens.

» La loi des Chaldéens et des Babyloniens permet » de prendre sa mère pour épouse, d'être impudi- » que avec ses enfans et ses frères; elle enseigne le » meurtre; et toutes les actions honteuses que ces » peuples préfèrent et qu'ils regardent comme dignes » de louange, sont celles qui s'éloignent le plus des » mœurs et des coutumes des autres pays.

» Les Giliens ont une toute autre loi : leurs fem- » mes travaillent, bâtissent les maisons et se livrent » à toute sorte d'occupations viriles; elles commet- » tent l'adultère aussi souvent qu'elles veulent; ne » rougissent de rien, et ne laissent à leurs maris au- » cun pouvoir sur elles. Ces femmes sont habituelle- » ment remplies de bravoure, et très-adroites à pren- » dre les bêtes farouches : ce sont elles qui exer- » cent la souveraineté, et qui commandent aux hom- » mes. En Vitanie, un homme a plusieurs femmes,

» comme la femme peut avoir plusieurs hommes. En » cela, ces peuples suivent aussi la loi de leurs an- » cêtres, qui, à vrai dire, est moins une loi qu'un » système impudique et sans frein.

» Les Amazones ne souffrent pas d'hommes avec » elles; mais, à la manière des animaux, le printemps » arrivé, elles s'accouplent avec les hommes des peu- » ples voisins. C'est alors chez ceux-ci l'époque de » grandes réjouissances et de fêtes extraordinaires. » Mais aussitôt qu'elles croient être enceintes, elles » quittent leurs amans et s'en retournent. Le temps » venu de l'accouchement, si elles enfantent un gar- » çon, elles le tuent aussitôt; si c'est une fille, elles » lui donnent le sein, et l'élèvent avec beaucoup de » soin. »

Les Polovtzi, chez nous, ont également leurs mœurs : ils se plaisent à verser le sang, se glorifient de manger la chair de bêtes mortes ou impures, comme la civette, le hamster; ils épousent leurs belles-mères, leurs belles-filles, et imitent en tout l'exemple de leurs pères.

Quant à nous, chrétiens, aussi nombreux que nous puissions être, nous croyons à la sainte Trinité, à un baptême, à une autre vie; nous avons une loi, car nous avons été baptisés au nom du Christ : aussi devons-nous vivre comme des chrétiens.

Après donc la mort des trois frères dont nous avons parlé, les Polaniens furent opprimés par les Drevliens et autres peuples circonvoisins; et les Khozares, qui habitaient sur les montagnes et dans les bois, les

attaquèrent, et leur dirent : « Payez-nous tribut. » Les Polaniens, contraints, leur donnèrent une épée à deux tranchans par maison. Or, les Khozares portèrent ce tribut à leur prince et à leurs anciens, et leur dirent : « Nous avons acquis de nouveaux tributaires. » — Où sont-ils ? demandèrent leurs chefs. — Ils restent, répondirent-ils, dans les forêts et sur les montagnes au-delà du Dniéper — Que vous ont-ils » donné ? » Ils montrèrent leur arme. Les anciens des Khosares dirent alors : « Prince, ce tribut n'est pas » bon; il faudrait des armes qui ne coupent que d'un » côté, comme le sabre; celles-ci ont les deux côtés » tranchans comme un glaive. Il est à craindre qu'un » jour ce peuple ne lève le tribut sur nous et sur » d'autres peuples. » C'est en effet ce qui arriva; car ces anciens ne parlaient point d'eux-mêmes, mais par ordre de Dieu. C'est ainsi qu'au temps de Pharaon, tzar d'Égypte, quand Moïse fut amené devant lui, les anciens du pays dirent : « O tzar! cet homme subjuguera l'Égypte! » Et c'est ce qui eut lieu, car les Égyptiens furent exterminés par Moïse. Semblablement, les Khozares subjuguèrent d'abord les Polaniens, mais ensuite ceux-ci mirent les Khozares sous leur domination, et voilà comment encore aujourd'hui les Russes règnent sur les Khozares.



NOTES.

---

(1) Nous ne croyons pas fort nécessaire d'arrêter l'auteur dans son étrange cosmographie; nous nous contenterons de rappeler au lecteur bénévole qu'il doit seulement se tenir en garde contre l'érudition dont va faire preuve le bon Nestor.

(2) *Tzaragrad*, ancien nom de Constantinople ; de *tzar*, prince ou seigneur, et *grad* ou *gorod*, la ville du prince.

(3) On a beaucoup parlé des bains russes. Voici sur ce sujet un petit morceau qui pourra plaire au lecteur. Il est extrait de *l'Antidote*, ou *Examen du mauvais livre superbement imprimé, intitulé Voyage en Sibérie ; par M. l'abbé Chappe*. On sait que cette critique amère du livre de notre pauvre compatriote est de Catherine II elle-même. *L'Antidote* est un ouvrage rare, peu connu, et fort amusant. On en va juger p.. cet extrait :

« L'abbé se proposait de voir la ville dans le plus grand détail; mais au lieu de cela il s'en alla au bain. « Je m'enveloppai dans ma *tuloupe*, » dit-il. Et en note vous apprendrez que *tuloupe* est une espèce de robe de chambre fourrée.

» Jamais Homère n'entra plus en détail sur la batterie de cuisine de ses héros, que M. l'abbé Chappe sur ses meubles... Mais aussi qu'est-ce que les héros d'Homère vis-à-vis de notre abbé?... Suivi de son domestique, il alla au bain. Fait mémorable, l'action sera vive; vous allez voir, lecteur. Il traverse promptement une petite antichambre, et ouvre la porte du bain. Effrayé d'y trouver de la vapeur, qu'il prend pour de la fumée, la peur s'empare de notre héros; il craint d'être étouffé, il se sauve au plus vite, il crie au feu. Son domestique eut honte pour lui, le rassura, lui dit de se déshabiller et d'entrer, ce qu'il ne fit qu'après d'amples informations, et après avoir vu que, pour l'encourager, un homme tout habillé y entrait. Enfin, avec bien de la peine, on parvint à faire comprendre à cet habile physicien que ce bain était fait pour suer.

» Dès qu'il y fut, toujours étourdi comme un hanneton, et lourd de compréhension, il alla gagner l'endroit le plus élevé, où il plaça son

thermomètre, tandis que la chaleur lui montait à la tête; son domestique lui dit de s'asseoir; mais au lieu de cela il culbutta du haut en bas. N'osant plus se relever, il voulut s'habiller; mais tous ses vêtemens étaient devenus trop étroits. Je ne sais pourtant comment une tuloupe peut devenir étroite : plus haut, il avait dit qu'il n'avait que cette robe de chambre en y allant. La maîtresse de la maison fut inquiète de le voir revenir en si grand désordre et si vite, elle craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident; mais il la pria de le laisser en repos; il se coucha; elle voulut lui faire prendre du thé, il n'en voulut point; et, pour comble de mauvaise humeur, il se leva. Ici, ami lecteur, vous trouverez une estampe très-indécente avec l'inscription au-dessous : *Bains publics de Russie*, qui vous donnera bien plutôt l'idée d'une bacchanale que des bains de Russie (*). L'abbé hait ce bain autant que le pays et ses habitans. Il les représente comme la chose du monde la plus horrible, et puis il ajoute : « Ces bains se pratiquent dans toute la Russie; les habitans de cette vaste contrée, depuis le souverain jusqu'au dernier de ses sujets, les prennent deux fois la semaine, et de la même manière. » Il est impossible de mentir plus effrontément. Ne dirait-on pas qu'il y a une loi en Russie qui ordonne à tout le monde d'aller deux fois la semaine au bain? Eh bien, monsieur l'abbé, je vous déclare, quoique vous écriviez avec l'approbation de l'Académie, qu'il n'est pas un seul mot de vrai dans tout ce paragraphe. Il n'y a personne en Russie qui aille deux fois la semaine au bain; il y a quantité de gens de toute condition qui n'y ont jamais été; il y en a qui y vont rarement; il y a des gens du peuple, et surtout les manœuvriers, qui y vont une fois la semaine. Vous dites que tout le monde, depuis le souverain jusqu'au dernier de ses sujets, les prend deux fois par semaine, et de la même manière, et vous mettez à côté de cela une estampe scandaleuse sur la manière de les prendre. Avez-vous vu cela, monsieur l'abbé? Comment osez-vous pousser l'impudence, l'irrévérence et le manque de respect jusque-là? Savez-vous bien que, pour ce seul trait, vous méritez plus qu'une correction?... Il continue :

« Tous ceux qui jouissent de la plus petite fortune ont dans leur maison un bain particulier, dans lequel le père, la mère et les enfans se baignent quelquefois en même temps. »

Si vous aviez dit qu'il y en a où vont les deux sexes les uns après les autres, vous auriez dit la vérité. Dans les bains publics mêmes, il y a des heures pour les femmes et d'autres pour les hommes; ou bien aussi il y a

(*) On connaît les magnifiques gravures dont Leprince a enrichi l'ouvrage de l'abbé Chappe.

des cloisons, comme plus bas vous le dites vous-même, qui séparent le bain des hommes d'avec celui des femmes. L'abbé ajoute « qu'en sortant des bains tout nus, ils se jettent confusément dans l'eau ou dans la neige. » Ce *confusément* se rapporte ici aux deux sexes, et donne à entendre que c'est l'usage de toute la nation et de toutes les conditions. Monsieur l'abbé, peut-on être plus méchant et plus menteur en même temps? Où avez-vous vu cela? Ce mensonge, pour le moins, est aussi grossier, aussi absurde que celui des amours des muletiers avec les dames de Babylone. Ensuite, l'abbé dit : « Les bains des riches ne diffèrent de ceux du peuple que par une plus grande propreté. » Cela veut dire qu'à la propreté près, les riches, comme le peuple, sont pêle-mêle au bain, hommes et femmes. Mais, l'abbé, est-il possible de pousser plus loin l'imposture et la calomnie? Êtes-vous la seule personne en Europe qui ayez été en Russie? Et qui est-ce donc qui a vu nos dames, dont la beauté est si généralement reconnue, en sortant du bain pêle-mêle avec les hommes, se vautrer dans la neige? L'abbé n'a pas honte de composer et de débiter des horreurs pareilles! Mais moi j'ai honte de m'y arrêter plus long-temps. Sa description de la manière de prendre ces bains n'est pas plus exacte que tout le reste. Il dit qu'on s'y fouette les uns les autres avec des poignées de verges. Il se peut que, pour rire, on l'ait fouetté, lui, au bain; il le méritait, l'abbé; et l'on verra par la suite que, dans quantité d'endroits, on se moquait de lui; mais je ne sais ce qu'il appelle se fouetter. On prend le bain de différentes manières. Quand on veut augmenter la chaleur des bains à suer, l'on fait secouer doucement, par-dessus le bain où l'on est couché, des linges, et l'on se fait frotter ensuite. *Les gens moins riches se servent de bouquets de bouleau garnis de feuilles, au lieu de linges.* Mais comme l'abbé a la rage de voir tout en noir, il dit qu'on se fait fouetter; et pour preuve, il conte lui-même naïvement comment on lui donna le fouet au bain, et comme quoi, après avoir été fouetté deux fois, lui l'abbé se leva si brusquement, qu'il culbutta à bas de l'escalier l'homme qui le lui appliquait. A cette action de vigueur, reconnaissez notre homme : les ruades ne manquent jamais. » (*Antidote*, tom. 1, p. 60 *et suiv.*)

(4) Le mot *Polaniens*, dont nous avons fait *Polonais*, vient de *polé*, qui signifie *champ*, et prouve que ces peuples habitaient de vastes campagnes.



CHAPITRE II.

RURIK.

Les Bolgares. — Irruption des Varègues en Slavonie. — Désunion des Slaves. — Ils rappellent chez eux les Varègues. — Arrivée des trois frères, Rurik, Sinéous et Trouvor. — Rurik, premier grand prince. — Fondation de Novgorod, de Polotsk, de Rostow et de Biélo-Ozéro. — Oskold et Dir, à Kiew. — Première expédition des Russes en Grèce. — La robe de la Sainte-Vierge. — Défaite des vaisseaux d'Oskold. — Mort de Rurik.

L'an 6366 (858), le tzar Mikhael (de Tzaragrad) vint, par mer, à la tête d'une nombreuse armée contre les peuples Bolgares, qui, ne se voyant pas assez nombreux pour résister, demandèrent le baptême, et se soumirent au tzar grec. Mikhael baptisa le prince et les sujets bolgares, puis il fit la paix avec eux, la seizième année de son règne.

L'an 6367 (859), les Varègues [1], qui demeuraient de l'autre côté de la mer, vinrent lever tribut sur les Tchoudes, les Slaves, les Mériens et sur tous les peuples Krivitches. Dans ce temps-là, les Polaniens, les Sévériens et les Viatitches étaient tributaires des Khozares, qui prélevaient un écureuil par maison.

Durant les années 6368, 69 et 70 (de 860 à 862),

les Varègues traversèrent encore la mer; cette fois-ci, les peuples qu'ils avaient déjà soumis refusèrent de leur payer tribut, et voulurent se gouverner eux-mêmes; mais il n'y avait entre eux ombre de justice : une famille s'élevait contre une autre, et cette mésintelligence occasionnait de fréquentes rixes. Ils se déchirèrent entre eux, au point qu'ils se dirent enfin : « Cherchons un prince qui nous gouverne et nous » parle selon la justice (2). » Pour le trouver, les Russes passèrent la mer et se rendirent chez les Varègues, qu'on nommait Varègues-Russes, comme d'autres se nomment Suédois, Normands, Urmaniens (Normands), Ingliens (Anglais), et d'autres Goths.

Les Russes, les Tchoudes, les Slaves, les Krivitches et d'autres peuples réunis dirent alors aux princes de la Varégie : « Notre pays est grand, et » tout y est en abondance, mais l'ordre et la justice » y manquent; venez prendre possession du sol et » nous gouverner. » Trois frères Varègues réunirent leurs familles, et vinrent en effet occuper la Russie. Ils abordèrent en premier lieu chez les Slaves, dans le pays desquels ils bâtirent la ville de Ladoga; le plus âgé des trois Rurik, fixa sa résidence le long des rives du fleuve de ce nom (3).

Le second, Sinéous, s'établit *chez nous*, aux environs du lac Blanc. Le troisième, Trouvor, à Isborsk. Cette partie de la Russie reçut plus tard, des Varègues, le nom de Novgorod; mais les habitans de cette contrée, avant l'arrivée de Rurik, n'étaient connus que sous le nom de Slaves (4).

Deux années après, Sinéous et son frère Trouvor vinrent à mourir; Rurik alors resta seul maître du pays; il se rapprocha du lac Ilmen, et bâtit sur les rives du Volchow la ville de Novgorod. Maître absolu du gouvernement, il divisa le pays entre ses capitaines, ordonna à l'un de bâtir la ville de Poltesk (Polotsk), à un autre celle de Rostow, et à un troisième celle de Biélo-Ozéro, et distribua dans chacune de ces villes des colons Varègues. Mais les premiers habitans du pays de Novgorod étaient, ainsi que nous l'avons dit, des Slaves; ceux du pays de Polotsk, des Krivitches; ceux de Rostow, des Mériens; ceux de Biélo-Ozéro, des Vesses, et ceux de Mourom, des Muromiens; et Rurik régna sur tous.

Or, il y avait parmi les Varègues deux hommes, Oskold et Dir, qui n'étaient pas de sa famille, mais pourtant boyards (5). Sans sa permission ils quittèrent leurs frères, et, suivis de quelques compagnons, ils pénétrèrent dans le pays, et poussèrent même par le Dniéper jusqu'à Tzaragrad. Chemin faisant, ils découvrirent une ville située sur une montagne; ils demandèrent: « A qui cette ville? — On leur répondit: Elle appartenait autrefois à trois frères, Kii, Schtechek et Choriw, qui l'ont bâtie; mais ils sont morts, et actuellement, nous qui l'habitons, nous payons tribut aux Khozares. » Oskold et Dir apprenant ceci, s'établirent dans cette ville, appelèrent à eux un grand nombre de Varègues, et commencèrent à régner sur les Polaniens et leur pays.

Au demeurant, tandis que Rurik régnait à Nov-

gorod, durant les années 6371, 72, 73, 74, (863 à 66), Oskold et Dir firent une descente en Grèce, et y débarquèrent la quatorzième année du règne du tzar (6) Mikhael. Ce prince, alors en guerre avec les Cigaramiens (les Arabes), se trouvait sur les bords du fleuve Noir. Informé par le gouverneur de la ville que les Russes fondaient sur Tzaragrad, il se hâta de revenir sur ses pas; mais les Russes avaient déjà pénétré dans la Souda (7) (détroit de Constantinople). Ils y faisaient un horrible carnage des chrétiens, et commençaient le siége de Tzaragrad avec leurs deux cents vaisseaux. Le tzar, de retour dans sa capitale, se rend incontinent avec le patriarche Photius dans l'église de la sainte Mère de Dieu, à Blacherne (8); il y passe la nuit en prières; au point du jour, au milieu des chants des psaumes et des saints cantiques, le patriarche plonge la robe de la Sainte Vierge dans le fleuve, et aussitôt ses eaux, précédemment calmes et tranquilles, se soulèvent et s'irritent, les vagues se grossissent, et les vaisseaux des Russes idolâtres sont dispersés, jetés à la côte et fracassés, de telle sorte que fort peu échappent au désastre, et parviennent à regagner leur patrie (9).

Durant les années 6375, 76, 77 (867 à 69), la foi chrétienne se propage en Bolgarie.

Durant les années 6378 à 6387 (870 à 79), Rurik continue à régner en Russie; puis il laisse le trône à Oleg, prince de sa race, auquel il confie la tutelle de son fils Igor, très-jeune encore, et meurt (10).

NOTES.

(1) On a fait de longues dissertations sur la question non encore bien résolue de savoir quels étaient les peuples Varègues. Sans rapporter ici les diverses opinions émises par les écrivains qui traitèrent ce sujet, je me bornerai à dire que, selon toute apparence, les Varègues n'étaient autres que ces peuples guerriers qui, sous les noms de Scandinaves et de Normands, devinrent l'effroi de l'Europe au IX[e] siècle. C'est à ces forbans intrépides que la société moderne est redevable de villes encore aujourd'hui si puissantes. Les Scandinaves habitaient les trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norvége; ils entreprenaient, à l'époque dont parle Nestor, les traversées et les expéditions les plus difficiles; et naturellement on est disposé à croire qu'ils ne laissèrent pas en paix des contrées si rapprochées d'eux, telles que le pays des Tchoudes, des Finois, des Slaves et des Leckes. Dans des contes islandais, il est souvent fait mention de la Russie sous les noms d'Ostragardie, de Holmgardie, de Gardarikie, *pays oriental, pays riche*; et des pierres runiques trouvées en Suède et en Danemarck, et bien antérieures au christianisme, prouvent par leurs inscriptions que, depuis long-temps, les Scandinaves connaissaient la Ghirkia, Grikia, ou Russie. Suivant Strahlemberg, les Varègues, dont le nom en ancien suédois signifie un *loup* ou un *pirate*, possédaient avant Rurik, en Russie, plusieurs petites seigneuries.

(2) Suivant une tradition russe, ce fut un nommé Gostomyl, qui suggéra à ses concitoyens l'idée d'appeler les princes varègues.

(3) « Le palais, ou plutôt le fort de Rurik, existe encore, si l'on en croit la tradition. Le monument désigné comme tel est réellement assez curieux pour mériter l'attention des voyageurs. C'est un bâtiment construit d'après les règles d'architecture gothique, et auquel il reste encore quatre tours ou bastions. La matière qui a servi à bâtir est une espèce de pierre brute ou ciment fort dur. Ces débris appartiennent à l'honorable M. Saburow, conseiller, qui, par respect pour sa noble antiquité, les conserve dans l'état où il les trouva lorsqu'il s'en rendit acquéreur. J'ai entre les mains un plan exact de cette curieuse ruine, que je dois à la complaisance de M. Saburow. » (*Bén. Schérer,* Comment. de Nestor.)

(4) Il est bon de remarquer, à l'appui de l'opinion que nous avons émise sur l'origine des Varègues, que ces trois noms paraissent normands. Saxon le grammairien, Stourleson et les Contes islandais citent fréquemment des héros scandinaves du nom de *Rérik, Trouvar, Trouvre, Snio, Sniaces*, etc.

(5) Il ne faut pas confondre ces boyards avec ceux dont il est si souvent question dans l'histoire de Russie. Ce titre alors ne signifiait point l'exercice d'un emploi quelconque; il était appliqué à toute personne qui héritait d'une grande propriété, ou qui la tenait en fief du souverain. On a dit que le mot *boyard* venait de *bolé* (davantage), et signifiait quelqu'un plus grand, qui a plus qu'un autre : c'est une erreur. Tatischeff le tire d'un mot sarmate : *bojarik*, ou *pojarik* signifiait une tête forte, prudente, éclairée. En effet, si quelque événement grave agitait le pays, on convoquait les boyards, qui se réunissaient pour aviser au bien de l'État, comme en agissaient autrefois en France les barons du royaume. Depuis, le chef de l'État disposa du titre boyard, et ne l'accorda qu'à des services signalés. « Faute d'être instruits de nos » coutumes, dit l'auteur de *l'Antidote*, des écrivains ont nommé boyards » tous les nobles de Russie, tandis que ce nom de boyards se donnait par » le souverain à quelques seigneurs de l'État seulement. C'était un titre » qu'on ne donnait qu'avec quelque commandement notable : les géné- » raux d'armée, les gouverneurs des provinces importantes, les grandes » charges du ministère et de la cour étaient remplies par des boyards.... » Mais ce titre n'était point héréditaire. » (*L'Antidote*, tom. 1, p. 152).

(6) *Tzar* est le titre que les Russes donnaient dès ce temps-là aux empereurs de Constantinople, et que depuis Ivan Vasiliévitch Ier jusqu'au règne de Pierre-le-Grand, ils donnèrent à leurs grands princes. L'étymologie de ce mot n'est pas bien connue : l'opinion la plus vraisemblable est celle qui la fait dériver du mot persan *sar*, qui répond à notre mot français *sire*, qu'ont adopté les Anglais, et dont les Hébreux se servaient avant nous. (*Voyez* Guil. Burtoni λείψανα *veteris linguæ persicæ, edita à* Joh. Henrico von Salen, Lub., 1720, p. 86, not. 58).

(7) *Souda*. Les commentateurs ont donné de ce mot une interprétation des plus absurdes. Les uns en ont fait le détroit d'Islande, d'autres l'ont expliqué plus ridiculement encore. *Souda* n'est pas tiré du slavon, comme quelques-uns l'ont cru. Ducange, dans son *Glossaire*, prétend que σοῦδα signifie fossé garni de palissades.

(8) Célèbre église bâtie par l'empereur Marcien sur le bord du golfe, entre le faubourg actuel de Péra et la ville. On y conservait la miraculeuse robe de la Vierge Marie.

(9) Les historiens byzantins sont en tout point conformes avec Nestor sur le récit de cette expédition; ils ajoutent seulement que quelques-uns des Russes idolâtres, effrayés du courroux céleste, demandèrent le baptême. Vers la fin de 866, le patriarche Photius écrivait aux évêques d'Orient:

« Les Russes, si célèbres par leurs cruautés, et qui dans leur orgueil » osaient attaquer l'empire romain, renoncent déjà à leurs superstitions, » et professent actuellement la religion de Jésus-Christ. Naguère nos » ennemis les plus redoutables, ils sont devenus nos fidèles amis. Déjà » nous leur avons envoyé un évêque et un prêtre, et ils témoignent le » plus grand zèle pour le christianisme. »

(10) A ce simple récit, fait par un homme *grossier, ignorant et superstitieux* du XI[e] siècle, opposons celui si *coloré* qu'un Français *spirituel, instruit* et *philosophe* du XIX[e] a bien voulu nous donner du même règne. Quoiqu'un peu long, je garantis le second plus récréatif que le premier. Quant à la bonne foi, à la vraisemblance des détails, aux *couleurs locales*, comme on dit aujourd'hui, je m'en remets aux Russes du soin de caractériser le mérite de notre compatriote:

« Pendant bien des années, l'histoire, et même la tradition, n'indiquent rien de positif. Seulement on nous dit vaguement que les Russes, mélange informe de plusieurs peuplades qui se heurtaient, se chassaient, se détruisaient tour-à-tour, payaient et recevaient réciproquement des tributs plus ou moins honteux et lourds. Un vieillard (de vieilles chroniques se sont donné la peine de nous transmettre son nom), Gostomyl, jouissait de beaucoup de considération parmi les Russes ses compatriotes. Ses cheveux blancs, ses grands biens, et de bonnes intentions, plus que ses lumières, donnaient du poids à ses avis. Voyant avec peine que son pays s'épuisait d'hommes et de ressources dans de petites guerres meurtrières, il s'avisa *un jour de fête chômée* (*la loi chrétienne commençait à pénétrer dans ces contrées lointaines*), de rassembler autour de lui tous les chefs de famille, pour leur dire:

« Mes amis, n'êtes-vous pas las, autant que moi, de la vie que nous menons? Nous ne formons pas même un peuple, et nous en supportons toutes les charges, sans goûter les douceurs d'une nombreuse association. *Nous avons eu des rois qui nous ont indignement trompés*, peut-être parce que nous les avons reçus de la main du hasard ou de la force. Essayons d'un monarque de notre choix, pris parmi nous, si vous aimez mieux, pour éviter toutes dissensions civiles chez nos voisins... Réfléchissez à cet avis que je vous donne par amour pour mon pays; et dans quelques jours soyons en état de prendre une résolution salutaire ».

» Parmi les nations voisines, les Russes distinguaient les Varègues,

peuple assez doux, chez lequel figurait un homme fort riche, et ambitieux à proportion. On le nommait Rurik; *il était possédé de la manie d'être quelque chose, et de faire parler de lui.* Il soudoyait des émissaires chargés de lui trouver une occasion de se montrer avec avantage. Il est instruit du conseil que le bon Gostomyl avait hasardé au milieu des notables de sa ville. Rurik ne perd pas de temps, il appelle à lui ses deux frères, Trouvor et Sinéous et ses amis les plus déterminés, pour leur communiquer ses projets : « La fortune nous ouvre les bras ; qui d'entre vous veut m'accompagner à Novgorod ? Au moyen de quelques secours semés adroitement parmi les familles indigentes, *et il n'en manque pas en Russie*, les esprits sont disposés à nous recevoir. Les cœurs sont à nous ; ces bonnes gens sont affamés d'avoir un maître. J'ai tout prévu : rassemblons-nous le plus en armes que nous pourrons ; j'ai la parole d'une partie de la ville d'être proclamé aussitôt qu'on m'apercevra. Venez, mes chers compagnons, venez partager les faveurs du trône, elles seront toutes pour vous ; je ne me réserve que le plaisir de vous les distribuer. Mes frères, vous savez que cette contrée est assez vaste pour être divisée en trois royaumes; et si j'accepte une couronne, c'est sous la condition que vous en aurez aussi chacun une autre. »

« C'est ainsi que Rurik faisait le partage du bien d'autrui, et s'en mettait en possession, sans soupçonner seulement si les hommes ont des droits sur la terre qu'ils cultivent et qu'ils habitent. Tout se passa comme le voulait cet ambitieux, qui n'eut pas de peine à se saisir d'un sceptre qu'il avait payé d'avance. Il n'eut garde de manquer de parole à ses deux frères : il fit trois parts de la Russie, et en donna à chacun un tiers. *Lecteurs honnêtes, tant de loyauté vous étonne;* mais apprenez que Sinéous et Trouvor cessèrent tous deux de vivre peu de temps après le partage, et presqu'à la même époque. L'histoire de ces vieux temps a la discrétion de taire leur genre de mort : mais *une antique chronique slavone manuscrite, trouvée dans la bibliothèque poudreuse d'un petit monastère grec, dont le prieur savait à peine la langue de sa religion,* nous instruit que Rurik, qui avait déjà trafiqué du trône russe, paya ce qu'on voulut pour être délivré de ces deux co-associés. Un poison lent fit justice de Trouvor : Sinéous, à la chasse, fut pris pour une bête fauve par un capitaine de ses gardes, dont le roi, qui survécut à ses deux frères, prit un soin tout particulier, en raison du service qu'il venait de lui rendre. Les fratricides sont si communs dans l'histoire de la politique, qu'on y prend à peine garde.

» L'officier qui se chargeait des expéditions secrètes de Rurik, se nommait Oleg ; c'était un ambitieux subalterne qui jouera un grand rôle

sous le règne suivant. Il devint le bras droit de son maître, qui ne s'en défia pas assez.

» Seul souverain de toute la Russie, Rurik devait être satisfait. *On espérait qu'il apporterait tous ses soins pour éclairer la nation qui l'avait élu son chef.* Il n'y avait pas plus d'administration que de lois; des usages barbares tenaient lieu de code; l'instinct de la nature faisait le reste. Mais Rurik était né avec une âme trop remuante pour s'occuper paisiblement sur le trône du bonheur de ceux qui l'y avaient appelé. Le voilà comme un autre Alexandre, se trouvant trop à l'étroit dans un royaume déjà si vaste. Il rêve la conquête des Grecs ses voisins, et mène contre eux une armée considérable, mais mal disciplinée. Il fallut rentrer chez soi honteux, et avec la perte de presque toutes ses troupes.

» Oleg, qui lui avait conseillé cette malheureuse expédition pour lui faire perdre l'estime et la confiance de la nation, se livra de son côté à des spéculations non moins ambitieuses, mais mieux concertées que celles de son maître. Il se dit donc un jour à part lui :

« Rurick, dégoûté de la manie des conquêtes, va peut-être vouloir » rentrer en grâce avec le peuple, en renonçant au titre brillant de » triomphateur, pour mériter celui de sage législateur de la Russie. » Cela peut lui réussir; et dans cette chance, me voilà devenu inutile; » par conséquent peu considéré. Il a un fils; j'ai une fille du même » âge. Envoyons Rurik tenir compagnie à ses deux frères, auxquels il » a fait prendre les devants; la peine du talion est de toute justice. Une » fois dans la tombe, je deviens naturellement souverain de la Russie, » sous le nom du jeune Igor, que je marie *à ma petite Olega* »...

« Oleg fit comme il avait dit. L'an 879, on trouva Rurik *exhalant son dernier souffle sur sa couche royale.* Cette mort fut ménagée de façon qu'il eût le temps, avant que d'expirer, de recommander le fils au meurtrier du père. Les Russes ne portèrent point dans le cœur le deuil d'un prince qui ne valait pas mieux que les autres, quoique de leur choix. Les clair-voyans surent gré tout bas à Oleg d'avoir délivré l'état d'un intrigant étranger sans talent, pour justifier l'illégitimité de son élévation. » (*Histoire de la Russie, réduite aux seuls faits importans*, par l'auteur du *Voyage de Pythagore*, avec cette épigraphe : *Multa paucis.* — Paris, 1807, 1 vol. in-8°).



CHAPITRE III.

OLEG.

Conquêtes d'Oleg. — Mort d'Oskold et Dir. — Kiew, la mère des villes russes. — Invasion des Ougres. — Méthode et Constantin composent l'alphabet slavon. — Le pape. — Premiers livres slavons. — L'apôtre saint Paul. — Mariage d'Igor. — Expédition d'Oleg en Grèce. — Navigation en rase campagne. — Paix avec les Grecs. — Les voiles de soie et les voiles de coton. — Traité de paix avec l'empire. — Prédiction d'un sorcier. — Mort d'Oleg.

L'an du Monde 6388 à 6390 (880 à 882), Oleg, à la tête d'une nombreuse armée composée de Varègues, de Tchoudes, de Slaves, de Mériens, de Kritvitches et d'autres peuples encore, sort avec le jeune Igor de la principauté de Novgorod. Instruit qu'Oskold et Dir ont rangé sous leur domination les peuples Polaniens, il s'avance dans l'intention de les combattre, et gagne en peu de temps les rives du Dniéper.

Arrivée près de Smolensk, l'armée d'Oleg s'arrête au-dessus de cette ville, et dresse des tentes de toutes couleurs. Les Smolenskois, informés de l'approche de ces nouveaux venus, envoient à l'une de ces tentes les plus vieux d'entre eux, qui prennent des in-

formations sur ces étrangers : « Qui sont, demandent-» ils, ces gens qui sont venus ici? Cette pompe an-» nonce-t-elle l'arrivée d'un tzar ou d'un knès? » Oleg s'avance alors tenant Igor par la main : « C'est, » leur répond-il, le knès russe, le jeune Igor, fils de » Rurik... » A ces mots les Smolenskois le reconnaissent pour maître, et toute la ville se soumet au prince Igor, Oleg établit des lieutenans, et s'embarque avec les siens sur le Dniéper (1).

Il arrive à Lubetch, s'en empare, et la met également sous l'autorité de ses lieutenans. Puis il s'approche des montagnes de Kiew, et, apprenant qu'Oskold et Dir y règnent, il ordonne à quelques-uns de ses soldats de se cacher dans des barques et de le suivre; il laisse le reste de son armée en arrière, et s'avance tenant dans ses bras le fils de Rurik, Igor, alors encore enfant. Il gagne les environs de la montagne d'Ugor, puis envoie à Oskold et Dir le message suivant : « Nous sommes des marchands qui, au nom » d'Oleg et d'Igor, fils de Rurik, nous rendons en » Grèce; venez, et ne voyez en nous que des compa-» triotes (2). » Mais à peine Oskold et Dir sont-ils arrivés que les soldats russes sautent hors de leurs barques, et qu'Oleg dit aux deux frères : « Vous n'êtes » point princes, ni même issus de princes; tenez, » ajoute-t-il en leur montrant Igor, fils de Rurik, » voici votre maître. » A ces mots, les gens d'Oleg frappent Oskold et Dir, et les mettent à mort (3). On porta leur corps sur la montagne, et ils furent inhumés dans un endroit encore appelé aujourd'hui le *Camp*

des Ougres, non loin de la maison d'Olmin. Sur le tombeau d'Oskold fut élevé plus tard l'église Saint-Nicolas, et non loin de là, sur celui de Dir, l'église Sainte-Irène.

Oleg incontinent prit possession de Kiew et y établit sa résidence, puis il dit : « Cette ville (4) sera » désormais la mère de toutes les villes russes. » Or, comme il avait avec lui des Varègues, des Slaves et quelques autres peuples russes, cette contrée prit le nom de *Pays des Russes*. Oleg ne tarda pas à bâtir des villes; ensuite il soumit les Slaves, les Krivitches et les Mériens à diverses taxes; et comme il se trouvait alors en paix avec ses voisins, il permit aux Varègues de lever un tribut annuel de trois cents grivnas (5) sur les Novgorodiens, tribut qu'ils continuèrent à recevoir jusqu'à la mort d'Iaroslaw.

L'an 6391 (383), Oleg déclara la guerre aux Drevliens, les subjugua et les soumit à l'impôt d'une martre noire par personne.

L'année suivante il marcha contre les Sévériens, qu'il vainquit, et auxquels il n'imposa qu'un léger tribut, leur défendant toutefois de rien payer à l'avenir aux Khozares. « Je suis leur persécuteur, dit-il aux » Sévériens, mais non le vôtre; vous n'avez rien à » craindre. »

L'an 6393 (885), Oleg fit dire aux Radimitches : « A qui payez-vous tribut? » Ces peuples répondirent : « Aux Khozares.—A l'avenir, ajouta Oleg, vous » ne paierez rien aux Khozares, mais à moi seul. » Et chacun d'eux lui paya un schelling, ainsi qu'il le

payait précédemment aux Khozares. La domination d'Oleg s'étendait alors sur les Polaniens, les Drevliens, les Sévériens et les Radimitches. Mais il resta en guerre avec les Saulitches et les Titverstes.

L'an 6394 et 95 (886 à 87), régnait à Tzaragrad Léon, fils de Basile, surnommé *le Lion*, et son frère Alexandre, dont le règne dura vingt-six ans.

Durant les années 6396 à 6406 (de 886 à 898), les Ougres traversèrent la chaîne des montagnes encore appelées de nos jours les Montagnes des Ougres; ils s'approchèrent des rives du Dniéper, et campèrent avec leurs kibitks non loin de Kiew. Nomades comme les Polovtzi, et venus de l'Orient, ils déclarèrent la guerre aux habitans de ces contrées, aux Volaques et aux Slaves, qui, après s'être déchirés entre eux, s'étaient mêlés, et avaient fait le partage du territoire. Les Ougres, arrivés plus tard, battirent les uns et les autres, et habitèrent ensuite la même contrée, ce qui fit donner à une partie du pays le nom de *pays des Ougres* (6).

Bientôt commencent leurs agressions contre la Grèce : ils dévastent la Thrace et la Macédoine, et pénètrent jusqu'en Thessalonie. Ils entrent également en guerre avec les Moraves et les Tchèques, peuples d'origine slave. C'est l'époque de l'établissement des Slaves sur les rives du Danube, où bientôt survinrent les Moraviens, les Tchèques, les Leckes et les Polaniens, peuples qui portent tous aujourd'hui le nom de *Russes*.

Le premier livre slave fut une traduction faite en

Moravie, aussi a-t-on conservé aux caractères alphabétiques encore en usage en Russie le nom d'Alphabeth slavon. A ce sujet il faut savoir qu'il se trouvait parmi les Bolgares qui occupaient les rives du Danube, des Slaves baptisés (7). Leurs princes, Rostislaw, Sviatopolk et Kozel, envoyèrent un jour des députés au tzar Mikhael, qui lui dirent, de leur part : « Nos frères sont baptisés, et pourtant nous n'avons » point de maîtres pour nous instruire et nous endoc» triner, et qui sachent nous expliquer les Livres » saints : parmi nous chacun les interprète à sa guise. » Nous n'entendons ni la langue grecque ni la lan» gue latine; cela fait que nous ne pouvons compren» dre les mots des livres, et encore moins leur signi» fication. Envoie-nous donc un docteur, qui nous » puisse enseigner à comprendre ces livres et leur » sens. » Le tzar Mikhael ayant entendu ces mots, fit » réunir tous ses philosophes et les instruisit du message des princes slaves. Les philosophes alors lui dirent : « Il y a en Thessalonie un homme appelé Léon, » qui a deux fils fort savans, lesquels possèdent la » langue slavonne. » Le tzar, à ces mots, fit dire à Léon, en Thessalonie : « Envoie-moi tes deux fils, » Méthode et Constantin. » Léon, aussitôt cet ordre reçu, se hâta de les envoyer, et les deux philosophes vinrent trouver le tzar. « Voyez, leur dit celui» ci : les Slaves m'ont adressé un message par lequel » ils me prient de leur envoyer un docteur qui puisse » leur expliquer les Livres saints : tels sont leurs » vœux. »

Les deux frères, excités par le tzar, se rendirent chez les Slaves, et vinrent trouver Rostislaw, Sviatopolk et Kotzel. Aussitôt leur arrivée, ils se mirent à composer un alphabet en langue slavonne, et commencèrent à traduire dans cette langue les livres des apôtres et des Évangiles. C'est alors que les Slaves se réjouirent grandement d'entendre enfin dans leur propre langue les merveilles de Dieu.

Ensuite ils traduisirent les Psaumes et les Octaves, et d'autres livres. Mais alors des envieux se mirent à déprécier les livres slaves, et dirent : « Il n'est donné à » aucune nation d'avoir un alphabet particulier, si » ce n'est aux Hébreux, aux Grecs et aux Latins, à » cause de l'inscription que Pilate a fait placer sur la » croix de Notre-Seigneur. » Aussitôt que le pape eut été informé à Rome de cette erreur, il réprimanda ceux qui murmuraient contre les livres slaves, et dit : « C'est » pourtant la seule manière dont puissent s'accomplir » ces paroles de l'Écriture : *Toutes les langues ra-* » *conteront les merveilles de Dieu, selon que le* » *Saint-Esprit leur donnera de les exprimer.* Que » ceux donc qui déprécient la langue slave soient » aussitôt bannis de l'Église jusqu'à ce qu'ils avouent » leur tort; car ce sont des loups, et non point des » agneaux que l'on doit reconnaître à leurs ac- » tions, et dont il faut se méfier. Mais vous, enfans » de Dieu, soyez attentifs à sa leçon, n'abandonnez » point la doctrine de l'Église, celle que votre maître » Méthode vous a enseignée. »

Constantin ensuite s'en retourna pour instruire la

nation des Bolgares : quant à Méthode, il resta chez les Moraves; après quoi le prince Kotzel l'établit évêque de Pannonie, sur le siége de l'apôtre saint Andronik, l'un des soixante-dix disciples de l'apôtre saint Paul. C'est alors que Méthode, avec l'aide de deux popes qui écrivaient habilement, traduisit tous les livres du grec en slavon, depuis le commencement jusqu'à la fin, et ce dans l'espace de six mois, ayant commencé vers la lune de mars, jusqu'au 12 octobre suivant. Puis, quand tout fut achevé, on rendit de solennelles actions de grâces à Dieu, qui avait daigné soutenir si efficacement l'évêque Méthode dans ces travaux. Cependant l'apôtre Andronik avait le premier enseigné en langue slavone, et même avant lui l'apôtre saint Paul était déjà venu chez les Moraves, et y avait prêché la parole de Dieu : en effet, non loin de ce pays est l'Illyrie, d'où était sorti l'apôtre saint Paul. Les Slaves avaient habité ces contrées : d'où il résulte que l'apôtre avait aussi enseigné en langue slavonne, et qu'il fut notre maître. Ce fut lui qui ensuite désigna comme son successeur le jeune Andronik. Or, on sait que la langue russe et la langue slavonne ne sont rien qu'une même langue, que ce nom de *Russes* nous a été donné des Varègues, et qu'auparavant nous n'étions connus que sous le nom de *Slaves*: les Polaniens qui se trouvaient parmi les Slaves, n'avaient non plus d'autre langue. Le nom de *Polaniens*, qu'on leur donnait venait des champs qu'ils cultivaient, et parce qu'ils habitaient la plaine, mais ils étaient d'origine slave, et n'avaient d'autre langue que le slavon (8).

De 6407 à 6410 (889 à 902), le tzar Léon arma les Ougres contre les Bolgares, et le pays de ceux-ci fut aussitôt envahi. Siméon, instruit de leur marche, essaya de les arrêter au passage, mais les Ougres dispersèrent les Bolgares, et les maltraitèrent au point que Siméon à grand'peine put gagner le Dniester.

En l'an 6411 (993), Igor atteignit sa majorité, et pour cela n'en resta pas moins soumis à Oleg, qui lui fit épouser Olga (9) de Pleskow.

De 6412 à 6415 (904 à 907), Oleg se reposant sur Igor du soin de gouverner Kiew, se prépare à marcher contre les Grecs. Il recrute une multitude de gens tels que Varègues, Slaves, Tchoudes, Krivitches, Mériens, Drevliens, Radimitches, Polaniens, Sévériens, Viatitches, Chrovates, Doulèbes et Tivertses, peuples dont nous avons déjà fait mention et dont les Grecs désignaient le pays sous le nom de Grande-Scythie. Avec cette armée, composée de cavalerie et d'une flotte forte de plus de deux mille navires, il se dirige sur Tzaragrad.

Les Grecs, à leur approche, s'entourent de palissades et se retranchent dans la ville. Mais Oleg donne l'ordre d'aborder au rivage; il commence les hostilités, massacre les habitans des campagnes environnantes, incendie les églises et détruit nombre d'édifices. Les Grecs sont ou prisonniers de guerre ou passés au fil de l'épée. Les uns sont assommés, les autres précipités dans la mer; ceux-ci sont percés de flèches, ceux-là torturés cruellement, sans parler d'une infinité d'autres supplices que les Russes font

subir aux Grecs, et qui sont fréquemment employés entre gens de guerre. Puis Oleg ordonne à ses gens de construire des roues et de les adapter aux vaisseaux; et dès que le vent est favorable, il fait tendre les voiles, et les vaisseaux arrivent à travers champs jusqu'aux portes de la ville (10). A la vue des Russes, les Grecs épouvantés se consultent et envoient des ambassadeurs à Oleg, qui lui disent : « Consens à ne » pas détruire notre ville, et nous te paierons un » tribut, tel que tu l'exigeras. » Oleg suspendit ses hostilités, et les Grecs portèrent à son armée de la nourriture et du vin, qu'Oleg ne voulut point accepter. En effet, ces mêts étaient empoisonnés. Les Grecs, effrayés, dirent : « Ce n'est pas Oleg, mais saint » Dmitri que Dieu a suscité contre nous. » Oleg exigea qu'ils payassent douze grivnas à chacun des gens de ses deux mille vaisseaux (11). Or, il y avait quarante hommes sur chaque vaisseau. Les Grecs y consentirent et lui demandèrent la paix, afin qu'il ne désolât pas davantage le pays.

Oleg s'éloigna un peu de la ville, et consentit à négocier une paix avec les tzars grecs, Léon et Alexandre. Il leur députa à cet effet dans la ville, *Karl, Pharloph, Veremond, Rulaw* et *Stemida*, qui leur dirent en son nom : « Payez-moi le tribut. » Les Grecs répondirent : « Nous vous donnerons ce » que vous voudrez. » Et Oleg leur ordonna d'abord de compter aux soldats des deux mille vaisseaux douze grivnas, puis il les obligea à faire un présent gratuit aux villes russes suivantes : à Kiew, à Tschernigow,

à Péréiaslaw, à Poltesk, à Rostow, à Lubetch et à quelques autres villes encore que gouvernaient des princes russes, sous la protection d'Oleg. Il exigea en outre ce qui suit : « Lorsqu'un Russe viendra dans » les environs de la ville, il lui sera donné pour sa » nourriture tout ce qu'il pourra demander. Mais si » des marchands viennent en qualité d'hôtes, ils re- » cevront leur pension pour six mois, tant en pain et » vin qu'en viandes, poissons et fruits. Ils seront seu- » lement tenus de désigner l'espèce et la quantité de » vivres qu'ils exigent. Et quand un Russe retournera » chez lui, il recevra du tzar, outre sa provision de » vivres, une ancre, des cordages, une voile, et tout » ce qui lui sera nécessaire pour le retour. »

Les Grecs furent satisfaits de ces conditions ; cependant le tzar y mit les restrictions suivantes : « Lorsqu'un Russe ne viendra pas ici à raison de » commerce, il ne devra recevoir aucune pension men- » suelle : le prince russe en outre devra, au moyen » d'un ordre, interdire aux Russes qui viendraient » par-ici toute exaction dans nos villages ; quant à » ceux qui viendront à Constantinople pour affaires, » ils séjourneront à Saint-Mamée, et notre gouver- » nement fera écrire leur nom, puis ils recevront leur » entretien mensuel, en commençant par ceux de la » ville de Kiew, ensuite ceux de Tschernigow, puis » de Péréiaslaw, et ainsi des autres. Il ne pourra » jamais entrer en ville plus de cinquante hommes, » sans armes ; ils seront accompagnés d'un soldat du » tzar, et ne pourront pénétrer en ville que par une

» seule porte; ils pourront acheter ce qui leur sera » nécessaire, sans rien payer à la douane. »

Les tzars Léon et Alexandre firent donc la paix avec Oleg; puis après être convenus du tribut, ils firent le serment et baisèrent le crucifix l'un après l'autre. Oleg et ses soldats jurèrent aussi d'observer le traité, mais à la manière des Russes, en élevant leurs armes, et en invoquant leur dieu Péroune et le dieu des bestiaux Voloss; puis la paix fut ratifiée.

Alors Oleg dit : « Préparez des voiles de soie pour les Russes, et de coton pour les Slaves. » Et cela fut fait; et il éleva son bouclier au-dessus de la porte de la ville, pour marquer sa victoire. Puis il abandonna Tzaragrad, et les Russes déployèrent leurs voiles de soie et les Slaves leurs voiles de coton. Mais le vent ayant déchiré celles de soie, les Russes dirent : « Laissez-nous prendre nos propres voiles, cela est épais, et ne donnera aux Slaves aucune raison de jalousie. »

Oleg revint donc à Kiew (12) rapportant avec lui des richesses, des étoffes d'or, d'argent et de soie, des fruits, des vins et toute espèce d'objets précieux. Et dès ce moment il fut appelé le *sorcier*, car ses gens étaient des idolâtres et des idiots.

De 6416 à 19 (908 à 911) parut à l'Occident une grande comète, en forme de buisson ardent.

En l'an 6420 (912) Oleg envoya ses gens pour renouveler la paix avec les Grecs, et pour fixer les limites entre la Russie et la Grèce. Ces ambassadeurs étaient les mêmes que ceux qui précédemment avaient,

avec les mêmes tzars Léon et Alexandre, conclu le premier traité de paix :

« Nous, de la nation russe, *Karl, Inegeld, Pharloph, Veremond, Rulaw, Gudi, Ruald, Kar, Phrelaw, Rual, Aktew, Truan, Lidul, Phest* et *Stemid*, députés par Oleg, le grand prince russe, et par les très-illustres grands princes et grands boyards qui sont sous ses ordres, vers vous, Léon, Alexandre et Constantin, par la grâce de Dieu, grands autocrates et tzars de la Grèce, pour renouveler et raffermir l'amitié qui a existé depuis plusieurs années entre les chrétiens et les Russes; suivant la volonté de notre grand prince et l'ordre de tous les Russes qui sont sous sa domination, notre Seigneurie souhaite avant tout, qu'avec l'aide de Dieu, la bonne amitié qui régnait entre les Russes et les chrétiens soit confirmée et renouvelée; nous trouvons donc à propos que ce qui a été convenu verbalement entre nous soit écrit et rendu plus solide et notoire, par le moyen d'un serment solennel que nous ferons, vous à votre manière, et nous sur nos armes, suivant notre religion et nos coutumes. (*Suivent les articles du traité*).

1.° D'abord et avant tout, ô Grecs! nous voulons avoir la paix avec vous; aimons-nous donc les uns les autres de toute notre âme et de toutes nos forces : nous, Russes, nous ne souffrirons pas, autant qu'il nous sera possible, que les sujets de nos illustres princes vous causent dommage ou vous donnent au-

cun sujet de plainte. Nous tâcherons que notre amitié pour vous, Grecs, soit solide, immuable, et se maintienne à toujours et à jamais; et pour la rendre plus valable, nous en ferons une déclaration publique, par écrit, que nous confirmerons par serment. Vous, Grecs, conservez de la même manière, fermement et à toujours une semblable affection pour notre illustrissime grand prince russe et pour tous ses sujets, sans nulle feintise ni déception.

2.° S'il se commet un dommage, la personne lésée fournira la preuve du délit par témoin sûr et non gagné; s'il n'y a témoin digne de foi, la partie qui demande à être crue sans preuve, prêtera serment, et, le serment fait, le crime sera puni suivant sa gravité.

3.° Si l'un tue l'autre, savoir : un chrétien un Russe ou un Russe un chrétien, le meurtrier sera mis à mort à l'endroit même où il aura commis le crime. Si le meurtrier s'échappe, et qu'il soit domicilié, le plus proche parent de la victime prendra une partie des biens qu'il laisse; la femme de la victime recevra également ce que la loi lui adjuge. Mais si celui qui a commis un meurtre ne possède rien et est en fuite, le procès durera jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, et alors il sera mis à mort.

4.° Celui qui frappera quelqu'un avec une épée ou un autre instrument, devra pour ce fait payer une amende de cinq livres d'argent, suivant la loi russe. Mais si le coupable n'est pas riche, il donnera ce qu'il pourra, jusqu'aux caleçons qu'il porte; puis il

devra faire le serment, suivant sa religion, qu'il ne possède rien autre chose, et toute poursuite ultérieure sera interdite.

5.° Si un Russe dérobe à un chrétien, ou si un chrétien dérobe à un Russe telle chose que ce soit, et que le voleur soit pris par celui chez qui il commet le larcin; ou si tandis qu'il est à le commettre il est tué, il ne sera au sujet de sa mort fait aucune recherche ni par les chrétiens ni par les Russes, et cela encore moins si l'on trouve sur lui la chose dérobée (14). Mais si le voleur se laisse saisir par celui auquel il a volé, celui-ci le liera fortement, et le forcera à rendre l'objet qu'il a eu la hardiesse de dérober, et en outre à payer trois fois la valeur de cet objet.

6.° Et en général si quelque chrétien ou Russe emploie la violence pour voler, il paiera trois fois la valeur de la chose prise.

7.° Si un navire est jeté par une grande tempête sur une côte étrangère, où nous Russes nous nous trouverions, alors on ira pour préserver le navire avec sa cargaison, et pour le renvoyer jusqu'aux pays chrétiens; on l'accompagnera dans tous les passages périlleux jusqu'à ce qu'il arrive à un endroit où il ne soit plus exposé à aucun danger; et en outre si quelque navire est retenu par la tempête ou par un calme plat, de manière à ne pouvoir retourner à son pays, nous Russes nous l'aiderons de nos rames et l'accompagnerons jusqu'à ce que ses marchandises soient en lieu de sûreté, s'il n'est pas trop éloigné des rives de la Grèce.

Et si un vaisseau russe vient à éprouver un pareil accident, on l'accompagnera également jusqu'en Russie : les marchandises du navire seront exposées en vente, et ce qui pourra être vendu du navire, nous Russes nous en prendrons l'argent, et lorsqu'on ira en Grèce pour affaires de commerce ou en ambassade vers les tzars, on rendra compte en conscience de l'argent qu'auront produit les marchandises du vaisseau. Et s'il pouvait se faire que quelqu'un de l'équipage fût tué par un de nos gens, ou que quelque chose des marchandises du navire fût dérobé, le coupable aussitôt serait puni comme il a été dit plus haut.

8.o Mais si de l'un des deux côtés, Russe ou Grec, il se trouve un captif qui ait été vendu dans un autre pays, et que cela soit reconnu, Russe ou Grec, le prisonnier pourra retourner dans sa patrie, et celui qui l'a acheté recevra en rançon ce qu'il a payé, ou le prix de l'achat de l'esclave sera converti en paie de journées. Pareillement un prisonnier devra être renvoyé dans son pays, et le prix de sa rançon sera le même qu'il a déjà été exprimé, et comme s'il provenait d'un achat. Mais si le prisonnier demande l'honneur de porter les armes pour votre tzar, qu'il vienne en tel temps qu'il veuille, s'il trouve à propos de demeurer près de votre tzar, alors il sera rançonné par les Russes. Pareillement si des prisonniers chrétiens ou autres, de quelque pays qu'ils soient, viennent en Russie, ils seront vendus aux chrétiens pour vingt pièces d'or, et renvoyés en Grèce.

9.° Si un esclave russe dérobé a pris la fuite, s'il a été vendu par force, les Russes en porteront plainte; et s'il est prouvé qu'on a usé de violence, les Russes pourront le reprendre. Pareillement si un marchand s'aperçoit qu'il lui manque un esclave et qu'il en porte plainte, il pourra en faire la recherche; et s'il le retrouve, le reprendre. Mais lorsqu'il demandera à prouver ce qu'il avance, si le juge du pays ne veut le permettre, il perdra son droit.

10.° Si quelqu'ouvrier russe se trouvant parmi les Grecs auprès des tzars chrétiens, vient à mourir sans avoir mis ordre à ses affaires ou sans héritiers, ses biens alors devront être renvoyés en Russie à ses alliés les plus proches. Mais s'il a fait un testament, celui qui y est désigné et à qui il a destiné sa succession pourra requérir la mise en jouissance, et il devra en toucher l'importance des Russes chargés en Grèce de ces affaires, et qui en seront responsables.

11.° Si un malfaiteur s'échappe de Russie, les Russes en porteront plainte auprès du tzar, et si le coupable est saisi, il sera ramené bon gré malgré en Russie.

Les Russes et les Grecs seront également tenus d'accomplir les présentes, telle chose qu'il arrive; et pour signe de l'inviolabilité de l'alliance que nous voulons voir établie entre nous chrétiens et Russes, nous avons fait ce traité, qui a été transcrit sur deux feuilles (par le secrétaire Jan), sur chacune desquelles a été apposée la signature du tzar, devant la sainte croix et la sainte et indivisible Trinité, seul et vrai

Dieu : ce qui a été lu auxdits ambassadeurs russes, à qui il en a été délivré un double.

Et nous aussi, Russes, avons fait le serment audit tzar, devant Dieu, comme étant également créature de Dieu, suivant notre foi et celle de notre nation, que de notre côté nulle infraction ne sera portée aux articles de ce traité de paix et d'amitié. En foi de quoi nous avons donné audit tzar une pareille copie de la résolution prise entre nous, pour la conservation et le maintien de ladite paix.

Fait le deuxième jour du mois de septembre, la quinzième semaine de l'an du Monde 6420. »

Ensuite, le tzar Léon donna aux envoyés russes des présens consistant en or, habits précieux, étoffes et autres bijoux, puis il leur fit montrer la beauté et la magnificence des églises, les édifices dorés et les riches trésors qu'ils renfermaient tant en monceaux d'or qu'en étoffes et pierres précieuses : puis les instrumens de la passion, la couronne, les clous, le manteau de pourpre et les reliques des saints ; et les Grecs louèrent beaucoup leur religion, et voulurent montrer aux Russes la véritable croyance : après quoi le tzar les fit reconduire dans leurs pays avec de grands témoignages d'estime et de considération.

Les envoyés revinrent donc auprès d'Oleg, et lui rapportèrent les discours des tzars, la manière dont ils avaient conclu la paix et établi les limites entre la Russie et la Grèce, puis comme ils avaient fait un serment que ni les Grecs ni les Russes ne pouvaient rompre.

Oleg alors continua à régner dans Kiew, ayant la paix avec tous ses voisins.

Cependant l'automne vint, et Oleg se souvint d'un cheval qu'il avait donné à entretenir, sans vouloir le monter davantage; cela venait de ce qu'un jour voyant un sorcier, il lui dit : « Comment dois-je » mourir? » Et l'enchanteur ou sorcier lui avait répondu : « Prince, ce cheval que tu aimes et sur lequel » tu es monté, sera la cause de ta mort. » Oleg, troublé, se dit en lui-même : « Je ne veux ni le monter ni » le voir plus long-temps. » Il donna l'ordre à un valet de le nourrir, mais de ne jamais l'amener devant lui. Quelques années se passèrent sans qu'il le vît, jusqu'à la guerre contre les Grecs. A son retour à Kiew, et cinq ans après la prédiction, il se souvint du cheval qui, suivant ce que lui avait dit le devin, devrait être la cause de sa mort. Il fit venir son ancien palfrenier, et lui dit : « Que fait le cheval que je t'a- » vais donné à nourrir et à soigner? » Celui-ci répondit : « Il est mort. » Oleg alors se mit à se moquer du devin, lui reprocha son ignorance et dit : « Tout ce que ces sorciers prophétisent est mensonger. Mon cheval est mort, et je suis encore en vie. » Et il fit seller un cheval, le monta, pour aller voir lui-même ses os; et quand il fut arrivé à l'endroit où gisaient les os et la carcasse, il descendit du cheval qu'il montait, et dit : « Voilà donc la bête qui devait me faire mourir! » Là-dessus il donna un coup de pied sur le crâne; mais aussitôt il en sortit un serpent qui le piqua au pied et lui fit une grave blessure, dont il mourut (14).

Tout le peuple pleura Oleg avec de grands gémissemens. On porta son corps et on l'enterra sur une montagne appelée *Schtchekovitza.* De nos jours on voit encore son tombeau, et cet endroit fut appelé la montagne du Tombeau d'Oleg. Il avait régné en tout trente-trois ans (15).

NOTES.

---

(1) Quelques manuscrits portent seulement : « Oleg vint à Smolensk, s'empara de la ville, et y laissa des lieutenans. »

(2) La version de Nikon est quelque peu différente : « Oleg et le jeune » prince se retirent dans un canot; ils ordonnent à quelques-uns des » leurs de se tenir sur le rivage, et leur donnent des ordres secrets. » Puis Oleg se dit malade, et se couche dans le canot. Ceux qu'il a » députés vers Oskold et Dir, vont de sa part leur tenir le propos suivant :

« Je suis un marchand de Podugor, et me rends en Grèce, suivant » l'ordre des princes Oleg et Igor. Mais je me trouve en ce moment » incommodé ; j'ai avec moi quantité de richesses, des perles et mille » autres choses précieuses. Je désire vous entretenir de vive voix. Venez » donc nous trouver, et soyez sans défiance. »

(3) On trouve la mention de ce fait dans Dlugosz, historien polonais, mort en 1780 : « *Ihor adolescentiam pertingens, Oskoldum et Dir Kio-* » *viensium principes, nihil hostilitatis ab eo suspicatos in dolo occidit* » *et principatus et terras eorum occupavit.* (Dlugoszi, *Historia Polo-* » *nica*, lib. XIII.)

(4) Ditmar, évêque de Mersebourg, le Nestor de la Saxe, et d'un siècle plus vieux que notre annaliste, a publié une Chronique en basse latinité de l'histoire de son temps ; son ouvrage est curieux, quoique d'un style dur et souvent embarrassé. Les notions qu'il donne des Slaves, des Russes et des Polonais, ont encore de l'intérêt après Nestor. Voici comme il s'exprime au sujet de la ville de Kiew :

« *Urbs autem Kitava nimis valida ab hostibus* poleniis *hortatu Bo-* » *lizlavi, crebra impugnatione concutitur, et incendio gravi minoratur :* » *defensa est autem ab suis habitatoribus.... Ineffabilis ibi pecunia ei* » (*victori*) *ostenditur... in magna hac civitate, quæ istius regni caput* » *est, plus quam quadraginta habentur ecclesiæ, et mercatus* VIII : *po-* » *puli autem ignota manus, quæ sicut omnis hæc provincia fugitivorum* » *robore servorum huc undique confluentium, et maxime e velocibus*

» Danis, *multum que nocentibus* petinegis, *hactenus consistebat, et* » *alios vincebat.* » (Ditmari *Chronicon*, édition de Leibnitz, Hanover, 1707, tom. 1er, p. 426.)

(5) Trois cents grivnas représentaient, dit Karamsin, la valeur de cent cinquante livres d'argent.

(6) Il est curieux, après ce récit de Nestor touchant cette migration des Ougres, de lire ce qu'en dit un ancien chroniqueur hongrois :

« *Venientes dies plurimos per deserta loca et fluvium* Etyl *super* » Tulbov *sedentes,... transnataverant... carnibus et piscibus vescebantur,* » *donec in* Rusciam, *quæ* Susudal *vocatur, venerunt.... Et sic almus* » *dux cum omnibus suis venientes, terram intraverunt* Rusciæ, *quæ* » *vocatur* Susudal. *Postquam autem ad partes* Ruthenorum *pervenerunt* » *sine aliqua contradictione usque ad civitatem* Kyeu *transierunt ; et* » *dum per civitatem* Kyeu *transissent, fluvium* Danap *transnavigando,* » *voluerunt regnum Ruthenorum sibi subjugare.* » (Anon. *Historia Hungarica* in Schwandtner script. rerum Hungariæ, tom. 1er, p. 6.)

(7) Il faut croire que déjà le christianisme avait pénétré en Russie même, car les chroniques de Bysance nous apprennent que, vers cette époque, ce pays était le soixantième archevêché dans la liste des éparchies dépendantes du chef du clergé de Constantinople. Ces mêmes chroniques nous disent aussi qu'en 902, sept cents Russes ou Varègues-Kieviens servaient dans la flotte grecque, où ils recevaient du trésor impérial cent litres d'or.

(8) Je regrette beaucoup que l'espace ne me permette pas d'insérer ici un extrait important d'une légende latine fort peu connue, et découverte dans les archives d'un couvent de bénédictins, à Blaubeuren, en Wurtemberg. On croirait, en le lisant, que l'auteur a connu la Chronique de Nestor, ou que celui-ci s'est servi de la légende dont nous parlons. Il n'en est pourtant rien : des contradictions manifestes en d'autres endroits rendent cette supposition impossible. Voici, au surplus, comme s'exprime l'auteur anonyme au sujet des occupations évangéliques et littéraires des deux philosophes Méthode et Constantin :

« *Manserunt autem in Moravia annos quatuor et dimidium, quibus terræ illius populum direxerunt in viam salutarem. His omnibus auditis papa* Nicolaus *lætus factus super his, quæ sibi relata fuerunt, scilicet de conversione gentis Bolgarorum et Moraviæ, et de reliquiis inventis S. Clementis, mirabatur tamen ex alia parte, quod ausi fuissent sacerdotes Domini, horas canonicas in* Sclavonico *decantare. Quapropter mandavit per litteras apostolicas, illos ad se venire Romam. Qui mox iter ingressi applicaverunt Romam, papa interim moriente.*

Audiens autem papa Adrianus, *quod Cyrillus corpus S. Clementis secum deferret, exhilaratus valde cum clero et populo procedens illis obviam, honorifice eos cum sacris suscepit reliquiis. Cœperunt autem interea ad præsentiam reliquiarum sanctarum, per virtutem omnipotentis Dei sanitates innumerabiles fieri, ita ut quovis languore quilibet oppressus fuisset, venerandis sanctis reliquiis S. Martyris protinus sanaretur. Sepelierunt autem corpus sanctum in ecclesia, quæ in nomine ejus diu antea fuerat constructa.*

» *Apostolicus vero et reliqui rectores ecclesiæ corripiebant b. Cyrillum, cur videliscet ausus fuisset, in* Sclavonica *lingua horas canonicas statuere, et sanctorum patrum instituta immutare. At ille humiliter respondens dixit : « Attendite, vos fratres et Domini, sermonem apostoli dicentis* (1 Cor. 14, 39) : Loqui variis linguis nolite prohibere. *Secutus ego apostolicam doctrinam, quam impugnatis, institui. At illi dixerunt : Quamvis apostolus loqui linguis variis persuaserit, non tamen per hoc in ipsam, quam statuisti, linguam divina solemnia voluit decantari. Cum autem propter hujusmodi institutionem plus et plus inter eos cresceret altercatio, b. Cyrillus dictum Davidicum* (psalm. 150, 6.) *protulit in medium dicens : « Scriptum est enim,* omnis spiritus laudet Dominum; *et si omnis spiritus laudando magnificat Dominum, cur me ergo prohibetis sacrarum Missarum solemnia et Horarum* Sclavonice *modulari? Siquidem si quivissemus illi populo aliter aliquando cum cæteris nationibus subvenire in lingua græca vel latina, omnino quæ reprehenditis non sanxissem; sed quia idiotas viarum Dei totaliter eos reperiens et ignaros, solum hoc ingenium almiflua sancti Spiritus gratia cordi meo inspirante, per quod etiam innumerosum populum Deo acquisivi. Quapropter, patres et Domini, cogitate consultius, si institutionis meæ normam hanc expediat immutare.*

» *At illi audientes et admirantes tanti viri industriam et fidem, studiosa deliberatione præhabita, statuerunt supra dicto ordine et sermone in illis partibus, quas Deo b. Cyrillus acquisierat, sicut statuerat, canonicas horas cum Missarum solemniis ita debere deinceps celebrari.* »

(9) Il n'y a que l'auteur de l'*Histoire de la Russie réduite aux seuls faits importans*, qui ait su qu'Olga fut la fille d'Oleg. Il est facile de soupçonner que la seule homonymie lui a fait adopter cette opinion, qui du reste peut être exacte, mais que contredisent toutes les traditions. Olga, suivant une vieille biographie imprimée, et d'autres livres historiques plus modernes, était d'une famille varègue de basse classe, domiciliée près de Pskow, dans un village appelé Vuiboutskoy, où le jeune

Igor allait souvent prendre le plaisir de la chasse. Il y vit Olga, dont l'esprit et la beauté le séduisirent. Les usages et les mœurs permirent long-temps aux princes russes de choisir leurs femmes dans les familles de la plus basse extraction.

(10) Constantin Porphyrogenète, qui nous a transmis la description de la marche des Russes, ne parle pas de cette miraculeuse navigation par terre à pleines voiles, mais il entre dans des détails fort curieux sur les difficultés qu'ils eurent à vaincre dans leur traversée : « Ils se jetaient » dans l'eau, afin d'y rencontrer un fond ; conduisaient les barques à tra- » vers les rochers ; dans plusieurs endroits ils étaient obligés de les tirer » hors du fleuve, de les traîner alors le long du rivage, ou de les trans- » porter sur leurs épaules, toujours prêts en même temps à repousser » l'ennemi. »

(11) Porphyrogenète écrit que sept vaisseaux russes portaient quatre cent quinze hommes d'équipage ; que, dans la flotte d'Oleg, il y avait quarante combattans sur chaque vaisseau, et que pour chaque voile il fallait trente aunes de toile. (*De Cerem.*, liv. II, ch. 44.)

(12) Les historiens grecs ne font pas mention de la victoire d'Oleg ni de l'avantageux traité que les Russes firent avec l'empereur ; mais le fait n'en paraît pas moins certain, et hors de toute contestation. L'annaliste entre à ce sujet dans des détails trop circonstanciés, pour qu'on ne reconnaisse dans son récit autre chose qu'une tradition. « Il faut, dit Bayer, observer que l'histoire bysantine est fort incomplète de 813 à 959 ; que tous les historiens bysantins ne sont pas arrivés jusqu'à nous ; que, fort souvent, ceux que nous avons racontent d'une manière évidemment erronée des faits sur lesquels des annalistes étrangers nous ont donné des notions très-vraisemblables. »

(13) On reconnaît ici la législation scandinave. On lit dans Stirng : « *Leges Svetiæ furem etiam diurnum si aliter capi non possit occi-* » *dere permittunt.* » (De Jure Sveonum et Gothorum antiquo, p. 351.)

(14) Dans une Saga irlandaise qui nous a été transmise par *Torfeus*, il est question d'une mort semblable ; c'est celle du chevalier Orvar Odda. Un sorcier lui avait prédit que son cheval favori, nommé Fox, serait cause de sa mort. Le cheval mourut, et le chevalier, pensant que le danger était passé, alla visiter la fosse de l'animal ; mais un lézard sortit du crâne de Fox, et piqua Orvar au talon. (*Torfeus*, Hist. de Norv., tom. I, liv. VI, ch. 6, p. 273.)

(15) « C'est, à proprement parler, dit Karamsin, Oleg qu'il faut regarder comme le fondateur de la grandeur de l'empire de Russie ; car

c'est à lui que ce pays est redevable des plus belles et des plus riches contrées de la Russie actuelle. Rurik dominait depuis l'Esthonie, les sources slaves et le Volkhow jusqu'à Biélo-Ozéro, l'embouchure de l'Oka et la ville de Rostow. Oleg subjuga tout les pays depuis Smolensk jusqu'à la Soula, le Dniester, et vraisemblablement jusqu'aux monts Krapaks. »

CHAPITRE IV.

IGOR.

Révolte des Drevliens. — Siméon, roi des Bolgares. — Le favori Sventeld. — Apparition des Petchenègues en Russie. — Prise d'Andrinople par les Bolgares. — Irruption d'Igor en Grèce. — Cruautés des Russes. — Ils sont défaits. — Le feu ailé. — Nouvelle expédition contre Tzaragrad. — Les Grecs demandent la paix. — Deuxième traité entre la Grèce et la Russie. — Les ambassadeurs de l'empereur à Kiew. — Formalités du serment. — Les Drevliens, surchargés d'impôts, se soulèvent, et massacrent Igor et sa suite.

L'an 6421 (913), après la mort d'Oleg, Igor commence à régner. C'est aussi à cette époque que le tzar Constantin, fils de Léon, monte sur le trône.

Les Drevliens s'unissent contre Igor. Au commencement de l'année suivante, le fils de Rurik marche contre ces révoltés; il les soumet, et les oblige à lui payer un tribut plus fort que celui qu'ils payaient à Oleg. Cette année-là encore, Siméon, à la tête des Bolgares, se dirige sur Tzaragrad; mais il ne tarda pas à faire la paix et à revenir sur ses pas.

Igor avait un voiévode nommé Sventeld, qui opprimait les Ouglitchis; Igor s'était contenté de lever sur

ces peuples un tribut dont il avait abandonné le profit à Sventeld. Les Ouglitchis qui habitaient Pérésiecz, ne se plièrent pas si facilement au joug. Oleg les assiégea durant trois années, et ne se rendit maître de leur ville qu'avec beaucoup de peine. Les Ouglitchis quittèrent leur pays, et vinrent se réfugier sur les côtes du Dniéper, où ils s'établirent. Outre ses premières largesses, Igor abandonna encore à Sventeld le tribut qu'il leva sur les Drevliens : ce tribut consistait en une martre noire par cheminée. Cependant les troupes, mécontentes, dirent à Igor : « Tu donnes tout à cet homme-là (1). »

L'an 6423 (915), les Petchenègues apparaissent pour la première fois en Russie ; ils font la paix avec Igor, et gagnent les rives du Danube. Dans le même temps, Siméon parcourt la Thrace et y fait le dégât. Les Grecs ont recours aux Petchenègues : ces peuples, pour répondre à cet appel, arrivent, et veulent combattre Siméon, mais les voiévodies grecques s'irritent à la vue de ces nouveaux auxiliaires ; les Petchenègues, ne se souciant pas de se brouiller avec les habitans du pays, reviennent sur leurs pas (2). Les Bolgares alors attaquent les Grecs, et les mettent en pièces. Siméon s'empare de la ville d'Adrien, autrefois connue sous le nom de ville d'Oreste (du nom du fils d'Agamemnon). En voici l'histoire : « Ce prince, étant un jour malade, s'était baigné dans trois rivières des environs de cette contrée ; il guérit, et par reconnaissance il bâtit cette ville et lui donna son nom. Mais depuis, l'empereur Adrien l'ayant res-

taurée, elle ne fut plus désignée que sous le nom de ce prince. Aussi l'appelons-nous Andrinople, ou ville d'Adrien (3).

De 6424 à 6428 (916 à 920), Roman devint empereur des Grecs. Igor fait la guerre aux Petchenègues.

De 6429 à 6437 (920 à 929), Siméon, toujours en guerre avec la Grèce, et à la tête d'une puissante armée ravage la Thrace, la Macédoine, et s'avance plein d'orgueil sur Tzaragrad. Le tzar Roman le force enfin à la paix, et l'oblige à la retraite.

De 6438 à 6442 (929 à 934), les Ougres, pour la première fois s'approchent de Tzaragrad, et ravagent toute la Thrace. Paix de l'empire avec eux.

L'an 6438 (920), Olga donne à son époux Igor un fils qui reçoit le nom de Sviatoslaw (4).

De 6443 à 6449 (945 à 941), Igor se met en mouvement pour aller attaquer les Grecs. Les Bolgares donnent au tzar l'avis que les Russes s'avancent avec dix mille vaisseaux. Ceux-ci arrivent en effet, et commencent par attaquer la Bythinie, puis dévastent le Pont jusqu'à Heraclée et la Paphlagonie; ils ravagent la Nicomédie, et portent partout le fer et la flamme. Les prisonniers qu'ils font sont horriblement mutilés, les uns crucifiés, les autres coupés en morceaux; ils placent ceux-ci comme en faction, et se plaisent à les percer de flèches. A ceux-là ils lient les mains derrière le dos, et leur entrent dans la tête de longues broches de fer. Ils pillent et incendient les saintes églises, les monastères, les bourgs et

villages, et font de tous côtés un riche butin ([5]).

Mais arrivent les troupes d'Orient : le général Panthir est à la tête de quatorze mille hommes; il est suivi du praticien Phocas, qui conduit les Macédoniens, du stratilat Théodore, que suivent les Thraces, et d'une foule d'autres illustres boyards. L'armée grecque approche et cerne les Russes. Ceux-ci se consultent et décident qu'il faut s'armer et marcher contre l'ennemi. Aussitôt un combat des plus vifs s'engage, à la suite duquel l'avantage, long-temps disputé, reste aux Grecs. Cependant les Russes, à la chute du jour, réussissent à opérer leur retraite avec le reste de leur armée, puis à la faveur de la nuit s'embarquent en toute hâte et gagnent le large. Théophanes ([6]) se met à leur poursuite avec quelques vaisseaux : c'est alors qu'armé d'une espèce de feu ailé (7), et au moyen d'un certain tuyau il lance la flamme sur les navires russes : spectacle aussi effrayant qu'extraordinaire! Les Russes, à l'aspect de ce feu magique, se précipitent à la mer pour échapper à son atteinte, et parviennent en très-petit nombre à regagner leur pays. A leur retour, voici ce qu'ils dirent à leurs compatriotes : « Les Grecs ont un feu qui parcourt l'air aussi promptement que l'éclair; ils l'ont lancé sur nous et ont brûlé nos vaisseaux : voilà pourquoi nous n'avons pu les vaincre ([8]). » Mais à peine rentré à Kiew, Igor ne s'occupe plus qu'à rassembler de nouvelles troupes; il envoie au-delà des mers, chez les Varègues, et les sollicite à venir se joindre à lui pour aller se venger des Grecs.

L'année 6450 (942), Siméon fait la guerre aux

Chrovates; mais il est vaincu, et meurt, laissant son fils Pierre, prince des Bolgares.

L'année suivante, les Ougres se portent de nouveau sur Tzaragrad; ils font la paix avec Roman, et reviennent sur leurs pas.

En l'an 6452 (944), Igor rassemble un foule de Varègues, de Russes, de Polaniens, de Slaves, de Krivitches (les Smolenskois); il prend à sa solde les Tivertses et les Petchenègues, en exigeant d'eux des ôtages, et marche sur la Grèce par terre et par eau, dans le dessein de venger l'outrage qu'ont reçu ses armes. Les Khersoniens, à la nouvelle de cette irruption, en instruisent Roman, et lui font dire: « Une » foule innombrable de vaisseaux russes apparaît; la » mer en est couverte. » D'un autre côté les Bolgares lui annonçaient la même nouvelle et lui disaient: « Les Russes reviennent; ils ont cette fois les Pet- » chenègues à leur solde. » A ce récit le tzar envoie ses principaux boyards à Igor, avec cette prière: « N'allez pas plus loin, et levez le tribut qu'Oleg » avait exigé : j'y ajouterai même quelque chose en- » core. » En même temps il envoyait aux Petchenègues des étoffes précieuses, des habits et beaucoup d'or. Lorsqu'Igor fut arrivé près du Danube, il fit appeler ses lieutenans principaux, et se mit à délibérer avec eux en leur faisant part du message du tzar. L'assemblée dit à Igor : « Si telles sont les in- » tentions du tzar, que pourrions-nous désirer de » plus, puisque sans tirer le sabre nous pouvons re- » cevoir de l'or, de l'argent, des étoffes précieuses

» et autres objets semblables? Qui peut savoir de » quel côté se déclarera la victoire, du nôtre ou du » sien? Peut-on délibérer avec la mer? Notre retour » ne doit point se faire par terre, mais sur le gouffre » des ondes, où tous nous pouvons rencontrer la mort.»

Igor se laissa persuader; il ordonna aux Petchenègues d'aller porter la guerre sur le pays des Bolgares. Puis ayant reçu des Grecs de l'or et des étoffes précieuses pour lui et pour toute son armée, il revint vers Kiew.

En l'année 6455 (945), les empereurs Roman, Constantin et Stéphane envoyèrent des députés à Igor pour renouveler le traité de paix. Igor s'entendit avec eux à ce sujet, et envoya de son côté des députés à Roman. Celui-ci réunit les boyards et ses principaux officiers; on amena en sa présence les envoyés russes, et il leur ordonna de parler; puis, après en avoir délibéré, il fit prendre sur deux feuilles de papier de forme et de dimension semblables, copie des articles du traité, qui fut dressé ainsi qu'il suit :

« Nous, Ivan, de nation russe, député mandataire du grand prince Igor, assisté de Phuévast, fils de Sviatoslaw-Igor, serviteur de la princesse Olga, domestique d'Igor et son parent; Uleb, fils de Volodislow; Kannazar de Predslava (fille d'Igor), Schigobern, Sphanidr, épouse d'Uleb; Prasten, fils de Tudurodow, et Abiar-Phastow : Grim-Sphirkow, Prasten, Iakun, parens d'Igor; Kari, Studekow, Karschew, Tudorow, Igriermiskow, Vüskow, Ikow,

Istroarmindow; *le jatviague* Gunarew; Schibrin, Aldan, Kol-Klekow, Steggietonow, Sphirka, Alvad-Sudow, Phrudi-Tulbow, Mutor, Utin, *marchand;* Aduh, Adolp, Antivald, Uleb, Phrutan, Gomol, Kuziémig, Turobrid, Fursten, Brumuald, Gunastr, Frasten, Ingeld, Turiben, Moni, Ruald, Svenstir, Alden, Tileï, Apubkar, Sven, Buselew et Sikon *le héraut;* tous députés par Igor, le grand prince et les autres knès de Russie, ainsi que par tous les habitans dudit pays, et chargés par eux de renouveler l'ancien traité de paix et d'en conclure un nouveau, qui, triomphant des piéges et artifices du diable, rétablisse pour un grand nombre d'années la paix entre les Grecs et les Russes;

Et en vertu de cette mission de notre grand prince Igor, de ses knès et boyards, et de tous les peuples de Russie, vers vous, Roman, Constantin et Stéphane, grands princes de la Grèce, afin de conclure avec vous comme avec les boyards et les peuples de la Grèce un traité de paix qui dure aussi long-temps que peuvent le soleil briller et le monde exister, nous députés susdits, déclarons ce qui suit :

Article 1.er Puisse, tel des Russes qui chercherait à rompre l'alliance ici résolue, s'il est chrétien, encourir la vengeance du Dieu tout-puissant, et se voir maudit dans cette vie et dans l'autre. Si l'infraction vient de Russes non baptisés, puissent-ils implorer toujours en vain le nom de Péroune, n'être plus à l'abri sous leurs boucliers, tomber percés de leur propre glaive, de leurs propres flèches, ou de toute

autre arme, et se voir à jamais esclaves en cette vie comme en l'autre!

Art. II. Le grand prince de Russie et ses boyards pourront envoyer en Grèce, vers vous, tzars, autant de vaisseaux et chargés d'autant de députés et d'hôtes qu'ils voudront. Les députés cependant devront être porteurs d'un sceau d'or, et les hôtes ou marchands d'un sceau d'argent (9). Notre grand prince ordonne en outre que ceux qui seront envoyés comme ambassadeurs ou comme hôtes devront emporter avec eux un passeport. Ce passeport, qu'ils remettront, désignera le nombre de leurs vaisseaux, et l'assurance par l'autorité de leurs intentions pacifiques. Quiconque viendra sans passeport sera livré aux tzars grecs, pour être retenu et gardé à vue jusqu'à ce que le prince russe en soit averti. Si le contrevenant ne se rend point et fait résistance, on pourra le tuer, et il ne sera pas tiré vengeance de sa mort. S'il s'échappe et qu'il fuie en Russie, nous, tzar, en informerons par lettre le grand prince, qui alors en agira avec lui comme bon lui semblera.

Les Russes qui ne viendront point pour des affaires de commerce (10) ne recevront pas leur traitement mensuel. Le prince russe devra faire ses recommandations expresses à ceux de ses sujets qui viendront ici, de ne commettre aucun désordre dans nos villages et autres lieux de notre domination. Ceux qui viendront devront s'arrêter à Saint-Mamée; notre tzar y enverra des employés qui prendront leurs noms; les députés alors recevront leurs vivres, et les mar-

chands ce qui leur aura été accordé pour le mois, en commençant par les habitans de la ville de Kiew, puis ceux de Tchernigow, de Péréiaslaw et ensuite ceux des autres villes. Devront entrer, et par la même porte de la ville, accompagnés d'un officier du tzar, cinquante hommes seulement, et sans armes, et alors acheter ce qui leur conviendra.

Puis lorsqu'ils sortiront, les gens de notre tzar auront à les protéger. Si quelque Russe ou Grec commet une mauvaise action à l'égard l'un de l'autre, il en sera immédiatement puni. Les Russes qui entreront dans la ville n'y devront occasionner aucun désordre. Ils ne pourront acheter aucune étoffe valant plus de 50 zolotniks. Quiconque en en achetera à plus haut prix devra les montrer aux employés du prince, qui les lui rendront scellées (douanées). Ceux des Russes qui s'en iront d'ici recevront de nous ce dont ils auront besoin pour leur entretien durant le voyage et pour le service de leurs vaisseaux, ainsi que cela a déjà été fixé, et de manière à ce qu'ils puissent retourner en sûreté dans leur pays. Dans aucun cas ils n'auront le droit de passer l'hiver à Saint-Mamée.

Art. III. Tout esclave russe fugitif et réfugié dans les possessions de notre tzar ou à Saint-Mamée, pourra, s'il est découvert, être repris par son maître. S'il reste caché, les Russes, chrétiens ou autres, jureront selon leur croyance qu'il s'est évadé. Le maître alors recevra de nous le prix d'un esclave, c'est-à-dire deux pièces d'étoffe par homme, ainsi

que cela a précédemment été fixé. Mais si quelque esclave de notre prince, de notre nation ou de l'une de nos villes se réfugie chez vous, Russes, et qu'il emporte quelque chose, l'objet enlevé sera restitué s'il existe encore en entier : en cas contraire nous recevrons deux zolotniks.

Art. iv. Si un Russe essaie de voler quelqu'un de notre empire, il sera sévèrement puni pour cette action; et s'il a exécuté le vol, il paiera le double de la valeur de l'objet dérobé. Il en sera de même pour le Grec envers le Russe : le coupable, en outre, sera puni suivant les lois de son pays.

Art. v. Si un chrétien de notre pays ramène des prisonniers russes, il devra recevoir rançon, savoir : si c'est un jeune homme ou une jolie fille, dix zolotniks; si c'est une personne de moyen âge, on lui en comptera huit, et si c'est un vieillard ou un enfant, il en recevra cinq. S'il se trouve en ce moment un Russe prisonnier ou esclave chez les Grecs, on pourra le racheter pour dix zolotniks; si le Grec l'a acheté, il en fera le serment, et il recevra en échange le prix qu'il lui aura coûté.

Art. vi. Pour ce qui concerne le pays de Kherson, les princes russes n'y pourront désormais laisser aucune troupe ni dans les villes qui en dépendent; encore moins faire la guerre à ce pays et chercher à l'assujétir. Mais si le prince russe nous demande des secours, nous, tzar, promettons de lui en fournir autant qu'il en aura besoin, pour remettre sous son autorité ceux des pays environnans qui s'en seraient affranchis.

Art. vii. Si les Russes trouvent un vaisseau grec échoué sur le rivage, ils ne lui causeront aucun dommage; quiconque en distraira quelque chose, fera prisonnier ou tuera l'un des hommes de l'équipage, sera châtié suivant les lois de son pays.

Art. viii. Si les Russes rencontrent à l'embouchure du Dniéper des khersoniens pêcheurs, ils ne leur feront aucun mal; ils n'auront pas le droit d'hiverner à l'embouchure du Dniéper, non plus qu'à Biélo-Béjié et à Saint-Eleuthérie (11); mais à l'approche de l'automne ils devront s'en retourner chez eux, en Russie.

Art. ix. Dans le cas où les Bolgares noirs viendraient apporter la guerre dans le pays de Kherson, nous recommandons au prince russe de ne pas le souffrir, et de les empêcher de troubler la tranquillité de ces contrées.

Art. x. Si les Grecs qui sont sous notre domination commettent quelque crime, le grand prince russe n'en devra point tirer raison; mais il attendra les ordres de notre tzar, pour leur infliger la peine que leur crime aura méritée.

Art. xi. Si un chrétien tue un Russe ou un Russe un chrétien, les parens du mort auront le droit de saisir le meurtrier et de le faire mourir; si le coupable s'échappe et qu'il ait quelques biens, les parens de la victime pourront s'en emparer; mais si le meurtrier fugitif ne possède rien, on le recherchera jusqu'à ce qu'on le retrouve; et, aussitôt retrouvé, il sera mis à mort.

Art. xii. Si un Grec frappe un Russe ou un Russe

un Grec avec une épée, une flèche ou tout autre arme, il devra payer pour ce crime, suivant la loi russe, dix livres d'argent. Si le coupable n'a pas de fortune, il donnera tout ce qu'il pourra donner, et il lui sera pris tout ce qu'il a, jusqu'aux habits qu'il porte; ensuite il devra faire le serment, suivant sa croyance religieuse, qu'il ne possède rien autre chose, et on le laissera libre.

Art. XIII. Si notre tzar à nous, Grecs, vous demande des troupes pour marcher contre nos ennemis, et qu'il en écrive à votre grand prince, celui-ci devra nous en envoyer autant qu'il voudra, de manière à prouver à tous les autres pays la bonne et grande amitié qui existe entre les Grecs et les Russes.

Art. XIV. De la présente convention transcrite en double, il nous restera à nous, Russes, un exemplaire revêtu du signe de la croix et du nom (signature) de vos tzars; sur l'autre exemplaire sera le nom de nos députés, hôtes ou marchands. Ceux des députés grecs qui seront choisis partiront pour se rendre près du grand prince Igor et de ses gens, qui prendront le présent traité, et jureront qu'ils veulent réellement observer ce que nous avons arrêté, et qu'ils y souscrivent entièrement. Auquel dit traité nous tous avons apposé nos noms. Nous, Russes baptisés, nous ferons le serment dans la cathédrale du saint prophète Élie, d'observer scrupuleusement et de ne jamais violer en rien ledit traité; et quiconque, de notre côté, y manquera, prince ou autre, baptisé ou non, qu'il soit abandonné de Dieu, qu'il devienne esclave dans cette vie

et dans l'autre, et qu'il périsse par ses propres armes. Ceux des Russes qui ne sont pas baptisés jureront en déposant à terre leur bouclier, leur épée nue, leur anneau et leurs autres armes, qu'Igor, ses boyard et tous les sujets de l'empire russe observeront ce qui est écrit audit traité, durant leur vie et à toujours.

Et si quelqu'un en viole le texte, prince ou sujet, chrétien ou non, qu'il devienne esclave, qu'il meure sous ses propres coups, qu'il soit maudit de Dieu et de Péroune comme parjure et forfaiteur. Mais il est certain que le grand prince Igor, loin de violer l'amitié et l'attachement qu'il contracte en ce moment, l'observera tant que brillera le soleil et que subsistera le monde, dans cette vie comme dans l'autre (12). »

Les députés d'Igor revinrent à Kiew, accompagnés des députés grecs, et rapportèrent à ce prince toutes les paroles du tzar Roman. Igor fit alors appeler les députés grecs, et leur dit : « Racontez-moi vous-mêmes ce que votre tzar a dit. » Et ceux-ci répondirent : « Tu vois en nous ceux que le tzar a députés : notre prince se félicite de la conclusion de la paix avec le grand knès de Russie, et désire rester en amitié avec les autres knès de ce pays. Tes ambassadeurs ont juré devant notre tzar, et il nous a envoyés pour que nous fassions le même serment devant toi et les tiens. »

Igor, à ces mots, leur permit de prononcer ledit serment. Et le lendemain Igor fit approcher les députés grecs, et se rendit avec eux sur la montagne où était l'autel de Péroune. Le prince et les siens dé-

posèrent à terre leurs armes, leurs boucliers et leurs ornemens, et tous les Russes païens firent le serment. Quant aux Russes chrétiens, ils allèrent le prêter dans l'église de Saint-Élie ; c'était la cathédrale, car alors déjà beaucoup de Varègues étaient chrétiens.

Igor ayant ainsi ratifié le traité de paix, congédia les envoyés grecs, après leur avoir offert en présent des fourrures, de la cire, des esclaves et d'autres objets ; et les députés revinrent vers leur tzar, auquel ils rapportèrent tous les discours d'Igor, et son dévoûment aux Grecs. Igor continua à régner dans Kiew en paix avec tous ses voisins. Cependant, à l'entrée de l'automne, il songea aux Drevliens, et voulut lever sur eux un tribut plus fort que celui auquel il les avait précédemment soumis.

En l'année 6453 (945), ses boyards et ses soldats lui dirent : « Les troupes de Sventeld sont richement » pourvues d'armes et d'habits, tandis que nous, nous » allons tout nus. Viens avec nous, prince, exiger de » nouveaux impôts, afin que toi et nous soyons dans » l'abondance. » Et Igor leur céda ; il marcha contre les Drevliens, dont il augmenta les charges en employant la violence ; après quoi lui et les siens revinrent à Kiew chargés de butin. Et comme il s'en revenait, il s'avisa de dire à ses troupes : « Retournez-» vous-en au pays avec ces dépouilles ; quant à moi, » je vais avec un petit nombre d'entre vous retrouver » nos gens, et chercher à augmenter nos richesses (13). »

Mais les Drevliens, apprenant qu'Igor revenait vers eux, tinrent aussitôt conseil avec leur prince,

Mall : « Quand, dirent-ils, on lâche le loup contre » les brebis, il égorge tout le troupeau ; il en est de » même d'Igor ; si nous ne le tuons pas, il nous dépouil- » lera entièrement. » Ils lui députèrent cependant quelques-uns d'entre eux, qui lui dirent : « Pourquoi re- » viens-tu parmi nous? Tu as déjà levé sur nous de » lourds impôts. » Mais il ne voulut point les écouter. Les Drevliens alors, pleins de fureur, sortent de leur ville de Korosthène, et massacrent Igor et ceux de ses gens qui l'accompagnaient ; car, ainsi que nous l'avons dit, ils étaient en petit nombre. Ils enterrèrent son corps, et son tombeau se voit encore de nos jours sur la montagne voisine de Korosthène, au pays des Drevliens (14).



NOTES.

(1) Comme on voit, les favoris ont été de tout temps odieux au peuple russe. Sventeld est le premier contre lequel il ait manifesté sa haine.

(2) On lit, à l'appui de ce récit de Nestor, le passage suivant dans les Annales de Byzance :

A. 915. « *Simeone Bulgarorum principe Thraciam iterum devastante, Augusta* (Zoë) *et imperii proceres de ejus jactantia reprimanda et placanda erant solliciti. His cognitis, Joannes* Bagas *expetiit patricii dignitatem, et si postulata consequeretur,* patzinacos *adducturum se pollicebatur; delatisque secum muneribus in patzinacam regionem profectus est. Obsidibus inde abductis, cum illis in urbem appulit, Patzinacis* trajicere *jam pollicitis et Simeonem* debellare.

A. 917. » *Eodem tempore* (*quo Romani a Bulgaris ad Acheloum victi sunt*) Romanus *patricius, et navalis drungarius, cum omni classe ad* Danubium *fluvium,* Leoni *phocæ suppetias laturus, et a* Boga *adductos ad opem Romanis ferendam patzinacas trajecturus, missus est. Romano vero et Joanne Bogæ filio in* contentiones *et verborum pugnas lapsis, Patzinaci* ab invicem divisos et inter se disceptantes *conspicati, ad propria redierunt bellumque ejusmodi finem consecutum est.* Romano *vero et* Baga *in urbem reversis, de eorum* dissidio *questio mota est : et in illud periculi drungarium* Romanum *adduxerunt, ut adversam privationis oculorum sententiam in eum tulerint, quasi ejus incuria, magis autem animi pravitate, non* trajecissent *Patzinaci ; ac licet fuga non fuissent usi, sensim tamen subduxissent se, quod* navigiis eos non recepisset. » (*Stritter,* Mém. III, 800 s. q.)

(3) Nestor continue ici à s'appuyer sur les historiens bysantins. Voici en effet l'opinion de plusieurs sur l'origine d'Andrinople :

« *Orestes posteaquam se apud* tria flumina *circa hebrum ex responso purificavit, etiam* Orestam *condidit civitatem, quam sæpe cruentari hominum sanguine necesse est. Et* Orestam *quidem urbem* Hadrianus *suo nomine vindicari jussit eo tempore, quo furore cœperat laborare*

ut ex responso cum ei dictum esset, ut in furiosi alicujus domum vel nomen irreperet : nam ex eo emollitam insaniam fuerunt....

(Lamprid. in Heliogabalo, *cap.* 7.)

» *Tornicius* Orestiadem *habitabat; sic enim olim* Adrianopolis *appellata est ab* Oreste, *Agamemnonis filio.* (Zonaras, II, p. 251.)

» *Cum postea oraculum sciscitatus est* Orestes, *quo pacto posset ab eo furore liberari, responsum tulit, illud fieri non posse, nisi in tauricam regionem Scytharum profectus.... et* in fluvio ablueretur, qui confunderetur cum septem fluminibus (*p.* 957.) *habitavit Orestes* Arcadiæ *urbem* Orestiam, *ubi a serpente ictus extremum vitæ suæ diem conclusit.* » (Natal., Com. mythol. —Hanau, 1619, p. 953.).

(4) Cette mention est restituée et intercalée ainsi hors de place, par Schlœzer, dans son Commentaire. Je ne sais de quel manuscrit il l'a extraite.

(5) Cedrene fait, des cruautés des Russes, absolument le même recit que Nestor.

(6) Le patrice Théophane était protovestiaire de l'empereur, titre qui désignait l'officier chargé de la garde des habits du prince.

(7) Ce feu a été découvert par un certain Callinik, d'Héliopolis ou de Baalbec, en Syrie, sous le règne de Constantin Pagonat :

« L'effet de ce feu vraiment extraordinaire, était de prendre de nouvelles forces dans l'eau; on pouvait l'éteindre avec du vinaigre, du sable, de l'urine ou même de l'huile. Il était soigneusement conservé dans des bouteilles de verre ou des pots de terre. Aussitôt qu'au moyen d'une machine ces vases étaient lancés, ils se brisaient, et le feu s'irritait et enflammait aussitôt ce qu'il approchait, jusqu'aux pierres, disent les historiens de ce temps, assez disposés au merveilleux. »

(*Histoire du sultan Saladin*, par Martin, tom. II, pag. 61.)

M. Martin ajoute qu'il faudrait mépriser toute l'histoire, si l'on s'imaginait, avec quelques chimistes, que ce feu n'est qu'une fable. Son opinion est d'autant mieux fondée que ce feu grec était connu des Chinois. Deguignes écrit dans son *Histoire des Huns*, tom. I, p. 61 :

« Les Kitaniens faisaient usage, en 917, d'une matière inflammable qui leur avait été enseignée par le roi de Qa. C'était une matière grasse qui s'allumait et brûlait au milieu de l'eau; ce n'était autre chose que ce que nous appelons le *feu grégeois*, que Callinik avait trouvé, et que les Chinois, en rapport depuis long-temps avec les peuples occidentaux, avaient appris à connaître. »

On a dit qu'un physicien avait retrouvé et vendu à Louis XIV le secret du feu grégeois, et que ce prince, après lui en avoir payé le prix,

défendit, sous peine de mort, d'en propager ni révéler jamais l'existence : « Sachez bien, Monsieur, ajouta le monarque, que ce n'est ja- » mais par le crime, mais toujours avec la justice et les moyens qu'elle » permet, qu'un roi de France attaque ses ennemis ou se défend. »

(8) Cette expédition malheureuse d'Igor est racontée, non-seulement par les historiens de Byzance, mais par d'autres encore. Elmakin ou Almakin, écrivain arabe, qui en 1302 avait été secrétaire du calife d'Égypte, dit, dans son *Historia saracenica*, p. 213 : « *Hoc anno scilicet* 329 (M. E. 940) *oppugnârunt Russæ Constantinopolin; sed resisterunt iis Romani, qui persecuti eos sunt et in regionem suam se recipere coegerunt.* »

Lioutprand, évêque de Crémone, répète dans son Histoire (liv. v, cap. 6), ce qu'il avait entendu dire à son beau-père, qui, se trouvant à Constantinople en qualité d'ambassadeur, avait vu de ses propres yeux le supplice de beaucoup de Russes faits prisonniers par les Grecs. Ce récit est curieux par sa grande conformité avec celui de notre annaliste:

« La flotte grecque était absente lors de l'invasion d'Igor. L'empereur » resta plusieurs jours sans dormir, afin de songer aux moyens de re- » pousser l'ennemi. Enfin, ayant appris qu'il y avait dans le port quinze » vaisseaux hors de service, il ordonna de les réparer, et les envoya » contre Igor avec du feu grégeois. Le vent, qui avait d'abord empêché » l'action de ce feu, s'apaisa, et les Grecs embrasèrent les barques en- » nemies. Les Russes, afin de se sauver des flammes, se jetaient dans » l'eau; beaucoup se noyèrent, cédant au poids de leurs casques et de » leurs cuirasses; d'autres périrent également après avoir lutté contre » les vagues. Les grands bateaux grecs ne purent poursuivre les barques » légères des Russes, qui traversaient les endroits les moins profonds. »

(9) On voit que, dès le commencement de la monarchie, les princes russes avaient leurs sceaux. C'était ordinairement une bague sur laquelle était gravé le chiffre ou emblème adopté par le souverain. Chaque grand prince eut le sien, et le nombre de ces sceaux, montés en or, en argent, garnis de pierreries, devint très-grand. L'impératrice Elisabeth les fit tous briser, pour en retirer l'or et les pierres. Ces sceaux étaient confiés à ceux que le prince revêtait d'importantes commissions, et servaient à faire reconnaître leur qualité. On trouve encore dans le pays d'anciens kopecks sur lesquels se voient le chiffre ou les armes du souverain, avec cet exergue : *Sceau du grand prince*; mais ces monnaies sont fort rares. Suivant Strahlemberg (*Description de l'Empire russe*, Amsterd., 1757, tom. 1, p. 240), les anciens souverains de la Russie, après avoir embrassé la religion chrétienne, *prirent pour armes* trois cercles ren-

fermés dans un triangle, dans un desquels était écrit : « Notre Dieu, la » Trinité, qui a existé avant le temps, non pas trois Dieux, mais un seul » Dieu suivant son essence. » Dans l'autre ils écrivaient les titres du prince à qui la lettre s'adressait, et le troisième renfermait les titres du grand prince. Ce sceau fut, depuis l'érection de Moskou en capitale, remplacé par un cavalier blanc sur un écu rouge, *qui étaient les armes* du prince qui régnait à Moskou. Quant au dragon terrassé, il devint les armes proprement dites de la Russie en 1380, après la victoire de Rulikow, gagnée par le grand prince Demtri, sur l'armée des Tatars. Ivan Vassiliévith, en adoptant, en 1580, l'aigle à deux têtes des Grecs, n'a point pour cela renoncé au cavalier terrassant le dragon : l'aigle russe est encore chargée en cœur de l'écusson de Rulikow.

(10) Constantin Porphyrogenète parle du commerce des Russes avec beaucoup de détails. Il parle de leurs barques, qu'il nomme μονόξυλα (faites d'un seul arbre), et raconte leurs pénibles traversées du Dniéper. Il cite les objets d'exportation, et ceux qu'ils importaient en échange. Au surplus, le commerce de Russie est depuis long-temps connu en France. Dans notre roman d'*Alexandre*, poème du XIII[e] siècle, dont l'érudit M. Francisque Michel prépare en ce moment une édition, il est question des fourrures de Russie. Alexandre de Bernay dit, en parlant de Philippe de Macédoine :

« Cil iert privés de li (Olympias) si ne si celoit mie
» Qui par armez queroit pris de chevalerie,
» Et li donnoit biax dons dont bien estoit garnie,
» Et biax chevaus d'Arrabe et mules de Surie,
» Et riches palefrois et destriers de Hongrie,
» Et siglatons d'Espaigne et soie d'Aumarie,
» Et cendaus de Tyres et *le vair de Roussie*,
» Dyaprès d'Anthyoche, samis de Romenie,
» Les chainses d'Alemaigne que le avoit en baillie. »

(*Roman d'Alex.*, cangé 11 *bis*, fol. 2, v. col. 1, v. 8.)

Dans sa *Sarmatie européenne*, Guagnini parle en ces termes du commerce de la Moscovie :

« *Omnes merces quæcumque ab extraneis in* Moscoviam *afferuntur continuo apud thelonei prefectos profiteri ac indicare coguntur, que hora constituta conspiciuntur et æstimantur ; æstimatas vero nemo nec emere nec vendere audet, nisi prius fuerint magno Duci ostensæ. Quo fit, ut mercatores interdum diutius, quam convenit, cum suo damno*

detineantur. Quando vero ex Litvania in Moscoviam legati *a rege Poloniæ proficiscuntur, tum omnès cujuscumque nationis* mercatores, *in* legatorum *fidem et clientelam suscepti, in Moscoviam* sine theloneis *ire possunt, et* victum sufficientem ex thesauro *magni Moscoviæ ducis habent.* » (Sarmat. europ. Descriptio.— *Spire*, 1581, p. 79.)

(11) Saint Eleuthérie, martyr, autrefois évêque en Grèce. L'Eglise russe célèbre sa fête le 15 décembre.

(12) Il est rare de trouver, dans les annales du xe siècle, des traités aussi détaillés que ceux d'Oleg et d'Igor avec les Grecs. Ils sont de nature à piquer la curiosité de tout lecteur intelligent qui, en lisant l'histoire, veut avoir une idée juste des mœurs sociales des premiers temps :

« Et quoique les historiens de Byzance, dit Karamsin, ne fassent aucune mention de ce traité ni du précédent, leur contenu nous présente cependant les rapports mutuels des Grecs et des Russes sous un point de vue si conforme aux caractères et aux circonstances de ce temps, que nous ne saurions douter de leur authenticité. »

(13) Pour le lecteur attentif, il sera évident que, dans ces premiers temps de la monarchie russe, le souverain ne pouvait prétendre qu'à une portion du butin et des impôts. Le reste appartenait de droit aux boyards et aux guerriers. C'est pour ne partager avec personne les dépouilles qu'il espérait ravir aux Drevliens, qu'Igor voulut retourner chez ces peuples avec un petit nombre des siens.

(14) A défaut d'autres événemens rapportés et rectifiés par Nestor, nous compléterons le récit du règne d'Igor en citant un fait assez curieux rapporté par Massoudi, historien arabe contemporain. Il nous apprend que des idolâtres, Russes et Slaves, habitaient dans Atel, capitale des Khozares, et qu'ils y servaient le Kagan; que vers l'an 912, et avec la permission de ce prince, leur armée parut dans des barques sur la mer Caspienne; qu'elle ravagea le Daghestan et le Schirvan, et qu'enfin elle fut détruite par les mahométans.

Un autre historien arabe, Abutfed, dit qu'en 944 les Russes prirent la ville de Barda, capitale d'Aran (à soixante-dix verstes de Gradja.) (Abutfed, *Annal moslem.*, pag. 265, *anno* 332 (743 et 944) : « *Russorum aliqua natio, domo egressa navibus per mare Caspium et fluvium Corz subvecta, usque ad urbem Bardaah penetrabat, eam occupabat, cædibus et rapinis complebat, et tandem domum eadem qua venerat via redibat.* » Abutfed vivait au xive siècle.

CHAPITRE V.

OLGA, RÉGENTE.

Les Drevliens, après le meurtre d'Igor, veulent contraindre sa veuve à épouser leur prince. — Réception que fait Olga aux députés. — Ruses et vengeance de cette princesse. — Ses voyages et ses fondations. — Elle part pour la Grèce. — Le tzar veut l'épouser. — Olga se fait chrétienne. — Le patriarche. — Retour de la princesse en Russie. — Comment elle y accueille les députés du tzar. — Elle veut convertir son fils. — Réponse de Sviatoslaw. — Mépris de ce dernier pour la religion chrétienne.

A la mort du prince Igor, Olga se trouvait à Kiew avec son fils Sviatoslaw, Iasmund, gouverneur du jeune prince, et le voiévode Sventeld, père de Mstsislaw.

Les Drevliens se dirent entre eux : « Maintenant » que nous avons tué le prince russe, envoyons cher- » cher sa veuve Olga, et qu'elle devienne l'épouse » de notre prince Mall : nous ferons ensuite de Svia- » toslaw tout ce que nous voudrons. »

Et ils envoyèrent les principaux d'entre eux, au nombre de vingt. Ceux-ci s'embarquèrent, et vinrent,

par le Borysthène, fleuve qui baigne les montagnes de Kiew. A cette époque, la vallée de Podol n'était pas encore habitée; on se tenait sur les montagnes. La ville de Kiew venait seulement jusqu'au lieu où se trouve actuellement la maison de Gordiatsch et de Nikiforsch (Nicéphore). Le palais du prince occupait l'enceinte où sont aujourd'hui les maisons de Vrotislaw et de Tschudich. Il y avait cependant un faubourg hors de la ville, et même un autre palais du prince à la place de la ferme de Demestnikow. Derrière l'église de la Sainte-Vierge, sur la montagne, se trouvait la citadelle, château bâti en pierres.

On avertit la princesse Olga que les députés drevliens étaient arrivés; elle les fit appeler [1], et leur dit: « Soyez les bien-venus, chers hôtes! »

Les Drevliens prirent la parole :

« Nous venons, dirent-ils, vers la princesse.

— » Eh bien! reprend Olga, dites-nous le motif de » votre visite.

— » Les Drevliens nous députent pour te parler » ainsi : Princesse, nous avons tué ton époux, car » c'était un loup ravisseur et cruel. Nos knès sont » bons et rendent notre patrie heureuse : viens au » milieu de nous, et choisis notre prince Mall pour » époux. » Olga répondit :

— « Amis, votre proposition me sourit, car je ne » puis rendre la vie à celui que j'ai perdu. Mais avant » tout, je veux, en présence de mes gens, vous traiter avec honneur et selon votre mérite. Retournez-» vous-en donc à vos navires, et restez-y jusqu'à

» demain, confians et tranquilles. Je vous enverrai
» mes gens; ayez soin de leur dire : Nous ne nous
» rendrons au palais ni à pied ni à cheval, ni en voi-
» ture; nous exigeons que vous nous transportiez
» avec notre navire sur vos épaules : et mes gens vous
» obéiront. »

Cela dit, Olga les congédie, et ils reviennent à bord.

Cependant, à la nuit, la princesse fit creuser une fosse profonde dans la cour du château qui était à l'entrée de la ville, et, dès le matin, elle se plaça en haut de la tour, après avoir donné l'ordre à ses gens d'aller inviter ses hôtes. Ceux-ci donc y allèrent, et dirent : « La princesse Olga vous attend pour vous
» rendre de grands honneurs.

— » C'est bien, répondirent les Drevliens; mais
» nous vous prévenons que nous n'irons ni à pied, ni
» à cheval, ni en voiture. Nous exigeons que vous
» nous portiez avec notre navire.

— » Nous ne sommes plus libres, dirent les gens
» d'Olga; notre prince est mort, et sa veuve va épou-
» ser le vôtre. »

Ils les prirent donc et chargèrent sur leurs dos, et les Drevliens se glorifiaient entre eux.

Cependant les Kiéviens les transportèrent dans la cour du palais, et, arrivés devant la fosse, les y précipitèrent avec leur navire. Alors Olga, qui du haut de la tour voyait ce qui se passait, leur criait :

« Eh bien! chers hôtes, tant d'honneur ne vous
» flatte-t-il pas? — Hélas! dirent-ils en gémissant,
» nous expions le meurtre d'Igor! »

Olga donna l'ordre qu'on les couvrît de terre, et ils furent enterrés tout vifs.

Après quoi la princesse envoya un message aux Drevliens, portant ces mots : « Si réellement vous » désirez m'avoir parmi vous, envoyez-moi les prin- » cipaux de votre pays, avec lesquels je puisse hono- » rablement me rendre chez vous. Les Kiéviens ne » voudraient pas sans cela me laisser partir. »

Les Drevliens ayant entendu ces paroles, firent un choix des plus considérables d'entre eux qu'ils députèrent vers Olga. A leur arrivée, cette princesse fit préparer des baignoires, et leur fit dire : « Prenez » d'abord le bain, et puis venez me trouver. » L'eau du bain étant chaude et prête, les Drevliens s'y plongent et commencent à s'y baigner. Mais soudain on ferme les portes, le feu du bain redouble, et ils périssent tous suffoqués ou brûlés ([2]).

Immédiatement elle renvoie ses gens aux Drevliens, et leur fait dire : « Actuellement je vais me rendre » parmi vous. Apprêtez une grande quantité d'hy- » dromel à l'entrée de la ville, à l'endroit même où » vous avez tué mon époux, afin qu'après y avoir » pleuré sur son tombeau et prié pour son ame, » nous nous livrions à la joie ([3]). »

Les Drevliens aussitôt recueillent tout le miel possible, et composent l'hydromel. Cependant arrive Olga, suivie d'un petit nombre des siens. Son premier soin est d'aller pleurer sur le tombeau de son époux; puis elle ordonne à ses gens de creuser une vaste fosse et fait commencer les cérémonies funéraires.

Cependant les Drevliens s'asseyent et se mettent à boire; Olga commande à ses gens de les servir. Tout-à-coup ils disent : « Mais où sont donc ceux de nos » frères que nous t'avons envoyés? — Ils viennent, » répond la princesse, avec les gardes de mon mari. »

Les Drevliens se remettent à boire et commencent à s'enivrer (4). Olga fait signe à ses gens de leur verser encore et de les exciter, puis elle sort, et va donner l'ordre à ses troupes, qu'elle a laissées à quelque distance, de s'avancer et de tomber sur eux. Il en fut massacré cinq mille (5); après quoi Olga revint à Kiew, et ne s'occupa plus qu'à lever des troupes pour marcher de rechef contre eux.

En l'an 6454 (946), la princesse et son fils ayant armé une forte et vaillante troupe, ils se mirent en marche contre le pays des Drevliens. Ceux-ci vinrent à leur rencontre, et les deux partis ne tardèrent pas à s'attaquer. Ce fut Sviatoslaw qui lança le premier javelot; mais le trait ne blessa que les oreilles du cheval, et tomba aux pieds du cavalier auquel il s'adressait (le prince était encore jeune). Ce que voyant les voiévodes Sventeld et Iasmund, ils s'écrièrent : « Frères, votre prince vous a donné l'exemple : en » avant!... » Les Drevliens, incapables de soutenir le choc, prirent la fuite et s'enfermèrent dans leur ville.

Olga et son fils marchèrent aussitôt faire le siége de Korosthène... (c'était par les habitans de cette ville que le prince Igor avait été tué). Mais les Drevliens s'y étant fortifiés, se défendirent courageusement, car ils savaient bien qu'ayant massacré le prince Igor, ils

n'avaient nulle merci à espérer de sa veuve, nul avantage à se rendre. Aussi Olga fut-elle une année entière devant cette ville, et encore le siége avançait-il fort peu.

Olga s'y prit alors ainsi : elle fit dire aux assiégés : « Pourquoi voudriez-vous résister plus long-temps? » Toutes vos villes me sont soumises, me paient tri- » but, et leurs habitans peuvent actuellement se li- » vrer aux travaux de la campagne. Préférez-vous » donc mourir de faim, plutôt que de suivre leur » exemple? »

Les Drevliens répondirent : « Nous paierons vo- » lontiers tribut; mais ne veux-tu pas encore venger » la mort de ton époux? » Olga répondit : « Je l'ai » suffisamment vengée; d'abord à Kiew sur vos dé- » putés, ensuite lors de la cérémonie des funérailles. » Actuellement je suis satisfaite, et ne veux plus » qu'un léger tribut pour vous accorder la paix. »

Les Drevliens reprirent : « Que veux-tu de nous, du miel et des fourrures?

— » Je ne veux, répondit Olga, ni miel ni four- » rures; je ne désire que fort peu de chose, et le siége » sera levé. Que chaque famille d'entre vous me donne » seulement trois pigeons et trois moineaux; je ne veux » point, comme mon époux, lever sur vous aucun » pesant tribut, et n'exige que cette bagatelle. »

Les Drevliens, pleins de joie, levèrent sur chaque maison de la ville trois pigeons et trois moineaux, et les envoyèrent à Olga en l'assurant de leur reconnaissance. Celle-ci leur fit répondre : « Vous voyez,

nous nous contentons de ceci; mon fils et moi sommes apaisés : retournez donc chez vous; demain je quitte votre pays, et regagne le mien. » Les Drevliens, enchantés, portèrent cette nouvelle à leurs compatriotes, et la joie fut dans toute la ville.

Alors Olga fait distribuer à chacun de ses gens un pigeon et un moineau; elle leur ordonne de joindre ensemble ces deux oiseaux, de leur attacher sous la queue une allumette enflammée, garnie d'un morceau d'étoffe, et de les laisser ensuite s'envoler vers leurs demeures. L'ordre s'exécute: aussitôt qu'ils se voient libres, les pigeons se prennent à voler vers leur colombier, et les moineaux sous les toits qui leur servent de retraite. De sorte que cette volée d'oiseaux porte en un clin-d'œil l'incendie partout, dans les granges, dans les greniers, et vers les principaux bâtimens. Il n'y eut pas une seule maison qui ne fût atteinte du feu, et il n'y eut pas moyen de l'éteindre, car ce n'était partout que flammes (6).

Les habitans, contraints de sortir de leur ville, s'enfuient de toutes parts; mais Olga donne aussitôt à ses troupes l'ordre de les attaquer; les vieillards et un grand nombre d'individus sont massacrés; quelques-uns sont pris et destinés à l'esclavage; le surplus, enfin, soumis à l'impôt, est obligé de payer un tribut excessif, dont Olga réserva les deux tiers à Kiew, et l'autre tiers à Vouitchgorod, le lieu de sa naissance.

Après s'être ainsi vengée, la princesse parcourut le pays des Drevliens, accompagnée de son fils et suivie de ses troupes, publiant sur sa route des ordonnances

en faveur des pays qu'elle visitait, et fondant des établissemens dont quelques-uns existent encore de nos jours.

En 947, il y avait un an qu'elle était de retour à Kiew, lorsqu'elle partit pour Novgorod. Elle leva des impôts sur les bords de la Mista et de la Lugha, et exigea des habitans une capitation. A Pskow, en mémoire du voyage de cette princesse, se conserve encore le traîneau sur lequel Olga visita ces contrées. Elle établit un entrepôt sur les rives du Dniéper et sur celles de la Desna, fit élever des villages, dont l'un porte encore son nom. Ces diverses fondations faites, elle revint à Kiew, puis vécut avec son fils dans la plus touchante intimité.

De 6456 à 6463 (955), Olga fit le voyage de la Grèce et vint à Tzaragrad, où régnait Constantin, fils de Léon (7). Elle se rendit près de lui. Celui-ci admira la beauté de sa figure, la finesse de ses traits, et fut charmé de son esprit.

« Tu es digne, lui dit-il, de partager avec nous le » gouvernement de nos Etats. » Olga comprit fort bien » le sens de ces paroles, et répondit au tzar : « Je suis » païenne. Si tu veux m'avoir pour épouse, il me faut » baptiser; et si tu ne le fais toi-même, je ne changerai » point de religion. » Le tzar y consentit, et, avec l'assistance du patriarche, il la tint sur les fonts.

Lorsqu'elle fut éclairée, elle se réjouit de corps et d'âme. Le patriarche lui enseigna la doctrine chrétienne, et lui dit : « Tu es bénie entre toutes les femmes russes, car tu as cherché la lumière, et quitté la voie des ténèbres. Les enfans de la Russie, jusqu'au

» dernier de tes descendans, seront bénis. » Puis il lui fit connaître la discipline ecclésiastique, lui apprit à implorer la Divinité, lui enseigna ce qu'on entendait par jeûne et prière, et lui recommanda la chasteté du corps. Cependant Olga, la tête baissée, écoutait l'instruction et semblait avide de la sainte nourriture : telle une plante desséchée attend impatiemment l'eau qui doit la ranimer. Elle s'humilia devant le patriarche, et dit : « Par tes prières, vénérable seigneur, me » voilà donc à l'abri des embûches du démon ! »

Et elle fut baptisée sous le nom d'*Hélène*, qui avait été celui de la mère du grand Constantin. Le patriarche ensuite lui donna sa bénédiction, puis la congédia. Après la cérémonie du baptême, le tzar la fit appeler de nouveau et lui dit : « Actuellement je » désire que tu deviennes mon épouse.

— » Comment peux-tu songer à m'épouser, ré- » pondit Olga, quand tu m'as toi-même tenue sur les » fonts baptismaux, et que tu m'as donné le nom de » fille? Cela ne s'accorde pas avec les lois du christia- » nisme, comme tu sais.

— » Ah! dit le tzar, Olga, tu m'as trompé! »

Cependant il lui fit de grands présens en or, en argent, en étoffes précieuses et autres objets, puis il la laissa partir après l'avoir nommée sa fille.

Avant de retourner dans sa patrie, Olga alla vers le patriarche pour lui demander sa bénédiction. « Mes » gens sont païens, lui dit-elle, et mon fils l'est éga- » lement. Bénissez-moi mon père, afin que je résiste » aux atteintes de l'esprit malin.

— » Enfant plein de foi, lui dit le patriarche, tu » as été baptisée au nom du Christ, et le Christ t'a ap» pelée à lui. Le Christ te sauvera donc, comme dans » les premiers siècles il a sauvé Énoch, puis Noé dans » l'arche; comme il a sauvé Abraham d'Abimelech, » Loth des Sodomites, Moïse de Pharaon, David de » Saül, les trois enfans de la fournaise, Daniel de la » fosse aux lions. Ainsi te sauvera-t-il du malin esprit » et de ses embuches. » Et le patriarche la bénit, puis elle reprit le chemin de son pays et revint à Kiew (8).

Semblable à la reine d'Éthiopie, qui se rendit près de Salomon et admira la sagesse de ce prince, dont elle recueillit de grandes instructions, sainte Olga voyagea pour se faire instruire, et se mit à la recherche de la vérité. Mais l'une cherchait la sagesse humaine, et l'autre la sagesse divine.

Or il est écrit : « Ceux qui cherchent la vérité la trou» veront; la vérité sera prêchée dans tous les carre» fours, mais elle le sera vainement sur les grands che» mins, près des lisières et des haies. Il sera téméraire » de l'annoncer aux portes des villes. Ce n'est pas en » reprenant de justice les coupables qu'on les ramène » à la vertu; au contraire, ils s'endurcissent alors dans » le crime. » Sainte Olga, dès son enfance, avait désiré connaître la vérité; aussi trouva-t-elle cette précieuse perle, qui est le Christ. Salomon a dit : « L'a» mour de la vérité réjouit l'âme, élève le cœur et » l'esprit; » puis ailleurs : « J'aime ceux qui m'aiment ; » ceux qui me cherchent me trouveront. » Dieu avait dit aussi : « Quiconque vient à moi ne frappera pas en vain. »

Olga étant de retour à Kiew, le tzar grec lui envoya des députés qui lui dirent : « Quand tu étais avec » nous et que je te comblais de présens, ne m'as-tu pas » dit : Aussitôt que je serai à Kiew je veux aussi t'en- » voyer des cadeaux, des esclaves, de la cire, des four- » rures et des troupes pour t'aider dans tes expéditions? » Olga répondit aux députés : « Sont-ce bien les paroles » dont votre tzar vous a chargés pour moi? En ce cas, » répondez-lui de ma part : Viens faire une station dans » la Poczaïna, comme celle que j'ai faite en ta présence » sur les fonts baptismaux, et je te ferai les présens dont » tu parles. » A ces mots elle congédia les députés.

Cependant Olga continuait de vivre près de son fils, dont elle désirait ardemment la conversion; mais celui-ci, plein de mépris pour le baptême, ne voulut rien entendre. En effet, quand on parle du Seigneur aux gens non éclairés, on est accueilli par des moqueries. La foi chrétienne est une stupidité pour les incrédules : ils ne comprennent pas, et marchent dans les ténèbres; ils ne voient pas la majesté de Dieu, et leurs cœurs sont si endurcis qu'ils ont des oreilles pour ne point entendre et des yeux pour ne point voir. Mais Salomon a dit : « Ceux qui se conduisent ainsi » sont des fous : je les ai appelés, ils n'ont point en- » tendu; je leur ai parlé, ils ne m'ont point écouté; » ils ont dédaigné mes conseils, et n'ont point ac- » cueilli mes raisons; ils sont donc les ennemis de la » sagesse, car ils méprisent la parole de Dieu; ils re- » poussent mes avis, et foulent aux pieds les preuves » que je voulais leur donner de la vérité. »

Olga disait souvent à Sviatoslaw : « O mon fils! » j'ai appris à connaître Dieu, et je m'en réjouis! Si tu » voulais comme moi chercher la vérité, tu ne tarderais » pas à t'en réjouir également. » Mais Sviatoslaw ne voulait rien entendre, et répondait : « Comment pour» rais-je embrasser une religion étrangère? Mes gens se » moqueraient de moi.—Si tu voulais te faire baptiser, » répliquait Olga, tous tes sujets feraient bientôt de » même. » Sviatoslaw résista aux conseils de sa mère, et continua à vivre comme un païen. Il ne savait pas que celui qui reste sourd aux vœux de ses parens tombe dans le péché, et qu'il est dit : « Que celui qui » désobéit à son père ou à sa mère, périsse! » Sviatoslaw, au contraire, s'emportait contre sa mère. Salomon n'a-t-il pas dit : « Celui qui instruit les méchans » en est traité ignominieusement, et celui qui reprend » l'impie en reçoit une tache? La persuasion est inu» tile avec les impies. Ne reprenez donc point les » railleurs, de peur qu'il ne vous soit fait injure. »

Olga n'en aimait pas moins son fils; elle lui dit donc : « Que la volonté de Dieu soit faite! Quand il » voudra recevoir en grâce ma famille et mon pays de » Russie, il touchera le cœur de tous et leur inspirera » sa crainte, ainsi qu'il m'en a fait la grâce. » Après quoi Olga se mit à prier nuit et jour pour la conversion de son fils et de ses compatriotes, et elle continua à veiller sur l'éducation de Sviatoslaw jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait homme.

NOTES.

---

(1) Lomonossoff, qui ne trouve jamais le texte de Nestor complet, dit : « Olga fut extrêmement troublée, lorsqu'elle apprit que les meur» triers de son époux avaient l'audace de se présenter devant elle. Elle » pleura, gémit sur sa destinée, et tous ses sujets prirent part à sa dou» leur. Après qu'elle fut un peu calmée, elle résolut de venger sa mort. » La plupart des faiseurs d'histoire de Russie ont adopté cette version comme venant de Nestor : *suum cuique.*

(2) Le même Lomonossoff juge ainsi les actes de vengeance de la princesse Olga : « Le reproche que l'on pourrait faire à Olga au sujet de » cette horrible et cruelle vengeance, perd beaucoup de sa force quand » on considère que, par ce moyen, elle privait l'armée des Drevliens de » ses meilleurs chefs, et rendait ainsi l'issue du combat qu'elle se propo» sait de leur livrer moins incertaine. » Admirable raisonnement, et digne d'un Russe du xe siècle!

(3) « *Da placziu nad grobom jego, i sotvoriu* tryznu *mushi svojemu.* » Schérer traduit le mot *trysnu* par *Seelmessen*, messe pour les âmes, anachronisme ridicule, puisqu'Olga n'était point encore chrétienne. Schlœzer ne le traduit pas; il dit : *damit ich ihm eine Tryzna feire.* Le mot *tryzna* signifie évidemment *fête des morts.* Ces fêtes se célébraient surtout en l'honneur des personnes remarquables. C'était par l'ivresse et la débauche qu'on manifestait ses regrets. Les Lèthes, en 1212, à la suite d'un combat contre les Allemands, perdirent un de leurs chefs, dont toutefois ils rachetèrent le corps, en restituant les prisonniers qu'ils avaient faits : *Ut saltem, capite recepto, debitas post eum eum potationibus celebrarent, more paganorum, exequias.* (Gruber, *Orig. Livoniæ*, pag. 93.)

(4) Lomonossoff voudrait justifier sa compatriote, et pour cela il supplée au texte de Nestor en ces mots : « Les Drevliens, transportés de » joie, se mettent à boire, et s'imaginent déjà commander à toute la » Russie; ils vont même jusqu'à vomir mille injures contre Igor, sans » respect pour la princesse, qui était présente. »

(5) L'auteur de l'*Histoire de la Russie réduite aux seuls faits importans*, que nous avons déjà cité, porte à quinze mille le nombre des Drevliens passés au fil de l'épée. On voit que celui-ci veut justifier, sinon Olga, du moins son épigraphe : *Multa paucis*.

(6) Cette dernière ruse nous semble une réminiscence de la Bible, dont le texte était si familier à Nestor. Les moineaux d'Olga rappellent les renards de Samson. Au surplus, il nous paraît curieux de rapprocher ici les jugemens divers que portent des cruelles vengeances de cette princesse les historiens de la Russie. On a déjà vu comment Lomonossoff les justifie : « Nous ne pouvons point, dit Karamsin, approuver la » cruauté d'Olga; il est vrai que la religion et les lois mêmes des païens » justifiaient une implacable vengeance, et nous devons établir notre » jugement sur les héros de l'histoire, d'après les coutumes et les mœurs » du temps où ils ont vécu. Mais cependant, ce qui nous paraît peu » croyable, c'est la négligence des Drevliens et la manière dont Korosthène fut prise, au moyen des moineaux et des pigeons; invention qui » d'ailleurs ferait honneur à l'esprit ingénieux des Russes du x[e] siècle. » Si nous dégageons cet événement des ténèbres fabuleuses qui le couvrent, nous y verrons simplement qu'Olga fit en effet mourir à Kiew » les députés drevliens dont l'intention était peut-être de se justifier du » meurtre d'Igor; qu'elle soumit une seconde fois ce peuple par la force » des armes, punit les coupables habitans de Korosthène, et que, selon la » coutume des idolâtres, elle célébra solennellement dans cette ville des » jeux guerriers pour honorer la mémoire du fils de Rurik. » (T. 1, p. 104.)

« Je ne suivrai point ici, dit Lévesque, les chroniques russes qui prêtent à Olga des stratagèmes mal ourdis, encore plus maladroitement » répétés, et cependant toujours heureux pour punir et faire périr les » Drevliens. Il semble que les vieux auteurs des fastes de la Russie soient » convenus de s'écarter de leur simplicité ordinaire dans l'histoire de » cette princesse, et d'en faire un sujet de roman. Ce qu'on peut raisonnablement conclure de leur récit, c'est qu'elle aimait à soutenir la » force par la ruse; que, pour venger la mort de son époux, elle n'eut » horreur d'aucune cruauté; qu'elle s'abreuva lentement du sang des » Drevliens, ravagea tout leur pays, prit ou détruisit toutes leurs villes; » qu'après un an de siége elle livra aux flammes Korosthène, leur capitale; que ce jour-là fut un jour de carnage, *et que le prince lui-même* » *périt dans cet affreux massacre* » (ce que ne dit point Nestor.) (*Histoire de Russie*, tom. 1, pag. 118.)

Leclerc accompagne, à l'ordinaire, son récit de réflexions emphatiques : « Les premiers siècles de l'histoire, écrit-il (pag. 132), ressem-

» blent un peu aux Mille et Une Nuits; viennent ensuite les temps hé-» roïques, où le fond des choses est vrai, et où la plupart des circon-» stances sont fausses; mais il y a quelques vérités comme il se trouve » un peu de poudre d'or dans les sables que les fleuves roulent. Il est » vraisemblable qu'on a voulu faire d'une femme forte un nouveau » Samson, et que l'anecdote des colombes et des moineaux est calquée » sur celle des renards qui brûlèrent les maisons des Philistins. »

Schlœzer rapporte que l'historien russe Jelagin (Jelagins *Opyt poviestovanija a Rossii*, 1805, Gœetting.) ne pardonne point à Nestor d'avoir noirci la mémoire de sainte Olga de pareilles horreurs. Il examine avec gravité les divers stratagêmes employés, au dire de la chronique, par la princesse russe, et les traite de honteuses calomnies. Pour mieux convaincre Nestor de mensonge, il a essayé lui-même sur des corneilles ce qu'Olga, dit-on, effectua par le moyen des pigeons et des moineaux. Eh bien, qu'en est-il résulté? que les corbeaux sentant le feu gagner la chair, tombaient par terre avant d'avoir pu trouver un abri. Le récit est assez curieux : « *Der Schreiber* (dit Schlœzer), *fürt das Histörchen nach der Länge und nach der Breite an, entrüstet sich aber, dass unsere Nestor, un die übrigen, so schändlich auf die würdige Olga lügen, diese ihr Furstenwort so schnöde brechen, sie barbarisch handeln, lassen. Dass alles einfältige Lüge sey, beweist er unwiderleglich » aus der Natur der Sache.* « *Vögel, die Feuer an sich tragen, können » nicht weit fliegen; das Gefül des Brandes betaubt sie, und sie stürzen » herunter. Ich selbst versuchte das mit* Krähen : *ich band ihnen Feur an » die Füsse, sie drehten sich in die Runde, hoben sich in die Höhe, fielen aber fast gerade an dem Platze wieder nieder, von dem sie aufge-» flogen waren.* » (Jel., 257; f. 9.—*Schlœzer*, Com. de Nestor, t. v, p. 47.)

(7) Leclerc, à propos du voyage d'Olga et de l'intention où elle était de se faire chrétienne, dit : « Le chagrin et les regrets conduisent pres-» que toujours les femmes sensibles à la dévotion. » Ne semblerait-il pas voir la belle Lavallière se retirant dans un couvent de carmélites!

(8) Il faut bien reconnaître, avec les critiques, quelques invraisemblances dans le récit qu'on vient de lire. Nestor place le voyage d'Olga de 948 à 955. Or, à cette époque, la mère de Sviatoslaw était âgée de plus de soixante ans. Sans parler de ce qu'a de ridicule l'amour de Constantin pour une étrangère de l'âge d'Olga, il est évident que le prince n'a pu songer à en faire son épouse. La sienne, Hélène, femme avare, impérieuse, vivait encore, et ne mourut qu'après lui. Mais ce qui surtout nous fait croire à un anachronisme de la part de Nestor, c'est le langage que tient le patriarche de Constantinople, langage qui n'était nullement

à l'usage du prélat qui occupait alors le siége pontifical. Théophylacte, fils de l'empereur Roman Lecapène, patriarche dès l'année 933, ne mourut qu'en 955. Or, le portrait que nous font de ce vicaire de Jésus les écrivains bysantins, ne permet pas de supposer que ce soit là le pieux personnage que fait parler Nestor. D'ailleurs, Constantin Porphyrogenète, plus exact historien qu'habile empereur, nous a laissé plusieurs ouvrages, et notamment *les Cérémonies de la Cour bysantine* (Leipsig, 1751, 2 v. in-fol.), dans lesquels il n'eût pas manqué de décrire celles du baptême d'Olga, qui, au rapport des historiens russes, furent si brillantes. Or, il ne dit pas un mot d'Olga.

Ce n'est pas une raison sans doute pour nier le voyage de la princesse russe; il est attesté par des témoignages irréprochables. Outre le récit de Nestor, nous avons ce qu'en ont dit Zonaras, Scylitzès et Cédrenus, chroniqueurs des XIe et XIIe siècles, chacun desquels s'exprime à peu près en ces termes : « Olga, veuve du prince de Russie, qui, à la tête d'une flotte nombreuse, avait marché contre les Grecs, vint à Constantinople, s'y fit baptiser, montra un grand zèle pour la religion chrétienne, et retourna dans sa patrie comblée de biens et d'honneurs (*). »

L'un des continuateurs du chroniqueur Réginon parle aussi du baptême d'Hélène, reine de Rugie, mais le place sous le règne de Roman, fils de Constantin, et cette opinion nous paraît la mieux fondée; elle rend du moins tout le récit de Nestor plus vraisemblable. Roman II, monté sur le trône en 959, se rendit célèbre par ses débauches et ses vices. Peu délicat dans ses amours, il a bien pu, malgré son titre de parrain et les soixante-cinq ou soixante-six printemps de sa filleule, lui proposer de devenir son époux. D'un autre côté, le successeur de l'infame Théophylacte, Polyeucte, déclaré patriarche en 956 et mort en 970, se fit connaître par sa piété, sa science et ses vertus. Les discours que Nestor fait tenir au patriarche qui baptisa sainte Olga sont donc bien plutôt ceux d'un Polyeucte que d'un Théophylacte. Voici ce que dit de ce dernier Jean Scylitzès, protovestiaire de l'empereur Isaac Comnène. Ce morceau, quoique un peu long, ne sera pas déplacé en cet endroit :

« *Anno* XII *imperii Constantini, mundi vero* 6464 (956), *mensis februarii* 27, *ind.* XIV, *decessit e vita Theophylactus patriarcha, sacer-*

(*) *Et ea quæ fuerat uxor ducis Rhos, qui contra Romanos classem adduxerat, Olga nomine, mortuo ipsius viro, ad Constantinopolim se contulit, et baptisata, quum sinceræ fidei cultum se suscipere instituisse ostendisset, pro sui propositi dignitate ornata domum retulit.*

dotio functus annos 23 dies 25 : 16 natus annos, quando contra canones ecclesiæ accepit gubernacula, et sub pædagogis, heu usque ad aliquod tempus! vitam transegit. Atque utinam id semper ille fecisset; videbatur enim gravis esse et moderatus : sed cum jam ad maturiorem pervenisset ætatem, permissus suo modo vivere, nihil ex iis, quæ turpissima essent, aut omnino interdicta, prætermisit, venales proponens ecclesiasticos ordines et creationes Episcoporum, et alia faciens, quæ veris Episcopis indecora essent. Equorum cupiditate insaniens, et venationibus deditus, aliaque turpia patrans facinora, quæ sigillatim enarrare, præterquam quod haud decet, etiam nefas est; sed unius tantum facienda mentio est, ut illius mens a disciplina abhorrens ostendatur. Amore intolerabili detinebatur equos possidendi, et supra 2000 sibi comparasse dicitur; quibus alendis semper plurimum studebat : Non fœnum aut ordea illis apponens, sed pinorum fructus et amygdala et pistacia, itemque dactylos et caricas et uvas passas molliores odoratissimo vino miscens, et crocum cinnamomumque et balsamum atque alia aromata, cum iis quæ diximus singulis equis apponebat ad alios cibos. Aiunt etiam sacra peragenti magna illa v^ta sacræ cœnæ die, et preces mysteriorum legenti, ministrum illum, cui fuerat equorum commissa cura, hoc bonum nuncium attulisse, maxime insignem illam phortantem equam, addito nomine, peperisse; ut illum præ nimio gaudio, quod reliquium erat sacrificii, ut eumque peracto, cursu ad stabulum contendisse, conspectoque nato pullo, absurdo spectaculo expletum, ad magnum templum rediisse ut absolveret sanctæ Dei ac salvatoris nostri passionis hymnum. Illius item opus fuit mos, qui etiam nunc viget, in sacris ac publicis populi celebritatibus contumelia afficiendi Deum et Sanctorum memoriam, per quædam indecora cantica ac risus et temerarias exclamationes, dum matutino tempore hymni perficiuntur, quos oportuit afflicto atque contrito corde pro nostra salute Deo adhiberi. Coacta enim frequentia hominum infamium, ipsisque præfecto Euthymio quodam cognomento Cæsne, *quem ipse ecclesiæ domesticum creaverat, satanicas saltationes et indecoros clamores, et cantica ex triviis atque fornicibus percepta, eos celebrare docuit. Et ita vivens vitam finit, dum temere equitans ad quemdam maritimum murum illisus, sanguinem ex ore exspuit, et biennium morbo laborans, quum in hydropisium incidisset, mortuus est.... Ac* 3 *april. mensis, eadem* Indict., *in locum ipsius patriarcha deligitur Polyeuctus....* »

Scylitzès n'est pas le seul qui accuse Théophylacte. On trouve presque mot à mot la même chose à son sujet dans les *Annales* de Zonaras (tom. 2, p. 194), l'*Histoire universelle* de Cedrenus (t. 2, p. 638), et dans les ouvrages de MM. Lebeau et Royou.

CHAPITRE VI.

SVIATOSLAW (1).

Caractère de Sviatoslaw. — Ses expéditions. — Prise de Péréiaslavle. — Conquête de la Bolgarie. — Les Petchenègues. — La bride de cheval. — Le voiévode Pretiez. — Délivrance de Kiew. — Remontrance des Russes à Sviatoslaw. — Amour de ce prince pour Péréiaslavle. — Mort d'Olga. — Les Novgorodiens. — Seconde conquête de la Bolgarie. — Guerre contre la Grèce. — Traité de l'empereur. — Mort de Sviatoslaw.

De 6464 à 6472 (955 à 963), grandissait le jeune knès Sviatoslaw. Bientôt il eut atteint l'âge viril, et son premier soin, dès qu'il put gouverner par lui-même, fut de mettre sur pied une armée nombreuse et de l'aguérir aux combats par toute sorte d'exercices. Brave et belliqueux, Sviatoslaw était léger comme la panthère, et ne se plaisait qu'au bruit des camps. Toutefois dans ses marches il allait désarmé, sans train ni bagage. A ses repas il dédaignait l'usage des viandes cuites; dépeçant lui-même la chair des chevaux, des bufles et d'autres animaux sauvages, il la tranchait en menus morceaux, la mettait un ins-

tant sur les charbons, et la mangeait ainsi à peine grillée. Dans ses expéditions, il ne se faisait dresser ni tente ni pavillon; la housse de son cheval lui servait de lit, et la selle d'oreiller. Ses soldats, habitués aux mêmes privations, l'imitaient en tout.

Impatient des combats, Sviatoslaw ne tarda pas à déclarer la guerre aux nations qui l'avoisinaient: « Je » vais vous attaquer, » leur fit-il dire (2). En effet, il descendit l'Oca, le Volga, et assaillit d'abord les Viatitches: « A qui payez-vous tribut? demanda- » t-il à ces peuples. — Nous payons aux Khozares un » schelling (*szliag*) par charrue, » répondirent les Viatitches.

C'est à cette époque (an 964), que la princesse Olga, dans sa principauté, obligea tout nouvel époux à payer à son prince une martre noire, et autorisa les boyars à lever le même impôt sur les gens de leurs domaines (3).

En 9473 (915), Sviatoslaw marcha contre les Khozares. A la nouvelle de son approche, ce peuple guerrier conduit par le knès Schakan, s'avança pour le combattre. L'action ne tarda pas à s'engager; Sviatoslaw, vainqueur, s'empara de la ville Belavêshia (Biélogorod), et soumit ensuite les Iases et les Kasogues.

L'année suivante il acheva de subjuguer les Viatitches, qui lui payèrent tribut.

L'année 6475 (967), il descendit le Danube pour aller attaquer les Bolgares. On en vint aux mains de part et d'autre avec un égal courage, mais l'avantage

demeura au prince russe; il s'empara de quatre-vingts places situées sur les rives du Danube, établit sa résidence à Péréiaslavle, et somma les Grecs de lui payer tribut (4).

Pour la première fois, en 6476 (968), et pendant que Sviatoslaw se trouvait à Péréiaslavle, apparurent en Russie les peuples petchenègues. Olga, restée à Kiew, s'enferma dans cette ville avec ses trois enfans, Iaropolk, Oleg et Vladimir.

Les Petchenègues, dont l'armée était immense, ne tardèrent pas à cerner Kiew. Les avenues et les environs furent occupés par un si grand nombre de soldats, que toute communication avec le dehors devint impossible, et les habitans ne tardèrent pas à éprouver une cruelle famine.

Cependant des soldats russes des rives inférieures du Danube, réunis sur des bateaux, essayaient de s'approcher de la ville; mais loin d'y parvenir, ils ne pouvaient même en recevoir aucune nouvelle. Les Kiéviens, livrés au désespoir, s'écriaient : « Il n'y a » donc personne qui osera tenter une sortie, afin d'aller » prévenir nos amis de l'autre rive? Pourtant s'ils ne » viennent d'ici à demain à notre secours, nous serons » obligés de nous livrer aux Petchenègues!—J'y vais! » s'écrie un jeune homme.—Eh bien, va! » lui disent les habitans.

Ce jeune homme, une bride à la main, sort de la ville, et crie aux Petchenègues, qui le prennent pour un des leurs (il parlait leur langue) : « Quelqu'un » de vous n'a-t-il pas vu mon cheval, qui s'est enfui? »

Cependant il gagne les bords du fleuve, jette ses vêtemens, se précipite dans le Dniéper, et se met à nager sous les yeux de ses ennemis. Ceux-ci, revenus de leur crédulité, font pleuvoir sur lui une nuée de traits, mais sans l'atteindre.

Ceux des Russes qui occupaient la rive opposée viennent aussitôt à sa rencontre, l'accueillent dans leur barque et le conduisent à leurs chefs. Il leur fait alors le récit de la position des Kiéviens, et leur déclare que si dès l'aube du jour ils ne parviennent à les secourir, ces malheureux habitans seront forcés de se rendre aux Petchenègues.

Le voiévode Pretiez, à ce récit, prend la parole et dit: « Demain de bonne heure nous ferons nos efforts » pour arriver en bateau jusqu'aux murs de la ville, » afin de sauver au moins la princesse et les jeunes » knès; car si nous les abandonnions, Sviatoslaw se » vengerait sur nous et nous ferait mourir. »

Le jour venu, ils se mettent en bateau, et commencent à faire retentir l'air du son de leurs trompettes. Les Kiéviens à ce signal poussent de grands cris. Les Petchenègues s'imaginant que c'est le grand prince lui-même qui vient au secours de la ville, se hâtent de s'éloigner. Olga aussitôt profite de leur erreur et descend dans le navire, suivie de ses petits-fils et de ses principaux officiers.

Le prince des Petchenègues ayant vu ce qui s'était passé, s'en revint seul auprès du voiévode Pretiez, et lui dit : « Quels sont donc ces nouveaux venus ? » — Ce sont, répondit celui-ci, des gens de notre côté.

» — Et qui es-tu, toi? — Je suis l'un des officiers de » Sviatoslaw, envoyé par ce prince au secours de » Kiew; lui-même, suivi d'une armée innombrable, » ne tardera pas à paraître. »

Ce propos jeta la frayeur dans l'âme du chef des Petchenègues : « Soyons amis, dit-il à Pretiez. — Je » le veux bien, répondit le voiévode. » Et tous deux se tendirent la main, et le Petchenègue donna à Pretiez son cheval, son sabre et son arc en échange d'un harnais, d'un bouclier et d'une épée qu'il reçut de celui-ci. Les Petchenègues incontinent s'éloignèrent de Kiew, n'osant plus dès ce moment mener boire leurs chevaux aux bords du Lybed.

Aussitôt leur départ, les Kiéviens députèrent vers Sviatoslaw quelques-uns d'entre eux, qui lui dirent : « Prince, tu préfères les pays étrangers à ton propre » pays que tu abandonnes; et cependant il s'en est peu » fallu que ta mère et tes enfans ne tombassent au pou- » voir des Petchenègues. Si tu ne hâtes ton retour, » nous serons bientôt de rechef attaqués. Qui nous » protégera? N'auras-tu pitié ni de ta patrie, ni de ta » vieille mère, ni de tes enfans? »

Sviatoslaw ayant ouï ce message, monte à cheval, ordonne à ses gens de l'imiter, et s'en revient à Kiew se jeter dans les bras de sa mère et de ses enfans. Le récit de ce qu'ils avaient souffert l'émut au point qu'il réunit de nouveau ses troupes, et se mit à la poursuite des Petchenègues. Après cet acte de vengeance il fit sa rentrée à Kiew, où il vécut un temps en paix.

L'année 6477 (969), Sviatoslaw dit à sa mère et à ses boyards : « Le séjour de Kiew m'ennuie, je » préfère vivre à Péréiaslavle, près du Danube. Cet en- » droit est le point central de mes Etats, et tous les » biens y abondent. De la Grèce y viennent les étoffes » précieuses, l'or, le vin et les fruits de toute espèce ; » du pays des Bohêmes et des Ougres des chevaux » et de l'argent ; de la Russie des fourrures, de la cire, » du miel et des esclaves. » La princesse, que ce dis- cours chagrinait, lui répondit : « Ne vois-tu pas, mon » fils, que je suis malade ?.. Voudrais-tu m'abandonner » en ce moment ? » Elle était en effet fort souffrante, et elle ajouta : « Ensevelis-moi, puis après vas où bon » te semblera. »

Trois jours après Olga mourut (5) ; son fils, ses petits-fils et tous les Russes la pleurèrent avec de grands gémissemens. On la porta au lieu qu'elle avait elle-même désigné pour son tombeau. Mais comme elle avait défendu toute espèce de cérémonies, un prêtre qui la servait en secret se chargea de l'inhumer.

Olga fut en Russie comme le présage du christianisme, comme l'étoile du matin, qui devance le soleil, comme l'aurore qui présage la lumière. Elle répandit le même éclat que l'astre des nuits, et brilla au milieu de ses compatriotes incrédules comme une perle brillerait dans un monceau d'ordures. En effet, souillés de péchés, les Russes ne se purifièrent point comme elle dans les saintes eaux du baptême. Seule elle avait dépouillé le vêtement taché du vieil homme Adam, pour prendre celui du nouvel Adam, qui est

le Christ. Disons-lui donc en la glorifiant : « Réjouis-
» toi, car tu as été pour nous le commencement de la
» connaissance de Dieu et de sa réconciliation avec ton
» pays. » Elle est en effet la première en Russie qui soit
entrée dans le royaume du Ciel, et les Russes l'honorent comme leur devancière, car elle a pour eux
invoqué la mort de l'Homme-Dieu. Salomon n'a-t-il
pas dit : « L'âme du juste ne meurt pas ; que le monde
» célèbre donc les louanges du juste : son nom ne
» périra pas, car il est dans la mémoire de Dieu et
» des hommes. » Le prophète a encore dit : « Celui
» qui me respecte, je le ferai respecter. Le souvenir
» du juste durera éternellement, sans avoir à redouter
» aucun mauvais renom. Je raffermirai le cœur dis-
» posé à croire en Dieu, et le rendrai inébranlable.
» Les justes (ajoute encore Salomon) vivront éter-
» nellement ; ils recevront leur récompense de Dieu,
» et leur demeure sera dans le Très-Haut ; ils héri-
» teront du royaume de gloire, et recevront des mains
» de Dieu la couronne de la justice, car Dieu les
» couvre de sa main droite et les protége de son
» bras. » C'est ainsi qu'il a protégé sainte Olga contre
les embuches et les malices du démon.

En l'année 6478 (970), Sviatoslaw établit son fils aîné Iaropolk à Kiew et son autre fils Oleg à Derevech. Vers la même époque, il reçut des députés novgorodiens, qui lui dirent : « Nous n'avons pas
» de chef, et nous venons t'en demander un (6). »
Sviatoslaw répondit : « Qui pourrai-je envoyer chez
» vous ? » Oleg et Iaropolk refusèrent cet honneur.

Dobrinia dit alors aux Novgorodiens : « Demandez » le plus jeune Vladimir. » Ce prince était fils de Malouchka, camériste d'Olga, et sœur de Dobrinia, dont le père était Malko de Lubetch ; de sorte que Dobrinia se trouvait être le *frère utérin* de Vladimir. « Vladimir (6) était né dans le village de Budutin, où la princesse Olga, dans un moment de » mécontentement, avait relégué sa camériste Malouchka ; elle possédait là une terre qu'avant de » mourir elle voua à la Sainte-Vierge, Mère de Dieu. »

Les Novgorodiens dirent donc à Sviatoslaw : « Donne-nous ton fils Vladimir. — Eh bien répondit » le grand prince, emmenez-le. » Les députés partirent donc avec Vladimir, qui suivit son frère Dobrinia, après quoi Sviatoslaw se dirigea sur Péréiaslavle.

Ce fut en l'an 6479 (971), que ce prince reparut devant Péréiaslavle. Les Bolgares, qui s'étaient d'abord enfermés dans la ville, en sortirent bientôt, et vinrent lui offrir le combat. La mêlée fut des plus sanglantes, et l'avantage semblait se déclarer pour ces peuples; ce que voyant Sviatoslaw : « Frères et camarades, dit-il à ses soldats, c'est ici qu'il nous faut » mourir; ou plutôt reprenons courage, et conduisons-» nous en véritables guerriers! » Sur le soir Sviatoslaw obtint le dessus, et fit son entrée dans la ville, le glaive à la main.

Aussitôt il envoie dire aux Grecs : « Je vais à cette » heure marcher contre vous, et m'emparer de votre » cité comme je me suis emparé de Péréiaslavle (7). » Les Grecs lui firent répondre : « Nous ne sommes

» pas en état de te résister; prélève sur nous un » tribut pour toi et pour les tiens; dis-nous combien » vous êtes, et nous te paierons la capitation. » Mais les Grecs ne parlaient ainsi que pour tromper les Russes; car ce peuple est d'un caractère astucieux, comme on le remarque encore de nos jours.

Sviatoslaw répondit : « Nous sommes vingt mille. » Il augmentait du double le nombre de ses soldats, dont il n'avait en effet que dix mille. Les Grecs alors, bien loin de payer tribut, marchèrent au nombre de cent mille hommes contre les Russes ([8]).

Ceux-ci découvrant au loin les forces de l'ennemi, prirent aussitôt l'épouvante. « Camarades! s'écrie » Sviatoslaw, il n'y plus moyen de reculer; bon gré » malgré il ne nous reste qu'à nous défendre, afin » de ne pas charger de honte notre commune patrie. » Plutôt mille fois laisser ici nos os! La honte n'est » pas pour les morts, mais pour les fuyards. Ainsi » donc, amis, résistons courageusement; je veux » moi-même vous donner l'exemple; et si je perds » la vie, alors songez à sauver la vôtre! — La nôtre! » s'écrient les Russes : le lieu de ta mort sera notre » tombeau à tous! »

Les Russes alors s'avancent en bon ordre; un combat acharné s'engage, et, victorieux de toutes parts, Sviatoslaw met les Grecs en déroute. Il les poursuit l'épée dans les reins jusqu'aux portes de leur ville, et met au pillage un grand nombre de bourgades, qui depuis ce temps sont restées désertes et ruinées.

Le tzar grec fit alors venir ses boyards, et leur dit :

« Que ferons-nous ? Nous ne pouvons plus résister.
» —Envoyez-lui des présens, répondirent les boyards ;
» essayez s'il a du goût pour l'or et les étoffes pré-
» cieuses (*pavolokam*). »

Le tzar adoptant cet avis, chargea des hommes habiles de porter au prince russe de l'or et des étoffes précieuses, en leur recommandant d'observer attentivement son regard, son visage, et de démêler l'impression que feraient sur lui ses présens ; ces agens viennent donc trouver Sviatoslaw, lequel étant informé de l'arrivée des envoyés grecs chargés de lui faire des soumissions, ordonna qu'on les lui amenât. Ceux-ci, après s'être inclinés devant lui, déroulèrent leur or et leurs tissus. Sviatoslaw regarda le tout de côté, d'un air de mépris, et dit à ses gens : « Prenez cela. »

Les députés retournèrent en Grèce, et le tzar aussitôt convoqua ses boyards pour entendre l'issue de l'ambassade. « Quand nous fûmes présentés au grand
» prince, dirent alors les députés, et que nous lui
» eûmes offert nos présens, il les regarda d'un air de
» mépris, et les fit aussitôt enlever. — Essayons alors,
» dit un des boyards, de lui envoyer des armes. » Cet avis fut goûté ; on chargea les députés d'aller lui offrir une épée et d'autres armes. Ceux-ci étant retournés, présentèrent au prince russe ces nouveaux présens. Sviatoslaw aussitôt s'en saisit, les admire et témoigne la joie que lui causent ces armes, en les baisant, comme il l'eut pu faire au tzar lui-même.

Les députés, revenus près de leur maître, lui firent le rapport de ce qu'ils avaient vu. A ce récit les

boyards se dirent : « Ce doit être un homme farou-
» che, puisqu'il méprise les richesses et qu'il reçoit
» une épée, un glaive pour tribut. »

Le tzar, néanmoins, fit porter à Sviatoslaw de nouveaux présens, en lui faisant dire : « N'assiége point » notre ville, exige plutôt de nous l'impôt qu'il te » plaira. » Les Grecs parlaient ainsi par nécessité, car il s'en fallait de peu que les Russes ne fussent aux portes de la ville. Outre le tribut qu'il leva sur eux, Sviatoslaw exigea aussi des dédommagemens pour ses tués, et dit: «Ce sera pour leurs héritiers. » Enfin, il revint à Péréiaslavle chargé de gloire et de butin.

Mais à son retour en cette ville, voyant combien était diminuée son armée, il se dit : « Si nous étions » trahis, moi et mes gens nous serions perdus » (son expédition lui avait en effet coûté beaucoup de monde). « Il faut retourner en Russie, dit-il à ses » boyards, afin d'y recruter de nouvelles levées. »

Mais avant il envoya des députés au tzar grec, qui se trouvait alors à Dorostol (*l'ancienne Dristra, aujourd'hui Silistrie*), et lui fit dire : « Je voudrais » conclure une paix avec toi. » Le tzar, aussi surpris que satisfait de ces propositions, lui envoya de nouveaux présens, plus riches encore que ceux qu'il lui avait précédemment faits. Sviatoslaw accepta les présens, puis tint conseil avec son armée, et dit : « Si » nous ne faisons pas avec le tzar une paix solide, et » qu'il apprenne combien nous sommes peu nom- » breux, il marchera contre nous et viendra nous » assiéger jusque dans cette ville; nous sommes loin

» de notre pays ici, et les Petchenègues nos ennemis » sont bien près. Qui donc alors viendra nous secou- » rir ? Faisons un traité avec le tzar, puisque d'ail- » leurs il promet nous payer un tribut qui doit nous » satisfaire. Si par hasard il se refusait à cette clause, » alors, avec les nouvelles levées d'hommes que je suis » d'avis d'aller faire en Russie, nous marcherons de » nouveau sur Tzaragrad. » L'armée accueillit cette proposition.

On choisit donc ceux qui devaient se rendre près du tzar : ils vinrent à Dorostol, et se firent annoncer au prince; le tzar les reçut le lendemain matin de leur arrivée, et leur dit : « Députés du peuple russe, » qu'avez-vous à nous dire ? — Voici, répondirent- » ils, ce que te fait dire notre knès : Je veux faire » avec toi, tzar, une paix solide et qui dure à jamais. »

Le tzar, fort satisfait, donna l'ordre à l'un de ses secrétaires de prendre sur parchemin copie de toutes les paroles de Sviatoslaw. L'un des députés commença donc à dicter, et le secrétaire à copier les articles ainsi qu'ils suivent :

« Nouvelle convention faite entre nous Sviatoslaw, » grand prince de Russie, et Sventeld d'un côté, et » le tzar de la Grèce de l'autre, transcrite par Ivan » Tsimischès et Théophile le *Synkel*, en la ville » de Dorostol, au mois de juillet, indiction XIV, » an 6479 (971).

» Moi Sviatoslaw, knès de Russie, déclare, ainsi » que j'en ai fait le serment, vouloir paix solide et

» amitié réelle avec tous les tzars de la Grèce, et » particulièrement avec Basile et Constantin, et tous » les autres redoutables princes, comme avec tous » leurs sujets, et jure cette amitié tant en mon nom » qu'en celui de tous les boyards et soldats russes » qui sont sous mon autorité; ladite amitié pour » durer éternellement.

» Je jure en outre de ne jamais rien entreprendre » contre leur pays; de ne réunir aucune troupe et de » ne conduire aucun peuple ennemi chez eux, ni » dans les pays placés sous leur dépendance; non » plus que dans le pays de Kherson, dans celui des » Bolgares, ni tel autre que ce soit, m'obligeant à » regarder comme mon propre ennemi et à traiter » comme tel celui des miens à qui il arriverait de » manquer à ce serment.

» Ainsi que j'en ai fait la promesse au tzar Roman, » je jure, tant pour moi que pour les boyards et le » peuple russe, d'observer fidèlement cette nouvelle » convention. Puisse, si nous y manquons, la malé» diction de Dieu tomber sur nous! Odieux à Péroune, » à Voloss, puissions-nous devenir jaunes comme » de l'or et périr de nos propres armes!

» Et pour l'exécution du présent traité, l'avons » fait transcrire sur ce parchemin, en y apposant » notre scel (9). »

Cette paix conclue, Sviatoslaw revint en navire par les cataractes du Dniéper. Cependant Sventeld, le voiévode d'Igor son père, lui dit : « Prince, voici » qu'il faut monter à cheval, car les Petchenègues

» occupent les contrées qui bordent les cataractes. » Sviatoslaw dédaigna cet avis, et continua sa route par eau.

La vérité pourtant, c'est que les Péréiaslavliens, au départ des Russes, avaient envoyé aux Petchenègues l'avis suivant : « Sviatoslaw retourne en Russie chargé » d'or et de butin qu'il rapporte de Grèce ; son armée » est très-peu nombreuse. » Et à cette nouvelle les Petchenègues s'étaient établis le long des cataractes.

Arrivé à une certaine hauteur, Sviatoslaw ne put avancer plus loin ; contraint de s'arrêter, il résolut d'hyverner à Biélbevesheje. Mais les vivres ne tardèrent pas à manquer, et bientôt la disette fut si grande que la tête d'un cheval se vendait un *grivnas*. Néanmoins l'armée passa l'hiver en cet endroit.

Au commencement du printemps suivant (6480) (972), Sviatoslaw voulut tenter le passage des cataractes. Mais Kour, prince des Petchenègues, tomba sur sa troupe, et en fit un grand carnage; Sviatoslaw y périt. Ses ennemis lui coupèrent la tête, et de son crâne firent une coupe qui leur servit dans leurs festins (10). Sventeld, échappé au massacre de ses compagnons, parvint à gagner Kiew, où il retrouva Iaropolk. Sviatoslaw avait en tout régné vingt-huit ans (11).



NOTES.

(1) On remarquera que Sviatoslaw est le premier prince dont le nom soit russe. Les historiens l'ont écrit de diverses manières : *Stoslav, Tsviétoslav, Swiatoslaf, Swdtoslavs ;* et les écrivains bysantins Σφενδοσθλαβοσ et Οσφενδοσθλαβοσ. C'est, quoi qu'il en soit, réellement un nom qui vient de deux mots slaves : *sviatoj,* saint, sacré; et *slava,* gloire, renommée. Dans la suite, les princes chrétiens russes eurent deux noms; le premier purement slavon, et le second emprunté lors de leur baptême à quelque saint du calendrier grec.

(2) « L'ancienne Chronique, dit Karamsin, transmet à la postérité le » noble caractère de Sviatoslaw : bien loin de profiter des avantages » qu'offre une attaque imprévue, il avait toujours soin de déclarer la » guerre aux peuples ses ennemis avant de les combattre, en leur faisant dire : *Je marche contre vous.* Dans des temps où la barbarie » étendait partout son empire, on aime à voir le fier Sviatoslaw observer » toutes les règles d'un honneur vraiment chevaleresque. » Reflexions bien graves sur un si faible texte, cadre bien grand pour un tableau si petit! En général, les Russes aiment à couvrir leur pauvreté d'habillemens magnifiques et par-fois empruntés; le public est là, qui voit la ruse, et se permet de rire.

(3) Ce passage se trouve dans Tatischeff, qui l'a pris, dit-il, dans une ancienne copie de Nestor. Il pense à ce sujet que, suivant les mœurs des anciens peuples, le droit du seigneur à l'égard de la nouvelle mariée, s'exerçait chez les russes dans toute sa rigueur, et que la chaste et chrétienne Olga profita sans doute du moment où son fils était en guerre pour remplacer ce droit honteux par un tribut en marchandise, tribut que les nouveaux mariés continuèrent à payer jusqu'à nos jours.

Jelagin commente également ce passage. Il n'hésite pas à reconnaître ici ce que, dans toute l'Europe ancienne, on désignait sous le nom de droit du seigneur, *jus primæ noctis*.

(4) Nestor ne dit pas les raisons qui déterminèrent le prince russe à

porter la guerre chez les Bolgares : Zonaras, Cédrenus, Scylitzès nous l'apprennent. L'empereur Nicéphore Phocas était mécontent de Pierre, roi de Bolgarie, qui protégeait les Hongrois dans leurs attaques continuelles contre la Grèce. L'empereur députa à Kiew, en qualité d'ambassadeur, Kalokyr, fils du gouverneur de Kherson, promettant de riches présens au prince russe, s'il voulait déclarer la guerre aux Bolgares. Sviatoslaw se prêta d'autant plus volontiers aux vues de l'empereur, qu'il reçut pour l'équipement de ses troupes tout l'argent qu'il sembla désirer.

(5) « Elle vécut, dit Lomonossoff, vingt-trois ans avec Igor, dix autres » après sa mort, avant que d'être baptisée, et quinze depuis sa conver- » sion, ce qui fait en tout quatre-vingts ans. » Je ne sais pas si le lecteur ratifiera ce calcul; au nôtre, cela ferait juste quarante-huit ans. Lomonossoff suppose sans doute qu'elle en avait trente-deux, lorsqu'elle devint la femme d'Igor : cela me paraît au moins hypothétique.

(6) C'est ici la première fois que les Novgorodiens manifestent l'humeur inquiète et cet amour pour la nouveauté, qui les caractérise dans l'histoire russe. Lomonossoff, dans la réponse que, suivant lui, leur fit Sviatoslaw, consulte moins le texte de Nestor que les reproches auxquels ces fiers républicains s'exposèrent plus tard : « Vous pouvez, leur dit » Sviatoslaw, chercher un maître où vous voudrez; à peine vous a-t-on » donné un souverain, que vous cherchez à vous soustraire à son obéis- » sance. » Puis, comme si cet historien n'avait pas assez de ses interprétations hasardées, son traducteur lui fait dire de continuelles sottises : « Iaropolk et Oleg, continue-t-il (dans la traduction française de 1776), » approuvèrent la demande des Novgorodiens; » tandis que vraisemblablement, et selon le texte de Nestor, Lomonossoff a écrit : « Oleg et » Iaropolk refusèrent l'offre des Novgorodiens. »

(7) Léon-le-Diacre (V. *Memoriæ populorum,* tom. II, p. 989) écrit que « Kalokyr, qui avait eu occasion de lier amitié avec les Russes en Syrie, ne les avait introduits en Bolgarie que pour marcher avec eux contre Constantinople. »

(8) Léon-le-Diacre, qui paraît avoir été mieux instruit que notre bon Nestor des circonstances de cette agression, écrit (*Mém. popul.,* t. II, p. 89) : « Sviatoslaw exigea que l'empereur lui payât une grande somme » d'argent pour la fertile Bolgarie, déclarant qu'autrement il chasserait » les Grecs de l'Europe, qui ne leur appartenait pas. Zymiscès répondit » que les chétiens aimaient la paix, mais qu'ils seraient obligés d'em- » ployer la force pour chasser les Russes de la Bolgarie; que le perfide

» Igor, qui était venu attaquer la ville des Césars avec une quantité in-» nombrable de barques, en avait à peine conservé dix dans sa fuite » vers le Bosphore cimmérien, et qu'enfin, ayant été pris par les Ger-» mains (les Drevliens), il avait misérablement terminé sa carrière; » qu'on l'avait attaché à deux arbres, et fendu par la moitié....; que » Sviatoslaw subirait le même sort..... » Le prince russe répondit: « L'empereur n'a pas besoin de venir ici. Nous irons nous-mêmes de-» vant Constantinople, et prouverons que nous sommes des guerriers » nobles, et non de vils artisans, des femmes et des enfans, que l'on » épouvante avec des menaces. » *Sviatoslavus autem victoriis adversus Mysos elatus, barbarica insania ac dementia respondit legatis, se brevi Byzantium forti vallo cincturum.*

(9) Le récit des historiens bysantins s'éloigne beaucoup de celui de Nestor. Cependant, il n'est pas impossible de les concilier. Le grand prince, suivant les premiers, à la tête des Bolgares ses nouveaux sujets, des Hongrois et des Petchenègues alors ses alliés, entra dans la Thrace, dont il ravagea les bourgs et villages jusqu'à Andrinople. Bardas Sclérus, général de l'empire, se renferma dans cette ville, et fut long-temps sans oser livrer bataille à une armée si formidable... *Imperator nihil cunctandum esse existimavit, inde que magistrum* Bardam *cognomento* Sclerum, *defunctæ mariæ hujusce imperatoris conjugis fratrem, nec non Petrum patricium a Nicephoro imp. stratopedarcham creatum, circum se esse præcepit....* Cependant, les Grecs ne tardèrent pas à se mesurer avec le prince Sviatoslaw : les Russes déployèrent leur valeur intrépide, mais enfin Bardas et le paterick Pierre les forcèrent à lâcher pied après leur avoir tué un grand nombre de gens. *Adversariorum copiæ longe majores erant, ac* triginta millia *virorum excedebant, cum Bardæ magistri acies non plures* decem millibus *haberet. Conserto prælio utrinque cadebant, qui animosiores atque impetu incitatiores erant. Tandem* Scythæ *in fugam versi sunt, quorum Romani, ad profundam usque vesperam eos insecuti, multam stragem fecerunt. Aiunt in eo prælio Scythas supra viginti millia periisse* (Leo, bei pagi, ad baron. *An.* 970, III, IV.) Mais, suivant les historiens grecs, les démêlés avec le prince russe n'en seraient pas restés là. « L'année suivante, Zymiscès sortit lui-même de Constantinople avec son armée, ayant d'abord eu soin d'envoyer une flotte considérable à l'embouchure du Danube, afin sans doute d'intercepter la communication que les Russes pouvaient avoir avec Kiew. C'est dans sa marche que ce nouvel empereur rencontra les ambassadeurs russes, dont l'intention était de reconnaître la force des Grecs. Sans entrer avec eux en pourparler, il les fit conduire au milieu de son camp, leur en fit voir tous les détails, et les renvoya ensuite vers

leur prince, conduite qui devait prouver à Sviatoslaw qu'il avait affaire à un ennemi dangereux. L'empereur, à la tête de quelques troupes d'élite de la légion dite *des Immortels*, paraît à l'improviste sous les murs de Péréiaslavle, et tombe sur les Russes, qui étaient loin de soupçonner l'ennemi si près. Laissons ici parler le chroniqueur latin :

« *Ubi præter omnem opinionem lubrica præruptaque loca transivit,* Prasthlavam *urbem, quæ mysorum regia est, invasit, crebro tubas jubens bellicum insonare, cymbala ululare, ac tympana strepere.* Tauro-Scythas *vero, ubi militari ordine peritiaque se invadentes Romanos conspexere, anxietas timorque cepit : firma tamen constipata acie, in campo agrique planitie ante oppidum, Romanis obviam processerunt, bestiarum more frementes. Romani conserta cum illis manu, strenue pugnabant, belloque digna facinora edebant, ancipiti neutramque in partem nutante victoria. Porro Scythæ, qui fere pedites essent (nec enim equites dimicare solent, quod neque equestri disciplina exerceantur) Romanorum jacula non sustinuerunt, sed in fugam versi, intra murorum ambitum sese concluserunt, quos pone insecuti romani dire trucidarunt. Aiunt enim eo prælio desiderata supra* quingentos octo *Scytharum* millia : *Romanos interim oborta nox ab ulteriore pugna inhibuit.*

Postridie imperator firma acie constipata phlalange muros aggreditur, quasi assultu urbis potiturus. Dies erat, quam magnam quintam feriam vocant, qua Dominus ad crucem sponte properans salutaria discipulis documenta dedit. Russi quoque e propugnaculis ordinati Romanos invadentes arcebant, in quos desuper jacula plenisque manibus saxa jaciebant. Tandem scalis ad muros admotis urbs capta, immensa Scytharum strage. Tunc etiam Borem *Mysorum regem cum uxore et duobus infantibus captum esse dicunt, cum sic genæ rutila lanugine florescerent, oblatumque imperatori esse : quo ille suscepto virum coluit, Bolgarum regem appellans, in eam rem venire dicens, ut mysos ulcisceretur, qui dira a Scythis perpessi essent.*

Tunc et in regiam aulam *facta irruptio, in quam Russorum fortissimi contrusi erant. Hi fortiter restiterunt, et per portulam desilientes multam stragem Romanorum fecere. Tandem capta à Romanis* Prasthlava *est intra duos dies. Joannes vero imp. exercitu liberalius accepto atque refecto, divinam Salvatoris resurrectionem celebravit. Et ex Tauro-scythis nonnullos seponens ad Sviatoslavum direxit, qui ei injungerent, ut aut arma poneret, et a Mysorum ditione abscederet; sin id nollet, omnibus viribus invadentes romanos exciperet.*

Imperator paucos dies in urbe moratus, præsidioque relicto, quod ipsi tutandæ sufficeret, exque suo nomine Joannopoli *nuncupata, cum omnibus copiis* dorostylum *movet : quam urbem inclytæ memoriæ* Con-

stantinus *imp. a fundamentis erexit, et in eam pulchritudinem ac magnitudinem qua nunc visitur provexit, tunc nimirum, quando crucis signo stellis radiantibus in cælo conspecto, Scythas in ipsum irruentes profligavit.* (Leo, bei *pagi*, ad anno 971, VIII — XI.)

A la nouvelle de la prise de Péréiaslaw, Sviatoslaw, continue l'historien, ne témoigna aux siens ni découragement ni chagrin :

Sviatoslavus, *intellecta quam ad Prasthlavam sui cladem acceperant, Tauro-Scytharum omni exercitu collecto ad* septuaginta *hominum* millia, *in Romanos aciem instruxit. Utroque exercitu in dorostoli agro constituto, castrisque e regione positis, magna conserta pugna, in qua æquo marte primis congressibus utrinque certatum est; idque ad profundam vesperam alternante victoria.. At cum jam stella veneris in occasum vergeret, Scythæ non sustinentes Romanorum impetum in fugam declinarunt, intraque muros contrusi sunt, multis suorum eo prælio desideratis.*

Jam vero, die elucescente, imperator firmo vallo castra communivit. Scythæ vero e turribus prospectantes, tela saxaque machinasque petrarias in Romanos laxarunt. Tunc vero ipsæ quoque Romanorum incendiariæ triremes, cum navigiis annonariis, per Istrum adrepentes apparuere. Hinc Scythæ lembos suos lintresque colligentes, pro urbis mœnibus subduxere, qua parte ister præterfluens alterum Dorostoli latus alluit. Postridie valida utrinque conserta pugna, in qua Sfankelus, *cui tertiæ a Sviatoslavo honoris partes Tauro-Scythæ tribuerant, occissus est : cujus interitu turbati Tauro-Scythæ, sensim se in urbem receperunt. Imperator vero receptui canere jubens, romanos ad castra revocavit...... Interim Russi conserta acie Romanorum machinas incendere tentabant; non enim stridentes illarum ictus ejaculationesque ferebant.* (Ad a. 973, VIII, IX, p. 221). *Sviatoslavi sermonibus excitati, periculum se pro sua adituros salute, fortique pectore, adversus Romanam aciem pugnaturos, consensere....*

C'est ici, je pense, qu'il faut placer l'allocution que Nestor fait adresser par Sviatoslaw aux soldats russes : *Camarades, il n'y a plus moyen de reculer*, etc.

Postridie igitur, sexta scilicet hebdomade, die mensisque julii vigesima quarta (*alibi quinta*), *sub ipso solis ortu atque ardoribus egressi ex urbe Tauro-Scythæ, tentandam sibi pugnæ aleam statuerunt, commissoque prælio forti impetu Scythæ in Romanos impressionem fecerunt. Romanus quidam* Anamas *vocatus, totis equo laxatis habenis, ad* Sviatoslavum *venit, atque ad humeri juncturam gladio ferit, eumque pronum dejicit, non tamen interimit; ipse vero denso Scytharum agmine*

circumfusus necatur; cujus nece aucti fiducia Russi, Romanos pepulere. Imperator videns inclinare aciem, in adversarios irrumpit, ejusque exemplo Romani; confestimque exorta procella pluviæ, guttis commixta, hostium faciem verberabat, pulvisque excitatus illorum oculos lædebat. Aiunt vero etiam, virum quemdam equo albo invectum apparuisse, qui Romanis ductor esset, et ad irruendum in Scythas hortaretur : qui postea inventus non est, licet magna quærendo diligentia habita esset. Inde indubia pervasit existimatio, magnum martyrem Theodorum *fuisse, quem imperator in prœliis sibi adjutorem solebat deposcere. Aiunt etiam, ejusmodi aliquid accidisse ad vesperam pridie quam pugna committeretur. Byzancii virgo Deo dicatá videre sibi in visione videbatur Deiparam, viris flammeis eam stipantibus, que et diceret :* Vocate mihi Theodorem martyrem. *Moxque adductum esse virum armatum, cui dictum sit a Deipara :* Joannes tuus, domine Theodore, *apud dorystolum Sckytis pugnans, infesta hostium acie gravius premitur; sed vade* cito, ut illi opem feras, *nisi enim quam primum veneris, res illi in grave periculum vertetur. Cui ille rursus,* paratus, *inquit, sum, ut* Dei ac Domini matri obsequar : *quo dicto statim ivisse et in eum modum equum ex virginis oculis evolasse.*

Romani vero præuntem divinum virum secuti, hostibus congrediuntur, qui in fugam declinaverunt, atque ad muros usque alii super aliis irruentes, dire ceciderunt. Aiunt in hoc prœlio ad quindecim millia quingentos *Scythas fuisse desideratos, capta scuta* vigenti millia, *enses plurimos : Romanorum vero occisos* trecentes quinquaginta, *multos esse vulneratos.*» (Leo, bei pagi, an. 971, XII, pag. 24).

(10) « Kuria, prince des Petchenègues, dit Strikofsky, fit enchâsser son » crâne dans de l'or, et graver autour l'inscription suivante : *Qui convoite le bien d'autrui perd souvent le sien.* Cet usage de se servir du crâne de son ennemi en guise de coupe, n'était pas nouveau chez les Russes. On sait que les Slaves, comme les Scandinaves et les Allemands eux-mêmes, en agissaient ainsi. Kroum, roi des Bolgares, ayant tué, en 811, l'empereur Nicéphore, fit garnir d'argent la tête de ce monarque, qui servit depuis de coupe aux princes slaves.

(11) On ne se douterait pas qu'il s'est trouvé un historien assez amoureux du parallèle pour en établir un entre Sviatoslaw et Charles XII. Il faut avoir un jugement bien faux, à mon avis, pour s'aviser d'un pareil rapprochement. Quoi qu'il en soit, voici comment Leclerc finit la vie du prince russe : « Le goût, le penchant, les mœurs de Sviatoslaw ont trop » de rapport avec les inclinations et les actions guerrières de Char- » les XII, roi de Suède, pour oublier ici d'en faire le parallèle : 1°. ces

» deux princes abhorrent également la mollesse et l'intempérance; ne » connaissant d'autres plaisirs, d'autres exercices que les campemens et » les manœuvres militaires, ils forment, dès l'âge le plus tendre, le plan » de leur vie et de leur règne; 2°. tous deux ont la même impatience » de se signaler. Charles se fait déclarer majeur à quinze ans; Fré- » déric IV, roi de Danemarck, Auguste, roi de Pologne et Pierre Ier se » liguent tous trois contre ce prince enfant, dans l'espérance de tirer » vengeance de sa jeunesse. Charles, à peine âgé de dix-huit ans, les » attaque tous l'un après l'autre, et leur fait la loi tour-à-tour. Sviatos- » law *règne à quinze ans,* et triomphe des ennemis les plus redoutables » de la Russie à la même époque où le monarque suédois est vainqueur » des siens; 3°. les lecteurs ont vu les mœurs austères et dures du prince » russe; ils connaissent celles de Charles; ce sont les mêmes : tous deux » avaient de la douceur et même de la simplicité dans le commerce de » la société; tous deux étaient tolérans pour les religions, quoiqu'ils pro- » fessassent extérieurement, l'un l'idolâtrie, l'autre le luthéranisme; tous » deux faisaient indifféremment la grande et la petite guerre suivant » l'occasion, et tous deux avaient, de temps en temps, plus d'humanité » que n'en ont ordinairement les conquérans; 4°. ces deux princes fu- » rent constamment plus forts contre eux-mêmes que la nature et la » fortune. Le possible n'avait rien de piquant pour eux; il leur fallait » des succès hors du vraisemblable. L'un voulait donner de sa main des » rois à l'Europe, et l'autre des empereurs à l'Asie; 5°. les revers » étranges de Sviatoslaw et de Charles ne les corrigèrent point de la » fureur des combats; également inflexibles et opiniâtres, courageux » jusqu'à la témérité, sévères jusqu'à l'excès, ils furent l'un et l'autre, » dans les dernières années de leur règne, moins souverains que tyrans. » Mais Sviatoslaw était intéressé, et Charles libéral jusqu'à la profusion; » tous deux furent dans le cours de leur vie plus braves soldats que » héros; ils auraient été deux Alexandre, s'ils avaient eu plus de pru- » dence, de politique et de fortune. Les vertus des guerriers, portées à » l'excès, sont aussi dangereuses que les vices opposés. Enfin, une balle » d'une demi-livre atteint Charles XII à la tête, au siége de Frédérisk- » sall; il meurt à trente-six ans, et Sviatoslaw à quarante; celui-ci a la » tête tranchée, et son crâne, orné d'un cercle d'or, servit de tasse au » prince des Petchenègues. » (*Histoire de Russie*, tom. 1er, p. 143.)

Autant, il me semble, comparer Holopherne à Napoléon.



CHAPITRE VII.

IAROPOLK.

Meurtre du fils de Sventeld. — Guerre civile. — Mort d'Oleg, frère du grand prince. — Fuite de Vladimir chez les Varègues. — Retour de ce prince. — La belle Rognéda. — Trahison de Blud. — Proverbe russe. — Fidélité de Vareschko. — Igor assassiné. — La religieuse grecque. — Exigences des Varègues. — Vladimir s'en débarrasse.

L'an 6481 (973), Iaropolk commence à régner; Blud, son voiévode, a toute sa confiance.

L'année suivante, un jour que Luth, fils de Sventeld, prenait le plaisir de la chasse aux environs de Kiew, Oleg, qui chassait aussi, vint à le rencontrer, et lui dit : « Qui es-tu? — Luth, fils de Sventeld, » répondit l'autre. A ces mots Oleg fondit sur lui et le tua (1).

Dès-lors la haine et la vengeance désunirent les deux frères; Sventeld, ulcéré contre le meurtrier de son fils, ne cessait de dire à Iaropolk : « Que ne » marches-tu contre Oleg afin de te rendre maître de » ses domaines? » C'était ainsi que Sventeld comptait venger la mort de Luth.

Or donc, l'an 6485 (977), Iaropolk fit une irruption sur le pays des Drevliens, où régnait Oleg. Celui-ci alla au-devant de son frère, lui livra bataille et fut vaincu. Il s'enfuit avec les siens du côté de Vrutchaï : il se trouvait déjà sur le pont des fossés qui entourent cette ville; mais la foule des fuyards devint bientôt telle en cet endroit que le pont en rompit, et qu'ils tombèrent tous les uns sur les autres dans le fossé. Oleg lui-même y fut précipité avec une foule des siens, et il y périt écrasé sous le poids des chevaux et des soldats.

Iaropolk, qui suivait de près l'armée ennemie, entra sans obstacle dans la ville d'Oleg, et s'empara de sa principauté. Maître de la ville, il veut voir son frère, et envoie ses gens à sa recherche. Personne ne le trouvait, lorsqu'un Drevlien lui dit : « Je l'ai vu hier » sur le pont quand l'écroulement eut lieu. » Iaropolk donne de nouveau l'ordre de chercher Oleg; on remue les cadavres depuis le matin jusqu'à midi, et l'on finit par trouver celui du prince. On le sort du fossé et il est mis sur un tapis.

A la vue du corps de son frère, Iaropolk se met à pleurer, et dit à Sventeld : « Tiens, regarde, voilà » ce que tu désirais! » Oleg fut enterré près de la ville de Vrutchaï dans un endroit où de nos jours se voit encore son tombeau (2). Et Iaropolk resta maître de sa principauté.

Iaropolk avait pour épouse une Grecque qui jadis avait été religieuse : son père, qui l'avait ramenée à cause de sa beauté, la lui avait cédée pour femme.

Cependant, Vladimir ayant appris à Novgorod comment Iaropolk s'était défait d'Oleg, prit l'épouvante et s'enfuit au-delà des mers. Iaropolk, alors resté seul maître de toute la Russie, établit sa résidence à Novgorod.

« En l'an 978, Iaropolk vainquit les Petchenègues » et leur imposa tribut. Dans la même année naquit » Sviatoslaw, fils de Vladimir.

» En l'an 979, Ildéja, prince des Petchenègues, » vint trouver Iaropolk, auquel il offrit ses services. » Iaropolk lui fit bon accueil, lui abandonna quel- » ques villes et une certaine étendue de pays, et le » traita avec beaucoup de distinction.

» Dans la même année des ambassadeurs du tzar » se rendirent près d'Iaropolk, en témoignage de la » paix et bonne amitié qui régnaient entre les deux » princes; ils lui apportèrent le même tribut que la » Grèce avait précédemment payé à son père et à son » aïeul.

» Aussi dans la même année des ambassadeurs du » pape vinrent trouver Iaropolk.

» Et vers cette époque encore il y eut des signes » dans la lune, au soleil et dans les étoiles; d'ef- » froyables coups de tonnerre, de violens ouragans » mêlés de tourbillons causèrent malheur aux hom- » mes et aux troupeaux, ainsi qu'aux animaux des » bois et des champs. » (*Tatischeff.*)

Vers les années 6486 87 et 88 (980), Vladimir vint avec les Varègues à Novgorod, et dit aux officiers d'Iaropolk : « Allez trouver mon frère, et dites-lui :

Vladimir marche contre toi; prépare ta défense. »

« Lorsque Iaropolk eut entendu le message de son » jeune frère Vladimir, il en fut tout ému; cepen- » dant il se hâta de rassembler ses troupes, car il était » lui-même très-brave. Blud, son voiévode, lui dit » alors : Ton jeune frère Vladimir ne peut pas plus » tenir devant toi qu'une troupe de pinsons devant » l'aigle : ne prends donc aucune crainte à son sujet, » et ne te donnes pas la peine de rassembler une ar- » mée... Mais Blud ne parlait de la sorte à son maître » Iaropolk que par artifice et méchanceté, car il avait » été corrompu et gagné par Vladimir. » (*Nikon.*)

Cependant Vladimir s'empare de Novgorod, et s'y établit. Il envoie alors un message à un certain Rogvold et lui fait dire : « Je veux épouser ta fille.—Veux-tu » de Vladimir? dit alors Rogvold à sa fille. — Non, » répond-elle, car je ne veux point déchausser le fils » d'un esclave : je ne veux que Iaropolk (3). » Or, ce Rogvold était venu de l'autre côté de la mer. Il dominait à Polotsk et à Tourow, dans le pays de Tour, d'où les Touroviens prirent leur nom.

Les gens de Vladimir vinrent lui rapporter la réponse qu'avait faite la fière et dédaigneuse Rognéda, fille de Rogvold.

Vladimir, alors à la tête de nombreuses troupes de Varègues, de Slaves, de Tchoudes et de Krivitches, marche contre Rogvold. C'était au moment où Rognéda allait être conduite à Iaropolk. Vladimir se dirige vers Polotsk; il surprend, défait et tue Rogvold et ses deux fils, et s'empare de sa fille Rog-

néda, dont il fait son épouse; puis, sans perdre de temps, il marche contre Iaropolk.

A la tête des mêmes troupes, il se dirige sur Kiew. . aropolk, hors d'état de lui résister, s'enferme dans la ville avec Blud et ses gens. Vladimir, cependant, s'arrête à Dorogoshite, entre Doroshitz et Kapitz, où l'on peut encore aujourd'hui voir un fossé. Puis il envoie un message à Blud, voiévode de Iaropolk, et lui fait porter ces paroles captieuses: « Ouvre-moi les » portes, et tue mon frère; alors je t'aimerai comme » un fils aime son père, et te traiterai honorablement : » tu sais que ce n'est pas moi qui ai commencé à être » fratricide, c'est lui; et si je le poursuis actuelle- » ment, c'est parce que je redoute pour moi le sort » d'Oleg. » Blud répondit à l'envoyé de Vladimir: « Je » ferai volontiers ce que tu veux de moi, car je désire » être ton ami. »

Ce Blud, enfermé avec Iaropolk, qu'il trahissait, pressait Vladimir d'arriver et de lui faciliter les moyens de tuer son frère. Mais cela ne pouvait aisément se faire au milieu des habitans. Blud, voyant qu'il n'arriverait pas vite à son but, résolut d'employer la ruse, afin de le faire sortir de la ville. « Les » Kiéviens, dit-il un jour à Iaropolk, ont envoyé » vers Vladimir pour l'engager à s'approcher de la » ville, afin qu'ils pussent te livrer à lui. Je te con- » seille donc de sortir de Kiew, et de t'enfuir. »

Iaropolk suivit cet avis : il prit la fuite, et alla s'enfermer dans la ville de Rodna, à l'embouchure du Resa.

Vladimir se dirigea sur Kiew, en faisant toutefois cerner Iaropolk dans Rodna, où bientôt une telle famine se fit sentir qu'on dit encore de nos jours, en forme de proverbe, en parlant d'une disette : C'est la famine de Rodna.

Blud dit alors à Iaropolk : « Vois-tu combien de » troupes a ton frère? Nous ne pourrons jamais les » vaincre; fais plutôt la paix avec lui. » Tout ceci n'était de sa part que ruse et trahison; et pourtant Iaropolk répondit : « Eh bien, faisons la paix. »

Blud envoya donc par un bateau le message suivant à Vladimir : « Actuellement tes vues sont secon» dées; je vais te livrer Iaropolk, prépare-toi à le » tuer. » A cette nouvelle, Vladimir se retira dans la forteresse de son père, dont il a été précédemment question (*Vie d'Olga*), et s'y établit avec sa troupe et ses officiers.

Et Blud dit à Iaropolk : « Va trouver ton frère, » et dis lui : Ce que tu me donneras, je le prendrai. » Iaropolk y alla. Cependant, Vareschko, son serviteur, lui disait : « Knès, n'y vas pas; tu seras assassiné : » fuis plutôt chez les Petchenègues, et conduis-leur » tes troupes. » Iaropolk ne l'écouta point : il se rendit auprès de Vladimir; mais à peine fut-il entré dans la tour, que deux Varègues lui plongèrent leur épée dans le sein. Blud aussitôt ferma les portes, et empêcha qu'aucun des siens ne pénétrât. Ainsi mourut Iaropolk.

Cependant, Vladimir coucha avec la femme de son frère, cette Grecque dont nous avons parlé. Elle

devint enceinte, et mit au jour Sviatopolk : tant il est vrai que d'une souche pourrie il ne peut naître qu'un fruit corrompu. Cette femme avait été religieuse; et, pour la deuxième fois se livrait à un homme, à Vladimir, quoiqu'elle ne fût point mariée avec lui. Sviatopolk, fruit de l'adultère, ne fut point aimé de son père, car il pouvait être le fils de Iaropolk ou de Vladimir (4).

Bientôt les Varègues dirent à Vladimir: « Cette » ville (Kiew) est à nous; nous l'avons conquise : » nous voulons deux grivnas pour la rançon de cha- » que individu.—Attendez encore un mois, répondit » Vladimir, jusqu'à ce que les martres soient venues. » Mais les martres ne vinrent pas cette année. «Tu nous » as trompés, dirent alors les Varègues, mais nous » savons le chemin de la Grèce. — Eh bien, partez! » répondit Vladimir.

Cependant il retint les meilleurs et les plus intrépides d'entr'eux, et les distribua dans différens quartiers de la ville : quant aux autres, ils prirent la route de Tzaragrad. Mais Vladimir les fit devancer par un message qui dit au tzar : « Une troupe de Varègues » vient vers toi. Ne t'expose pas au danger de les » laisser réunis dans ta ville, car ils y commettront » du désordre comme ils ont fait ici. Divise-les, dé- » truis-les; et, dans aucun cas, n'en laisse jamais re- » venir un seul ici (5). »



NOTES.

(1) « Luth, dit Lomonossoff, enflé du pouvoir dont son père était re-
» vêtu depuis long-temps, avait commis force violences. Oleg, prince
» des Drevliens, jura d'en tirer vengeance. Les historiens supposent que
» Luth se laissa surprendre par Oleg sur les terres des Drevliens, et que
» celui-ci saisit le prétexte d'une violation de territoire pour se défaire
» de son ennemi. »

(2) Vrutchaï, ville des Drevliens, aujourd'hui Obrutch, dont il a déjà été question dans la vie d'Olga. M. Karamsin prétend qu'on montre encore de nos jours, dans les environs de cette bourgade, la place où fut inhumé le malheureux Oleg.

(3) C'était la coutume, dans ce temps-là, que les femmes déchaussassent leurs maris, pour marquer leur soumission et leur obéissance : elle ne s'est conservée que dans quelques provinces de la Russie. « Chez
» les peuples, dit Leclerc, qui n'accordent leur estime qu'à la force et
» au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée; les femmes y vivent
» dans l'oppression, pour prix de la protection que les hommes leur
» accordent. »

(4) Cette réflexion de l'annaliste laisse croire que la belle religieuse grecque pouvait bien être enceinte à la mort de Iaropolk, son époux. Cependant, ce prince recherchait Rognéda en mariage, ce qui prouve qu'à cette époque la polygamie ne passait pas pour un crime chez les Russes.

(5) Lambert d'Aschaffembourg rapporte que, sous le règne de ce prince, on vit à Knedlimbourg des ambassadeurs russes députés à l'empereur Othon. « Ad ann. 973, *Otto imperator senior cum juniore venit Qnidlimburg, ibique celebravit sanctum pascha, X kal. april. Illucque venerunt legati plurimarum gentium, videlicet Romanorum, Græcorum, Beneventanorum, Italorum, Hungarorum, Danorum, Sclavorum, Bolgarorum atque Russorum cum magnis muneribus.* »

CHAPITRE VIII.

VLADIMIR.

Vladimir élève des autels aux faux dieux. — Sa passion pour les femmes. — Guerres. — Le Varègue chrétien. — Proverbe. — Guerre contre les Bolgares. — Mot de Dobrinia. — Ambassades de divers peuples pour amener Vladimir à leur religion. — Discours des Bolgares mahométans, des Allemands-catholiques, des juifs, des catholiques-grecs. — Incertitudes de Vladimir. — Il consulte ses boyards. — Réponse de ceux-ci. — Vladimir envoie les plus sages de sa nation étudier les diverses religions de la terre. — Ce que ceux-ci voient chez les Bolgares, chez les Allemands et chez les Grecs. — Ils se font catholiques-grecs. — Guerre du Khersonèse. —Vladimir demande la main de la sœur des empereurs de Constantinople — Conditions du mariage. — La princesse vient à Kherson. — Vladimir, malade, se fait baptiser et est aussitôt guéri. — Son mariage. — Il fonde des églises. — Abolition du culte des faux dieux; Péroune renversé et précipité dans le Dniéper. — Baptême du peuple. — Premières écoles en Russie. — Enfans de Vladimir. — Architectes de la Grèce à Kiew. — Fondation de Biélogorod. — Irruption des Petchenègues. — Défi. — Le jeune Péréiaslavle. — Combat à outrance. — Eglise de la dîme. — Nouvelle irruption des Petchenègues. — Péril et vœu de Vladimir. — Festins et réjouissances publiques. — Bienfaisance de Vladimir. — Les cuillers d'argent. — Larrons et voleurs. — Siége de Biélogorod par les Petchenègues — Révolte d'Iaroslaw. — Mort de Vladimir. — Regrets du peuple.

Vladimir, ainsi devenu seul maître de la Russie, fit ériger sur une montagne, à l'extérieur de la forteresse,

une statue au dieu Péroune. Cette idole était de bois, mais sa tête était d'argent et sa barbe d'or. Il y avait encore le dieu Daschbog, le dieu Stribog, le dieu Smargel et le dieu Mokosch : on leur offrait des sacrifices; ils étaient regardés comme tout-puissans, et les Russes y conduisaient leurs enfans. C'est ainsi qu'ils vénéraient le diable, souillaient la terre de leurs offrandes, et couvraient le sol de la Russie du sang de leurs victimes. Sur la montagne où se voyait Péroune est aujourd'hui l'église de Saint-Basile, ainsi que nous le dirons plus bas.

Vladimir établit son oncle Dobrinia à Novgorod. A son arrivée dans cette ville, celui-ci fit aussi ériger des simulacres à Péroune sur les bords du Volchow, et les Novgorodiens lui sacrifièrent comme a un dieu.

Or Vladimir était entièrement livré à la lubricité, et le plaisir sensuel l'entraînait irrésistiblement vers les femmes. Il en avait plusieurs : d'abord Rognéda, à qui il avait donné en douaire Lubed, où se voit aujourd'hui le château de Predslava; il avait eu d'elle quatre fils : Isiaslaw, Mstislaw, Iaroslaw, Vsevolod; plus, deux filles. Il eut de la religieuse grecque, Sviatopolk; d'une Tchèque (*Bohémienne*), Vouitchislaf; d'une autre, Sviatoslaw et Mstislaw; enfin, d'une Bolgare, Boris et Glieb.

Outre ses épouses, il avait trois cents concubines à Vouitchgorod, trois cents à Biélogorod, deux cents à Bérestow, village encore ainsi dénommé de nos jours; et, malgré tout, il ne pouvait rassasier ses ap-

pétits charnels. On lui conduisait les nouvelles mariées et les jeunes pucelles, dont il ravissait la virginité; pour faire court, il aimait le sexe féminin ni plus ni moins que Salomon.

En l'an 6487 (981), Vladimir marcha contre les Lèkes (les Polaniens), et leur prit Pérémisle, Tscherven et plusieurs autres villes qui de nos jours encore font partie de la Russie. Vers cette époque il soumit aussi les Viatitches, et leur imposa, ainsi qu'en avait agi son père, un tribut par chaque charrue.

En l'an 6491 (983), les Viatitches se soulevèrent: Vladimir courut sus, et les vainquit une seconde fois.

Dans la même année (983), Vladimir marcha contre les Iatviagues, les subjugua, ravagea leur pays, et revint à Kiew offrir des victimes à ses faux dieux.

Et les anciens et les boyards dirent: « Il faut » prendre le garçon et la jeune fille sur qui le sort » tombera, pour les égorger et les offrir en sacrifice » à nos dieux. »

Or, en ce lieu même, où se voit aujourd'hui cette église de la sainte Mère de Dieu, que fit plus tard élever Vladimir, se trouvait la maison d'un certain Varègue. Ce Varègue, revenu de Grèce, faisait profession de la foi chrétienne; il avait un fils également beau et de corps et d'âme. Le sort tomba sur lui, par l'envie du démon. Ceux donc qui furent envoyés pour le prendre, vinrent, et dirent au Varègue: « Nous voulons offrir une victime à nos dieux; le » sort est tombé sur ton fils, ainsi nous allons le sa» crifier. » Le Varègue répondit: « Ces simulacres

» ne sont point des dieux, mais seulement des morceaux de bois, et encore tels aujourd'hui, mais qui demain seront pourris et vermoulus, car ils ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler : ils sont de la main des hommes, et seulement de bois. Il n'existe qu'un seul Dieu, c'est celui que servent et qu'implorent les Grecs. Celui-là seul a créé le ciel et la terre, les étoiles, la lune, le soleil, et puis les hommes, à qui il a donné la terre pour demeure.
» Quant à vos dieux, dites-moi ce qu'ils ont fait? Se sont-ils seulement faits eux-mêmes?..... Je ne donnerai pas mon fils au diable. »

Les idolâtres s'en allèrent redire tout cela à leurs compagnons. Ceux-ci aussitôt prennent les armes, courent à la demeure du Varègue, et saccagent tous les environs. Cependant celui-ci, tenant son fils embrassé, restait debout sur le seuil de sa maison. « Livre-nous-le, criaient les Russes, que nous le sacrifiions à nos dieux — Vos dieux! répartit le Varègue, s'ils sont tels, qu'ils viennent donc eux-mêmes chercher mon fils : quant à vous, que voulez-vous? » A ces mots les Russes, furieux, poussent un grand cri; mais tout-à-coup la maison s'écroule sur eux et les écrase sous ses ruines. On n'a jamais su ce qu'étaient devenus leurs corps (1).

En l'année 6492 (984), Vladimir marcha contre les Radimitches : or il avait un capitaine nommé *Queue-de-Loup*, qu'il envoya devant lui, et qui rencontra les ennemis proche de la rivière Pitchana. *Queue-de-Loup* mit en pièces les Radimitches, d'où est venu,

chez les Russes, ce proverbe : *Les queues de loup font peur aux Radimitches*. Ces Radimitches tiraient leur origine des Lèkes : ils habitaient les bords de la Pitchana, et payaient tribut aux Russes : ils font encore aujourd'hui le service de la corvée.

En l'année 6493 (985), Vladimir, avec son oncle Dobrinia, fit une descente par eau chez les Bolgares, appuyé de la cavalerie des Torkes, qui le suivaient le long du rivage. Il subjugua les Bolgares. Mais Dobrinia dit à Vladimir : « J'ai vu les prisonniers, tous » portent des bottes; ils ne voudront jamais nous » payer l'impôt : cherchons des peuples qui portent » des *lapti* » (*chaussure d'écorce de tilleul*) (2). Vladimir fit donc avec les Bolgares une paix que ceux-ci jurèrent de maintenir. « Que la paix, dirent-ils, soit » entre nous jusqu'au jour où l'on verra la pierre sur- » nager et le houblon descendre au fond de l'eau. » Puis Vladimir revint à Kiew.

En l'année 6494 (986), les Bolgares, qui professent la religion de Mahomet, vinrent trouver Vladimir, et lui dirent : « Quoique tu sois réellement un prince » sage et prudent, tu ne connais pourtant point de loi » ni de religion. Crois à la nôtre, et honore Maho- » met. — En quoi consiste votre religion? répondit » Vladimir. — Nous croyons en Dieu, reprirent-ils ; » mais voici ce que nous enseigne le prophète : Fais- » toi circoncire, abstiens-toi de la viande de cochon, » ne bois pas de vin, et après la mort tu goûteras » mille voluptés avec les femmes. Il en donnera à » chacun de nous soixante-dix belles, parmi lesquel-

» les on pourra choisir celle qui, à elle seule, réunira » tous les genres de beauté. » Les Bolgares ajoutèrent à cela beaucoup d'argumens subtils pour lui dissimuler la turpitude de leur croyance.

Vladimir leur prêtait assez l'oreille, car il était lui-même grand amateur des femmes; mais ce qui ne lui plut pas singulièrement, ce fut la circoncision et la privation de viande de porc; la défense de boire du vin l'offusqua surtout. « Boire est le plaisir des Rus» ses, dit-il aux Bolgares, et nous ne pourrions vivre » sans cela. »

Peu après vinrent des Allemands catholiques-romains (3). « Nous venons, lui dirent-ils, de la part » du pape; et ils ajoutèrent : Le pape, qui nous députe » vers toi, te fait dire : Ton pays ressemble au nôtre, » mais non ta religion; car la nôtre, c'est la lumière : » nous craignons Dieu, qui a créé le ciel et la terre, » les étoiles et la lune, et toute créature vivante, » tandis que tes dieux sont de bois. — Qu'ordonne » votre loi? répondit Vladimir.—Nous jeûnons, re» prirent-ils, suivant nos forces; et quand l'un de nous » boit ou mange, il ne le fait qu'en l'honneur de » Dieu, ainsi que l'a dit notre maître saint Paul. — » Retournez chez vous, leur dit Vladimir; nos pères » n'ont pas cru à votre religion. »

Des Juifs qui demeuraient parmi les Khozares apprirent cela, et vinrent à leur tour : « Nous avons en» tendu raconter, dirent-ils, que les Bolgares et les » chrétiens sont venus à toi, et qu'ils ont voulu te » faire adopter leur croyance. Les chrétiens croient à

» celui que nous avons crucifié; nous, au contraire, » ne croyons qu'au vrai Dieu, au Dieu d'Abraham, » d'Isaac et de Jacob.—En quoi consiste votre loi? » leur demanda Vladimir.—Notre loi, reprirent-ils, » prescrit la circoncision, défend la viande de cochon » et de lièvre, et ordonne l'observance religieuse du » samedi.—Où donc est située votre patrie?—A Jé- » rusalem. — Qu'est-ce que Jérusalem? — Dieu s'est » véhémentement fâché contre nos pères; il nous a » dispersés, à cause de nos péchés, dans toutes les » contrées de la terre, et notre pays est tombé en » partage aux chrétiens.—Comment! leur dit Vladi- » mir, vous voulez enseigner les autres, vous que » Dieu a repoussés et qu'il a dispersés! S'il était vrai » que Dieu vous pût aimer, vous et votre loi, il ne » vous eût point dispersés dans les pays étrangers: » voulez-vous donc, par hasard, que nous éprouvions » le même sort? »

Bientôt les Grecs envoyèrent un philosophe à Vladimir: « Nous avons appris, lui dit le philosophe, » que les Bolgares sont venus te trouver pour t'exci- » ter à adopter leur croyance. Leur religion est une » honte en présence du ciel et de la terre, et ils sont » maudits plus qu'aucuns autres hommes, car ils sont » semblables à ceux de Sodome et de Gomorrhe, sur » qui tombèrent des pierres de feu qui les précipitè- » rent dans l'abîme, et les firent rentrer sous terre. » Semblablement viendra le jour redoutable pour » ceux-ci, où Dieu, descendant du ciel sur la terre » pour exercer sa justice, les frappera, eux et tous

» ceux qui vivent ainsi honteusement et loin de lui.
» Or, c'est ce que font ceux qui appellent Mahomet
» prophète.—Vladimir, à ces mots, cracha par terre
» et dit : C'est vraiment une honte! — Nous avons
» aussi appris, continua le philosophe, qu'il t'est
» venu des gens de Rome pour t'endoctriner. La
» croyance de ceux-ci diffère un peu de la nôtre :
» ils disent la messe avec du pain sans levain, qu'ils
» nomment hostie; chose que Dieu n'a point ordon-
» née, car il a, au contraire, prescrit de faire le ser-
» vice de la messe avec du pain levé, qu'il a donné à
» l'apôtre, en disant : *Ceci est mon corps, qui vous*
» *est abandonné;* puis, prenant le calice, il a conti-
» nué : *Ceci est mon sang, le sang du Nouveau Tes-*
» *tament.* Les catholiques de Rome ne pensent pas
» ainsi; aussi ne sont-ils pas de la vraie religion. »

Vladimir prit la parole, et dit : « Il m'est venu
» aussi des Juifs qui m'ont dit : *Les Allemands et*
» *les Grecs croient à celui que nous avons crucifié.*
» —C'est vrai, reprit le philosophe, nous y croyons;
» car les prophètes ont annoncé qu'il naîtrait Dieu;
» d'autres ont prédit qu'il serait crucifié et ense-
» veli, que le troisième jour il ressuciterait pour
» monter au Ciel. Les Juifs tuèrent les prophètes et
» leur donnèrent la couronne du martyre. Cependant
» leur prophétie s'accomplit : Dieu vint sur terre, il
» y fut crucifié; puis, étant ressuscité pour monter
» au Ciel, il leur accorda quarante-six ans pour faire
» pénitence. Mais les Juifs ne se repentirent point, et
» Dieu envoya contre eux les Romains, qui détruisi-

» rent leur ville. Ils furent alors dispersés dans tous
» les pays, et devinrent gens de service chez les autres
» peuples. — Mais, demanda Vladimir, pourquoi
» Dieu descendit-il du ciel pour souffrir de telles
» douleurs?—Si tu veux m'écouter, répondit le phi-
» losophe, je te raconterai tout, depuis le commen-
» cement. — Avec plaisir, reprit Vladimir. » Et le philosophe se mit à raconter tous les faits et gestes de Dieu depuis le commencement du monde jusqu'au septième concile général : il définit la vraie croyance, et fit entrevoir la rémunération future des justes et la punition des impies. Et en même temps il montrait à Vladimir une table sur laquelle était peint le dernier jugement. Puis, lui désignant à droite les justes qui, remplis de joie, entraient dans le paradis, il lui faisait remarquer à gauche les pécheurs qui, pour pénitence, allaient en enfer. Vladimir poussa alors un soupir, et dit : « Heureux ceux qui sont à
» droite, et malheur aux pécheurs qui sont à gauche!
» —Si tu veux, reprit le philosophe, entrer avec les
» justes, qui sont à droite, consens à recevoir le bap-
» tême. » Vladimir réfléchit mûrement, et dit : « J'at-
» tendrai encore un peu. » Car il voulait avant tout être instruit de chaque religion. Cependant il combla le philosophe de présens, et le congédia après beaucoup de témoignages honorables.

En l'année 6495 (987), Vladimir manda ses boyards et les anciens de la ville, et leur dit : « Vous saurez
» que les Bolgares sont venus me trouver et m'ont
» dit : *Adopte notre croyance;* qu'ensuite sont arri-

» vés des Allemands, qui m'ont pareillement fait » valoir leur religion; puis les Juifs, à leur tour, » et enfin, en dernier lieu, les Grecs, qui blâment » toutes les religions, louent exclusivement la leur, » et à l'appui m'ont raconté l'histoire du monde de- » puis sa création. Leurs discours m'ont paru sensés, » et je les ai entendus volontiers, quoique avec sur- » prise. Ils disent qu'une autre vie nous attend, et » que celui qui fait profession de leur foi ressuscitera » après la mort, et ne périra pas pour l'éternité; mais » que celui qui suit une autre croyance doit brûler » éternellement...Que pensez-vous de tout cela?» Les boyards et les anciens répondirent : « Tu sais, prince, » que personne ne parle mal de sa religion; mais » que tous, au contraire, en font l'éloge. Si tu veux » connaître l'exacte vérité, tu as des hommes sages; » envoie-les examiner la croyance de chacun de ces » peuples et la manière dont ils servent Dieu. »

Ce discours plut au prince et à tout le monde. Il choisit donc des hommes prudens et observateurs au nombre de dix, et leur dit : « Allez d'abord chez les » Bolgares, et examinez leur religion. »

Ils y allèrent; mais quand ils furent arrivés et qu'ils eurent vu toutes les choses honteuses du culte des mahométans, et surtout comme ils prient Dieu, la tête couverte, ils revinrent en Russie : « Allez maintenant » en Allemagne, leur dit Vladimir, et donnez votre » attention aux choses de la religion de ce pays-là, » puis après dirigez vos pas vers la Grèce. »

Les députés vinrent donc en Germanie, et exami-

nèrent tout le service divin, puis de là se rendirent à Tzaragrad, et allèrent trouver le tzar. Celui-ci leur ayant demandé le sujet de leur voyage, ils lui dirent l'objet de leur mission. A ce récit le tzar parut fort réjoui, et leur fit aussitôt un grand et honorable accueil. Le lendemain, dès le matin, il envoya quérir le patriarche et lui dit : « Les Russes sont » ici venus pour examiner notre croyance; prépare » donc toutes choses dans l'église et dans le chœur; » toi-même revêts tes ornemens d'évêque afin qu'ils » voient la majesté de notre Dieu. »

A ces mots le patriarche fit appeler ses clercs; il ordonna le service divin comme pour un jour de fête, fit fumer les encensoirs et entonner les cantiques et les chants religieux. On conduisit les Russes à l'église, et l'on eut soin de les placer dans un endroit commode, de telle sorte, qu'en entrant, ils pussent admirer toute la décoration et la beauté magnifique de l'église, les chants et les ornemens du patriarche et des diacres, et, en un mot, la manière dont les Grecs adressent à Dieu leurs prières. A ce spectacle imposant, les députés furent comme transportés, et ne purent assez louer cette façon de servir Dieu.

Les tzars Bazile et Constantin les firent ensuite mander, et leur dirent : « Retournez maintenant dans » votre pays. » Et ils furent congédiés, comblés de présens et de marques d'honneur (4).

De retour en Russie, Vladimir convoqua ses boyards et les anciens de la ville, auxquels il dit : « Nos dé- » putés sont de retour, écoutons ce qu'ils ont vu.

» Voyons, ajouta-t-il en parlant à ceux-ci, dites-nous
» ce que vous avez recueilli. »

Les députés répondirent : « Nous visitâmes en
» premier lieu les Bolgares, et vîmes comme ils font
» dans leurs temples le service de Dieu, la tête cou-
» verte, et sans ceintures; puis après des révérences,
» ils s'asseyent, regardant de côté et d'autre comme
» des insensés. Il n'y a aucun plaisir à les voir; il rè-
» gne autour d'eux une insupportable puanteur, et
» tout y cause de l'ennui; en un mot, leur religion
» n'est pas belle. Nous allâmes de là chez les Alle-
» mands : nous vîmes leurs églises et leur manière de
» prier; mais il n'y a là non plus ni ornemens ni beauté.
» Enfin nous arrivâmes chez les Grecs : on nous con-
» duisit dans les lieux où se célèbre le service divin :
» nous ne savons pas trop si nous n'étions pas dans le
» ciel; car, en vérité, sur la terre il est impossible de
» trouver tant de richesse et de magnificence. Nous
» ne pourrions vous raconter ce que nous avons vu :
» tout ce que nous pouvons croire, c'est que vraisem-
» blablement on se trouve là en présence de Dieu, et
» que le service divin des autres pays y est totalement
» éclipsé. Nous n'oublierons jamais tant de grandeur.
» Quiconque a goûté d'un si doux spectacle, ne
» trouvera plus nulle part rien qui lui plaise; aussi ne
» voulons-nous plus demeurer ici. »

Les boyards alors prirent la parole, et dirent : « Si
» la religion grecque eût été mauvaise, ton aïeule
» Olga, la plus sage des mortels, ne l'eût pas adoptée.
» — Où voulez-vous donc recevoir le baptême? dit

» Vladimir. — Où tu voudras toi-même, » répondirent-ils.

Or advint que dans le courant de l'année suivante, l'an 6496 (988), Vladimir, avec son armée, fit une irruption sur Kherson. Les habitans s'enfermèrent dans les murs de leur ville, et Vladimir établit son camp de chaque côté, proche du Limen, à-peu-près à la portée du trait de ladite ville. Les assiégés se défendirent vaillamment. Cependant Vladimir pressant toujours le siége, ils commencèrent à perdre courage; lors il leur fit dire : « Si vous ne vous ren» dez pas, je jure, que, s'il le faut, je resterai trois » ans ici. » Les assiégés ne firent nul cas de la menace. Vladimir lors fit prendre les armes à ses soldats, et ordonna l'assaut; mais tandis qu'ils livraient cet assaut, les Khersonésiens, ayant pratiqué une issue dans les fossés, en enlevèrent la terre que les assiégeans y jetaient pour les combler, puis la portèrent et repoussèrent par la ville; et plus les Russes en jetaient dans les fossés, plus les assiégés en enlevaient.

Mais cependant que Vladimir assiégeait Kherson et pressait ses habitans, voilà qu'un certain Anasthase projeta sur le camp ennemi une flèche portant cet avis : « Tu peux arrêter ou détourner le courant » des sources qui sont derrière toi vers l'est; c'est de » là que nous viennent les eaux de la ville. » A cette nouvelle Vladimir éleva les yeux au ciel, et s'écria: » Si c'est vrai, je promets de recevoir ici le baptême! »

Et de suite il donna l'ordre de boucher les conduits et de détourner l'eau. Bientôt les assiégés, ex-

ténués et mourant de soif, se rendirent, et Vladimir avec les siens, fit son entrée dans la ville.

Incontinent Vladimir envoya message aux tzars Basile et Constantin, avec ces mots : « J'ai emporté » une de vos plus célèbres villes ; mais comme j'en» tends dire que vous avez une sœur non encore » pourvue, je vous fais à savoir que je la veux épou» ser ; et que, s'il vous prend fantaisie de me la » refuser, j'en agirai à l'égard de votre propre capi» tale comme à l'égard de Kherson. »

A cette nouvelle, les deux tzars (5) furent tout ébahis ; cependant ils répondirent : « Il n'est aucune» ment permis à des chrétiens de contracter mariage » avec des païens ; fais-toi baptiser, adopte notre foi, » et tu pourras obtenir notre sœur, et bien plus avec » elle la couronne céleste ; que si tu ne le veux pas, » sache que nous ne la donnerons pas à un idolâtre. »

Vladimir, aussitôt cette réponse, dit aux ambassadeurs des tzars : « Allez assurer votre maître que je » veux recevoir le baptême ; car j'ai déjà fait con» naissance avec votre religion, qui me plaît ; j'aime » et votre croyance et votre manière de servir Dieu, » si toutefois ce que m'en ont rapporté mes commis» saires est vrai. »

Les tzars ayant ouï cette déclaration, s'en réjouirent beaucoup, et admonestèrent leur sœur Anne, afin qu'elle épousât Vladimir : « Fais-toi donc bap» tiser, firent-ils encore dire à Vladimir, et nous t'en» verrons notre sœur. » Mais Vladimir leur répondit : « Venez vous-mêmes avec elle ici, et me baptisez. »

Et les tzars y consentirent, et voulurent lui envoyer leur sœur, accompagnée de personnages marquans et de gens d'église. Mais la princesse hésitait d'aller parmi les païens : « Non, dit-elle, j'aime mieux mourir » ici. — Mais, dirent ses frères, peut-être introdui- » ras-tu le vrai Dieu dans ce pays de la Russie, et » délivreras-tu le nôtre d'une terrible guerre. Déjà ne » sais-tu point tout le mal qu'ont fait les Russes aux » Grecs? Et si tu ne vas pas avec eux, n'agiront-ils » pas encore de même à notre égard? » Enfin, après beaucoup d'efforts et de prières, ils parvinrent à l'émouvoir.

La princesse, alors, non sans toutefois force larmes, et après avoir embrassé ses parens et amis, se rendit à bord d'un vaisseau, et se mit sous voile. Et étant arrivée dans le Khersonèse, les habitans de ce pays allèrent au-devant d'elle, lui firent bon accueil, l'accompagnèrent à la ville, et la conduisirent au palais. Or, par une volonté de la Providence, il advint qu'en ce temps-là Vladimir eut mal aux yeux tellement qu'il n'y pouvait rien voir : et il se lamentait et ne savait que faire. La princesse ayant appris son mal, lui envoya message avec ces mots : « Si tu veux avoir » soulagement, fais-toi donc baptiser, sinon tu n'en » seras jamais délivré. — Si, en effet, dit Vladimir, » je dois être guéri par ce moyen, c'est que le Dieu » des chrétiens est vraiment grand. » Et il donna commandement qu'on le baptisât. Ce fut l'évêque de Kherson, assisté des gens d'église que la princesse avait amenés avec elle, qui lui conféra le baptême.

Et tandis que ledit évêque lui imposait les mains, ses yeux s'ouvrirent. Vladimir, réfléchissant comme il avait été inopinément guéri, prit Dieu en grande estime, et dit : « C'est à cette heure que je connais » le vrai Dieu (6) ! »

Et lorsque les Russes virent cela, beaucoup se firent baptiser. Le baptême de Vladimir eut lieu dans l'église de la sainte Mère de Dieu, à Kherson, située au milieu de la ville, sur la place du marché. C'est là, près de l'église, du côté de l'autel, qu'on voit encore aujourd'hui le palais de Vladimir et celui de la princesse.

Incontinent après le baptême, l'évêque amena la princesse pour l'autre cérémonie, celle des épousailles (7).

Quelques personnes qui n'ont point eu parfaite connaissance de la chose, ont publié faussement que Vladimir s'était fait baptiser à Kiew, quelques-unes à Vassiliew, et d'autres ailleurs encore.

Au demeurant, sitôt qu'il fut baptisé, ce prince vécut suivant la religion chrétienne. Il emmena avec lui la tzarine, cet Anasthase dont ci-haut nous avons parlé; des prêtres de Kherson, les reliques de saint Clément et de son disciple Phiva, comme aussi des vases et des encensoirs, ainsi que des images; le tout pour son salut. Il fit aussi édifier une église dans Kherson, sur la montagne, avec la terre que les habitans avaient amoncelée au sein de la ville durant le siége qu'il en fit, laquelle église on peut encore voir de nos jours. Il prit avec lui deux idoles d'airain et quatre chevaux de métal, qui sont aujourd'hui

derrière l'église de la sainte Mère de Dieu, et que les ignorans croient faits de marbre. Et pour dot de la tzarine et en son honneur, il reçut des Grecs la ville de Kherson (8). Après quoi il revint à Kiew, où étant arrivé, il fit renverser les images des faux dieux, qui furent, les unes mises en pièces et morceaux, les autres jetées au feu et brûlées.

Quant à l'idole de Péroune, il commanda qu'on l'attachât à la queue d'un cheval, et qu'elle fût traînée par les montagnes du Boritschew et du Rutchaï; et durant ce trajet, douze hommes, montés dessus, la flagellaient de verges et l'injuriaient de paroles. Toutefois Vladimir n'en agit point de la sorte, comme aucuns pourraient penser, pour que ces statues faites de bois le ressentissent, mais par pur mépris du démon, qui avait à ce point égaré les hommes, et pour que, par semblable affront, il reçût lui-même la rémunération méritée. Mais au moment où l'on entraîna l'image de Péroune du Rutchaï dans le Dniéper, les incrédules commencèrent à pleurer et gémir, car ceux-là n'avaient pas reçu le baptême. Ce nonobstant, arrivée sur les bords du fleuve, elle y fut précipitée, et Vladimir, à l'endroit même, plaça des gardes avec l'ordre suivant : « Si l'idole revient au rivage, » vous la repousserez jusqu'à ce qu'elle ait passé les » cataractes, après quoi vous pourrez l'abandonner. » Ainsi firent les sentinelles, attentifs à repousser l'idole jusqu'au passage des cataractes, d'où elle fut par le vent entraînée dans une baie qui de nos jours s'appelle encore la *Baie-Péroune*.

Après quoi Vladimir fit crier par toute la ville : « Celui qui, demain dès le matin, ne paraîtra pas au » bord du fleuve, riche ou pauvre, mendiant ou » journalier, sera considéré comme rebelle, et traité » comme tel (9). »

Les habitans ayant ouï telle menace, vinrent sans retard, disant : « Si le baptême n'était avantageux, nos » princes et nos boyards ne l'eussent point accepté. »

Le lendemain donc, Vladimir, accompagné des prêtres, de la tzarine et de ceux de Kherson, se rendirent au Dniéper, où vint aussi une foule innombrable d'hommes qui entrèrent dans l'eau, les uns jusqu'au cou, les autres jusqu'à la poitrine. Les enfans, restés sur la rive, furent couverts d'eau ; ceux-ci étaient plongés dans le fleuve, d'autres nageaient çà et là, tandis que les prêtres lisaient les prières. Et cela formait un spectacle grandement curieux et beau à voir. Enfin, quand tout ce peuple fut baptisé, chacun s'en retourna chez soi (10).

Alors Vladimir fut merveilleusement satisfait de penser que tous ses gens connaissaient enfin le vrai Dieu ; il éleva les yeux au Ciel, et s'écria : « Grand » Dieu ! créateur du ciel et de la terre, jette les re- » gards sur ton nouveau peuple, et fais, Seigneur, » qu'il te reconnaisse pour le vrai Dieu, comme le » font les autres pays chrétiens ; affermis-le dans cette » juste et raisonnable croyance ; pour moi, Seigneur, » défends-moi contre l'ennemi qui me combat, afin » que je puisse en ton nom et par ta puissance l'em- » porter sur ses traits, malices et méchancetés ! »

Après cette prière, Vladimir fit édifier une église à l'endroit où précédemment on voyait l'image des faux dieux. L'église de Saint-Basile fut élevée sur la montagne où se trouvait naguère Péroune et les autres dieux, auxquels lui et son peuple avaient sacrifié. Il fit également élever dans les autres villes des églises où il envoya des prêtres; et il n'y eut point de ville, de bourg ni de village où le peuple ne fût amené à la foi par le baptême. Puis il choisit les enfans des personnes distinguées, qu'il fit instruire, et auxquels on apprit à écrire : mais les mères pleuraient sur leurs enfans comme s'ils allaient mourir, car elles n'étaient pas encore affermies dans la foi.

C'est ainsi que furent éclairés Vladimir, ses fils et le peuple russe. Or, Vladimir avait douze fils, savoir : Viatcheslaw, Isiaslaw, Sviatopolk, Iaroslaw, Vsevolod, Sviatoslaw, Mstislaw, Boris, Glieb, Stanislaw, Posvid et Sudislaw. Il établit Viatcheslaw à Novgorod; Isiaslaw à Polostk; Sviatopolk à Tourow; Iaroslaw à Rostow; Glieb à Mourom; Sviatoslaw chez les Drevliens; Vsevolod à Vladimir; Mstislaw à Tmoutorokan, et puis dit : « Il ne convient pas qu'il y ait » si peu de villes autour de Kiew. » Et il commença à bâtir les villes de Desna, Vstri, Trubetch, Sula et Stugna; puis il choisit les meilleurs des Slaves, des Krivitches, des Tchoudes et des Viatitches, dont il peupla ces villes, qui devinrent des barrières contre les Petchenègues, avec lesquels il était en guerre, et qu'il vainquit plusieurs fois.

Puis en l'année 6439 (989), comme Vladimir vivait

selon la loi chrétienne (11), il songea à construire une église en l'honneur de la Sainte-Vierge Marie. A cette fin il envoya en Grèce quérir des architectes, puis commença à édifier; et quand il eut achevé cette église, il l'orna de plusieurs belles images, y établit Anasthase du Khersonèse, auquel il adjoignit quelques autres prêtres aussi Khersonésiens, pour y servir Dieu convenablement; en outre il abandonna à l'église les images, les vases et les croix qu'il avait apportées de Kherson.

Durant l'année 6498 (990), il jeta les fondemens de Biélogorod, qu'il peupla de sujets pris en d'autres villes; il y fit venir des Drevliens, un grand nombre d'individus, et y demeura souvent lui-même, car il aimait fort cette ville.

Durant les années 6499, 6500 et 6501 (de 991 à 93), Vladimir eut la guerre avec les Chrovates; mais à peine eut-il terminé cette guerre, que les Petchenègues arrivèrent du côté de la Soula.

Vladimir marcha au-devant d'eux, et les rencontra non loin des bords de la Troubége, où se voit aujourd'hui Péréiaslavle. Ce prince campa d'un côté et les Petchenègues de l'autre, de telle sorte que, ni de çà ni de là, nul n'osait avancer. Pourtant, le prince des Petchenègues s'approcha de la rive, et cria à Vladimir : « Ordonne qu'un de tes guerriers se présente, j'en ferai avancer un des miens, et ils combattront l'un l'autre; et si l'homme de ton pays l'emporte, nous, Petchenègues, serons trois années sans te faire la guerre; si c'est le nôtre qui triom-

» phe, alors nous te ferons, durant les trois années, » une guerre sans merci. »

Vladimir, de retour à son camp, envoya son héraut parmi ses guerriers, et celui-ci se mit à crier : « Se » trouve-t-il quelqu'un qui veuille d'un combat à ou» trance avec un Petchenègue? » Mais nul n'acceptait. Cependant, dès le matin, les Petchenègues amenèrent leur champion, tandis que de notre côté personne ne bougeait, ce dont Vladimir se trouvait grandement fâché; et de rechef il envoya faire le cri parmi ses soldats. A la fin, se présente un vieillard, qui lui dit : « Je suis venu à la guerre avec quatre » de mes fils; mais j'ai laissé à la maison mon plus » jeune, qui, depuis son enfance jusqu'à ce jour, n'a » encore trouvé personne qui ait pu le terrasser. Un » jour qu'il tenait une peau de bœuf, et que je le » grondais, il se fâcha contre moi, et, dans sa colère, » il déchira la peau en deux. »

A ce récit, le prince, plein d'espérance, envoya quérir le jeune garçon, qui dès son arrivée confirma les paroles de son père : « Prince, dit-il ensuite, je » ne connais pas mes forces; fais-les moi éprouver : » est-il ici un fort et puissant bœuf? » On amena aussitôt devant lui un bœuf d'une force extraordinaire, que le prince fit irriter au moyen d'un fer rouge, puis on le lâcha dans l'arène. Incontinent le bœuf s'élance sur le jeune garçon; mais celui-ci, l'arrêtant d'une main, lui arrache, de l'autre, un aussi gros morceau de chair qu'il en peut saisir. A cette vue Vladimir s'écrie : « Allons, tu peux combattre à ou-

» trance ! » Et dès le matin les Petchenègues vinrent, et commencèrent de rechef à crier : « N'avez-vous » point enfin votre champion? Le nôtre est prêt. » Or Vladimir avait fait passer la nuit sous les armes.

Les champions s'avancèrent sur la rive du fleuve; le Petchenègue était pour la taille un véritable géant, et pour la figure horrible à voir. Quand le champion de Vladimir parut, le Petchenègue l'ayant aperçu, se prit à rire, car près de lui ce n'était rien. Au demeurant, on fit entre les deux armées un champclos, et les deux champions marchèrent l'un contre l'autre, et s'empoignèrent à bras-le-corps. C'est alors que le Russe étouffa contre sa poitrine le géant son ennemi, et le jeta raide-mort sur la place. Incontinent les Petchenègues poussèrent d'effroyables cris, et se prirent à fuir. Mais les Russes les poursuivirent, et les mirent en pièces. Après cette victoire, Vladimir, plein de joie, éleva une ville à l'endroit même du duel, et lui donna le nom de Péréiaslavle (12), qui était celui du jeune athlète; bien plus, il le fit, lui et son père, ses grands-officiers, et s'en revint à Kiew couvert de gloire et d'honneur.

De 6502 à 6504 (994 à 996), Vladimir voyant son église achevée, entra dedans, puis y fit la prière qui suit : « Mon Dieu! du haut du ciel, où tu siéges, » daigne descendre en cette vigne, toi, par qui nos » cœurs furent amenés à la raison, afin que nous te » reconnaissions toujours pour le vrai Dieu. Jette un » regard sur ce temple, que ton indigne esclave a » édifié en l'honneur et nom de ta Mère, la bonne

» Vierge Marie, qui t'a conçu; daigne, en l'honneur et » par l'intercession de cette très-chaste Vierge, exaucer » ceux qui viendront ici t'invoquer! » Après sa prière, il ajouta : « Maintenant, je donne à cette église de » Sainte-Marie la dixième partie de tous mes biens et » de toutes mes villes. » Puis il en fit placer dans ladite église le serment écrit, et dit : « Que celui qui » violera cette disposition soit maudit! » Et il paya la dîme à Anasthase-le-Khersonésien ([13]). Puis il invita à une grande fête tous ses boyards et les anciens de la ville, et fit distribuer de grandes aumônes aux pauvres.

Cependant les Petchenègues ne tardèrent pas à revenir; ils se montrèrent devant Vassiliew. Vladimir aussitôt marcha contre eux avec un petit nombre de troupes; mais quand on en fut venu aux mains, ce prince ne put long-temps résister; il prit la fuite, et se mit à couvert sous un certain pont, à l'aide duquel il put à grand'peine se cacher aux ennemis. C'est alors qu'il fit le vœu d'édifier, quand le combat serait fini, une église en l'honneur de la Transfiguration de Jésus, dont, en effet, ce jour-là était l'anniversaire. Et, selon sa promesse, Vladimir ayant échappé au péril, fit construire l'église, et célébra une grande fête. A cette occasion, il donna l'ordre qu'on apprêtât trois cents tonneaux d'hydromel, et convia au banquet ses boyards et possadniks (qui étaient restés à la ville), ainsi que les anciens de toutes les villes, et une infinité d'autres personnes. Quant aux pauvres, il leur fit distribuer 300 grivnas. Quelque temps après cette fête, qui dura huit jours, arriva encore la fête de

l'Assomption de la Vierge Marie, pour laquelle, de rechef, Vladimir fit faire de grandes réjouissances, où fut conviée grande multitude de peuple. Lors, réfléchissant que tant de gens étaient chrétiens, Vladimir manifesta sa joie, et bénit le Seigneur. Au demeurant, il établit de semblables fêtes pour les années suivantes, afin de prouver son respect pour la parole de de Dieu. En effet, il avait souvent entendu dire « : Heu» reux sont les miséricordieux, car il leur sera fait » miséricorde! » et puis : « Vendez vos biens, et do» tez les pauvres..... N'amassez trésors sur la terre, » car la rouille et les vers peuvent les ronger, et les » larrons les prendre : mais amassez trésors dans le Ciel, » où ne sont ni rouille ni vers qui rongent, ni larrons » qui dérobent; » car, ainsi que dit David : « Bienheu» reux celui qui a pitié des autres, et leur vient en » aide! » et Salomon : « Qui donne aux pauvres donne » à Dieu. »

Quand donc, ai-je dit, Vladimir entendait ces paroles ou de semblables, alors il laissait approcher les pauvres et indigens jusqu'en la cour palatiale, et leur faisait copieusement distribuer nourriture, boisson et fourrure. Bien plus, comme les malades et nécessiteux ne pouvaient arriver au palais, il faisait charger des voitures de pain, viande, poisson, avec force légumes et fruits; il y joignait des vases remplis d'hydromel et de kvass (14); et les voitures ainsi chargées étaient menées par la ville par des gens qui criaient : « Où sont les malades mendians ou tels autres qui ne » peuvent marcher? » Et de suite on leur distribuait

le nécessaire. Cette distribution au peuple se renouvelait chaque semaine; il faisait dresser des tables dans les gridnitza du palais, où venaient s'asseoir ses boyards et gridni, les sotniks, désiatski et autres personnages de distinction, qu'il fût présent ou non; et à ces tables tout se trouvait en abondance, la chair de bétail comme celle de gibier.

Or, un jour qu'on s'était un peu enivré, quelques-uns se prirent à murmurer contre le prince, et à dire : « Est-il donc beau nous voir manger ainsi avec des » cuillers de bois, et non, comme il conviendrait, » avec des cuillers d'argent? » Vladimir ayant entendu cette plainte, fit faire des cuillers d'argent pour sa compagnie; « car, disait-il, on n'acquiert pas tou- » jours des amis avec l'or et l'argent; mais avec des amis » on acquiert l'un et l'autre : c'est du moins ainsi » que mon père et mon aïeul en ont agi. »

Voilà comme Vladimir aimait son peuple; il le consultait fréquemment pour le bien de l'Etat, les choses de la guerre, et même pour les lois du pays. Quant à l'extérieur, il vivait en bonne intelligence avec les princes ses voisins, Boleslas le Lithuanien, Stéphane le Ougre et Andronik de Bohême : il existait entre eux paix et amitié.

Vladimir avait donc la crainte de Dieu. Cependant, le nombre des larrons et voleurs de grand chemin s'augmentait grandement. Les évêques vinrent, à ce sujet, trouver Vladimir, et lui dirent: « Les voleurs et » larrons se sont étrangement multipliés : pourquoi » ne les point châtier? — Je craindrais, dit-il, de

» commettre un péché. — Mais, dirent les évêques, » Dieu t'a placé pour châtier les méchans et récom- » penser les bons; ainsi la poursuite et le châtiment » des larrons t'appartiennent. » Vladimir alors exauça le vœu de ses sujets, et commença à pourchasser les larrons. « Il y a autre chose à faire, dirent les évê- » ques et anciens de Vladimir : tu as un peuple guer- » rier et nombreux; donne-lui des armes et des che- » vaux. — J'y consens, » dit Vladimir. Et il suivit l'exemple de son père et de son aïeul.

En l'année 6503 (995), Vladimir partit pour Novgorod avec l'élite de ses troupes (car il avait en tout temps une grande armée), et marcha à l'encontre des Petchenègues; mais ceux-ci, apprenant que le prince était absent, s'en vinrent aussitôt bloquer Biélogorod. Ils empêchèrent les habitans de communiquer avec le dehors, et bientôt parmi eux se fit sentir une horrible disette. Vladimir étant, comme nous avons dit, éloigné, ne pouvait leur être d'aucun secours. Les Petchenègues continuèrent à presser de plus en plus la ville, et la famine s'y accrut au point que les habitans prirent conseil entre eux, et se dirent : « Nous » voilà réduits à telle extrémité que sous peu de temps » nous allons mourir de faim! Nous ne pouvons es- » pérer aucun secours du prince. Voulons-nous donc » mourir? Ne vaut-il pas mieux se rendre à ces Pet- » chenègues, qui peuvent, par fortune, nous laisser » la vie? Le pire sera qu'ils nous tuent; mais évite- » rons-nous de mourir de faim. » D'accord sur ce point, ils allaient incontinent se rendre.

Or il y avait un certain vieillard qui n'avait point assisté à cette délibération. Il demanda néanmoins : « Qu'ont-ils résolu ? » On lui répondit que le lendemain au matin on se voulait rendre aux Petchenègues. A ce récit il envoya aussitôt quérir les anciens de la ville, et dit : « J'ai entendu que vous avez résolu de vous » rendre ! — Le peuple ne peut davantage endurer la » faim. — Eh bien ! écoutez ceci : Ne rendez pas la » ville avant trois jours, et faites ce que je vous dirai. » On accepta la proposition ; lors il dit : « Que chacun » emplisse sa main, soit d'avoine, soit de froment, » soit de son. » Ceci fait, il donna commandement aux femmes de mettre le tout en fermentation, afin de le réduire en bouillon, puis de creuser une fosse et d'y placer une cuve remplie de cette pâte fermentée. En outre il fit creuser une seconde fosse où l'on mit une autre cuve dans laquelle il commanda de verser du miel. Lors on alla à la cave de Vladimir, où, par fortune, on trouva, caché sous terre, un tonneau rempli de miel. Le vieillard fit délayer ce miel dans de l'eau et verser le tout dans la cuve qui se trouvait dans la seconde fosse.

Puis le lendemain, dès le matin, il envoya porter aux Petchenègues ce message : « Choisissez parmi » nous des otages, et envoyez en notre ville dix » hommes d'entre vous pour y voir certaine chose. » Les Petchenègues se réjouissent et s'imaginent déjà que l'on veut se rendre ; ils prennent des otages et députent les meilleurs de la nation, en leur donnant la charge d'aller à Biélogorod. Quand donc ces députés

furent venus : « Pourquoi, leur dirent les habitans, » vous fatiguer inutilement? Pensez-vous donc nous » contraindre? Vous resteriez-là dix années durant, » que vous n'y parviendriez pas; car nous tirons de » la terre une nourriture plus que suffisante, chose » que, si vous ne croyez, vous pouvez voir de vos » propres yeux. » Lors on découvrit devant eux la fosse où se trouvait la fermentation : il en fut tiré un seau, que l'on mit ensuite sur le feu pour le réduire en bouillon. Après quoi l'on conduisit les députés à l'autre fosse, où quelqu'un ayant puisé du miel délayé avec de l'eau, commença par le goûter, puis l'offrit aux Petchenègues, qui ne purent assez se récrier : « Notre prince, disaient-ils, ne voudra pas le » croire, à moins que lui-même n'en goûte. » Lors on emplit un vase de la fermentation, puis un autre du miel délayé, et le tout fut donné aux Petchenègues. A leur retour, ayant fait le récit de ce qu'ils avaient vu, le prince petchenègue fit cuire et goûta ce mets. Enfin, il fut si surpris, qu'après avoir repris ses otages, il fit lever le siége et décampa.

De 6506 à 6508, mourut Malfrida; c'est aussi vers la même époque que la princesse Rognéda, mère d'Iaroslaw, alla de vie à trépas.

En l'an 6509 (1001) arriva la mort d'Isiaslaw, père de Briatscheslaw et fils de Vladimir.

De 6510 à 6511 mourut Vseslaw, fils d'Isiaslaw et petit-fils de Vladimir.

De 6512 à 6515, des images de saints furent apportées en l'église de la sainte Mère de Dieu.

De 6516 à 6519 (1007 à 1011), alla de vie à trépas la princesse Anne, épouse du tzar Vladimir (15).

De 6520 à 6522, Iaroslaw, comme prince de Novgorod, avait à payer à Kiew un tribut de deux mille grivnas : déjà les principaux et possadniks de la ville en avaient payé mille, quand Iaroslaw refusa de payer le surplus; à cette nouvelle Vladimir s'écria: « Qu'on » prépare les chemins et qu'on jette les ponts! » Il voulait aller châtier son fils Iaroslaw.

L'an 6523 (1015), comme Vladimir était en projet de tirer raison de son fils, celui-ci envoya au-delà des mers demander secours chez les Varègues, car il redoutait la colère de son père. Mais Dieu ne permit pas que le diable eût la joie de voir le fils armé contre le père : Vladimir tomba malade. Or, en ce temps les Petchenègues venaient de faire irruption en Russie, et Vladimir avait envoyé à leur poursuite son fils Boris, qui se trouvait alors auprès de son père, attendu sa maladie. L'état de Vladimir empira tellement, qu'il mourut le quinzième jour de juillet. Sa mort arriva à Bérestow; mais comme Sviatopolk se trouvait à Kiew, on en voulut faire secret. Durant la nuit quelques-uns brisèrent le plancher de l'antichambre, puis on enveloppa le cadavre d'un tapis; on le descendit par le moyen de cordes; ensuite, ayant été porté sur un traîneau, il fut mené en l'église de notre très-aimée Sainte-Vierge, église qu'il avait lui-même fait édifier.

Mais dès que la nouvelle de la mort de Vladimir fut répandue, une grande foule de peuple accourut

verser des larmes sur lui : les boyards le regrettaient comme le vrai protecteur du pays, et les pauvres comme leur père nourricier. On plaça son corps dans un cercueil de marbre, et il fut enseveli au milieu des gémissemens et des larmes de son peuple (16).

NOTES.

---

(1) Karamsin change en cet endroit le récit de Nestor. Il ne croit sans doute pas au miracle : « A ce discours du Varègue, dit-il, le peu» ple, dans le délire de la fureur, égorge à-la-fois et le père et le fils, » qui furent ainsi les premiers et les derniers martyrs du christianisme » à Kiew. Notre Eglise les a mis au rang des saints, sous les noms de » Jean et de Théodore. » (*Histoire de Russie,* tom. 1, p. 255.)

(2) Dobrinia pensait sans doute que des hommes riches ont plus de motifs et plus de moyens de se défendre que ceux qui n'ont rien ou peu de chose.

(3) *Allemands,* en russe, *nemez, nemzi, nemtschin.* Nous avons dit ailleurs, au mot *slave*, que les Russes, ne comprenant pas les peuples qui les avoisinaient, les avaient appelés du nom général *niemtsi* (*niémié*), c'est-à-dire muets, tandis qu'eux-mêmes ils se nommaient *sloveni,* parleurs. C'est vraisemblablement par un motif analogue que les Grecs et les Romains donnaient le nom de *barbares* aux peuples exclus de leur civilisation, et dont ils méprisaient la langue. Ovide, exilé chez les Sarmates, écrivait :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

Toutefois, si le mot russe *niem* signifie réellement *muet,* il n'en est pas moins vrai que, comme désignation de peuple, il semble n'avoir autrefois indiqué que l'idée d'*étranger.* Les Mogols, les premiers, suivant les apparences, en firent usage et l'imposèrent aux Tatars, qui le donnèrent aux Turcs, ceux-ci aux Slaves, qui, à leur tour, l'appliquèrent à tous les autres peuples. Anne Comnène appelle les Varègues γεμιτξυσ. D'un autre côté, les Samoyèdes appellent une vache *niam dota,* bête étrangère, et l'étain *chup nemen*, métal étranger.

(4) L'authenticité de cette ambassade russe à Constantinople est attestée par un vieux manuscrit grec conservé à la bibliothèque royale de Paris. La seule différence qu'il y ait, est dans le surnom de l'empereur Basile, qui régnait alors, et qui y est appelé *le Macédonien,* au lieu de *Porphyrogenète*.

(5) El-Mack raconte que l'empereur Basile, craignant les progrès du rebelle Phocas, qui alors osait lui disputer la couronne, envoya demander des troupes au prince russe, qui avait d'abord été son ennemi; que, pour ce service, le prince avait demandé la main de la princesse Anne, et avait consenti à se faire chrétien. (*Hist. saracenica*, pag. 252. — *Voyez*, dans Bandouri, *animadversiones in Const. Porphyr.*, t. II; pag. 122 et suiv. Nous n'avons pas le commencement de ce fragment): « Le prince russe, dit l'auteur, afin de mieux connaître la religion chré» tienne, envoya des ambassadeurs à Rome. Ils examinèrent avec beau» coup de curiosité les ornemens des temples, et s'efforcèrent de con» naître tout ce qui a rapport au service divin. Ils y virent aussi le pa» triarche de Rome appelé le *pape*; et, après en avoir reçu de plus am» ples instructions, ils retournèrent dans leur patrie, où ils rendirent » compte de leur mission à leur prince, qu'ils tâchèrent de convertir à » la religion latine. Mais les boyards du prince, surtout ceux qui lui » avaient donné le conseil d'examiner les diverses religions, lui dirent : » Non, seigneur, il faut auparavant connaître la religion des Grecs. On » dit que Constantinople est encore plus illustre que Rome; envoyez-y » les mêmes hommes, et nous choisirons alors la meilleure de ces deux » religions chrétiennes. Le sage prince expédia à Constantinople les » quatre hommes susdits; ils exposèrent à l'empereur Basile le Macédo» nien, qui régnait alors sur la Grèce, la cause de leur voyage. Ce prince » se fit un plaisir de les confier à quelques gens instruits, qui leur mon» trèrent les curiosités de la ville, et répondirent à leurs questions. Les » Russes arrivèrent enfin dans la célèbre église de Sainte-Sophie, au » moment où l'on y célébrait un service solennel. J'ignore si ce fut le » jour de Saint-Jean-Chrysostôme, ou celui de l'Assomption de la Sainte» Vierge. Les ambassadeurs considérèrent avec curiosité le temple et les » cérémonies religieuses. La multitude des lumières et le chant des » hymnes saintes les saisirent d'étonnement. Ayant entendu, après vê» pres et matines, la Lithurgie, les Russes voulurent savoir ce que signi» fiait *la petite et la grande entrée* (ἡ μικρα και ἡ μεγαλη εισοδος); pour» quoi les diacres et sous-diacres sortent du sanctuaire avec des flam» beaux, et pourquoi le peuple tombait à genoux en s'écriant : *Kyrie » eleison!* Les païens regardaient tout cela avec indifférence, quoique » avec attention. Mais le Dieu de miséricorde leur dessilla les yeux, afin » qu'ils vissent un grand miracle, et qu'ils connussent la vérité..... Eton» nés de ce phénomène extraordinaire, ils prirent leurs guides par la » main, et leur dirent : Tout était ici effrayant et majestueux; mais ce » que nous venons d'apercevoir est surnaturel. Nous avons vu de jeunes » hommes ailés, vêtus de robes éclatantes, qui, sans toucher à terre,

» chantaient dans les airs : *Sanctus! sanctus! sanctus!* et c'est ce qui » nous a le plus surpris. — Comme vous ignorez tous les mystères du » christianisme, leur répondirent les guides, vous ne savez pas que les » anges eux-mêmes descendent du Ciel, et se mêlent à nos prêtres pour » célébrer le service divin. — Vous dites vrai, répliquèrent les Russes; » nous n'avons pas besoin d'autres preuves, car nous avons tout vu de » nos propres yeux. Renvoyez-nous dans notre patrie, afin que nous » rapportions tout ceci à notre prince. » De retour en Russie, ils dirent » à leur souverain : « On nous a montré bien de la magnificence à Rome, » mais ce que nous avons vu à Constantinople met l'esprit humain hors » de lui, etc. » L'auteur ajoute encore que l'empereur grec envoya au prince russe un évêque avec deux aides, nommés Cyrille et Athanase, qui inventèrent pour les Russes trente-cinq nouvelles lettres.

(6) « Il ne fut pas plutôt sorti des fonts qu'il recouvra la vue, et il re- » mercia Dieu par un cantique qu'il composa sur-le-champ. » (*Lomon.*)

(7) Les historiens byzantins, arabes et allemands parlent du mariage de Vladimir avec Anne, sœur de l'empereur Basile. (*Mem. popul.*, t. 2, p. 25. — Herbelot, *Bibl. orient.*, tom. 3, p. 137. — Dittmar, contemporain de Vladimir, *Chron.*, lib. 7.)

(8) Karamsin, que nous aimons le plus à citer, car ses études sur l'histoire de son pays ont de la profondeur et de la justesse, ne traduit pourtant pas toujours Nestor avec fidélité. Voici, par exemple, ce qu'il dit à propos de Kherson : « Vladimir, fidèle à sa promesse, envoya aux » empereurs une partie de ses troupes, et fit plus, car il renonça à sa » conquête, rendit cette ville aux empereurs grecs, *afin de leur prou-* » *ver sa reconnaissance pour la main de leur sœur*. »

(9) « Vladimir, dit bénévolement Karamsin, ne voulut point, *à ce qu'il* » *paraît*, tyranniser les consciences. » Il ne s'agit alors que de s'entendre sur les mots.

(10) C'est vraisemblablement à cette époque qu'il faut rapporter la guerre que Vladimir eut à soutenir contre Eric, prince de Norvége, dont parle en ces termes l'Islandais Strouleson, dans ses Annales :

« Astride et Olof s'étant embarqués pour la Russie, furent pris par » des pirates qui les séparèrent. Sigourd, envoyé par Vladimir en Es- » landie pour y lever des impôts, y rencontra son neveu, le racheta de » la captivité, et l'amena dans la capitale. Quelque temps après, le jeune » Olof rencontra un des brigands qui avaient pris le vaisseau d'Astride » sur la mer Baltique, et lui coupa la tête d'un coup de hache. Afin de » sauver son neveu, Sigourd le conduisit vers Arlogie, épouse de Vladi- » mir, et lui demanda sa protection. La princesse prit le parti du prince,

» fit disperser le peuple qui s'était rassemblé pour chercher le meur-
» trier, et la mère d'Olof paya une amende aux parens du mort. *Aucun étranger ne pouvait alors demeurer en Russie sans une permission expresse du souverain.* La princesse obtint cette permission pour Olof, » et acheva son éducation. Il étudia avec beaucoup d'application l'art » militaire, et mérita la confiance de Vladimir, qui lui conféra le commandement de ses troupes sur les frontières. Mais les boyards, jaloux, » persuadèrent au prince que cet étranger, aimé du peuple, pouvait » être dangereux, et le jeune Olof sortit de Russie. Plus tard, ajoute » Strouleson (en citant une vieille chronique intitulée : *Imago mundi*), » Olof ayant embrassé le christianisme, alla de nouveau chez Vladimir ; » de chez lui il passa dans la Grèce, d'où il ramena un homme savant » nommé *Paul*, qui, avec le secours de la grande princesse Arlogie, » persuada à Vladimir et à ses sujets de se faire baptiser : cela arriva » sous le règne de l'empereur Othon. » Cette dernière partie du récit de Strouleson s'accorde quelque peu avec celui de Nestor, si, sous le nom de Paul, on veut entendre ce philosophe qui, selon l'annaliste, expliqua à Vladimir les dogmes de la religion chrétienne.

(11) « L'année 989, dit Lebeau, passa en négociations inutiles et en » préparatifs de guerre de part et d'autre. L'empereur, allié de Vladimir, » prince des Russes, auquel il avait donné en mariage sa sœur Anne, en » tira des secours considérables. (Guerre contre Bard. Phocas. — *Histoire du Bas-Empire*, tom. 16, p. 277.)

(12) Il y a vraisemblablement ici erreur, ou de Nestor, ou du copiste. La ville de Péréiaslavle existait déjà depuis long-temps, puisqu'il en est question dans le traité d'Oleg avec les Grecs, et que, suivant Nestor lui-même, le grand prince Sviatoslaw faisait son bonheur d'y demeurer. Dans les contes et chansons populaires, qui immortalisèrent chez les Russes la mémoire de Vladimir, comme chez nous celle de Charlemagne, il est question de *Jan* le tanneur, *la terreur des Petchenègues*. Il est évident que ce Jan n'est autre que le jeune Péréiaslavle de Nestor, qui déchire si dextrement la peau des buffles. Les traditions ne sont pas de l'histoire; mais quand l'histoire manque ou trahit la vraisemblance, il faut accorder à la tradition le crédit qu'on se croit obligé de refuser à l'histoire.

(13) Le clergé russe, pour légitimer le pouvoir qu'il s'attribuait de connaître d'une infinité de délits, a long-temps cité un réglement qu'il attribuait à Vladimir, et qui mettait hors de la juridiction séculière les moines et hommes d'église, les hôpitaux, les auberges et autres lieux publics, les médecins et gens estropiés. Toutes leurs affaires étaient du

ressort des évêques seuls, qui connaissaient aussi des poids et mesures des villes, des dissensions maritales, mariages illégaux, sorcelleries, empoisonnemens, idolâtries, vols sacriléges, etc., etc. Mais ce prétendu réglement est aujourd'hui réputé apocryphe, et bien postérieur.

(14) *Kvass*, boisson ordinaire des Russes, composée de farine fermentée dans de l'eau.

(15) Nestor donne ici la qualité de tzar à Vladimir. Cependant, ainsi que je l'ai dit dans une précédente note, les grands princes de Russie ne commencèrent à prendre ce titre qu'à dater d'Ivan Vassiliévitch, au xve siècle.

(16) Vladimir, ainsi qu'on vient de le voir par le récit de Nestor, eut quelques titres à l'amour de ses sujets, à l'admiration de ses contemporains, à l'estime de la postérité. Peu de princes méritèrent plus que lui d'occuper l'imagination des poètes et des conteurs. Aussi les Annales de Byzance ne sont pas les seules qui parlent de ses exploits; on retrouve son nom dans les chroniques arabes, dans les sagas des Scandinaves et dans les chansons islandaises; en un mot, la renommée aux cent voix s'est plue à relever la gloire de ce prince, dont l'Eglise a fait un saint, et que l'histoire a surnommé *le Grand*. Dans les chants populaires de la Russie on retrouve les héros du règne de Vladimir : Rogvold et Dobrinia; Péréiaslavle le taneur, et quelques autres preux guerriers qui furent les paladins de cet autre Charlemagne. La Russie lui dut beaucoup. Il faisait défricher les déserts, en y établissant des colons. Sous son règne, les Russes prirent connaissance de la fonte des métaux et de la sculpture en bois : il élevait des villes qu'avec l'aide des artistes de Constantinople, il embellissait d'églises, de palais et d'édifices publics; il fondait des écoles où la jeune noblesse était élevée sans doute par les plus habiles maîtres de la Grèce; en un mot, la Russie lui dut tout ce que la civilisation de cette époque pouvait permettre. L'Eglise russe célèbre la fête de saint Vladimir le 15 juillet de chaque année.

Avant de finir ce chapitre, nous pensons devoir mettre sous les yeux du lecteur un extrait d'une des Chroniques de Novgorod, qui nous donne sur la religion des anciens Russes quelques précieux renseignemens :

DE SIMULACRIS DEORUM IN RUSSIA CULTIS VLADIMIRO DUCE.

(Ex manuscriptis russorum annalibus.)

« *Anno ab orbe condito* 6486, *post Christum natum* 978, *magnus Russiæ dux Vladimirus, fratribus suis Olgo et Iaropolko, vita functis, utriusque ducatum, atque adeo totam Russiam in suam vindicavit*

potestatem. Sic unus rerum Russiæ potitus, auxit se titulo czaris et magni ducis atque autocratoris Russorum, sedemque ducatus Novogardiensis Kioviam transtulit, ubi superstitiosa religione ductus, passim per vicos ac pleatas civitatis, et in montibus campisque qui adjacebant ei, cœpit Deorum simulacra erigere, quibus ipse divinos exhibens honores, ad eumdem cultum cives atque plebem edictis coegerat. Quicumque autem morem gerere detractassent, ex iis quorumdam prædia proscripserat, alios exturbaverat fortunis, nonnullos de gradibus dignitatis dejecerat.

Primum omnium, in loco editori super torrentem, sic dictum, Buritschow, erexit Idolum, cui inter alia primas deferebat, nomine Perun, tonitrui, fulmini, nimbisque præcesse creditum. Truncus simulacri erat e ligno affabre elaboratus, caput ex argento, aures conflatæ ex auro, pedes de ferro cusi; manibus gestabat lapillum gemmis igneo colore fulgentibus adornatum, ipsum fulmen repræsentantem. Ex adversa simulacri parte perennis servabatur ignis, qui si forte per negligentiam Sacerdotis fuisset extinctus, Sacerdos ille, tanquam inimicus Deo, suo capite luebat.

Secundum idolum erat nomine Volos; pecudum atque jumentorum Deus.

Tertium Posvisd, quibusdam Vichor, qua voce turbo russis denominatur, eo quod aeris, serenitatisque ac procellarum crederetur Deus.

Quartum Lado, quem Deum lætitiæ omnisque felicitatis agnoscebant : et hic quidem colebatur eorum potissimum thure, qui contrahebant de matrimonio ineundo, ut qui ope ejus vitam mutua amicitia serenam acturos sese opinarentur. Fœda erga hunc Divum supestitio originem suam debere antiquis quibusdam idolatris perhibetur, qui Diis nescio quibus Lelo et Polelo supplicaverant, quorum detestanda nomina adhuc in ludicris conventibus rudis plebecula inter canendum exprimit, identidem Lelum, Polelum ingeminando; quemadmodum matrem quoque Leli ac Poleli, cui Lada nomen, itidem in carmine : Lado, Lado, audire licet. Nec immunis est ab hac superstitione nuptialis quorumdam celebritas, ubi, qui ad cohonestandas nuptias invitati sunt, complodentes manibus; mensamque pulsantes, laudes ei accinunt.

Quintum idolum erat Kupalo, Deus frugibus terrenis præesse creditus, cui victimæ prima quaque messe cadebant gratiarum actoriæ : nec adhuc desunt in Russia, qui usque nunc hujus divi memoriam refricent, quod maxime usu venit pridie Natalium s. Joannis Baptistæ, quæ dies ordinarie cadit in VIII cal. julii, eaque solemnitas sequenti ritu peragitur. Cadente sole vilior pars hominum utriusque sexus confluit, et corollis de quodam graminis genere consertis, tum capita decorat sua, tum lumbos sibi præcingit. Interea flammam excitant, factaque inexis

ad invicem manibus corona eam circumeunt ac saltant, adhibito interim carmine, in quo sæpius nomen Kupalo repetunt, rogumque transiliunt. Non nullos antiquorum torrentibus quoque ac lacubus sacrificasse fama vulgat, imo quandoque homines aquis absorbendos dedisse, feracitatis gratia agrorum frugumque ubertatis.

Sextum idolum Koleda feriatorum dierum Deus, in cujus honorem sat splendidæ feriæ celebrabrantur IX cal. januarii, qui nobis dies est immediate præcedens Nativitatem Domini.

Præter hæc dæmonia compluribus aliis Russorum antiquitas supplicavit, qualia erant Usljad seu Osljad, Chorscha alias Chars, Daschuba non nullis Daschba, Striba, Simargl, Makosch sive Mokosch, quorum singulis, tanquam diis, cadebant victimæ, laudesque canebantur.

Hæc fœda superstitio per omnes sceptri Vladimiriani regiones, populo jussu principis ad id coacto, sese propagaverat. »

DE ABROGATO IDOLORUM CULTU IN RUSSIA.

« *Magnus autocrator Vladimirus post spiritualem in Christo regenerationem tam civium Kioviæ, quam universi populi Russiæ quibus ipse prior ad id facem prætulit, nulla interjecta mora edixit, ut simulacris Deorum abolitis, eorumque delubris funditus eversis, erigerentur templa Deo æternum viventi. De principe suorum Numinum, Peruno, id tulit sententiæ, ut caudæ equorum alligatus ad fluvium Boristhenem in aquas præcipitandum traheretur. Addidit præterea duodecim lictores, qui fustibus abeuntem hospitem prosequerentur, id quod eo animo faciendum duxit, ut dæmonem, qui tali instrumento ad imposturam suam in vulgus hominum exercendam usus fuit, ignominia afficeret. Hinc ubi ad ripam Boristhenis ventum est, populus in flumen præcipitem dedit. Interea mandavit Vladimirus, ne uspiam ei appulsus ad ripam pateret, usque dum tranaret cataractas fluvii, quibus post se relictis vi ventorum impulsus est ad quemdam magnæ molis montem, qui ejus rei occasione usque nunc Perun audit. Post hæc magnus Dux Vladimirus alia plura peragravit oppida, in quibus, ut in tota quoque Russia, omnia simulacra tolli, et hæc quidem confringi, illa dari ignibus, alia demergi in aquis jusserat; eorum autem vice vero Deo templa erigi. Porro cum urbem Novogardiam ingressus, simulacrum Perun itidem ligatum funibus trahi in fluvium fustibusque cædi præceperit, dæmon, qui intra illud simulacrum delituerat, impatiens tantæ ignominiæ, clamore ingenti vociferari cœpit : Væ mihi! incidi in manus crudelium hominum, qui pridie in me divino ferebantur cultu, sed jam jam non ferenda me afficiunt contumelia; quid factu opus sit, ignoro!*

Cum itaque pertractum esset ad pontem, et hinc in aquas præcipitatum, idolum sub pontem adverso natans flumine ingentem vocem edidit : Ecce vobis, cives Novogardienses, monumentum nominis mei! His dictis illico in conspectu omnium baculum quemdam de fluvio jecit in pontem.

Atque ita abolitis falsorum Deorum simulacris, quam late patebat Russorum ditio, religio christiana magna in dies incrementa ceperat. »

CHAPITRE IX.

SVIATOPOLK (1).

Sviatopolk usurpe le trône. — Modération de Boris. — Fratricides. — Sviatopolk s'assure le peuple par des largesses. — Iaroslaw à Novgorod. — Ses cruautés. — Il apprend le meurtre de ses frères, et implore les Novgorodiens. — Générosité de ceux-ci. — Iaroslaw marche contre Sviatopolk. — Railleries des Kiéviens. — Bataille de Lubetch. — Fuite de Sviatopolk. — Boleslas arme pour lui. — Victoire de ce prince. — Prise de Kiew. — Sviatopolk fait massacrer les Lèkes. — Boleslas quitte la Russie. — Sviatopolk, détrôné une seconde fois, se réfugie chez les Petchenègues, et revient à leur tête combattre Iaroslaw. — Déroute de l'Alta. — Fuite et terreurs de Sviatopolk. — Sa mort.

Au demeurant, Sviatopolk s'établit à Kiew, et manda près de lui les Kiéviens, auxquels il distribua force présens, que ceux-ci prirent, encore qu'ils ne lui fussent aucunement attachés de cœur, mais bien à son frère Boris. Ce dernier, sans avoir combattu ni rencontré les Petchenègues, s'en revenait avec son armée, quand il ouït la nouvelle que son père était passé de vie à trépas. Il versa d'amères larmes, car de tous ses enfans c'était surtout celui que Vladimir chérissait; puis il établit son camp près de l'Alta.

Sur ces entrefaites, certains amis de son père vinrent le trouver, et lui dirent : « A cette heure, que tu » as de ton côté les amis et soldats de ton père, viens-» t'en à Kiew, et monte sur le trône. — Je ne me » permettrai point, répondit Boris, de porter la main » sur mon aîné : mon père étant mort, c'est à lui à » tenir sa place. » A cette réponse, les gens de guerre n'hésitèrent point à quitter Boris, qui ne resta plus entouré que de ses seuls serviteurs.

Cependant Sviatopolk, plein d'une abominable méchanceté, et nourrissant la pensée de Caïn, envoya un message à Boris, avec ces mots : « Je veux et » souhaite entretenir avec toi commerce d'amitié ; » viens donc, que je te remette, avec la part d'héritage » qu'a fixée notre père, ce que ma tendresse pour toi » te réserve. »

C'est ainsi qu'il le flattait : mais en réalité, le méchant ne pensait qu'à le faire mourir, et songeait au moyen de l'arrêter dans sa route. Plein de ce projet, Sviatopolk vint secrètement et de nuit à Vouitchgorod, puis ayant mandé près de lui Putscha et quelques boyards de ladite ville, il leur tint ce discours : « Voulez-vous me servir de cœur ? — Notre vie est » à toi, dirent Putscha et les boyards. — Eh bien, » allez tuer mon frère Boris, et ne parlez de cela à » homme qui vive. » L'offre est accepté ; ces misérables arrivent avec la nuit sur les bords de l'Alta, et s'approchent de l'endroit où le pieux Boris (informé du projet qu'on avait de le tuer), commençait à chanter matines ; et tandis qu'il faisait sa prière, les per-

fides, comme des bêtes féroces, tombent sur lui, entourent sa tente, tirent le glaive et le perçent de coups, ainsi que le serviteur qu'il aimait de préférence; ce serviteur était d'origine ougre, et se nommait George; il servait affectueusement Boris, qui l'aimait fort, et qui lui avait donné une grande médaille d'or pour porter à son col. Or, comme les meurtriers ne pouvaient assez vite lui arracher cette marque d'honneur, ils lui coupèrent la tête. C'est ce qui fit qu'on ne put reconnaître son corps parmi ceux des autres serviteurs de Boris, qui furent tous pareillement massacrés. Et quand le crime fut accompli, les meurtriers enveloppèrent Boris, qui respirait encore, dans la toile de sa tente, le posèrent sur une voiture, et l'emmenèrent avec eux. Mais quand le méchant Sviatopolk sut que son frère n'était pas mort, il donna commission à deux Varègues d'aller l'achever. Ceux-ci donc s'étant approchés, et voyant qu'il respirait encore, tirèrent leur épée et la lui plongèrent dans le cœur. Ainsi mourut le pieux Boris, qui reçut de notre Sauveur Jésus la couronne des justes. Son corps fut secrètement apporté à Vouitchgorod, et placé en l'église Saint-Basile. Pour ses maudits meurtriers, ils vinrent trouver Sviatopolk, et se firent gloire de leur méchante action. Les noms de ces misérables sont : Putscha, Talez, Elovitch et Lachko.

Cependant le maudit Sviatopolk réfléchit, et se dit : « Je me suis défait de Boris; à cette heure, il » me faut penser comment j'aurai la vie de Glieb. » Lors il fit traîtreusement dire à Glieb : « Viens à la

» hâte; notre père est grièvement malade, et veut te » voir. » Incontinent Glieb monte à cheval, et se met en route, suivi d'une petite troupe de gens, car il était toujours prompt à rendre obéissance à son père. Chemin faisant, près du Volga, son cheval étant tombé dans un trou, il se blessa légèrement au pied; néanmoins Glieb se rend à Smolensk, gagne le Smadin, et s'y embarque sur un petit canot. Pendant que ceci se passait, Iaroslaw reçut, par les soins de Predslava, fille de Vladimir, la triste nouvelle de la mort de son père; c'est alors que ce prince députa vers son frère Glieb un message afin de lui apprendre la vérité: « Ne va pas plus loin, lui disait-il; ton père est » mort, et ton frère Boris a été assassiné par Svia- » topolk! » A cette nouvelle Glieb poussa un lamentable cri, et répandit des larmes sur son père et surtout sur son frère. Mais tandis qu'il était tout pleurant, surviennent les meurtriers qu'envoyait Sviatopolk; ils attaquent la chaloupe où se trouvait Glieb, et s'en rendent maîtres. Bientôt les serviteurs de Glieb perdent courage; lors l'un des assassins, nommé Goraser, donne l'ordre de couper la gorge au pauvre Glieb; aussitôt son propre cuisinier, nommé Tortchin, prend un couteau et le lui enfonce dans la gorge.

Après ce nouveau crime, les meurtriers maudits s'en retournent et courent apporter à Sviatopolk la nouvelle de l'exécution de ses volontés. A leur récit, le misérable prince fait éclater sa coupable joie.

Cependant Glieb étant mort, comme on a vu, son corps, laissé sur deux planches, avait été jeté au ri-

vage; quelques gens l'ayant recueilli, l'emmenèrent à Vouitchgorod, et le mirent côte à côte de son frère, en l'église de Saint-Basile.

Bien plus, le méchant et maudit Sviatopolk tua encore son autre frère Sviatoslaw, au moment où il atteignait les monts ougriens pour se réfugier chez les Ougres. Ce dénaturé se disait en lui-même : « Je » veux me débarrasser de tous mes frères, afin de » régner seul sur la Russie. » Ainsi pensait-il en son coupable cœur, mais il ne savait pas que Dieu donne la force et le pouvoir à qui bon lui semble.

Au demeurant, l'impie Sviatopolk commença à régner à Kiew; son premier soin fut de convoquer le peuple, de distribuer aux uns des martres et des fourrures, aux autres de l'argent, et finalement de faire de grandes largesses.

Or, vous saurez qu'avant que Iaroslaw reçût la nouvelle de la mort de son père, il y avait chez lui une bande de Varègues qui exerçaient force violences et excessifs abus contre les Novgorodiens. Ceux-ci ayant fini par se soulever, massacrèrent un grand nombre de Varègues dans la maison de *Poromoni*. Cette émeute excita la colère d'Iaroslaw; il se rendit en son palais de Rakom, où étant, il envoya quérir les Novgorodiens, et leur dit : « Ne craignez rien, » car je ne puis ressusciter ceux qui sont morts. » C'est ainsi qu'il attirait vers lui les principaux de ceux qui avaient massacré les Varègues; et, par cette ruse, il se saisit des coupables, et les fit tous exécuter.

Mais, la nuit même de ces supplices, arriva la nou-

velle que sa sœur Predslava lui faisait tenir touchant les affaires de Kiew : « Ton père, lui disait-elle, est » passé de vie à trépas ; Sviatopolk commande à Kiew ; » il a assassiné tes frères Boris et Glieb ; tiens-toi donc » sur tes gardes, et sois précautionneux. »

A cette nouvelle, Iaroslaw pleura son père ; il pleura ses frères, et surtout ses gens, qu'il venait de faire mourir. Au point du jour il mande près de lui les Novgorodiens survivans, et s'exprime ainsi devant eux : « O vous ! chers amis, qu'hier j'ai fait » mourir, hélas ! que ne puis-je vous ressusciter !... » Vous pourriez si bien en ce jour me rendre ser- » vice ! » Lors, essuyant ses pleurs, il dit à l'assemblée : « Apprenez que mon père est mort, et que Sviatopolk » règne à Kiew, après s'être rendu l'assassin, le meur- » trier de ses frères ! — Prince, répondirent les Nov- » gorodiens, encore que tu aies méchamment ré- » pandu le sang de nos amis, nous te promettons de » combattre pour toi ! »

Sur cette assurance, Iaroslaw assemble mille Varègues et quarante mille soldats de divers peuples, et se met en marche contre Sviatopolk ; puis, prenant Dieu à témoin : « Ce n'est point moi, dit-il, qui ai » tué mes frères, mais Sviatopolk : que Dieu venge » donc le sang de Glieb, de Boris et de Sviatoslaw, » le sang innocent qu'il a répandu sans aucune pitié » ni merci ! Aussi bien l'assassin songe-t-il déjà peut- » être à me traiter de la même façon. »

Cependant dès que Sviatopolk apprit l'approche d'Iaroslaw, il leva une innombrable armée de Russes

et de Petchenègues, se mit à marcher à sa rencontre, et vint s'établir en-deçà du Dniéper, proche Lubetch, tandis qu'Iaroslaw campait à l'opposite, sur l'autre rive du fleuve.

En 6524 (1016), Iaroslaw se trouvait, disons-nous, par-deçà le fleuve du Dniéper; mais ni son parti ni celui de l'ennemi ne se hasardait à commencer l'attaque; et trois mois ainsi s'écoulèrent, les deux armées étant en présence. A la fin, un des voiévodes de Sviatopolk s'approchant des bords du fleuve, se mit à railler ceux de Novgorod, disant : « Que venez-» vous faire ici avec votre boîteux? (Iaroslaw l'était » en effet). N'êtes-vous tous que des charpentiers? » En ce cas approchez, nous vous bâillerons maisons » à bâtir. »

Les Novgorodiens ayant ouï tels sarcasmes, s'en vinrent trouver Iaroslaw : « Demain, lui dirent-ils, » nous passerons le fleuve, et gagnerons l'autre rive; » et si quelqu'un refuse de nous suivre, nous sau-» rons bien l'y contraindre. » Or, les eaux commençaient déjà à geler. Sviatopolk, campé entre deux lacs, passa la nuit suivante à faire la débauche avec ses soldats.

Cependant, avant le jour, Iaroslaw ayant fait prendre les armes à son armée, la dirige en personne sur le fleuve. La traversée opérée, il fait détacher toutes les barques qui incontinent abandonnent la rive. Bientôt commence la mêlée. Un horrible choc précède un horrible carnage. Les Petchenègues, resserrés entre les deux lacs, ne peuvent gagner le champ de bataille, et

les gens de Sviatopolk, véhémentement poussés, sont contraints, pour effectuer leur retraite, de s'aventurer sur la glace, qui soudain se rompt sous eux et les engloutit. Sviatopolk à grand'peine trouve son salut dans la fuite, et gagne le pays des Lèkes.

Iaroslaw vainqueur entre dans Kiew, et monte sur le trône de son père. Il était alors dans sa vingt-huitième année.

En l'an 6525 (1017), comme Iaroslaw régnait à Kiew, advint un violent incendie en cette ville.

L'année suivante, Boleslas, du pays des Lèkes, s'unit à Sviatopolk, et marcha contre Iaroslaw. Celui-ci (2) rassemble à la hâte son armée, composée de Russes, de Varègues et de Slaves, va à leur rencontre, pénètre en Volhinie, et établit son camp non loin des rives du fleuve. Or, il avait avec lui Boud, son vieux gouverneur et voiévode, lequel s'étant approché du rivage, se prit à dire, en parlant de Boleslas : « Nous percerons bientôt ce gros ventre. » Boleslas, en effet, était gros, lourdaut, et pouvait à grand'peine se tenir à cheval; mais il était brave et avait grand génie (3). A ces mots, ce prince, furieux, dit à son armée : « Je veux mourir, si je n'ai vengeance d'un pareil affront ! » Lors il monte à cheval, se jette en plein fleuve, est suivi de son armée, et remporte la victoire, qu'Iaroslaw avait à peine eu le temps de prendre les armes. Seul, ou du moins lui quatrième, Iaroslaw s'enfuit à Novgorod, et Boleslas et Sviatopolk incontinent font leur entrée à Kiew (4).

Lors Boleslas dit à Sviatopolk : « Distribue mon

» armée par les villes environnantes, afin qu'elles y » trouvent leur entretien (5). » Ainsi fut fait.

Iaroslaw, arrivé à Novgorod, s'en voulait fuir par-delà les mers; mais il y avait un possadnik nommé Sniatinn, lequel était fils de Dobrinia, qui, avec l'aide de quelques Novgorodiens, mit le feu à ses vaisseaux, disant : « Nous pouvons bien encore une » fois nous mesurer avec Boleslas et Sviatopolk. » Cela dit, les Novgorodiens se mettent à rassembler des bestiaux, à exiger des contributions et à prélever, savoir : quatre martres par tête, cinq grivnas par vieillard, et quatre-vingts par boyards; puis ils portent le tout aux Varègues, et forment ainsi une armée redoutable.

Mais tandis que Boleslas était à Kiew, l'insensé Sviatopolk dit à ses gens : « Tuez tous les Lèkes » qui se pourront trouver en vos villes. » Et partout les Lèkes furent massacrés. Boleslas, à cette nouvelle, s'enfuit de Kiew, emmenant avec ses richesses, les boyards et les sœurs d'Iaroslaw (6). C'est alors qu'il établit pour administrateur de ses biens cet Anasthase, dont il a été souvent parlé, et qui, par ruse et finesse, s'était introduit dans ses bonnes grâces. Boleslas en outre, suivi d'un grand nombre de gens qu'il emmenait par force, s'empara chemin faisant de la ville de Tchervinskich, et rentra dans son pays (7).

Sviatopolk commençait à régner seul à Kiew, lorsqu'Iaroslaw, à la tête de son armée, se présenta de rechef pour le combattre. Sviatopolk ne l'attendit pas; il se réfugia au pays des Petchenègues.

L'année suivante (1019), Sviatopolk étant parvenu à réunir une troupe de Petchenègues, revint essayer la fortune contre Iaroslaw. Celui-ci, à la tête de son armée, alla au-devant de lui jusqu'aux environs de l'Alta : puis à l'endroit où Boris avait été misérablement occis, s'arrêtant pieusement, Iaroslaw éleva ses mains vers le ciel, et s'écria : « Mon Dieu ! le sang » de mes frères t'implore; venge le sang de l'innocent » comme tu vengeas celui d'Abel, en jettant en l'âme » de Caïn la crainte et l'épouvante ! »

Après cette prière, les deux partis s'avancèrent à l'encontre l'un de l'autre, et la plaine de l'Alta fut bientôt couverte et rougie du sang des guerriers de chaque côté. Or, c'était un vendredi; dès le point du jour le choc avait eu lieu, et le combat devint terrible et véhément, et tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil en Russie. Ils se prenaient au corps et s'entr'égorgeaient : deux fois se recommença la mêlée, et avec une telle cruauté que le sang des morts coulait comme le torrent des montagnes. Finalement, sur le soir, Iaroslaw remporta la victoire, et Sviatopolk, mis en fuite, chevaucha au large. Mais au milieu de sa fuite, le diable s'empara du misérable, et il tomba en tel affaissement qu'il ne pouvait plus se tenir sur son séant; il fallut le porter en chaise, et continuer ainsi la fuite jusqu'à ce qu'on eût gagné l'Alta; et durant la fuite il s'écriait : « Ah! » vite, vite!... Fuyez, ils me poursuivent! » Or ses gens regardaient derrière, afin de voir si l'ennemi suivait; mais on ne voyait personne qui le pour-

chassât. Toutefois ils fuyaient à la hâte, ce qui n'empêchait que, tout malade et couché qu'il était, lorsque par hasard on arrêtait un peu, il s'écriait : « Ah, » ah! ils me poursuivent, les voilà! Fuyez, fuyez! » C'est ainsi qu'il ne pouvait rester nulle part, et fuyait à travers les champs, car il était poursuivi par la colère de Dieu. Il gagna les déserts qui se trouvent entre le pays des Lèkes et celui des Tchèkes (la Pologne et la Bohême), et y finit dans les tourmens sa misérable existence (8).

NOTES.

---

(1) Nous avons vu que Sviatopolk, *fruit de l'adultère*, avait reçu, lors du partage que fit Vladimir entre ses fils, la ville de Tourow en apanage. Nestor a soin de nous apprendre que Vladimir n'aimait pas ce prince; *car*, ajoute le naïf historien, *il pouvait être le fils de Iaropolk aussi bien que de Vladimir*. Il est vraisemblable donc qu'il ne lui réservait pas le trône de Kiew. Voici, à ce sujet, ce que l'on trouve dans Dittmar, historien allemand contemporain : « Sviatopolk, gouverneur de » la province de Tourow, dont l'épouse était fille de Boleslas, roi de Po- » logne, voulut, à l'instigation de son beau-père, se soustraire à la do- » mination de la Russie; mais ce projet de révolte étant parvenu à la » connaissance du grand prince, celui-ci fit enfermer l'ingrat dans une » prison avec sa femme et un évêque allemand nommé Rheimberg, qui » avait accompagné la fille de Boleslas. » Il paraît qu'avant de mourir, Vladimir avait pardonné à ce prince dénaturé : on va voir l'usage qu'il fit de sa liberté.

(2) Les historiens polonais rapportent que, loin de s'attendre à l'attaque de Boleslas, ce prince pêchait tranquillement dans le Dniéper lorsqu'il reçut le courrier qui lui apportait la nouvelle du danger dont il était menacé, et que, jetant à terre sa ligne et ses hameçons, il dit : « Ce » n'est pas le moment de songer à ses plaisirs ; il faut sauver la patrie. »

(3) Dlougosch et Kromer disent que Boleslas reçut des Russes le surnom de *brave*. « Chrabri, *hoc est aoris appellationem, propter excellentem virtutem et animi magnitudinem a Russis tributam accepit*), et qu'il fonda, près de la Visletsa, un château qu'il nomma *Chrabrets*. *Chrabri*, mot dérivé de *krabrost*, qui signifie *courage, valeur*.

(4) Suivant Dittmar, les habitans de Kiew ouvrirent leurs portes à Boleslas. L'évêque, accompagné du clergé en habits sacerdotaux, la croix en tête, alla au-devant des vainqueurs, qui, le 14 août, entrèrent en triomphe dans cette capitale de la Russie, où se trouvaient les sœurs de Iaroslav. L'historien allemand ajoute que Boleslas députa à l'instant l'é-

vêque de Kiew vers ce prince, pour lui proposer l'échange de ses sœurs contre la princesse fille de Boleslas, et femme de Sviatopolk, qui probablement se trouvait en son pouvoir. Le même historien Dittmar dit que neuf sœurs d'Iaroslaw et sa femme se trouvaient alors à Kiew; mais Nestor ne fait mention que des deux filles de Vladimir. Les historiens polonais donnent à la sœur de Predslava le nom de Metchisleva ou de Mstislava. (Dlougosch, *Hist. polon.*, tom. I, p. 154.) Ils assurent aussi que l'épouse de Sviatopolk resta en Russie, lorsque ce prince s'enfuit en Pologne. (Dittmar, *Chron.*, liv. VIII.)

(5) Les historiens polonais racontent que, pour attester son triomphe, « Boleslas pourfendit la porte d'or de Kiew avec son cimeterre : *illam in sui medio dividens*; que cette arme formidable, *donnée à Boleslas par un ange* (Bogoufal, p. 25, et Kadlubeck, *Hist. polon.*, liv. II, p. 645), fut appelée *ébréchée*, à cause de l'entaille qui lui fut faite lorsqu'elle eut servi à fendre la porte de Kiew. Ils ajoutent que, dans des temps plus modernes, ce cimeterre était conservé en dépôt dans l'arsenal de Cracovie, et que les rois de Pologne s'en servaient toujours lorsqu'ils allaient à la guerre. »

(6) En parlant des sœurs d'Iaroslaw, Dittmar écrit : *Quarum unam, prius desideratam, antiquus fornicator Boleslaus, oblita contectali sua, injuste duxerat....* Enfin, Martin Gallus, l'un des plus anciens annalistes polonais, assure qu'elle fut la principale cause de la guerre, et que le roi ne devint aussi terrible ennemi d'Iaroslaw, que par suite du refus que lui fit ce prince de la main de sa sœur. Leclerc fait, au sujet de la conduite qu'il suppose que tint Boleslas à l'égard de la sœur d'Iaroslaw, de *spirituelles*, mais étranges réflexions : « Boleslas, dit-il, était aussi » galant que brave; vainqueur, il fit l'amour en maître. *Les prévenances,* » *les égards, les attentions délicates que l'on doit aux femmes, et sur-* » *tout aux princesses, ne formèrent pas la brèche qu'il fit à l'honneur* » *de Predslava, sœur d'Iaroslaw.....* Le viol de Predslava, *s'il eut lieu,* » servit de prétexte à Sviatopolk pour soulever ses sujets contre son » bienfaiteur, et pour faire massacrer les troupes qui venaient de le » replacer sur le trône..... Ainsi le viol de la princesse russe produisit » à peu près le même effet que le viol de Lucrèce par Sextus, fils de » Tarquin. *Cette violence a presque toujours fait chasser les tyrans* » *d'une ville où ils ont commandé.* Le peuple, à qui une action pareille » fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution ex- » trême. » (Pag. 328.) Il semble, qu'en admettant même les suppositions de M. Leclerc touchant l'outrage fait à Predslava, le soin de la venger regardait bien plutôt Iaroslaw, et que Sviatopolk, dont le caractère est

assez connu, ne devait pas être si chatouilleux sur le compte de la sœur de son ennemi.

(7) Cette guerre est décrite avec plus ou moins de détails dans Kadlubeck, Dlougosch, Kromer, Strikofsky ; et Dittmar lui-même, historien contemporain, confirme le récit de Nestor. Dlougosch prétend que ces faits militaires se sont passés en 1008 et 1009; mais Martin Gallus met la prise de Kiew à l'année 1018.

(8) On sait que l'auteur de l'*Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie* aime beaucoup les parallèles. En voici un nouveau, qui n'est guère moins curieux que celui de Sviatoslaw et de Charles XII, de Lucrèce et de Predslava : « Ici, dit Leclerc à la fin du règne de Sviatopolk, l'histoire romaine offre de singuliers rapports avec les faits que nous venons de décrire. 1°. Auguste épousa Livie lorsqu'elle était encore enceinte de Drusus, surnommé Germanicus. L'enfant qui sortit de son sein fut Tibère, et ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. La beauté grecque qu'Iaropolk avait épousée fut obligée de partager la couche du meurtrier de son époux, lors même qu'elle était enceinte; elle accoucha de Sviatopolk, et le fit adopter par Vladimir : ses charmes avaient un empire absolu sur lui. 2°. Le caractère de Boris, fils aîné de Vladimir, ressemblait parfaitement à celui de Germanicus : les qualités du cœur et de l'esprit de ces deux princes répondaient à celles de leurs âmes. 3°. Germanicus avait eu neuf enfans, parmi lesquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de son illustre père. Vladimir en a neuf aussi; mais, plus malheureux encore que Germanicus, il eut un fils rebelle dans Iaroslaw, qui le fit mourir de douleur, et un Caligula *greffé sur un Tibère,* dans le neveu qu'il adopta. Caligula se livre aux plus infâmes débauches, et Sviatopolk l'imite. Des cruautés *barbares,* l'effusion du sang humain étaient pour Sviatopolk le spectacle le plus agréable : l'âme féroce de Caligula porta la démence et la rage jusqu'à souhaiter que Rome n'eût qu'une tête, pour la couper. Ces deux princes offrent deux tyrans, deux monstres, deux lâches, deux insensés. Tout ce que dit Caligula sur la fin de son règne, tout ce qu'il fait n'est qu'extravagance et cruauté. La conduite de Sviatopolk est la même; il devient un fou mélancolique, et Caligula un fou furieux; la terreur fait mourir le premier comme *enragé,* et Chérias, tribun des gardes prétoriennes, délivre Rome du second à la quatrième année de son règne, et à la vingt-neuvième de son âge. »

CHAPITRE X.

IAROSLAW.

Guerre contre le prince de Polotsk. — Contre les Kassogues. — Duel et victoire de Mstislaw. — Guerre civile. — Le Varègue Iakun. — Bataille de Litsven. — Paix. — Expédition en Tchoudie; fondation d'Iouriew (Dorpat). — Mort de Mstislaw. — Portrait de ce prince. — Irruption des Petchenègues. — Ils sont taillés en pièces. — Arrestation de Sudislaw. — Murailles de Kiew. — Fondation de la cathédrale Sainte-Sophie. — Construction de monastères. — Amour d'Iaroslaw pour les moines et les lettres. — Guerres. — Expédition contre la Grèce. — Le brave Viuchata. — Horrible tempête. — Sort de la flotte russe. — Alliance avec Casimir, roi de Pologne. — Hilarion, métropolitain. — Histoire de la fondation du monastère de Petcherski. — Nestor est reçu moine à dix-sept ans. — Derniers momens d'Iaroslaw, ses exhortations à ses enfans, sa mort.

Iaroslaw reprit donc possession du trône de Kiew, puis fit reposer son armée des sueurs et fatigues causées par cette guerre.

L'an 6528 (1020) il eut un fils auquel il donna le nom de Vladimir.

L'année suivante, Briatcheslaw, prince de Polotsk, fils d'Isiaslaw et petit-fils de Vladimir, forma le siége de Novgorod, prit la ville, puis, ayant fait le dégât,

s'en revint avec un grand nombre de captifs en son pays de Polotsk. Mais comme il arrivait aux bords de la Soudoma, Iaroslaw survint et l'atteignit à sept jours de marche de Kiew, lui livra combat, le vainquit, et délivra lesdits captifs qu'il renvoya à Novgorod. Briatcheslaw chercha refuge en son pays de Polotsk (1).

L'an 6530 (022) Iaroslaw marcha sur Bérestow. Mtislaw, qui tenait le pays de Tmoutorokan, se porta contre les Kassogues. A son approche, Rodédia, prince desdits Kassogues, se mit en marche, et les deux partis furent bientôt en présence. Lors Rodédia, s'étant avancé, dit à Mstislaw : « Pourquoi obliger » nos gens à en venir aux mains? Combattons nous» mêmes, mais seuls. Si tu reste vainqueur; tu pour» ras prendre mes trésors, mes femmes, mes enfans, » et lever tribut sur mes peuples. Si c'est moi, j'en » userai de même à ton égard.—Eh bien, dit Mstis» law, ainsi soit.—Mais, reprit Rodédia, combattons » sans armes, à la lutte (comme font les Mougiks). » Lors ils commencèrent à lutter opiniâtrément, et après de véhémens et singuliers efforts et souplesses de corps, Mstislaw, le premier, se sentit grandement faiblir : il est vrai que Rodédia était de très-haute stature et robuste à même. « O sainte Mère de Dieu! » s'écrie alors Mstislaw, sois moi en aide! Si j'obtiens » triomphe, je promets d'élever une église en ton » honneur et saint nom! » A peine a-t-il fait ce vœu, qu'incontinent Mstislaw jette à terre son ennemi, tire son couteau, et le lui plonge au cœur. Victorieux sui-

vant les conditions, il s'empara des biens, des femmes et des enfans de Rodédia, et leva tribut sur les Kassogues. Puis, de retour à Tmoutorokan, il jeta les fondemens de l'église de la Sainte-Vierge, Mère de Dieu, à cette place où de nos jours elle est encore.

L'an 6531 (1023), Mstislaw (2), à la tête des Khozares et des Kassogues, déclara la guerre à Iaroslaw. L'année suivante, tandis que ce dernier était à Novgorod, Mstislaw, de Tmoutorokan s'en vint à Kiew; mais les habitans le repoussèrent, et refusèrent de le prendre pour prince, attendu qu'il possédait déjà Tchernigow. Iaroslaw, instruit des tentatives de Mstislaw, envoya de Novgorod quérir aide et secours de l'autre côté de la mer, chez les Varègues. Ce fut Iakun qui lui amena des troupes. Ce Iakun était aveugle, et portait sur les yeux un bandeau d'étoffe brochée d'or. Iaroslaw, ainsi secouru du brave Iakun, s'avança au-devant de Mstislaw. Ce dernier le joignit près de Litsven. Dès le soir de son arrivée il disposa son armée en ordre de bataille, ayant soin de placer les Sévériens (Tchernigoviens) vis-à-vis des Varègues, et réservant les ailes pour lui et ses propres troupes.

La nuit arrivée, il survint aussitôt une obscurité profonde, avec accompagnement de pluie, d'éclairs et grands éclats de tonnerre. « C'est le moment! dit » Mstislaw à son armée, marchons! » Mstislaw et Iaroslaw se mettent donc en mouvement. Les Varègues et les Sévériens commencent l'action. Ils s'attaquent de front, et avec une animosité sans pareille, se tuent mutuellement un grand nombre de gens. Tout-à-

coup, et au milieu du choc, Mstislaw, avec une partie des siens, tombe sur les Varègues déjà si pressés. C'est alors qu'il se fait un affreux carnage. Comme il éclairait, les armes reflétaient une lueur menaçante; d'effroyables coups de tonnerre retentissaient de part et d'autre; en un mot, le combat était, sans aucune comparaison, meurtrier, terrible et vraiment épouvantable. Iaroslaw, vaincu, et Iakun, prince des Varègues, prirent la fuite. Mais durant cette déroute, Iakun perdit son bandeau d'étoffe brochée d'or, et gagna à grand'peine ses vaisseaux et le chemin de son pays. Quant à Iaroslaw, il se réfugia à Novgorod.

Lorsque le lendemain, au point du jour, Mstislaw vit le champ de bataille jonché de Sévériens et de Varègues, il dit: « Comment ne serais-je pas content! » Les morts sont, d'une part les Varègues, et de » l'autre les Sévériens! Mon armée seule est in» tacte et sans dommage. » Néanmoins il fit dire à Iaroslaw: « Viens occuper le trône de Kiew, puisque » tu es l'aîné, mais du moins donne-moi part au reste » de la Russie. » Malgré cette offre, Iaroslaw appréhendait de rentrer à Kiew avant que la paix ne fût signée entr'eux. En attendant, Mstislaw se tint à Tchernigow, et Iaroslaw, qui restait à Novgorod, envoya un lieutenaut à Kiew.

Cette même année le grand prince eut un second fils, qui reçut le nom d'Isiaslaw.

L'année 6534 (1026) Iaroslaw, après avoir reconstitué son armée, s'approcha de Kiew, et conclut, à

Gorodez, la paix avec son frère Mstislaw. Ils divisèrent le territoire russe par le Danube. Iaroslaw eut la partie de l'occident, et Mstislaw le surplus. Les deux princes, réconciliés, vécurent alors en paix et amitié fraternelle. Les guerres civiles et rébellions intérieures furent étouffées, et le pays vit la tranquillité renaître.

L'an 6535 (1027), le troisième fils d'Iaroslaw vint au monde, et reçut le nom de Sviatoslaw.

L'année suivante, on vit dans le ciel un signe extraordinaire : c'était la figure d'un serpent. Et ce signe fut remarqué par toute la terre.

L'an 6537 (1029), tranquillité générale.

L'an 6538 (1030), Iaroslaw fit la conquête de Belsu, et eut un quatrième fils auquel il donna le nom de Vsevolod. Durant le cours de cette année, ce prince fit une irruption dans le pays des Tchoudes, les soumit et fonda chez eux la ville d'Iouriew (Dorpat). C'est aussi cette année que Boleslas-le-Grand, prince des Lèkes, alla de vie à trépas. A sa mort il s'éleva une grande émeute et commotion populaire; et, dans ce tumulte effroyable, le peuple fit un massacre général des prêtres, des évêques et des boyards.

Au commencement de l'année suivante, Iaroslaw et Mstislaw envahirent le pays des Lèkes : ils reprirent la ville de Tchervenskoï et soumirent le pays à leur domination, emmenant avec eux en Russie un grand nombre de prisonniers lèkes, qu'ils se partagèrent. Iaroslaw distribua ceux qui lui échurent en différentes contrées de la Russie, là où ils se trouvent encore de nos jours.

L'an 6540 (1032), Iaroslaw jeta les fondemens de plusieurs villes en Russie.

L'an 6541 (1033), mort d'Eustache, fils de Mstislaw.

De 6542 à 544 (1034 à 1036), Mstislaw, après une partie de chasse, fit une maladie dont il mourut; son corps fut inhumé dans cette église de notre Sauveur, qu'il avait commencé lui-même à faire édifier. Cette église, à sa mort, était déjà assez haut bâtie pour qu'un cavalier, la lance à la main, y pût entrer.

Mstislaw avait la taille élevée, le visage brun, les yeux grands; brave à la guerre et miséricordieux après le combat, il aimait le soldat, qui le chérissait, et faisait grand mépris de l'or. Au demeurant, joyeux convive, il aimait la bonne chère et banquetait volontiers.

Par cette mort, le pouvoir souverain échut en entier à Iaroslaw, qui régna seul en Russie.

Vers cette époque, ce prince se rendit à Novgorod; il y établit son fils Vladimir, et nomma Schidiat évêque. Lors lui naquit encore un fils qu'il nomma Viatcheslaw. Ce fut pendant son séjour à Novgorod qu'il reçut la nouvelle d'une irruption des Petchenègues, qui déjà menaçaient Kiew. Immédiatement Iaroslaw se crée une armée de Varègues (3) et de Slaves, marche sur sa capitale, y fait son entrée malgré la présence d'une innombrable troupe de Petchenègues qui l'assiégent. Après s'être consulté, ce prince ne tarde pas à paraître en plein champ, et à venir offrir le combat à ses ennemis. Il dispose son armée en ordre de bataille, place les Varègues au

centre, les Kiéviens à l'aile droite, et les Novgorodiens à l'aile gauche; puis les Petchenègues s'étant avancés, le combat s'engage à l'endroit où se voit actuellement la cathédrale de Sainte-Sophie. Cet emplacement était encore *extra muros*, et ne formait alors qu'une simple prairie. C'est là que se livra cette mémorable bataille, où Iaroslaw n'obtint la victoire qu'après de rudes efforts, et seulement à l'heure du soir. Les Petchenègues, taillés en pièces, abandonnèrent le terrain et s'enfuirent en telle épouvante, qu'ils ne savaient quel chemin tenir. Un grand nombre y périt; beaucoup se noyèrent dans la Setomba, et beaucoup encore en d'autres fleuves; quelques-uns seulement s'évadèrent.

C'est durant le cours de cette année qu'Iaroslaw fit arrêter son frère Sudislaw, et le fit mettre en prison à Pleskow, pour avoir mal parlé de lui.

L'an 6545 (1037), Iaroslaw entoura la ville de Kiew de murailles dont les tours étaient dorées. Puis il construisit l'église Sainte-Sophie, qu'il érigea en métropole. Il fit en outre élever, près de la Porte-d'Or, l'église de l'Annonciation, le cloître de Saint-George et celui de Sainte-Irène. C'est de cette façon que la religion chrétienne commença à se propager et à prendre accroissement; que l'on vit les moines se multiplier et les monastères ouvrir leurs cellules. Il est vrai qu'Iaroslaw se plaisait beaucoup aux réglemens d'église, et qu'il aimait singulièrement les prêtres; mais son penchant pour les moines était surtout extraordinaire. Au demeurant, il passait son

temps sur les livres, et lisait nuit et jour, sans relâche. En outre, il employait une infinité de gens de lettres, auxquels il faisait translater les livres grecs en langue slavonne; il les excitait à en composer eux-mêmes, afin d'étendre et de faciliter l'enseignement de la morale chrétienne. Puis, à mesure que les livres se faisaient, il les plaçait dans l'église de Sainte-Sophie, qu'il avait lui-même édifiée, et qu'il avait enrichie d'or, d'argent et de tous les vases sacrés nécessaires aux cérémonies du culte (4). De ce non content, il faisait élever des églises en différentes villes et localités; nommait et choisissait les prêtres, qu'il entretenait de sa propre bourse. En un mot, c'était un prince pieux, dont la joie s'augmentait avec le nombre des églises et des chrétiens.

L'an 6546 (1038), Iaroslaw eut la guerre contre les Iatviagues.

L'année suivante, l'église de la Sainte-Vierge, précédemment bâtie par Vladimir, père d'Iaroslaw, fut pourvue du métropolitain Téopemptos.

L'an 6548 (1040), Iaroslaw fit une irruption en Lithuanie. L'année suivante il s'embarqua pour aller combattre les Masoviens.

L'an 6550 (1042), Vladimir, fils d'Iaroslaw, porta la guerre chez les Iames, et les subjugua. Mais, durant cette expédition, une maladie contagieuse se jeta sur les chevaux. On était obligé de les tuer dès qu'ils étaient malades, tant cette peste causait de ravages.

L'année suivante, Iaroslaw chargea ce prince d'al-

ler, à la tête d'une armée nombreuse, attaquer les Grecs. Il lui nomma à cette occasion, pour voiévode, Viuchata, père d'Ianeus. Vladimir, embarqué sur le Danube, était déjà aux environs de Tzaragrad, lorsqu'une furieuse tempête détruisit toute la flotte russe, sans en excepter le propre vaisseau que montait le prince, et qui fut entièrement fracassé. Heureusement, Ivan Tvorimitch recueillit Vladimir sur les débris du sien, ainsi que Viuchata le voiévode. L'armée, l'équipage, tout fut jeté à la côte, au nombre de plus de six mille; les naufragés prirent la résolution de rentrer en Russie par terre : cependant, une partie de l'armée paraissait s'opposer à cette entreprise. Au milieu des contestations, Viuchata, s'élançant du vaisseau qui l'avait recueilli, saute à terre et s'écrie : « Eh bien, mes amis, nous ne nous quitterons pas; je vais avec vous! Si je vis, vous vivrez » également; mais si vous périssez, je veux partager » votre sort et périr avec vous! » A ces mots, il ouvre la marche, et tous, pleins d'espoir, reprennent le chemin de la Russie.

Mais à la nouvelle du naufrage des Russes, Monomack avait fait partir à leur poursuite quatorze vaisseaux équipés. De son côté, Vladimir, informé du projet qu'avaient les Grecs de venir lui disputer le passage, revira de bord, et, tombant tout-à-coup sur les ennemis, coula bas leurs galères, et s'en revint tranquillement en Russie avec ceux de ses bâtimens échappés au naufrage. Viuchata et ceux qui l'accompagnaient à travers le pays ne furent pas si heureux;

poursuivis et arrêtés, il furent conduits à Tzaragrad, où beaucoup d'entr'eux perdirent la vue. Trois ans après, la paix ayant été conclue, Viuchata fut racheté et s'en revint en Russie (5).

C'est vers cette époque qu'Iaroslaw maria sa sœur à Casimir (6), roi des Lèkes, qui, pour dot, rendit huit cents hommes, faits autrefois prisonniers par Boleslas le brave.

L'an 6552 (1044), Oleg et Iaropolk, fils de Sviatoslaw, vont de vie à trépas : leurs os sont baptisés et déposés dans l'église de Sainte-Marie. Briatcheslaw, fils d'Isiaslaw et petit-fils de Vladimir, meurt également, et laisse sa principauté à son fils Vseslaw.

L'année suivante, Vladimir construit à Novgorod l'église de Sainte-Sophie.

L'an 6554 et 55 (1046 et 47), Iaroslaw attaque les Masoviens, tue leur prince, Moïslaw, et donne leur pays à Casimir.

6556 à 6558. L'épouse d'Iaroslaw meurt le dixième jour de février.

L'an 6559 (1051), Iaroslaw, en présence des évêques, élève Hilarion, né en Russie, à la dignité de métropolitain de l'église de Sainte-Sophie.

C'est à-présent que nous allons raconter d'où le cloître de Petcherski a pris son nom. Iaroslaw, prince craignant Dieu, aimait la ville de Bérestow et l'église du saint apôtre qui s'y trouve : si bien qu'il la pourvut d'un grand nombre de prêtres, entre lesquels figurait, au premier rang, Hilarion, homme de grande naissance et de haute doctrine, qui pratiquait

le jeûne et allait fréquemment de Bérestow au Dniéper, sur la montagne où se voit aujourd'hui le vieux cloître de Petcherski, et là faisait sa prière. Or, vous saurez que tout près se trouvait certaine grande forêt en laquelle il se creusa une petite caverne, en manière de grotte, profonde de deux brasses, où, venant de Bérestow, il se retirait pour y chanter ses heures et faire secrètement sa prière. C'est peu de temps après que le Seigneur inspira au grand prince l'idée de le nommer métropolitain de l'église de Sainte-Sophie, ce qui contraignit ledit Hilarion à renoncer à sa caverne.

Peu après, un laïc, qui demeurait à Lubetch, chez qui Dieu fit naître l'idée d'un pélerinage, se mit en marche pour aller visiter la sainte montagne. A peine y fut-il arrivé, que ledit laïc alla examiner les cloîtres, sortant de l'un, entrant dans l'autre; tant il y a qu'il prit goût à la vie monastique. En conséquence, il vint en l'un desdits cloîtres, et supplia l'igumen de vouloir bien le tonsurer et le revêtir de l'habit monacal. L'igumen y consentit, il lui fit la tonsure et lui donna le nom d'Anthoine; il l'instruisit en outre, et l'endoctrina touchant les devoirs des moines, et finit en lui disant: « A cette heure retourne au pays de la Russie, tu es béni de la sainte » montagne, car par toi se multiplieront les moines. » Lors il lui donna sa bénédiction et finalement le congédia.

Anthoine, de retour à Kiew, se mit à l'enquête du lieu qu'il aurait pour demeure : il alla d'un cloître

à l'autre, mais ne trouva rien qui lui convînt (Dieu l'ordonnant ainsi); si bien qu'il cheminait par monts et par vaux, cherchant toujours l'endroit qu'il plairait à Dieu de lui faire choisir. Enfin, il arriva sur la montagne où précédemment Hilarion avait creusé sa grotte. Cet endroit lui parut convenable, il y établit sa demeure, priant et implorant le Seigneur avec force larmes, et disant : « Mon Dieu! affermis ton » serviteur en ce lieu, et fais que la bénédiction de » la sainte montagne et de l'igumen qui m'a tonsuré » descende ici. » Dès-lors il commença à vivre en cette solitude et à prier Dieu, ne mangeant que du pain sec et ne buvant qu'un peu d'eau; et là se creusa une grotte en laquelle, ni jour ni nuit, il ne prenait repos, mais sans relâche travaillait, veillait et priait.

Quelques bonnes gens ayant su cette nouvelle, vinrent lui apporter le nécessaire pour vivre, l'appelant le grand Anthoine, et ne l'abordant jamais sans lui demander sa bénédiction.

Au demeurant, le grand-prince Iaroslaw étant mort, son fils, qui lui succéda, établit sa résidence en la ville de Kiew. En ce temps-là, le père Anthoine était déjà célèbre en toute la Russie. Le grand prince, ayant entendu quelque chose de sa vie, voulut le voir. Il vint donc, accompagné de toute sa cour, le visiter pour implorer ses prières et sa bénédiction. Ainsi, déjà connu et honoré de tout le monde, Anthoine vit venir à lui une grande affluence de personnes, parmi lesquelles il s'en trouva qui voulurent devenir

ses frères. Il en vit bientôt douze, qui, réunis à lui, creusèrent de grandes cavernes, et commencèrent à bâtir l'église et les cellules qui se voient encore de nos jours dans les souterrains de l'ancien cloître.

Alors Anthoine dit à ses compagnons : « Mes frè- » res, voici que le Seigneur vous a réunis par l'effet » de la bénédiction de la sainte montagne et par suite » du pouvoir que me donna l'igumen, en me tonsu- » rant, de vous tonsurer pareillement : fasse donc que » la bénédiction du Seigneur et de la sainte mon- » tagne reste avec vous ! Moi, je vais vous quérir un » abbé ; adieu, car je veux vivre seul en la montagne, » comme je l'ai fait précédemment. »

Bientôt il leur choisit un abbé qui se nommait Vaarlam ; après quoi il se retira en la montagne pour y vivre solitairement. Il s'y creusa une grotte, qui se trouve encore sous le nouveau cloître, et dans laquelle il passa quarante années, ne sortant jamais, et mettant en pratique toutes les vertus. C'est en ce même endroit qu'ont reposé ses os jusqu'à nos jours.

Cependant le nombre des moines s'accrut à un tel point, que bientôt il n'y eut plus assez de place pour les contenir. Alors il leur vint en la pensée d'édifier un cloître par-dessus lesdites cavernes. A cet effet, ils s'en vinrent, avec leur abbé, trouver Anthoine, auquel ils dirent : « Père, le nombre des moines s'est » tellement augmenté, que nous ne pouvons plus » habiter nos souterrains. Plût à Dieu, ému par tes » prières, que nous pussions édifier une petite église » par-dessus lesdits souterrains ! » Anthoine accueillit

leur prière, et leur permit de bâtir une église. Les moines, joyeux et reconnaissans, se mirent aussitôt à bâtir une petite église, qu'ils dédièrent à l'Assomption de la Sainte-Vierge Marie.

Mais, par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, le Seigneur permit l'accroissement des cénobites, au point que, de rechef, ils se virent contraints de délibérer, avec leur abbé, au sujet de la construction d'un monastère, qui leur parut désormais indispensable; ils revinrent trouver Anthoine: « Père, lui » dirent-ils, le nombre des moines s'accroît de jour » en jour, et il nous faudrait permettre de construire » un monastère... » A ces mots, Anthoine fut comblé de joie, et incontinent il députe vers le grand prince un desdits moines, avec un message portant ces mots: « Prince, Dieu a permis l'accroissement de » mes frères, mais la place leur manque; ne veux-tu » pas leur octroyer cette montagne, sous laquelle » sont leurs cavernes? »

Isiaslaw, plein de joie à la réception de ce message, envoya un de ses officiers, qui fit aux moines l'abandon de ladite montagne.

Ainsi autorisés, l'abbé et ses frères construisirent une grande église, entourèrent leur monastère de haies-vives, et creusèrent encore aux environs de nombreuses cavernes; et quand l'église fut achevée, ils l'ornèrent de belles et riches images; et c'est de là que vint à ce monastère le nom de *Petcherski*, pour rappeler que ses moines n'avaient auparavant habité que des cavernes (7).

Mais à peine le monastère de Petcherski, dont Vaarlam était abbé, se trouva-t-il achevé, qu'Isiaslaw, de son côté, fit bâtir un cloître en l'honneur de saint Dmitri, et qu'il lui donna Vaarlam pour directeur, pensant être utile à ce père en le choisissant pour chef d'un cloître qu'il voulait doter de grandes richesses; car voilà comme les princes et les boyards fondent des monastères, par prodigalité : mais aucun ne songe à les fonder par le moyen des larmes, des prières, des jeûnes et des veilles. Pourtant Anthoine n'avait ni or ni argent, et si, comme on dit, il vint à bout de son œuvre, ce ne fût que par les prières, les jeûnes et les larmes.

Quoi qu'il en soit, Vaarlam, s'étant rendu audit cloître Saint-Dmitri, les frères tinrent conseil entre eux, et s'en vinrent trouver de nouveau le vieux Anthoine. « Donne-nous un abbé, lui dirent-ils. — Eh » qui donc voulez-vous? — Celui que Dieu veut et » que tu désigneras. — Eh bien, dit Anthoine, qui » peut se dire, entre vous, plus grand que l'obéis- » sant, l'humble et pieux Théodose? C'est lui que » vous devez élire. » Les frères, satisfaits du choix, remercièrent le vieillard, et élurent Théodose abbé.

Or, en ce temps-là, les frères se trouvaient au nombre de vingt. Théodose, ayant pris la direction du cloître, vécut en très-grande austérité, pleurant et priant sans cesse; et il réunit tant de moines, que bientôt ils dépassèrent le nombre de cent. Théodose se mit alors à la recherche de lois et réglemens monastiques. Il finit par trouver un moine du couvent de Studite, qui s'appelait Michel, et qui venait d'ar-

river de Grèce avec le métropolitain Georges. Théodose le pria de lui donner la règle des moines de Studite, laquelle règle il fit prendre et copier en double. Par ce moyen, il établit en son cloître les chants d'église, apprit à faire les révérences, à lire les psaumes, à se tenir debout en l'église, assis au réfectoire. En outre, il fixa le genre de nourriture de certains jours de la semaine; finalement, il régla tout ce qui se rapporte à la lithurgie. C'est de cette sorte que Théodose institua son monastère, duquel tous les autres empruntèrent leurs règles; aussi ledit monastère est-il regardé comme le premier et le plus célèbre de Russie. Théodose poursuivit sa vie exemplaire, gérant son cloître avec sagesse, observant lui-même la règle établie, afin de mieux la faire observer, et faisant accueil à tous venans. Ainsi vins-je, moi, très-indigne moine, qu'il accueillit, comme j'entrais dans ma dix-septième année.

J'ai donc écrit et fixé l'époque de la fondation de notre monastère, et d'où lui vint son nom de *Petcherski.* Je remettrai à parler encore de la vie de Théodose à un autre endroit ([8]).

En l'année 6560 (1052), le 14 octobre, mourut, à Novgorod, Vladimir, l'aîné des fils dIaroslaw : il fut inhumé en l'église Sainte-Sophie, qu'il avait lui-même fait construire.

En l'année 6561 (1053), Vsevolod, marié à une princesse grecque, eut un fils, auquel il donna le nom de Vladimir.

En l'année 6562 (1054), mourut le grand prince

de Russie, Iaroslaw. Se voyant à la fin de sa vie, il manda ses fils près de lui, et leur donna les conseils suivans : « Mes enfans, leur dit-il, voilà que je vais » quitter ce monde : aimez-vous les uns les autres, » puisque vous êtes enfans d'un même père et d'une » même mère. Que l'union et l'amitié régnent entre » vous; alors notre Seigneur restera parmi vous, » vos ennemis seront écrasés, et vous vivrez en paix. » Mais (ce que Dieu ne veuille!) si vous vous portez » haine les uns les autres, et que vous soyez divisés, » alors vous vous détruirez mutuellement; et ce pays, » que votre père et votre grand-père ont avec tant de » peine conquis et gouverné, sera renversé de fond » en comble. Vivez donc en paix à l'égard les uns des » autres; frères, ne méprisez point votre frère. Je » nomme Isiaslaw, mon fils et votre frère, pour me » succéder à Kiew; obéissez-lui ponctuellement » comme vous m'avez obéi, et qu'auprès de vous il » tienne entièrement ma place. Je donne Tchernigow » à Sviatoslaw, Péréiaslavle à Vsevolod, Vladimir à » Igor, et Smolensk à Viatcheslaw (9). »

Ce fut ainsi qu'il partagea les villes entre ses fils, leur recommandant de ne jamais outrepasser les limites du territoire fraternel, et surtout de ne pas songer à se vouloir mutuellement déposséder. Puis il ajouta, parlant à Isiaslaw : « Si l'un cherche à nuire à » l'autre, porte secours à celui qu'on attaquera. » Après avoir de cette façon exhorté ses enfans à vivre en bon accord, se sentant plus malade, il se fit mener à Vouitchgorod, où son état vint bientôt à empirer.

Ses fils, alors absens, se trouvaient : Isiaslaw à Novgorod, Sviatoslaw à Vladimir; Vsevolod seul était resté près de son père, qui l'aimait affectueusement, et plus que ses autres fils; aussi l'avait-il continuellement à son côté. Cependant s'approchait la dernière heure d'Iaroslaw : il rendit son âme à Dieu le samedi de la première semaine de Carême, vingtième jour de février. Vsevolod prit soin des restes de son père : il les mit sur un traîneau, et les conduisit à Kiew, où ils furent déposés en l'église Sainte-Sophie, dans un tombeau de marbre (10). Vsevolod et tous les Kiéviens furent dans la désolation. Il était dans la soixante-sixième année de son âge (11).



NOTES.

---

(1) Torfeus, dans ses Contes islandais, fait mention de cette guerre. Des Normands qui s'étaient trouvés au service des princes, racontent ce qui suit : « Le valeureux Eimound, fils du roi de Neidemark, rendit de » grands services à Iarisleiw, dans une guerre qui dura trois ans, contre » Bourislaw (Sviatopolk), prince de Kiew. Eimound, ayant enfin em- » brassé le parti de Bratislaw, devint chez les Russes un sujet d'admira- » tion par son courage et son adresse. Un jour qu'il s'était mis en em- » buscade dans un endroit où devait passer la femme d'Iarisleiw, il tua » le cheval qu'elle montait, enleva cette princesse au milieu de la foule » nombreuse qui l'entourait, et l'amena à Bratislaw, qui conclut la paix » avec son cousin, et donna une province entière au brave Eimound, » pour récompense de ses services. » (Torfeus, *Hist. norv.*, pars III, p. 97).

(2) C'est à cette époque, 1023, qu'il faut rapporter la mention que fait Lebeau d'un nouveau démêlé de la Russie avec Constantinople. Selon l'historien du Bas-Empire, le mariage d'Anne avec Vladimir avait formé une liaison entre les Russes et l'empire; ils fournissaient grand nombre d'auxiliaires dans toutes les expéditions. Mais cette princesse étant morte quelque temps après son mari, les liens de cette alliance se relâchèrent, et *Chrysochir*, parent de Vladimir, les rompit tout-à-fait. (Quel est ce *Chrysochir?* Il est bien difficile de le démêler dans ce que nous a raconté Nestor). Il vint par la mer Noire à Constantinople avec huit cents Russes bien armés, offrant ses services à l'empereur. Basile, soupçonnant quelque mauvais dessein, refusa de l'écouter jusqu'à ce qu'il eût désarmé. Chrysochir n'y voulant pas consentir, fit entrer ses barques dans la Propontide, s'approcha d'Abide, battit le commandant de la côte maritime, qui était venu au-devant de lui avec une petite flotte, et alla mouiller à Lemnos. Il y fut attaqué par David d'Achride, préfet de Samos, et par Nicéphore Cabasilus, duc de Thessalonique. Obligé de céder à des forces supérieures, il se rendit à certaines conditions, mais elles ne furent pas observées; et par une insigne perfidie, qui devenait ordinaire aux Grecs, il fut passé au fil de l'épée avec tous ses soldats. »

(Lebeau, tom. 16, p. 351.)

(3) Lebeau consigne, dans son Histoire, un trait à l'honneur des Varègues, et qui s'étant passé sous le règne de Michel IV, en 1034, doit trouver sa place ici : « Tandis que les mœurs des Grecs se corrompaient de plus en plus, par le relâchement qui précipite la chute des » États, et par l'exemple de leurs souverains, une milice barbare établie » dans l'empire fit une action de justice qui montre que les principes » d'équité naturelle se conservent avec la rudesse nationale. Un corps » de Varangues ou Varinges avait ses quartiers dans ce qu'on appelait » alors le Therme des Thracésiens : c'était la Lydie et une partie de la » Phrygie. L'un d'entr'eux rencontrant une femme dans un chemin » écarté, voulut la corrompre ; et la trouvant rebelle à ses désirs, voulut la forcer. Pendant qu'elle se défendait, elle trouva moyen de se » saisir de l'épée du barbare, et la lui plongea dans le cœur. Le bruit » de ce meurtre s'étant répandu dans le voisinage, les autres Varangues » accourent ; et s'étant instruits du fait, au lieu de venger leur camarade, ils prononcent qu'il a mérité la mort, couronnent la femme qui, » par son courage, a sauvé son honneur, et lui font présent de la dépouille de ce malheureux ; ils le jugent même indigne de sépulture, et » jettent son corps dans le lieu d'horreur destiné pour ceux qui se sont » eux-mêmes donné la mort. » (Tom. 16, p. 433.)

(4) On voit encore dans deux églises fondées par Iaroslaw, l'une à Kiew, l'autre à Novgorod, des peintures et des mosaïques dues à l'amour de ce prince pour les arts. Ces mosaïques, composées de petites pierres carrées, représentent, sur un fond d'or, avec des couleurs d'une étonnante fraîcheur, des figures et des costumes de saints personnages : travail aussi singulier que précieux, et digne des regards des connaisseurs.

(5) Nestor entre rarement dans les motifs qui déterminaient les grands princes à porter la guerre chez les peuples voisins de la Russie. Il se contente, la plupart du temps, de transmettre les points principaux et les résultats de ces expéditions. Le lecteur en veut souvent savoir davantage. Les historiens byzantins attribuent cette nouvelle agression des Russes au mécontentement qu'avait dû ressentir Iaroslaw du massacre de Chrysochir et d'un autre de ses boyards, plus récemment encore, tué dans une émeute. Lebeau, que guide ici Cédrenus, nous donne de cette guerre le récit suivant : « Les Grecs, environnés de barbares, et trop faibles pour résister à tous, achetaient la paix de » plusieurs de ces peuples. Ils payaient tribut aux Russes, qui leur fournissaient des troupes, et entretenaient avec eux un commerce utile » aux deux nations. Des marchands russes, qui étaient toujours en grand » nombre à Constantinople, ayant pris querelle avec quelques habitans,

» on en vint aux mains, et un seigneur russe des plus distingués fut tué » dans ce tumulte. Iaroslaw régnait alors en Russie. Ce prince guerrier, » qui venait de vaincre les Patzynaces et de dompter les Lithuaniens, » irrité de ce meurtre, fait prendre les armes à ses sujets, appelle à son » secours les autres barbares septentrionaux, assemble une armée de » cent mille hommes, et la fait embarquer sur le Borysthène. Il en » donne la conduite à son frère Vladimir. Tous les canots qui compo- » saient cette flotte (car les Russes n'avaient pas d'autres navires) de- » vaient traverser le Pont-Euxin, et se tenir à l'entrée du Bosphore, » pour aller ensemble attaquer Constantinople. A cette nouvelle, l'em- » pereur députe à Vladimir; il lui fait représenter qu'il n'a point de » part à l'injure dont les Russes ont à se plaindre; qu'une querelle sur- » venue entre des particuliers ne doit pas rompre une paix depuis long- » temps établie entre les deux nations, et qu'après tout il est prêt de » donner aux Russes telle satisfaction que peut exiger la plus rigoureuse » justice. Ses députés sont renvoyés avec insulte, et l'empereur, per- » dant toute espérance d'accommodement, se prépare lui-même à la » guerre. Il commence par faire arrêter et mettre en prison tous les » Russes qui étaient à Constantinople, et donne le même ordre pour » toutes les provinces. Comme les vaisseaux de la flotte impériale étaient » dispersés en différens parages, et que le temps manquait pour les ras- » sembler, il fait équiper à la hâte les navires de toute espèce qui se trou- » vaient dans le port de Constantinople; il y fait embarquer tout ce qu'il » avait de soldats dans la ville, avec une ample provision de feu gré- » geois; il monte lui-même sur sa galère, et s'avance vers les barbares, » qui se tenaient sur les ancres à l'entrée du canal. Deux grands corps » de cavalerie l'accompagnaient à droite et à gauche, et marchaient le » long du rivage. Les deux flottes s'observaient sans faire aucun mou- » vement, et chacune attendait l'attaque. Enfin, l'empereur voyant que » le jour se passait sans rien faire, envoie encore proposer un accom- » modement; il n'est pas mieux écouté que la première fois. Vladimir » répond seulement que, pour avoir la paix, il lui faut payer trois livres » d'or pour chacun de ses soldats. Une réponse si peu raisonnable dé- » termine l'empereur à combattre. Il ordonne à Basile Théodorocane » de prendre trois trirèmes, et d'aller harceler l'ennemi. Basile fait plus » que l'empereur ne lui a commandé; il se jette au travers de la flotte, » brûle sept vaisseaux, en coule à fond trois avec leur charge, saute » lui-même dans un canot russe, et tue ou jette à la mer ceux qui le » montaient. Les Russes, voyant en ce moment l'empereur venir sur eux » avec toute sa flotte, prennent la fuite, se font échouer contre des ro-

» chers et des bancs de sable, et gagnent le bord, où la cavalerie grec-
» que en fait un grand carnage. On y compta ensuite plus de quinze
» mille cadavres. L'empereur étant demeuré deux jours en cet endroit,
» retourna le troisième à Constantinople, laissant à Nicolas et à Basile
» sa flotte bien garnie de troupes, avec ordre de garder l'entrée du
» canal, et d'empêcher les descentes. Il restait encore aux Russes un
» très-grand nombre de canots qui se rassemblaient dans un port voisin;
» et tandis que la flotte grecque courait le long des rivages pour jeter
» ceux qui avaient échoué, et dépouiller les cadavres que la mer jetait
» sur ses bords, vingt-quatre vaisseaux détachés à la poursuite des
» fuyards allèrent insulter les Russes jusque dans le port. A peine y
» furent-ils entrés, qu'ils se virent environnés d'une prodigieuse multi-
» tude de canots, qui les assaillirent de toutes parts comme un essaim
» d'abeilles. Bientôt les vaisseaux furent investis et couverts de Russes
» qui montaient à l'abordage; et les Grecs, fatigués du travail de la
» rame et de la poursuite, pouvaient à peine rendre quelque combat;
» ils voulurent sortir et regagner la pleine-mer, mais ils trouvèrent le
» passage fermé. Ce fut là que le patrice Constantin Callabure, com-
» mandant de la flotte de Cibyre, qui consistait en onze vaisseaux, fut
» tué en combattant avec courage. Quatre vaisseaux furent pris, entre
» lesquels était l'amiral; tout l'équipage fut passé au fil de l'épée; les
» autres échouèrent contre les rochers, où ils se brisèrent. Des sol-
» dats qui les montaient, les uns périrent dans les eaux, les autres par
» le fer ennemi; quelques-uns furent faits prisonniers. Ceux qui purent
» échapper en grimpant sur le rivage, revinrent nus, meurtris, déchirés,
» rejoindre leur flotte. Les Russes, consolés de leur défaite, reprirent la
» route de leur pays. Comme la perte d'un grand nombre de leurs ca-
» nots en obligeait une partie de retourner par terre, ils furent arrêtés
» près de Varna par Catacalon, gouverneur de ce ce pays, qui en fit un
» grand carnage, et en envoya huit cents à Constantinople. Ce guerrier,
» aussi vigilant que brave et hardi, les avait déjà fort maltraités à leur
» premier passage, lorsqu'en allant à Constantinople ils avaient fait une
» descente sur cette côte. » (T. 7, pag. 47, an 1043.)

On va voir que ce récit s'accorde en tout point avec celui de Zonaras. Nous donnons cet extrait sur la naïve et fidèle traduction que fit de l'annaliste byzantin, au XVI[e] siècle, J. Millet de Saint-Amour :

« Jusques icy nous avons discouru les guerres civiles, maintenant il est
» besoin que nostre propos se tourne aux externes, récitant en premier
» lieu le voyage de Russie. Cette nation ayant souventes fois envahi les
» Romains, demoura vaincue, si que finablement faisoit alliance et
» traittés de paix les uns avec les autres, ilz continuèrent longuement

» leur amytié mutuelle, traffiquans les uns parmy les autres. Et come » durant le temps susdit plusieurs Tauro-Scythes vendoient leurs mar- » chandises en Constantinople, et les nostres les acheptoient, advint que » noise s'estant élevée entre eux et quelques Romains, l'on monta des » paroles aux coups de poing, des coups de poing aux playes, des playes » aux meurdres; si qu'entre les autres l'un des plus grans de la Scythie » y tomba mort par terre. Le prince des Russiens se ressentant de ce » tord, et y fondant l'occasion de la guerre qu'il vouloit faire, après » avoir bâti plusieurs nacelles, et mettant là-dessus un nombre infini » d'hommes, passé la Propontide, il va assaillir les Romains par armes, » premier que les avoir deffiez. L'empereur, acertené de leur venue, leur » envoye ses ambassadeurs, les prie vouloir oster les armes, estant prest » de les satisfaire s'il les avoit offensez en quelque manière que ce fust. » Au contraire, le barbare receut fort incivilement, contre lesquels » ayant vomi tout plein de paroles insolentes et mordantes, il leur donna » un congé honteux, et suivi de grande ignominie. L'empereur, déses- » pérant de pouvoir venir à quelque bon appointement, se prépare aussi » à combattre par mer; et parce que la flotte estoit escartée bien loing, » pour la défense des provinces, il fait sortir plusieurs galères et navires » marchands chargez de feu grégois, pour aller trouver les ennemis, » se trouvant lui-même au port principal. Et comme bonne partie du » jour estoit déja passée sans que les barbares fissent semblant de vou- » loir combattre, ne rompant toutefois leur esquadron, l'empereur com- » mande à Théodorocane de les aller harceler avec trois galères, pour » les attirer au combat, ce qu'il fit, et ne les escarmoucha tant seule- » ment, ainçois donna au milieu de la troupe, embrasant plusieurs de » leurs vaisseaux avec le feu grégeois qu'il leur jetoit contre, mettoit » les autres à fond, et sautant dedans l'une il tua tout ce qui estoit » dedans, sans y trouver non plus de résistance que s'ils fussent en- » chaînez. Troys galères ayans osé combattre les ennemis, ainsi que » l'empereur donnoit le signe, un nombre de gros navires leva les an- » cres, et va d'un droit fil contre eux; tellement que les barbares les » voyans venir, oublians le désir de combattre, se rompent et s'enfuyent; » les Romains divinement aidez à ce conflict, car s'estant levé un vent » oriental enflant la mer et poussant les flots et ondes contre les navires » barbaresques, envoya un gros nombre à fond, et si en brisa plusieurs » autres contre les rochiers. Quant aux soldats qui estoient dedans, » partie demoura submergée, partie fut taillée en pièces par les Ro- » mains, qui les attendoient sur le gravier. La multitude des barbares, » débellée à la manière susdite, l'empereur, victorieux, retourna en son » palais. »

Cette traduction, aujourd'hui fort rare, est mal indiquée dans la *Biographie universelle*. L'auteur de l'article *Zonare* dit que la Chronique de cet historien fut traduite en français pour la première fois en 1560 par Jean de Maumont, et par Jean Millet en 1583 : c'est une erreur. Ce fut celle-ci qui parut la première en 1560. En voici le titre curieux : *Chroniques ou Annales de Jean Zonare, jadis et quatre cens ans y ha, grand drungaire du guet, et premier secrétaire de Constantinople, esquelles sont discourues toutes histoires mémorables advenues en ce monde, en la revolution de six mille six cens ans et plus, disposées en trois parties*, savoir, etc... *Œuvre recommandable et longuement désirée, trad. par J. Millet de Saint-Amour, au comté de Bourgogne.* — Lyon, 1660, in-fol.)

Le mauvais succès de l'expédition des Russes dégoûta vraisemblablement les grands princes de toute nouvelle agression contre la Grèce ; car depuis cette époque Constantinople ne vit plus dans le Bosphore les terribles flottes des descendans de Rurik et d'Oleg. Cependant, dès la fin du xe siècle, il circulait une prophétie qu'on disait écrite, on ne sait par qui, au-dessus de la statue de Bellérophon, sur la place taurique, à Constantinople, et qui annonçait « que les Russes devaient s'emparer un » jour de l'empire d'Orient, » tant le nom des Russes inspirait d'épouvante aux Grecs. « Cette statue, dit Gibbon (*Hist. of the Decl.*, c. 55, note 66), était en bronze, elle avait été amenée d'Antioche, et représentait Jésus Narin ou Bellérophon (*an old dilemna*, dit Gibbon) vainqueur de la fabuleuse Chimère. Lors de la prise de Constantinople, au xiii siècle, les Français la firent fondre.... La statue n'existe donc plus ; mais on prétend que l'oracle vit encore dans la mémoire des Russes du xixe siècle.

(6) On lit dans les annalistes polonais que Casimir, petit-fils de Boleslas, exilé dans son enfance avec sa mère, avait quitté sa patrie et s'était réfugié en France, où, perdant tout espoir de remonter sur le trône, il s'était fait religieux ; mais que les troubles civils et les malheurs de l'État ayant forcé les seigneurs polonais à recourir à la générosité de ce prince, il se fit relever de ses vœux par le pape, et quitta la cellule pour revenir occuper le palais des rois. Les mêmes annales ajoutent que son mariage avec la princesse russe se fit à Cracovie, et que la belle Marie Dobrognera embrassa la religion catholique-romaine, et apporta en dot à son époux une grande quantité de vases d'or et d'argent, des harnais d'un grand prix, et beaucoup de choses précieuses.

(7) On sait que Voltaire s'est appuyé sur La Martinière pour appeler Kiew *Kisovie* et *ville grecque*. Voici en effet ce qu'en dit l'auteur du

grand Dictionnaire historique et critique : « Kiow, autrefois appelée » *Kisovie,* fut jadis une des anciennes villes de l'Europe, comme les » antiques vestiges le donnent à connaître, la hauteur et la largeur de » ses remparts, la profondeur de ses fossés, les ruines de ses temples, » les vieilles *sépultures de plusieurs rois*, qui s'y trouvent. De ses tem- » ples il n'en est resté que deux, Sainte-Sophie et Saint-Michel ; car de » tous les autres il ne s'en remarque que des ruines, comme de Saint- » Basile, dont il y a encore des murailles de cinq à six cents pieds de » hauteur, avec des inscriptions grecques de plus de quatorze cents ans, » sur des albâtres, mais qui sont presque effacées, » etc. Nous ne relèverons pas les erreurs de cet article; nous dirons seulement que les murailles de cinq à six cents pieds de hauteur et les inscriptions grecques sont de l'invention du bon La Martinière. Saint-Basile, fondée par Vladimir Ier, sous les ruines du temple de Péroune, existe encore. Ceux qui voudront connaître la vérité sur cette ville célèbre et ses curieuses antiquités, devront consulter le petit Recueil in-8° de Jean Herbinius, que nous avons déjà cité ailleurs, intitulé : *Religiosæ Kioviensiæ Criptæ* (Ienœ, 1675). Voici en outre un petit morceau qui m'a semblé assez curieux pour être mis sous les yeux du lecteur. Il est extrait de Michow :

« *Ab oppido Cainow* 18 *mill. est Chiowia vetus Russiæ metropolis, quam magnificam et plane regiam fuisse, ipsæ civitatis ruinæ monumentaque, quæ in vicinis montibus ecclesiarum monasteriorumque desolatarum vestigia ; præterea cavernæ multæ, in quibus vetustissima sepulchra corpora que in his nondum absumpta, visuntur.... Ab hominibus fide dignis accepi, puellas ibi ultra septimum annum raro castitatem servare : rationes varias audivi, quarum nulla mihi satisfacit, quibus mercatoribus abuti quidem sed abducere minime licet. Nam si quis abducta puella deprehensus fuerit, et vita et bonis nisi principis clementia servatus fuerit, privatur.... Hæc omnia D. Albertus Gastold palatinus Vilnensis, regis in Lithuaniæ vice-gerens, mihi retulit.* » — (Michow, Descriptio Sarmatiarum. *Voyez* Collect, scrip. polonicorum, tom. 1, Varsovie, 1761, fol. p. 218.)

(8) Nestor a en effet composé la vie de saint Antoine et celle de saint Théodose, tous deux abbés et fondateurs du célèbre monastère des Cavernes. La première se trouve à la date du 10 juillet, et la seconde à celle du 3 mai, dans la légende connue sous le nom de paterik de Petcherski. (*Voyez* notre Notice.)

(9) Bratislaw, roi de Bohême, surnommé l'*Achile*, contemporain d'Iaroslaw, avec qui il eut plus d'un point de ressemblance, suivit de près au tombeau le grand prince de Russie. Au milieu des préparatifs d'une

expédition contre les Hongrois, il tomba malade à Chrudin, et mourut le 10 janvier 1055. Cosme de Prague, son historien, nous a transmis ses dernières paroles aux officiers de sa couronne. Elles méritent d'être citées à côté des adieux d'Iaroslaw à ses enfans. On y verra que ce prince, instruit par l'expérience, et plus sage qu'Iaroslaw, redoutait pour ses sujets et son empire, le partage de l'autorité et la division de son royaume :

Quia mea fata vocant, et atra mors jam præ oculis volat, volo vobis assignare et vestræ fidei commendare, qui post me debeat rempublicam gubernare. Vos scitis quia nostra principalis genealogia partim sterilitate, partim pereuntibus immatura ætate, me usque ad unum fuit reducta. Nunc autem (ut ipsi cernitis) sunt mihi a Deo dati quinque nati, inter quos dividere regnum Bohemiæ non videtur mihi esse utile, quia omne regnum in se ipsum divisum, desolabitur. Quia vero ab origine mundi, et ab initio Romani imperii, et usque ad hæc tempora fuerit fratrum gratia rara, testantur nobis exempla rata. Nam Cayn et Abel, Romulus et Remus, et mei atavi Boleslaus et sanctus Venceslaus, si spectes quid fuerint fratres bini, quid facturi sunt quinterni? Hos ego quanto potiores ac potentiores intueor, tanto mente præsaga pejora auguror. Heu mens semper pavida genitorum de incertis fatis natorum. Unde prævidendum est, ne post mea fata aliqua inter eos oriatur discordia propter obtinenda regni gubernacula. Qua de re rogo vos per Deum, et obtestor fidei vestræ per sacramentum, quatenus inter meos natos sive nepotes semper major natu summum jus et solium obtineat in præcipatu, omnesque fratres sui, sive qui sunt orti herili de tribu, sint sub ejus dominatu.

Nulle des chroniques russes ne fait mention des filles d'Iaroslaw, que les historiens étrangers citent si fréquemment et d'une manière si positive. Trois sont connues : Elisabeth, Anne et Anasthasie, ou Agmounda. La première, au rapport de Strouleson, se fit aimer du valeureux Harold, prince de Norvége, dont la jeunesse s'était passée au service d'Iaroslaw. Afin de se rendre plus digne de celle qu'il voulait obtenir, Harold alla sous les drapeaux de l'empereur combattre les infidèles en Afrique et en Sicile. Il fit le voyage de Jérusalem pour y adorer le tombeau du Sauveur; et s'en revint épouser la belle Russe, pour qui, selon le même historien, il avait dédaigné l'amour de l'impératrice Zoé. Harold, depuis roi de Norvége, était poète et guerrier. Voici un fragment d'un poème de ce héros scandinave, dans lequel il se plaint des rigueurs de la jeune fille de Russie, qui dédaigne son amour :

CHANSON DU XI^e SIÈCLE.

Mes navires ont vogué sur la mer sicilienne; leur carène brunie, chargée d'intrépides guerriers, nous portait, pleins d'espoir, et rêvant les glorieux combats. Je voyais, à ma voix, mon esquif fendre les flots et je projetais de lointaines navigations. N'y pensons plus... Hélas! j'aime, et celle que j'aime, la fille de Russie, dédaigne mon amour!

Jeune encore j'ai connu les dangers. L'habitant du Drovntein éprouva mon courage..... ; ils étaient cent contre un. Qu'il fut terrible notre combat!... Sous mes coups expira leur chef orgueilleux... Vains succès! Une fille de Russie dédaigne mon amour.

Sur mon esquif rasant les flots, un jour, nous étions seize!... Soudain le ciel gronde, le vent mugit, la mer est agitée, et notre bord est submergé. L'adresse et le courage nous sauvent du trépas, et déjà mon cœur rêvait un brillant avenir. O fille de Russie! pourquoi dédaigner mon amour!...

J'ai huit talens dont je pourrais faire gloire : audacieux au combat, je sais dompter un coursier ombrageux : je fends de mes bras la vague difficile, et sur le poli de la glace je sais m'aventurer; au but fixé je lance un javelot, et ma barque est soumise aux caprices de ma rame. Et pourtant la fille de Russie dédaigne mon amour!

Le nieras-tu? jeune et dédaigneuse enfant! N'est-ce pas moi qui naguère, sous les murs de la cité méridionale, ai livré cent combats glorieux? C'est là que je fis sentir la force de mes armes, et que je laissai de mon nom l'éternel souvenir? Pourquoi donc, ô fille de Russie, dédaigner mon amour?

On doit cette saga à Mallet, auteur d'une *Histoire de Danemarck* pleine de recherches et d'érudition. Madame de Genlis en a fait une jolie romance, qui se trouve dans son *Nouveau Cours d'éducation*.

Pour revenir aux filles d'Iaroslaw, Agmounda, l'une d'elles, suivant le chroniqueur Praï (*Annal. reg., Hungariæ*, lib. 1, pag. 54), devint l'épouse d'André I^er, roi de Hongrie : *Erat hæc Nastasia Yaroslai Vladimirovichii filia, a nostris deinde Agmunda dicta.*

Quant à la princesse Anne, on sait qu'elle épousa Henri I^er, roi de France, et qu'elle fut mère de Philippe, aussi I^er du nom. Nous ren-

voyons le lecteur, pour l'éclaircissement de cet important point historique, à l'examen critique du Mémoire de Lévesque, qu'on trouvera à la fin de ce premier volume.

(10) Ce monument, le plus ancien de ce genre que possède la Russie, est encore l'objet de la curiosité des voyageurs; il est fait de marbre blanc et bleu, et se trouve dans une chapelle de Sainte-Sophie, à Kiew, à gauche du maître-autel. La moitié du monument est cachée dans le mur; sur la pierre sont représentés divers ornemens de sculpture. On y voit les lettres J. C. X-C., des oiseaux, des arbres, etc.

(11) Tous les historiens s'accordent dans les éloges qu'ils font du grand prince Iaroslaw, et son règne peut être en effet considéré comme un des plus glorieux de la Russie. On a vu, par le récit de Nestor, que ce prince, à l'exemple de Vladimir-le-Grand, institua des écoles publiques où la jeunesse du pays acquérait les connaissances nécessaires pour remplir les fonctions sacerdotales et des emplois civils. Il répara, par ses conquêtes et son administration, les ravages qu'avait causés dans la Russie méridionale l'invasion de Boleslas. Après avoir restauré, agrandi Kiew, il fonda plusieurs villes qu'il dota d'établissemens publics; il aimait les arts, et sous son règne les artistes grecs ornèrent les églises de peintures, de mosaïques et de sculptures que l'on admire encore dans plusieurs églises de son temps. Enfin, Iaroslaw laissa de son règne un monument impérissable, un recueil de lois connu sous le nom de *Droit russe*, le plus ancien code écrit de la Russie, et qu'on peut regarder comme l'image fidèle de l'état civil et moral de ce vaste pays au onzième siècle. En voici un extrait pris dans les chroniques de Novgorod, et que nous donnons avec toute la simplicité du texte :

LOIS D'IAROSLAW (*).

1.° Si un homme tue un autre homme, le frère aura le droit de venger le meurtre de son frère; le fils, celui de son père; le père, celui de son fils, de même que le neveu, soit qu'il soit fils du frère ou de la sœur.

2.° Si le mort ne laissait point après lui de vengeur, le meurtrier reconnu paiera 40 grivnas, soit que le mort soit Russe ou Slave, homme de guerre ou de chancellerie, marchand national ou étranger, et même fugitif d'un autre pays.

(*) Les lois que ce prince donna à la Russie l'an 1016, sont intitulées *Rouskaïa pravada,* ou Vérités russes; elles commencent par ces mots : *Respectez ce réglement; il doit être la règle de votre conduite : telle est ma volonté.*

3.° Un homme battu par un autre, qui aura des contusions ou qui sera blessé jusqu'au sang, n'a pas besoin de témoins pour être cru en justice; mais si le plaignant n'a ni blessures ni contusions, il doit au moins fournir un témoin, sans quoi la plainte sera nulle. En la supposant valable, et avec impuissance de se venger personnellement, le battant paiera au battu 3 grivnas, et les frais du jugement.

4.° Celui qui frappera quelqu'un à coups de poings, à coups de bâton, à coups de perche, ou qui lui jetera à la tête une tasse, une corne, etc., paiera à l'offensé 12 grivnas, quand même les meubles jetés n'auraient pas atteint la personne; la même peine aura lieu envers celui qui frappera avec la poignée ou la pointe de son épée nue ou de l'épée dans son fourreau.

5.° Si un homme est blessé au bras, s'il perd ce membre ou qu'il reste estropié de la blessure, l'auteur du dommage lui paiera 40 grivnas. Si la blessure est au pied, et que le blessé devienne boiteux, ses enfans ou ses parens les plus proches en tireront vengeance. On paiera 3 grivnas pour un doigt coupé, et 12 grivnas pour avoir coupé à quelqu'un les moustaches et la barbe.

6.° Celui qui tirera son épée hors du fourreau sans même en frapper personne, paiera un grivnas.

7.° Si un homme en pousse un autre ou le tire à lui avec violence, l'offenseur paiera 3 grivnas à l'offensé, si celui-ci a deux témoins de la violence qu'on lui a faite; mais si ces témoins sont Varègues ou Kolbégiens, on leur fera prêter serment de la vérité de leur témoignage.

8.° Si un domestique s'enfuit de chez son maître, et qu'il aille se réfugier chez un Varègue et chez un Kolbégien, l'un et l'autre sont tenus de le renvoyer à qui il appartient, dans trois jours pour tout délai, sans quoi le maître reprendra son domestique dès qu'il l'aura découvert, et ceux qui lui auront donné asile paieront 3 grivnas pour cette injustice.

9.° Celui qui montera un cheval qui n'est pas à lui, sans la permission de celui à qui il appartient, paiera 3 grivnas.

10.° Celui à qui on aura volé un cheval, des armes ou des habits, et qui les reconnaîtra pour les siens, a le droit de les reprendre partout où il les trouvera. Le voleur lui paiera 3 grivnas pour ce tort. Mais si celui qui a recouvré son bien ne peut le recouvrer par lui-même, il doit dire à la personne qui s'en est emparé : « Ceci m'appartient ; tu le nies : » dis-moi donc l'endroit où tu les a achetés; produis des témoins qui » l'attestent, ou viens avec moi devant le juge. Si tu ne peux pas y » venir aujourd'hui, fournis-moi caution que tu y comparaîtras dans » trois jours. »

11°. Dans le cas où un débiteur refuserait de payer ce qu'il doit à son

créancier, la contestation sera portée devant douze personnes, qui en seront les arbitres. S'il s'agissait d'une bête volée qu'on ne voulût pas rendre, le détenteur injuste paiera 3 grivnas au propriétaire.

12.° Si quelqu'un perd une de ses bêtes, que son serf la reconaisse appartenant à son maître, et que celui qui s'en est emparé ne veuille pas la rendre, dans ce cas on le mènera chez la personne de laquelle on aura acheté l'animal; de celle-ci chez une autre, et même chez une troisième; et ces trois personnes rendront justice à qui il appartiendra; mais le propriétaire laissera son domestique au pouvoir du juge comme un gage de la justice de sa demande, jusqu'à ce que l'affaire soit terminée.

13.° Si un serf osait battre un homme libre, et qu'il trouvât un asile dans la maison d'un boyard ou d'un noble, l'un ou l'autre paiera 10 grivnas d'amende, et le serf sera rendu à son maître.

14.° Celui qui brisera la lance ou les armes de quelqu'un, qui lui déchirera ses habits ou l'en dépouillera, sera condamné à une amende en bestiaux; quand même le coupable voudrait rendre les effets pris ou endommagés, il n'en sera pas moins tenu de payer ces effets par le nombre d'animaux désignés pour leur valeur.



CHAPITRE XI.

ISIASLAW.

Partage des enfans d'Iaroslaw. — Sudislaw sort de prison, et se fait moine. — Dispersion des Torkes. — Les Polovtzi. — Débordement du Volkow. — Affaires de la Russie méridionale. — Phénomènes célestes. — Le prince Rotislaw empoisonné. — Portrait de ce prince. — Révolte de Vseslaw, prince de Polotsk. — Il est défait, attiré dans un piége et jeté dans les fers. — Nouvelle invasion des Polovtzi. — Émeute à Kiew. — Fuite du grand prince. — Vseslaw est délivré, et règne à Kiew. — Les Polovtzi battus par le prince de Tchernigow. — Boleslas, roi de Pologne, rétablit Isiaslaw. — Guerre contre le prince de Polotsk. — Translation des reliques des saints Boris et Glieb. — Nouvelle fuite du grand prince. — Ambassade d'Allemagne. — Retour d'Isiaslaw. — Guerre civile. — Mort du grand prince. — Son caractère.

Isiaslaw fit aussitôt son entrée à Kiew, et prit possession du trône. Sviatoslaw eut en partage la principauté de Tchernigow; Vsévolod celle de Péréiaslavle, Igor celle de Vladimir, et Viatcheslaw celle de Smolensk. Dans le courant de cette année, au milieu de l'hiver, Vsévolod eut une guerre à soutenir contre les Torkes, qu'il vainquit. Bliouche, prince des Polovtzi, paraissait vouloir les venger, et disposé à faire une irruption sur les terres de Vsévolod; mais ce

dernier sut, par un arrangement, satisfaire les Polovtzi, qui pour le moment restèrent chez eux.

L'an 6565 (1057), mourut Viatcheslaw, prince de Smolensk; Igor, à cette nouvelle, s'empressa de quitter Vladimir, et vint occuper le trône de son frère.

L'année suivante, Isiaslaw soumit les Golades.

L'an 6567, les trois frères Isiaslaw, Sviatoslaw et Vsévolod délivrèrent leur oncle Sudislaw : ce prince, après vingt-huit ans d'une cruelle détention, sortit des prisons de Pskow; mais ce ne fut que pour prendre l'habit de moine, et pour entrer dans un couvent de Kiew, où ses neveux le conduisirent.

L'année suivante vit mourir Igor, récemment établi à Smolensk. Vers la même époque, les princes Isiaslaw, Sviatoslaw et Vseslaw se liguèrent et mirent sur pied une armée innombrable, composée de soldats de diverses nations. Leur flotte, suivant les mouvemens des troupes de terre, se dirigea contre les Torkes. A la nouvelle de ce redoutable armement, l'ennemi, rempli d'épouvante, abandonna le pays qu'il occupait, et se mit à fuir : mais le ciel était irrité contre les Torkes, et dans leur fuite ils périrent, les uns de froid, les autres de faim et de misère; quelques-uns de la peste, ou d'autres maladies; tous, enfin, furent frappés de la colère divine, et la Russie se vit délivrée de ces idolâtres.

L'an 6569 (1061), et pour la première fois, les Polovtzi dirigèrent leur fureur contre notre malheureux pays. Ce fut le deuxième jour de février que

Vsevolod leur vint offrir le combat : l'affaire fut terrible et fâcheuse pour lui, car il fut défait. Les Polovtzi profitèrent de leur victoire en dévastant le pays, puis ils se retirèrent chargés de butin. C'est la première plaie que ces ennemis du nom de Dieu firent à notre patrie : leur prince se nommait Sokal.

L'année suivante mourut Sudislaw, le moine; son corps fut placé dans l'église Saint-Georges. Durant cinq jours, vers la même époque, la ville de Novgorod fut inondée par le débordement du Volkow. Cet événement fut remarqué par beaucoup de gens comme un fâcheux présage : en effet, quatre ans après, cette ville fut incendiée par Vseslaw.

L'an 6572 (1064), Rotislaw alla mettre le siége devant Tmoutorokan. Le prince Glieb, ne voulant pas être en guerre avec son oncle, abandonna la ville : cette conduite ne pouvait plaire à son père Sviatoslaw, qui, indigné de l'ambition de Rotislaw, arma en diligence et rétablit Glieb à Tmoutorokan. Rotislaw, loin de se tenir pour battu, attendit à peine l'éloignement du père pour attaquer de rechef le fils, qu'il expulsa de nouveau, et contraignit à retourner à Tchernigow. D'un autre côté, Vseslaw, prince de Polotsk, venait de déclarer la guerre à Sviatoslaw; cette diversion fut toute au profit de l'usurpateur.

C'est à ce temps qu'il faut rapporter d'effrayans phénomènes, présages certains de la colère divine. On vit dans le ciel une grande et terrible comète dont les rayons étaient de sang : c'est du côté du couchant

qu'elle apparut; elle fut visible durant sept jours. On présagea dès lors toute espèce de maux : la guerre civile, la guerre étrangère, des désastres sans nombre, et l'invasion de la Russie par les idolâtres. En effet, une comète sanglante pouvait, à juste raison, être regardée comme une pronostication de carnage et d'effusion de sang.

L'an 6573 (1065), Rotislaw de Tmoutorokan fit la guerre aux Kassogues, qu'il soumit, ainsi que quelques autres peuples voisins, sur lesquels il leva tribut. Les Grecs, effrayés du voisinage d'un prince si remuant, usèrent d'une abominable perfidie pour se défaire de lui. Ils lui députèrent un certain Kotopan [1], qui, sous couleur d'amitié et par d'adroites flatteries, s'insinua si bien dans l'esprit de Rotislaw, qu'il obtint toute sa confiance. Un jour donc que ce prince se divertissait au milieu de ses courtisans, et qu'il fesait de joyeuses libations, Kotopan lui dit : « Prince, » je voudrais bien boire à ta santé! — Buvons donc, » répondit Rotislaw. Kotopan prit la coupe, but la moitié de ce qu'elle contenait; puis, après avoir trempé son doigt dans ce qui restait, il l'offrit au prince. Or il faut savoir qu'il avait caché, sous l'ongle, un poison subtil et mortel. Il offrit donc la coupe à Rotislaw, sachant bien que, si ce prince y buvait, huit jours après il en mourrait certainement. Rotislaw, sans défiance, prit la coupe et la vida tout d'un trait. Le jour même, le traître Kotopan quitta Tmoutorokan, et s'en vint à Kherson, propageant en tous lieux que le grand prince ne manquerait pas de

mourir sous la huitaine. La mort arriva réellement comme le méchant l'avait dit; mais les choses, heureusement, n'en restèrent pas là; les Khersonésiens, indignés, arrêtèrent l'empoisonneur et le lapidèrent. Rotislaw, en effet, était ce qu'on peut appeler un vrai et généreux homme de guerre; d'une taille bien prise et d'un beau visage; il se montrait miséricordieux à l'égard des pauvres. Il mourut le troisième jour de février, et fut inhumé dans l'église de la sainte Mère de Dieu.

L'année suivante, Vseslaw (2), fils de Briatcheslaw, de Polotsk, mit ses troupes sur le pied de guerre, et s'empara de Novgorod. A cette nouvelle, les trois frères Isiaslaw, Sviatoslaw et Vsévolod réunirent leurs forces, et, malgré les froids d'un hiver rigoureux, marchèrent, suivis de nombreuses troupes, au-devant de Vseslaw, et s'approchèrent de Minsk, dont les habitans aussitôt fermèrent les portes. Mais cette ville tint peu contre les princes coalisés, qui, s'en étant rendus maîtres, commencèrent par égorger les hommes, et emmenèrent prisonniers les femmes et les enfans; puis ils se mirent en marche dans la direction du Niémen. Vseslaw bientôt parut devant ses ennemis, et le troisième de mars, jour où la neige tombait en abondance, le combat s'engagea sur les bords de ce fleuve. Les deux partis s'attaquèrent avec une égale fureur, et il se fit de part et d'autre un horrible carnage. Les princes coalisés y éprouvèrent de grandes pertes, et un grand nombre des leurs restèrent sur le champ de bataille. Cependant, Vseslaw, vaincu,

finit par l'abandonner. Le dixième jour de juillet suivant, les trois frères adressèrent à Vseslaw les propositions suivantes : « Viens vers nous, lui disaient-ils ; » il ne te sera fait aucun mal ; » et pour garantie de cette promesse, ils baisèrent la sainte croix. Plein de confiance en ce serment, Vseslaw vint en canot par le Dniéper ; Isiaslaw le reçut dans sa tente, près de la Tscha, non loin de Smolensk ; mais à peine y était-il entré, que, nonobstant la foi jurée, il fut arrêté et conduit à Kiew, où bientôt il se vit, avec ses deux fils, jeté au fond d'un cachot.

En l'an 6575 (1067), la Russie fut envahie par un essaim de Polovtzi. Les trois frères allèrent au-devant d'eux dans la direction de l'Alta ; ils les joignirent à la nuit tombante, et le combat s'engagea ; mais en punition de nos péchés, et parce que nous avions abandonné le culte divin pour celui des idoles, nos princes furent mis en déroute, et les Polovtzi remportèrent encore la victoire. Isiaslaw et Vsévolod s'en revinrent à Kiew : Sviatoslaw s'enfuit à Tchernigow.

Cependant les Kiéviens échappés au massacre étant rentrés dans leurs murs, soulevèrent la populace. Bientôt la place du marché est envahie, on tient conseil. Le peuple, qu'irrite l'issue du combat, députe vers le prince un message chargé de ces mots : « Les Polovtzi sont dispersés dans la campagne ; donne-nous » des armes, des chevaux, et nous allons tomber sur » eux. » Isiaslaw s'oppose de toutes ses forces à ce projet : le peuple prend de là prétexte pour attaquer l'un de ses favoris, le voiévode Kosviatchek. Un rassemble-

ment considérable formé sur la montagne se porte vers la demeure de celui-ci, qui, fort heureusement pour lui, avait eu le temps de se mettre hors de toute atteinte, en cherchant asile ailleurs. Le peuple, frustré dans son espoir, s'interroge, et prend le parti d'aller se plaindre à Briatcheslaw. En un instant son palais est entouré : « Les prisonniers sont nos amis! s'écrient » ces mutins; il faut les délivrer! » A ce mot de prisonniers, la foule se divise en deux bandes; l'une se précipite vers les prisons, et l'autre gagne le pont qui conduit au palais du grand prince. Isiaslaw se trouvait alors avec ses courtisans dans une avant-salle, et discutait avec eux sur ce qui se passait au-dehors. Cependant les mécontens pénètrent et stationnent dans la cour; le prince, qu'entourent ses officiers, se met à la fenêtre, et Touki, frère deTchoudine, lui dit: «Vois-tu, prince, comme le peuple est en pleine » révolte? Il est nécessaire que tu lui parles; mais » avant tout, assure-toi des prisons qui renferment » Vseslaw, et préviens les tentatives de ces séditieux. » A peine achevait-il ces mots, qu'une foule de peuple qui venait de forcer les prisons et de rendre à la liberté un grand nombre de détenus se réunit aux mécontens dont le palais était déjà assiégé. « Voici qui devient » réellement sérieux, dirent les courtisans au prince : » ils ne tarderont pas à vouloir délivrer Vseslaw. Il » faut envoyer un message à celui-ci, et l'exciter, sous » un prétexte quelconque, à se mettre à la fenêtre ; et » tandis qu'il se montrera au peuple, avoir là un » homme dévoué qui lui passe son épée au travers

» du corps. » Isiaslaw rejette cet avis : cependant le peuple pousse d'effroyables cris : il fait retentir les rues du nom de Vseslaw, court à sa prison, en brise les portes, et délivre le prince captif. A cette nouvelle, Isiaslaw et Vsévolod quittent précipitamment le palais, et abandonnent Kiew. Le peuple, maître de la ville, conduit Vseslaw en triomphe jusqu'au château : les appartemens d'Isiaslaw sont livrés au pillage, et la populace enlève tout ce qu'elle trouve d'or et d'argent, de fourrures et d'étoffes. Ceci se passait le 15 septembre. Isiaslaw, sorti de Kiew, se réfugia chez les Lèkes.

Nous avons dit que son frère Sviatoslaw s'était retiré à Tchernigow. Après leur victoire, les Polovtzi n'avaient pas tardé à se réunir aux environs de cette ville. Sviatoslaw résolut de les en éloigner. Il sortit donc, et marcha pour les joindre jusqu'auprès de Snoveisk; mais déjà l'ennemi se préparait à le bien recevoir. Voyant le nombre et la disposition de ces païens, Sviatoslaw dit à ses troupes : « Amis, sachons » user de toutes nos ressources; car, je le prévois, » nous aurons à faire, pour en sortir à notre honneur. » Bientôt le signal est donné, et les Russes, pleins d'ardeur, se jettent sur l'ennemi, l'attaquent de la lance et de l'épée, avec une telle impétuosité, que, quoique bien inférieurs en nombre, puisqu'ils n'étaient que trois mille, ils mettent en pleine déroute les douze mille Polovtzi. Un grand nombre d'entr'eux resta sur le champ de bataille, d'autres furent noyés dans la Snova. Leur prince, fait prisonnier, servit à

orner la rentrée victorieuse de Sviatoslaw. Cette affaire eut lieu le dernier jour de novembre. Vseslaw régna à Kiew durant l'espace de sept mois.

En l'année 6585 (1077), Isiaslaw et Boleslas (3), roi des Lèkes, prirent les armes contre Vseslaw. Ce prince parut d'abord disposé à tenter contr'eux le sort des armes; mais cependant, à peine arrivé à la hauteur de Biélogorod, il quitta honteusement les Kiéviens à la faveur de la nuit, et s'enfuit à Polotsk. Le lendemain, les soldats apprenant la fuite de leur prince, reprirent le chemin de Kiew, tinrent conseil, et députèrent vers Sviatoslaw et Vsévolod le message suivant : « Nous n'avons pas bien agi en chassant » notre prince : il va nous mettre les Lèkes sur les » bras. Revenez donc, vous, sauver la ville de votre » père des maux qui la menacent, plutôt que de la » laisser exposée au courroux des Polonais : si vous ne » voulez pas, nous mettrons le feu partout, et nous nous » retirerons en Grèce. » Sviatoslaw leur fit répondre : « Nous allons envoyer vers notre frère; nous savons » qu'il persiste à vouloir s'aider contre vous des Lèkes, » et à vous attaquer; nous irons à sa rencontre avec nos » troupes, plutôt que de consentir jamais à ce que » la ville de notre père soit ruinée de fond en comble. S'il acepte la paix, nous lui dirons de venir à » nous sans défiance, suivi seulement de quelques-uns » des siens. » Ces promesses rendirent l'espérance aux Kiéviens.

Sviatoslaw et Vsévolod envoyèrent donc vers Iaroslaw, auquel ils firent dire : « Vseslaw a pris la

» pris la fuite; n'amène donc point les Lèkes à Kiew, » où tu n'as plus d'ennemis; ne persiste pas dans tes » projets de vengeance, oublie ton ressentiment con- » tre Kiew : rappelle-toi seulement que cette ville » fut la demeure de notre père, et qu'à ce titre elle » nous est chère et précieuse. »

Isiaslaw se rendit aux remontrances de ses frères; il congédia les Lèkes, et résolut de suivre le conseil qu'on lui donnait. Il s'en vint donc avec Boleslas, et suivi seulement de quelques hommes. Cependant il avait fait prendre les devans à son fils Mstislaw, et ce jeune prince, bien accompagné, s'était déjà rendu maître de Kiew. Ses premiers pas dans cette ville furent marqués par le massacre de soixante-dix habitans qui avaient le plus figuré dans l'affaire de Vseslaw. Non content de ces exécutions, il fit, sans examen, sans jugement, crever les yeux à quelques autres, et livra au supplice un grand nombre de prévenus.

A l'approche d'Isiaslaw, les Kiéviens se portèrent à sa rencontre, et le reprirent pour leur prince. Il remonta sur le trône, et fit sa rentrée à Kiew le deuxième jour de mai. Quant aux Lèkes dont il était suivi, ils furent distribués dans divers quartiers de la ville; mais la haine qu'ils inspiraient était telle, qu'il n'y avait pas de jour qu'on n'en fît secrètement mourir. Boleslas, instruit de ce qui se passait, quitta Kiew plein de courroux, et revint avec eux dans son pays. Isiaslaw voulut changer le lieu du marché; il ordonna qu'à l'avenir il se tiendrait sur la montagne. Quelque

temps après sa rentrée il marcha contre Vseslaw, qu'il expulsa de Polotsk, où il établit son propre fils Mstislaw; mais celui-ci étant venu à mourir, il y fut remplacé par son frère Sviatopolk.

Après la fuite de Vseslaw, arrivée en 6578 (1070), Vsévolod eut un fils qui reçut le nom de Rotislaw: c'est durant cette année que fut élevée, dans le cloître de Vsévolod, l'église de Saint-Michel.

L'année suivante, les Polovtzi portèrent leurs ravages sur le territoire des villes de Rostow et de Nejatin : vers le même temps Vseslaw rentra dans Polotsk après en avoir expulsé Sviatopolk. Ce triomphe dura peu, car il fut, à quelque temps de là, attaqué par Iaropolk, qui le défit sous les murs de Volotsk.

En l'année 6580 (1072), en présence des fils d'Iaroslaw, Sviatoslaw et Vsévolod, du métropolitain Georges, de Pierre, évêque de Péréiaslavle, de Michel, évêque d'Iuriew, de Théodose, abbé de Petcherski, de Sophonisbe, abbé du cloître Saint-Michel, d'Herman, abbé du cloître de la Transfiguration de Jésus-Christ, de Nicolas, abbé du cloître de Péréiaslavle, les restes des saints martyrs Boris et Glieb furent pris et transférés dans la nouvelle église qu'Isiaslaw avait fait construire : à cette occasion, les princes et prélats que je viens de nommer célébrèrent une grande fête, où fut déployée la plus grande magnificence. Les fils d'Iaroslaw chargèrent eux-mêmes sur leurs épaules le cercueil de bois qui renfermait les restes de Boris, et le portèrent en procession,

précédés d'une foule de moines qui marchaient un cierge à la main : des diacres, munis d'encensoirs, les suivaient; venaient ensuite les prêtres, les évêques, et enfin le métropolitain. C'est de cette manière que le cortége se dirigea vers la nouvelle église : là, le cercueil ayant été ouvert, une odeur embaumée parfuma toute l'enceinte. A cette merveille, chacun se mit à louer Dieu : le métropolitain seul fut saisi d'épouvante, car il n'avait pas encore une foi entière aux saints. Il se prosterna la face contre terre, et implora son pardon; et après que les assistans eurent baisé ces reliques, on les enferma dans un cercueil de pierre; ensuite, on alla prendre le corps de Glieb, qui était dans un autre tombeau de pierre, on le plaça sur un traîneau que l'on tira par le moyen de cordes; quand il fut amené devant les portes de l'église, il ne fut plus possible de remuer ni le traîneau, ni le cercueil. On ordonna alors au peuple de prier, et de crier : « Mon Dieu! ayez pitié de nous! » Bientôt, en effet, on put mouvoir le cercueil; on le prit alors, et on l'introduisit dans l'église. Ceci eut lieu le deuxième jour de mai. Après l'office divin, tous se mirent ensemble à table, grands et petits, et célébrèrent cette fête par des démonstrations de joie et de touchante fraternité. Après la cérémonie, chacun s'en revint chez soi.

Mais, en l'année 6581 (1073), le diable sema la division parmi les enfans d'Iaroslaw : ils se brouillèrent entr'eux, et Sviatoslaw et Vsévolod s'unirent contre Isiaslaw. Celui-ci fut contraint, encore une fois, d'abandonner Kiew, et Sviatoslaw et Vsévolod

firent leur entrée solennelle en cette ville le 22 mars: ils fixèrent leur résidence à Bérestow, ét de cette façon foulèrent aux pieds la dernière volonté de leur père. Sviatoslaw avait été la cause de l'expulsion d'Isiaslaw : il ambitionnait la souveraineté, et était parvenu à déterminer Vsévolod à prendre les armes: « Isiaslaw et Vseslaw, lui disait-il, machinent quel- » que chose contre nous; si nous ne les prévenons » pas, ils nous déposséderont. » Il souleva donc Vsévolod contre Isiaslaw. Isiaslaw se réfugia chez les Lèkes, emportant avec lui de grandes sommes d'argent, « car, se disait-il à lui-même, avec cela, j'a- » chèterai des armées! » Mais les Lèkes le dépouillèrent de ses richesses, et le congédièrent (4); tandis que, de son côté, Sviatoslaw expulsait son frère, et s'établissait seul à Kiew.

Dans la même année, et durant que Sviatoslaw se disait grand prince, furent jetés les fondemens de l'église de Petcherski, Théodose étant abbé, et Michel, évêque (le métropolitain Georges était alors en Grèce).

C'est l'année suivante que mourut Théodose, abbé de Petcherski; Etienne fut élu pour le remplacer.

En l'année 6583 (1075), sous l'abbé Etienne, fut commencée l'édification de l'église de Petcherski, dont Théodose avait jeté les fondemens; elle fut achevée trois ans après, le 3 juillet. Cette année-là vinrent d'Allemagne des ambassadeurs; Sviatoslaw leur fit voir, avec grande ostentation, une infinité de richesses et de trésors. A la vue de tant d'or, d'ar-

gent et de choses précieuses, ils dirent : « Tout cela » n'est rien, et mérite peu l'estime; il y a quelque » chose de plus précieux au monde, et dont tu pour-» rais, à juste titre, t'énorgueillir. »

En l'année 6584 (1076), Vladimir-Vsévolodovitch et Oleg-Sviatoslavitch marchèrent au secours des Lèkes, contre les peuples de Bohême. Cette année-là, le 27 décembre, Sviatoslaw, fils d'Iaroslaw, mourut des suites d'une incision qu'on lui fit aux amygdales. Son corps fut déposé dans l'église de la Transfiguration : Vsévolod lui succéda au trône.

L'année suivante, Isiaslaw (5) se présenta à la tête d'une armée de Lèkes : Vsévolod, de son côté, vint à sa rencontre. Pendant ce temps (le quatrième jour de mai), Boris usurpait le trône de Tchernigow; à peine s'y maintint-il huit jours, au bout duquel temps il prit la fuite, et se retira chez Roman de Tmoutorokan. Vsévolod et Isiaslaw se joignirent en Volhynie; c'est là qu'ils firent la paix : en conséquence, Isiaslaw revint, et remonta sur le trône de Kiew le troisième de juillet (6). Oleg-Sviatoslavitch occupait alors le trône de Tchernigow.

En l'année 6586 (1078), le 10 avril, Oleg-Sviatoslavitch, attaqué par Vsévolod, prit la fuite et gagna Tmoutorokan. Vers le même temps, Glieb fut tué à Savolotk. Ce prince était excellent pour les pauvres, hospitalier de sa nature; il portait une grande dévotion aux églises : plein de zèle et de foi, il était humble et modeste, quoique bien fait de corps. Ses restes furent déposés, le 23 juillet, dans l'église de la Transfigu-

ration, à Tchernigow ; Sviatopolk lui succéda au trône de Novgorod : Iaropolk, fils d'Isiaslaw, occupait alors Vouitchgorod, et le prince Vladimir la ville de Smolensk.

Après la mort de Glieb, Oleg et Boris se liguèrent avec les païens, qu'ils introduisirent en Russie, et dirigèrent contre Vsévolod. Celui-ci les joignit, le 26 août, aux environs de Sochiza, à l'endroit où, précédemment, ces mêmes Polovtzi avaient triomphé des Russes ; cette fois-ci, les nôtres furent encore vaincus ; un grand nombre resta sur place, notamment parmi les principaux : Ivan, fils de Schiroslaw, Tuki, frère de Tchoud, Poreï, et beaucoup d'autres. Oleg et Boris poussèrent jusqu'à Tchernigow, dans l'espoir de profiter de leurs avantages, et de faire beaucoup de mal à la Russie. Vsévolod, vaincu, alla chercher asile chez son frère, à Kiew : ces deux princes, après s'être embrassés, s'assirent l'un près de l'autre, et Vsévolod fit à Isiaslaw le récit de tous ses chagrins. « Mon frère, répondit Isiaslaw, oubliant » tous les maux que Vsévolod lui avait faits, ne laisse » point abattre ton courage ; tu as vu quelles ont été » mes infortunes, à moi : premièrement, ne m'a-t-on » pas expulsé, ne s'est-on pas emparé de tous mes » biens? Et pourtant, qu'avais-je fait? Mes frères » m'ont chassé, banni ; il m'a fallu errer sur la terre » étrangère, depouillé de tout par les miens, et sans » avoir, en aucune façon, mérité un pareil sort ! » Console-toi donc, mon frère ! Si je prospère en » Russie, tu jouiras de mon bonheur ; si, au contraire,

» tout espoir pour toi nous est enlevé, eh bien, je » partagerai ton sort, car ma vie est à toi! » Après avoir, par ce discours, consolé Vsévolod, il leva une forte armée, et, accompagné de son fils Iaropolk, de Vsévolod et des fils de Vladimir, il marcha contre Tchernigow. Les habitans se renfermèrent dans la ville, car Oleg et Boris étaient absens. Cependant, comme ils refusaient d'ouvrir les portes, on donna l'assaut; Vladimir s'étant emparé de l'entrée de l'Ouest, en fit briser la porte. Bientôt maître des faubourgs, il y porta l'incendie, et contraignit les habitans à se réfugier au centre de la ville. Mais Isiaslaw et Vsévolod, apprenant qu'Oleg et Boris s'avançaient au secours de Tchernigow, allèrent à leur rencontre, et les joignirent au moment où ils allaient pénétrer dans la ville. Oleg dit alors à Boris : « Il est inutile que nous lut» tions contre quatre princes réunis; il vaut mieux » parlementer et demander la paix à nos oncles. — » Fais ce que tu voudras, répondit Boris; pour moi, » je vais au combat. » C'est ainsi que parla ce prince téméraire : il ne savait pas que le Seigneur confond l'orgueil, et qu'il se laisse toucher par l'humilité.

Les deux partis marchèrent donc l'un contre l'autre, et se joignirent au bourg de Neschatin; là, bientôt, s'engagea la mêlée : le carnage y fut horrible. Boris-Svialoslavitch, qui s'était si fort énorgueilli, y fut tué tout des premiers. Cependant Isiaslaw combattait au milieu de la mêlée, lorsqu'un soldat ennemi s'étant approché de lui, lui porta, par derrière, un furieux coup de lance qui le perça de part en part :

ainsi périt le grand prince. Le combat n'en continua pas moins jusqu'au moment où les troupes d'Oleg, vaincues et dispersées, entraînèrent ce prince avec elles, et l'obligèrent à chercher son salut dans la fuite. Oleg, à cheval, et suivi de quelques-uns des siens, parvint à gagner Tmoutorokan.

Ainsi donc mourut, le 3 octobre, le grand prince Isiaslaw : son corps, mis sur un canot, fut amené à Gorodez, où il resta exposé aux regards du peuple, jusqu'au moment de l'arrivée des habitans de Kiew, qui vinrent le prendre. Ils placèrent le cercueil sur un traîneau qui prit la direction de Kiew, accompagné de moines, de prêtres et de fidèles serviteurs, qui récitaient les prières et les cantiques des morts.

L'entrée du convoi dans la ville se fit au milieu des pleurs et des gémissemens du peuple, qui furent tels, qu'à peine pouvait-on entendre les chants des prêtres. Iaropolk suivait le cercueil avec ses gens, répandant aussi d'abondantes larmes; enfin, on déposa le corps dans un tombeau de marbre, qui fut placé dans l'église de la sainte Mère de Dieu.

Isiaslaw était beau de visage, d'une haute stature; il avait l'âme sensible et le cœur droit; il détestait le mensonge et les trompeurs; il n'était ni artificieux ni dissimulé; intègre et plein de droiture, il rendait le bien pour le mal (7); et, pour preuve, il ne chercha jamais à se venger des Kiéviens, qui l'avaient tant offensé, en l'expulsant et en mettant son palais au pillage (8).

NOTES.

(1) *Kotopan*. Il est fort douteux que ce mot soit un nom propre. Quelques auteurs l'ont pris pour un titre équivalent à celui d'intendant, commissaire ou préfet.

(2) Vseslaw, arrière-petit-fils de la belle Rognéda, princesse de Polotsk, détestait les enfans d'Iaroslaw, et se regardait comme légitime prétendant au trône des grands princes : son grand-père, Isiaslaw, était en effet fils aîné de Vladimir.

(3) Boleslas II, roi de Pologne, petit-fils, par sa mère, de Vladimir, et marié à une princesse russe dont le nom est resté ignoré, se croyait aussi quelques droits sur la Russie. Il accueillit donc avec intérêt le prince fugitif qui venait implorer son assistance. « Un prince malheureux, dit-il » en embrassant Isiaslaw, est plus à plaindre qu'un homme ordinaire. » S'il y a des disgrâces inévitables pour le commun des mortels, ceux-là » devraient en être exempts qui sont établis pour faire le bonheur des » autres. »

(4) Selon les chroniques allemandes, Isiaslaw, repoussé de Boleslas, se réfugia près de Henri IV, empereur d'Allemagne, auquel il fut présenté à Mayence, par Dedi, margrave de Saxe. Il lui offrit une grande quantité de vases d'or et d'argent, ainsi que des fourrures précieuses qu'il avait probablement pu sauver des mains des Polonais, et réclama son assistance, lui promettant de se reconnaître tributaire de l'empire. Le jeune et courageux Henri, à qui le sort réservait des désastres si cruels, accorda sans hésiter sa protection au malheur. Entouré de traîtres et d'ennemis dans ses propres Etats, il fit partir pour Kiew Burckard, évêque de Trèves, probablement frère d'Oda et beau-frère de Viatcheslaw. Il le chargea d'intimer aux princes russes l'ordre de rendre à Isiaslaw sa légitime autorité, et de leur annoncer qu'en cas de refus, malgré la grande distance qui les séparait, l'intrépide armée de Henri irait dompter les usurpateurs. Le trône de Kiew était alors occupé par Sviatoslaw, qui sans doute avait donné à Vsévolod quelques villes de la

Russie méridionale. Il traita avec distinction les ambassadeurs de l'empereur, et tâcha de les convaincre de l'équité de sa conduite. Nestor, sans spécifier les motifs des envoyés allemands, dit qu'ils furent reçus par Sviatoslaw avec beaucoup d'ostentation. Néanmoins, les députés n'obtinrent rien autre chose que des protestations et des présens, qui firent l'admiration de l'Allemagne. *Tantum regi deferens auri et argenti et vestium preciosarum, ut nulla retro memoria tantum regno teutonico uno tempore illatum referatur.* (Lambert d'Aschaffembourg.)

(5) Isiąslaw, après avoir vainement imploré le secours des Polonais, eut recours au pape Grégoire VII, si célèbre dans l'histoire, et qui prétendait à la monarchie universelle. Iaroslaw, sacrifiant à ses intérêts la religion de son pays, envoya son fils à Rome, et s'engagea par son organe à reconnaître, non-seulement le pouvoir spirituel, mais encore l'autorité temporelle du pape sur la Russie; et en lui demandant son intercession, il lui adressait ses plaintes contre le roi de Pologne. Grégoire envoya des ambassadeurs à Boleslas et au grand prince de Kiew, auquel il écrivit une lettre que nous a conservé Cesar Baronius, dans les Annales ecclésiastiques. Nous croyons faire plaisir au lecteur, en lui mettant sous les yeux cet intéressant morceau d'histoire :

« *Insuper et legatos misit ad Demetrium Russorum regem, cum idem rex ad sedem apostolicam suum filium præmisisset. Quænam causa eum mittendi filium Romam permoverit, ex redditu ad eum Gregorii papæ litteris scies, quæ sic se habent :*

» *Gregorius episcopus, servus servorum, Demetrio regi Russorum et reginæ uxori ejus, salutem et apostolicam benedictionem. Filius vester limina apostolorum visitans ad nos venit, et quod regnum illud dono sancti Petri per manus nostras vellet obtinere, eidem beato Petro apostolorum principi debita fidelitate exhibita, devotis precibus postulavit indubitanter asseverans, illam suam petitionem vestro consensu ratam fore ac stabilem, si apostolicæ auctoritatis gratia ac munimine donaretur. Cujus votis et petitionibus, quia justa videbantur, tum ex consensu vestro, tum ex devotione poscentis, tandem assensum præbuimus et regni vestri gubernacula sibi ex parte beati Petri tradidimus, ea videlicet intentione atque desiderio charitatis, ut beatus Petrus vos et regnum vestrum, omniaque vestra bona, sua apud Deum intercessione custodiat, et cum omni pace honore quoque et gloria idem regnum usque in finem vitæ vestræ tenere vos faciat, et hujus militiæ finito cursu, impetret vobis apud supernum regem gloriam sempiternam. Quin etiam nos paratissimos esse, noverit vestræ nobilitatis serenitas ut ad quæcumque justa negotia hujus sedis auctoritatem pro sua ne-*

cessitate petierit, procul dubio continuo petitionum suarum consequetur effectum. Præterea ut hæc et alia multa, quæ litteris non continentur, cordibus vestris arctius infigantur, misimus hos nuntios nostros, quorum unus vester notus est et fidus amicus, *qui et ea quæ in litteris sunt diligenter vobis exponent, et quæ minus sunt, viva voce explebunt. Quibus pro reverentia beati Petri, cujus legati sunt, vos mites et affabiles præbeatis; et quidquid vobis dixerint ex parte nostra patienter audiatis, atque indubitanter credatis; et quæ ibi ex auctoritate apostolicæ sedis negotia tractare voluerint, et statuere, nullorum malo ingenio turbari permittatis, sed potius eos sincera charitate favendo juvetis. Omnipotens Deus mentes vestras illuminet, atque per temporalia bona faciat vos transire ad gloriam sempiternam*. Dat. Romæ decimo quinto kal. maii, indict. XIII.

» *Hactenus epistola Gregorii ad regem Russiæ, a nobis reddita, ut eo exemplo intelligatur, quomodo contigerit plura regna oblata reperiri apostolicæ sedi. Christiana regum pietas efficiebat, ut persuadentes sibi illi, magis protectione sancti Petri principis apostolorum quam armis regna defendi; offerens illa eidem sancto Petro, a quo et per successorem ipsius romanum pontificem acciperent illa in feudum, præstito juramento fidelitatis eidem. Jactatum bellorum fluctibus Demetrium ipsum regem Russorum Lambertus in Chronico hoc eodem anno demonstrat, dum eum ad Henricum regem pro auxilio contra fratrem venisse tradit.* » (Annales ecclesiastici, autore Cæsare Baronio sorano ex congreg. oratorii, etc., tom. II, antverp. 1608.)

Il est vraisemblable que les remontrances du pape firent quelqu'effet sur Boleslas II, puisque, malgré le refus qu'il avait fait à Iaroslaw, il consentit bientôt à armer en faveur de ce prince.

(6) Les historiens polonais rapportent qu'Isiaslaw, redevable au roi du changement de sa fortune, consentit à entretenir son armée, à lui fournir des vivres, l'habillement et la solde, et que Boleslas, enchanté de la position délicieuse de Kiew, de l'amabilité des femmes russes, put à peine s'arracher aux délices de cette nouvelle Capoue. Mais, tandis que les soldats polonais, suivant l'exemple de leur chef, se livraient aux charmes de la volupté, des événemens d'une nature toute imprévue se passaient dans leurs propres foyers. Laissons parler ici l'auteur des *Fastes de la Pologne* : « Le temps que Boleslas avait employé à conquérir la Russie, avait fait naître une singulière résolution dans la Pologne. Il n'était resté dans le royaume que les femmes, les vieillards, les enfans et les esclaves; mais les enfans avaient grandi, et étaient devenus des hommes. Les femmes apprennent avec fureur la préfé-

» rence que donnent leurs époux aux étrangères avec lesquelles ils vi-
» vent familièrement; et, soit principe de vengeance, soit ennui d'une
» trop longue absence, elles résolvent toutes de se choisir de nouveaux
» époux, c'est-à-dire de rendre à leurs maris, par un libertinage public,
» l'affront qu'elles en ont reçu. Chaque Polonaise se choisit un complice
» du crime qu'elle se fait une joie de commettre; et comme il se trouve
» moins de jeunes hommes que de femmes, celles qui ne se trouvent
» point pourvues ne font nulle difficulté de jeter les yeux sur leurs es-
» claves, auxquels elles font les avances les plus expressives et les plus
» honteuses. Une seule dame eut horreur de cette prostitution générale,
» et l'histoire nous a conservé son nom : cette dame se nommait Mar-
» guerite, et avait pour époux le comte Zambocin, de la maison Strzé-
» mie; elle se réfugia secrètement au haut du clocher d'une église de ses
» terres; un seul domestique, instruit de sa retraite, lui portait des vi-
» vres, et elle n'en sortit qu'après le retour de son mari. C'est peut-
» être le seul Polonais qui ne partagea pas la honte de la nation. La nou-
» velle de ce qui se passait en Pologne parvint en Russie jusqu'aux
» oreilles de Boleslas; pleins de rage, ils vinrent lui demander à grands
» cris leur retour dans leurs provinces. Le roi, sans rejeter ni se rendre
» à leurs prières, chercha à les calmer et à les consoler, sous l'espoir
» que la guerre serait bientôt terminée. Les Polonais, impatiens, désertè-
» rent par pelotons; l'armée en est affaiblie de plus de moitié, et il ne
» reste sous les drapeaux que ceux pour qui la débauche a encore des
» attraits, et ceux qui, n'ayant point d'établissemens solides dans leur
» patrie, aiment mieux l'abjurer que d'aller partager la honte de leurs
» épouses infidèles. Les déserteurs de l'armée furent les moins scrupu-
» leux; arrivés en Pologne, ils reprirent leurs femmes, et oublièrent
» leurs fautes. *Boleslas, forcé d'abandonner la Russie*, les suivit de
» près. Ce fut dans ce moment que se développa toute l'atrocité de
» son caractère; il livre aux bourreaux les plus riches des déserteurs,
» et confisque leurs biens. Les femmes, auteurs de ces désordres, ne peu-
» vent se soustraire à sa vengeance; on leur arrache des bras les enfans
» qu'elles nourrissent, pour livrer ces innocentes créatures aux bêtes fé-
» roces des campagnes. C'eût été peu : Boleslas condamne ces femmes
» coupables à allaiter des chiens, et, sous peine de la vie, leur ordonne
» de ne se montrer en aucun endroit sans ces animaux pendus à leurs
» mamelles. » (*Fastes de la Pologne*, prem. part., pag. 36.)

(7) Karamsin modifie en ces termes l'éloge que fait Nestor d'Isiaslaw :
« S'il est vrai que, dans tous les temps, le parjure et les violences ar-
» bitraires furent des crimes atroces, les forfaits audacieux du fils (à

» Kiew) prouvent au moins l'extrême faiblesse du père, qui, au lieu de » le punir, le créa prince apanagé; enfin; il nous a semblé que ces cir- » constances, ajoutées aux désastres de la ville de Minsk, à l'arrestation » perfide de Vseslaw, ne s'accordent pas avec les louanges de l'an- » naliste. »

(8) C'est à ce règne qu'il faut rattacher ce que nous disent certaines chroniques russes au sujet de prétendus sorciers et magiciens dont les miracles frappèrent le peuple d'étonnement et d'effroi.

« Vers 1071, la famine désolait la province de Rostow. Deux imposteurs, habitans de la ville d'Iaroslaw, fondée par le grand prince du même nom, parcouraient les rives du Volga, annonçant dans tous les villages que les femmes étaient la cause de ce fléau, et qu'elles cachaient dans leur corps du pain, du miel et du poison. Les trop crédules habitans amenaient devant eux leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses, auxquelles les prétendus magiciens tailladaient les épaules; puis, faisant sauter du blé des manches de leurs propres habillemens, ils s'écriaient : « Voyez ce qu'elles avaient sous la peau! » Ces scélérats, suivis d'une foule de complices, faisaient mourir des femmes innocentes, et pillaient les propriétés des riches. Ils vinrent enfin à Biélo-Ozéro, où le grand boyard Jan, fils de Viuchata, qui levait des contributions pour le prince Sviatoslaw, ordonna leur arrestation, et les fit pendre à un chêne, malgré leurs menaces et leurs prédictions contraires. Les Finois et les Tchoudes étaient surtout renommés pour leur profonde connaissance de l'avenir et leur habileté dans l'art nécromancien. Les Russes se rendaient volontiers en Esthonie pour être instruits de l'avenir par les sorciers de ce pays, qui se disaient en rapport avec de noirs esprits ailés. Un de ces imposteurs osa un jour blâmer publiquement, à Novgorod, les préceptes de la religion chrétienne; il adressait à l'évêque des paroles outrageantes, et annonçait qu'il traverserait le Volkow à pied sec. Le peuple l'écoutait comme un homme inspiré, tandis que le pieux évêque, revêtu des ornemens épiscopaux, et le crucifix à la main, au milieu du marché, appelait en vain les fidèles chrétiens. Les citoyens, aveuglés, se rangeaient en foule autour de l'imposteur : le prince Glieb et sa suite vinrent seuls baiser la croix. Alors Glieb s'approcha du prétendu sorcier, et lui demanda s'il prévoyait ce qu'il deviendrait le même jour : « Je ferai » de grands miracles, » répondit celui-ci. — « Tu mens! » répartit le prince courageux, et d'un coup de hache il lui tranche la tête. Le misérable tombe mort à ses pieds, et le peuple reconnaît son erreur. »

Iaroslaw, à l'exemple de son père, inscrivit son nom parmi celui des législateurs. Il convoqua, après la mort d'Iaroslaw, un conseil composé

de ses frères, Sviatoslaw et Vsévolod, ainsi que des seigneurs de sa cour les plus connus par leur sagesse, et abolit la peine de mort dans la plupart des cas où elle était prononcée, pour y substituer des peines pécuniaires. « On ne peut pas décider, dit l'auteur de l'*Histoire de l'empire* » *de Russie*, si cette mesure lui fut dictée, comme à Vladimir, par une » excessive humanité ; s'il la considéra comme un moyen d'épargner des » hommes qui pouvaient devenir utiles à la patrie, ou si l'envie d'enri- » chir par des amendes le trésor de l'État, fut son principal motif. »

Les lois de ce prince, réunies à la suite de celles d'Iaroslaw, portent pour titre : *Vérités prescrites à la Russie par Isiaslaw, Vsévolod et Sviatoslaw, ses frères, conjointement avec Kosniatcheko, Pereviez, Nicéphor, Kianin, Tchoudin et Mikoula :* titre admirable, si l'on veut considérer que toutes les lois devraient être en effet tellement claires et précises, que chaque homme n'aurait besoin que des lumières de la raison pour en comprendre le véritable sens.

LOIS D'IAROSLAW.

1.° Si un citoyen en tue un autre dans une émeute populaire, le meurtrier paiera 80 grivnas aux héritiers du mort, mais il ne paiera rien pour ceux de ses gens qui auront subi le même sort. Si le meurtre était commis sur quelques-unes des terres du souverain, le meurtrier paiera 80 grivnas de plus au profit du fisc.

2.° Si un citoyen est assassiné par des voleurs, et que l'on n'ait pas arrêté les coupables, c'est celui à qui appartient la terre, conjointement avec celui qui était chargé d'entretenir sur ce chemin la sûreté publique, qui paiera l'amende imposée au meurtrier.

3.° Celui qui, en pillant des magasins ou volant un cheval, un bœuf, une vache, etc., tuera un homme, doit à son tour être tué comme un chien. La même peine aura lieu envers celui qui tuera une sentinelle ou un receveur des droits de péage. Si quelqu'un vole le receveur d'un péage appartenant au souverain, le coupable paiera 80 grivnas. On paiera la même somme pour le meurtre d'un vieil écuyer de haras (*), et 12 grivnas pour le meurtre d'un maire de village et d'un portier appartenant au prince. Quant au meurtre d'un serviteur de sa maison, l'amende sera de 5 grivnas, comme celle d'un homme ordinaire et d'un serf; mais l'amende

(*) Les habitans de Dorogobouge avaient tué un vieux écuyer d'Isiaslaw, et ce prince leur fit payer une amende de 80 grivnas. C'est sans doute cet événement qui donna lieu à l'article dont il s'agit.

sera de 12 grivnas pour quiconque tuera une nourrice ou le mari d'une nourrice.

4.° Celui qui volera un cheval appartenant à la cour, et portant la marque du souverain, paiera 3 grivnas, et 2 grivnas pour le cheval d'un particulier; pour une jument, 60 coupons; pour un bœuf, un grivnas; pour une vache, 40 coupons; pour un poulain de trois ans, quinze martres; pour un veau, 5 coupons; pour un bélier et un agneau, le voleur paiera animal pour animal; et pour la mort d'un cerf un demi-grivnas.

5.° Le suborneur qui engagera l'esclave et le serviteur d'un propriétaire à s'enfuir, paiera 12 grivnas.

6.° Si quelqu'un pille un magasin ou vole un cheval, un bœuf, etc., il est condamné à payer un grivnas et 30 coupons d'amende; mais s'il a des complices, chacun d'eux paiera 3 grivnas et 30 coupons, parce que les complices enhardissent à commettre le crime.

7.° Quiconque maltraitera grièvement un paysan sans ordre du prince, paiera 3 grivnas, et 12 pour un homme d'armes, un citoyen, un douanier maltraité.

8.° Si le voleur de nuit, pris sur le fait, est tué, il est bien tué; mais il est mieux de le saisir si on le peut, et de le livrer à la justice dès qu'il sera jour; car si quelqu'un avait vu ce voleur garotté pendant la nuit, et qu'au matin on le trouvât mort, le maître de la maison encourrait une juste peine.

9.° Il est expressément défendu de dégrader les forêts, de dépouiller les arbres de leurs écorces, de faire du feu dans les bois, non-seulement à cause des embrasemens qui peuvent en résulter, mais encore à cause des ruches d'abeilles qu'on y entretient, et auxquelles la fumée est mortelle. On paiera pour chacun de ces délits 3 grivnas et 30 coupons.

10.° Quiconque, en labourant la terre, passera les bornes ou les fossés de son héritage, paiera 12 grivnas.

11.° Le voleur d'une chaloupe paiera 60 coupons pour son prix, et 30 pour la punition du vol.

12.° Celui qui entrera dans un colombier ou dans un poulailler et qui y volera quelque chose, paiera neuf martres, et 3 grivnas s'il vole un chien, un faucon, un épervier.

13.° Celui qui volera du foin ou du bois paiera neuf martres. Dix hommes, plus ou moins, qui voleraient ensemble une chèvre, un mouton, un pourceau, seront punis comme s'ils avaient volé séparément une chèvre, un mouton, un pourceau, et chacun d'eux paiera 60 coupons.

14.° Le produit de ces amendes sera employé comme il suit : le prince percevra 3 grivnas sur celles qui seront au-dessous de 12 grivnas; les

trois-quarts restant seront employés à l'entretien du gouvernement de Novgorod, et aux récompenses destinées, savoir : chaque personne qui arrêtera un voleur aura dix coupons; la garde portant épée aura autant de martres qu'il y aura de grivnas dans l'amende ordonnée; mais si cette amende excédait 12 grivnas, alors le prince en prélèvera dix; la dîme 2, et les personnes qui auront poursuivi et saisi les voleurs recevront soixante-dix martres.

15.° Soit que l'on vienne de construire un pont pour la sûreté et la commodité du public, soit que l'on n'ait fait que réparer celui qui tombait en ruine, chacun de ceux ou de celles qui y passeront paieront, jusqu'à nouvel ordre de notre part, le droit que nous avons fixé pour chaque personne.

16.° Voici l'ordre que nous avons jugé à propos d'établir pour fixer les droits que les propriétaires des fonds peuvent exiger de ceux qui les cultivent (*). Un possesseur de fief peut exiger sept mesures d'orge par semaine, un mouton, un cochon ou deux bêtes à peu près de la même valeur, et deux poules par jour; le mercredi un coupon; le jeudi, le vendredi et le samedi, du froment ou du pain autant qu'il en peut consommer, et du fromage. Ses fermiers lui entretiendront en outre quatre chevaux.

Les jours de Carême exigent un autre arrangement : les fermiers paieront au propriétaire sept coupons par jour et quinze martres pour chaque semaine, et la quantité de farine nécessaire jusqu'à ce qu'il touche son revenu entier, comme il est dit ci-dessus. Les fermiers paieront en outre 70 grivnas pour le maître et la maîtresse de la maison.

(*) Ce paragraphe exige une explication qui en facilite l'intelligence. Les anciens Russes appelaient *vir* un fief qui avait une grande étendue de terre et un nombre d'habitans capables de fournir un si grand revenu; ils employaient aussi le mot *soka* ou charrue, pour exprimer une possession de sept cents arpens. D'après ce fait, on ne sera pas étonné qu'Isiaslaw ait assigné à chaque propriétaire tant de fournitures par jour. L'appétit vigoureux des gens du nord, et le nombre d'hommes à nourrir dans chaque maison, explique suffisamment ce qui paraissait d'abord obscur dans ce paragraphe.



CHAPITRE XII.

VSEVOLOD-IAROSLAVITCH. (1)

Apanages. — Mort de Roman-Sviatoslavitch. — Oleg en Grèce. — Exploits de Vladimir. — Iaropolk prend les armes, il est défait et banni. — Son retour. — Il est assassiné. — Les deux Ivan. — L'évêque Iphraïm. — Exhumation des restes de saint Théodose. — Nestor parle de lui-même. — Phénomènes et présages sinistres. — Irruption des Polovtzi. — Mort de ceux qui vendaient les croix des tombeaux. — Maladie du grand prince. — Son portrait. — Sa mort. — Modération de Vladimir.

Vsévolod monta sur le trône de Kiew, précédemment occupé par son père et par son frère. En prenant l'autorité souveraine, il établit son fils Vladimir à Tchernigow, et céda les principautés de Tourow et de Vladimir à Iaropolk, l'un des fils d'Isiaslaw (2).

L'an 6587 (1079), Roman ayant à sa solde une armée de Polovtzi, se présente sous les murs de Kiew. Le grand prince, qui se trouvait à Péréiaslavle, parvient à traiter avec les Polovtzi; Roman alors veut s'éloigner d'eux; mais ceux-ci, mécontens de lui, l'arrêtent, et le massacrent. Ce fait eut lieu le deuxième jour d'août; les os de ce prince reposent encore de

nos jours à l'endroit même où il fut tué : il était fils de Sviatoslaw et neveu d'Iaroslaw.

Oleg, son frère, fait prisonnier par les Khozares, fut déporté au-delà des mers, à Tzaragrad. Vsévolod, profitant de son absence, envoya l'un de ses lieutenans, Ratiborn, occuper Tmoutorokan.

L'année suivante, après une attaque contre Péréiaslavle, les Torkes firent une irruption en Russie. Vsévolod fit marcher contre eux son fils Vladimir, qui les mit en fuite.

L'an 6589 (1081), le dix-huitième jour de mai, David, fils d'Igor, et Volodar, fils de Rostislaw, firent prisonniers Ratiborn, et s'établirent à Tmoutorokan.

L'année suivante, durant l'automne, mourut le prince des Polovtzi.

En l'année 6591 (1083), Oleg, revenu de la Grèce, surprend Tmoutorokan, arrête David Igorévitch et Volodar Rostislavitch ; puis, après s'être rétabli en la principauté, il punit de mort ceux des Khosares qui avaient pris part au meurtre de son frère. Cependant, il ne voulut point retenir long-temps prisonniers David et Volodar, qui bientôt furent rendus à la liberté.

L'année suivante, Iaropolk Isiaslavitch vint célébrer les fêtes de Pâques avec son oncle Vsévolod. Profitant de son absence, les fils de Rostislaw se présentent, et bannissent Iaropolk de son gouvernement ; mais Vsévolod envoie son fils Vladimir, qui chasse, à son tour, les enfans de Rostislaw, et rétablit Iaropolk

dans sa principauté de Vladimir. Dans le même temps David attaquait les Grecs à Oleschié, et pillait toutes leurs propriétés. Instruit de sa conduite, Vsévolod lui ordonne de le venir trouver, et lui cède la ville de Dorogobuge.

En l'année 6593 (1085), Iaropolk, excité par de mauvais conseils, forme le projet d'attaquer Vsévolod : celui-ci, instruit à temps, envoie contre lui son fils Vladimir. Iaropolk, à cette nouvelle, abandonne sa mère et ses gens à Lutsk, et se réfugie chez les Lèckes. Vladimir entre dans Lutsk, soumet les habitans, puis il établit David à Vladimir, s'empare de toutes les richesses d'Iaropolk, dont il conduit la mère et la femme à Kiew.

L'année 6594 (1084), Iaropolk sortit du pays des Lèckes, et fit la paix avec Vladimir, qui revint à Tchernigow. Iaropolk, après quelques jours seulement, sortit de Vladimir et s'en vint à Zvénigorod. Mais comme il cheminait à cheval, et se trouvait non loin de la ville (c'était le vingt-huitième jour de novembre), un infâme traître lui passa son sabre au travers du corps. Iaropolk, usant du peu de forces qui lui restaient, retira le sabre, et s'écria en gémissant : « Ah ! » ce misérable m'a tué ! » Cependant, le meurtrier maudit s'enfuit, et gagna Pérémysle chez Rurick. Les serviteurs d'Iaropolk, Rodko et Ivan, et quelques autres, relevèrent son corps, le placèrent sur un cheval et le conduisirent à Vladimir, et de là partirent pour Kiew. Le pieux Vsévolod voulut aller au-devant du corps de ce prince infortuné. Il sortit donc,

suivi de ses fils Vladimir ct Rostislaw, de tous ses boyards, du vénérable métropolite Ivan, des moines, des prêtres et des habitans de Kiew, qui, tous, versèrent des larmes sur le sort du malheureux Iaropolk. C'est au milieu des psaumes et des chants religieux que ses restes furent portés au cloître de Saint-Dmtri, placés dans un cercueil, et déposés, le cinquième jour de décembre, avec tous les signes d'honneur, dans l'église de l'apôtre Saint-Pierre, dont il avait lui-même jeté les fondemens. Iaropolk était pieux, humble, affable, et donnait annuellement le dixième de ses troupeaux et de ses blés à l'église de la sainte mère de Dieu.

En l'an 6596 (1088), fut consacrée l'église de Saint-Michel du cloître Vsévolod, par le mètropolitain Ivan, en présence des évêques Lucas, Isaü et Ivan. Lazare était alors abbé de ce cloître. Dans la même année, Sviatopolk quitta Novgorod pour Tourow; où il établit sa résidence : vers le même temps, Nikon, abbé de Petcherski, vint à mourir.

Les Bolgares s'emparent de la ville de Murom.

En l'an 6596 (1089), fut consacrée l'église du cloître Théodose, sous l'invocation de la sainte mère de Dieu, par Ivan le métropolitain, en présence de Lucas, évêque de Biélogorod, sous le règne de Vsévolod, autocrate de Russie, et en présence de ses fils Vladimir et Rostislaw. Ianew se trouvait alors gouverneur de Kiew, et Ivan, abbé du cloître. Dans la même année, mourut le métropolite Ivan, personnage fort instruit, secourable aux pauvres et aux

veuves; affable pour tout le monde, riche ou pauvre; pieux, discret, et fort éloquent: il consolait les affligés par des citations des Saintes-Écritures (3). Quelque temps après, Janka (Anna), fille de Vsévolod, étant allée en Grèce, ramena, pour métropolite, un autre Ivan; mais celui-ci était eunuque. Dès que les gens de notre pays le virent, ils s'écrièrent: « C'est un trépassé qui nous est venu. » En effet, il mourut moins d'un an après. C'était un homme sans érudition, sans esprit comme sans éloquence. Dans la même année, encore, fut consacrée à Péréiaslavle, l'église de Saint-Michel, que l'évêque de cette ville, Iphraïm (4), y avait fondée. Il y avait ajouté depuis divers corps de bâtimens, et avait décoré l'intérieur de l'église d'un grand nombre d'ornemens et de vases sacrés. Cet Iphraïm, outre cette fondation, fit construire encore divers édifices, notamment l'église de Saint-Théodore, et celle de Saint-André. Il fit encore agrandir la ville, y établit des bains de pierre, qui, avant cette époque, n'étaient point usités en Russie: enfin, il embellit la ville de Péréiaslavle d'églises, d'édifices et de monumens divers.

En l'an 6599 (1091), l'abbé de Petcherski tint conseil avec ses moines, et dit: « Il n'est pas convenable » que notre père Théodose repose hors du monas» tère et de son église, lui qui en a posé les fonde» mens, et dont les soins ont réuni les moines. » Et il fut décidé qu'on préparerait un endroit pour y déposer ses restes. En conséquence, trois jours avant la fête de l'Assomption de la Vierge, l'abbé fit faire

des fouilles à l'endroit où reposait le corps de notre père Théodose. Je fus témoin oculaire de l'exécution de cet ordre; et ce que je vais écrire, je ne l'ai point appris des autres, car je me mis le premier à l'œuvre: L'abbé vint donc à moi, et me dit: « Rendons-nous » à la grotte de Théodose. » J'allai donc avec l'abbé, sans que personne le sût; et d'abord nous cherchâmes ensemble la place où l'on avait pu l'enterrer. L'abbé me dit alors: « Ne dis rien à nos frères de l'endroit » où se doit trouver le corps: que chacun ignore nos » travaux; prends seulement, si tu veux, quelques » hommes pour t'aider. » Je fis faire sept bèches pour exécuter nos fouilles, et le mardi soir à la brune, ayant pris avec moi deux frères, nous nous rendîmes aux cavernes sans que personne le sût; et, après avoir chanté des psaumes, je me mis à creuser; quand je me sentis fatigué, je cédai ma place aux deux frères, et nous travaillâmes ainsi jusqu'à minuit. Cependant, malgré nos recherches, nous ne découvrions encore rien, et je commençais à me désoler, pensant que nous ne creusions peut-être pas à la bonne place. Je repris cependant la bèche; et tandis que les autres se reposaient à l'entrée des grottes, je me remis à fouiller avec plus de zèle encore. Tout-à-coup l'un d'eux me crie: « On sonne la cloche des matines! » Comme il me disait ces mots, j'arrivais au corps de Théodose, et lui dis: « Eh bien! moi, j'ai trouvé ce que je cher- » chais. » Là-dessus, j'envoyai aussitôt l'un d'eux vers l'abbé pour le prier de venir relever le corps. L'abbé vint donc accompagné de deux frères, et nous nous

mîmes à creuser encore plus profondément, et nous achevâmes de découvrir le corps ; il était dans son entier, et entouré de ligamens ; les cheveux étaient liés, et, aussi bien que le corps, entourés de bandelettes. Nous plaçâmes ces restes dans le manteau de l'un des moines, puis nous portâmes ce précieux fardeau sur nos épaules, et le conduisîmes hors des cavernes. Le jour suivant se réunirent les évêques : Iphraïm, de Péréiaslavle ; Théophane, de Vladimir ; Ivan, de Tchernigow ; Marinus, de Iuriew ; les abbés et les moines de tous les cloîtres, ainsi que tous les fidèles. Les gens d'église, munis de cierges et d'encensoirs, portèrent les restes du saint dans son église, et les déposèrent sous le portique à main droite. Ceci se passa le jeudi 14 août à la première heure du matin, et tout le jour fut consacré à célébrer dignement cette translation.

Dans la même année, il y eut des signes dans le soleil, qui en obscurcirent tellement la lumière, qu'on n'y voyait pas davantage qu'à la clarté de la lune : ceci arriva le vingtième de mai, à deux heures. A la même époque, il se fit aussi dans l'intérieur de la terre un violent retentissement, que beaucoup de gens entendirent : il y eut encore des signes dans le ciel ; on y remarqua un objet d'une grandeur extraordinaire. Cette année fut encore marquée par une si grande sécheresse, que le sol de la terre était brûlant, et qu'un grand nombre de marais et de forêts s'enflammèrent d'eux-mêmes, et furent consumés par l'incendie. On observa encore, de côté et d'autre,

beaucoup de signes analogues (5), à la suite desquels fondirent de toutes parts les Polovtzi, qui ruinèrent et ravagèrent les villes de Pésotchen (ville de sable), de Pérévolek, et beaucoup de villages, bourgs et pays des bords du Dniéper.

La même année, les Polovtzi s'unirent à Vassilko, fils de Rostislaw, pour porter la guerre chez les Lèckes. Rurik, autre fils de Rostislaw, mourut vers la même époque; enfin, cette année fut signalée par la fin d'un grand nombre d'individus qui moururent de différentes maladies, notamment ceux qui avaient fait commerce des croix, lesquels avouèrent que depuis la fête de Saint-Philippe jusqu'à la veille du Carême, ils avaient vendu sept mille des croix qui sont placées sur les tombeaux des cimetières.

En l'année 6601 (1093), la première de l'indiction et le treizième d'avril, mourut le grand prince Vsévolod, fils d'Iaroslaw et petit-fils de Vladimir. Il fut déposé le lendemain 14, jour du jeudi-saint, dans la grande église de Sainte-Sophie.

Ce prince, élevé dès son enfance dans des sentimens de piété et d'amour de Dieu, chérissait la vérité et la justice; il prenait soin des pauvres, qu'il nourrissait : honorait singulièrement les évêques et les prêtres, aimait extraordinairement les moines, et partageait son bien entre les plus nécessiteux ; il était ennemi de l'ivrognerie et de la volupté : enfin ses bonnes qualités l'avaient rendu l'objet des prédilections de son père, qui lui dit un jour : « Mon fils, » tu seras heureux, car je sais que tu es rempli de

» piété. Je m'en réjouis; tu seras la consolation de mes » vieux jours. Si Dieu veut qu'après tes frères, selon » la justice et sans recourir à la violence, tu montes » sur le trône, conforme toi à sa volonté; et quand » il te retirera de ce monde, viens partager le tom- » beau de ton père, car il t'aime plus qu'il n'aime » aucun de tes frères. » Ces paroles paternelles furent accomplies, car il monta sur le trône après ses frères, et gouverna Kiew. Mais alors il éprouva plus de chagrins et de soucis que lorsqu'il ne régnait qu'à Péréiaslavle. En effet, sur le trône de Kiew, il eut beaucoup à souffrir de ses cousins, qui lui suscitèrent toute sorte d'ennuis, essayant tantôt une chose, tantôt une autre, pour lui ravir la souveraineté. Afin d'avoir la paix, il fut contraint de leur céder beaucoup de provinces. Ces inquiétudes réitérées causèrent sa maladie, et le firent vieux avant le temps. Ses cousins, livrés aux conseils de jeunes fous, méprisaient les conseils des gens sages et expérimentés; ils ne rendaient raison à personne, et ceux qu'ils établissaient magistrats, vendaient la justice et rançonnaient le pauvre peuple. Vsévolod, malade, ignorait tout cela; cependant, sentant son état empirer, il envoya mander son fils Vladimir, qui régnait à Tchernigow. Ce prince, à son arrivée, trouva son père si faible, qu'il répandit un torrent de larmes. Bref, Vsévolod s'éteignit doucement et sans regrets dans les bras de ses enfans, Vladimir et Rostislaw. Il alla rejoindre ses pères après avoir régné un an à Péréiaslavle, un an à Tchernigow, et quinze à Kiew.

Vladimir et Rostislaw le pleurèrent long-temps, et conservèrent son corps jusqu'à ce qu'ayant assemblé les évêques, les abbés, les moines et les prêtres, les boyards et le bas-peuple, ils firent célébrer le service ordinaire des morts : les restes de Vsévolod furent déposés dans l'église de Sainte-Sophie (6).

Après quoi Vladimir réfléchit, et se dit à lui-même : « Si je monte sur le trône de mon père, il est certain » qu'il me faudra entrer en guerre avec Sviatopolk, » attendu que son père l'occupait avant le mien. » Il se résigna donc à annoncer la vacance du trône de Kiew à Sviatopolk, qui régnait à Tourow ; quant à lui, il reprit le chemin de Tchernigow, et Rostislaw celui de Péréiaslavle.

NOTES.

(1) Vsévolod est le premier prince russe qui ait ajouté le nom de son père au sien, et cet usage s'est perpétué en Russie jusqu'aujourd'hui. La religion grecque ne donne à chaque nouveau-né qu'un seul nom de baptême, et cet usage vaut sans doute celui de nos pays, qui attribue quelquefois sept ou huit prénoms au même enfant. En revanche, la langue russe tient de la langue slavonne, et celle-ci des langues orientales, la coutume de dire, en nommant une personne : Un tel, fils d'un tel. On a mille exemple d'une pareille dénomination dans l'Ecriture sainte. On y voit souvent : David, fils de Jessé; Salomon, fils de David, etc. Ainsi, en russe, Jean, fils de Pierre, *Ivan Petrovitch*; Praskovie, fille de Jean, *Praskow' Ivanovna*; alors on omet le nom de famille. Il n'est pas séant d'appeler autrement les gens de distinction. Un Français se choquerait volontiers de cette désignation; cependant elle est, en Russie, la plus respectueuse. Le subalterne russe ne se permet le mot *Monsieur* à l'égard d'un Français que quand il devine le peu de considération dont cet étranger jouit dans la maison de son maître. La plupart des écrivains français, faute de connaître cet usage, ont étrangement défiguré les noms des princes et des personnages dont l'histoire russe fait mention. Quelques familles même, en Russie, prenaient autrefois, pour leur surnom, celui de leur grand-père. La famille Romanow, ent'autres, qui occupe le trône de Russie depuis 1613, avait cette coutume, et n'a conservé le surnom de Romanow que parce que le grand-père du patriarche Philarète Nikitich, dont le fils Mikaël monta sur le trône, s'appelait Roman.

(2) Depuis la fondation de la monarchie russe jusqu'au règne d'Isiaslaw inclusivement, on a vu que les fils aînés des grands princes héritaient du trône et de l'autorité de leurs pères, et que, si ces derniers laissaient des successeurs en bas-âge, ils leur nommaient pour tuteurs leurs plus proches parens. Oleg fut tuteur d'Igor, Olga tutrice de Sviatoslaw. Suivant Karamsin, cependant, l'oncle obtenait toujours sur ses neveux

le droit de priorité, tant était grand, dit cet historien, le respect général pour les prérogatives de l'âge et les liens du sang. Lévesque, à cette occasion, s'exprime ainsi : « Quel était donc alors l'ordre de succession ? Comment les fils cédèrent-ils à leur oncle l'héritage de leur » père? Comment furent-ils contens de quelques apanages que cet oncle » leur donna ? Cette question, qui paraît d'abord difficile, est éclaircie par la suite de l'histoire; on y voit qu'il y avait, sinon une » loi, au moins un usage plus fort même qu'une loi, par lequel les frères » des souverains étaient préférés aux fils dans la succession. C'est que » les Russes voulaient être gouvernés par celui de leurs princes à qui » l'âge avait donné le plus d'expérience. Ainsi le trône ne quittait jamais » la maison de Rourik, mais il appartenait ordinairement au plus âgé de » cette maison. » (Tom. 1, p. 218.)

Leclerc, dont on connaît l'animosité contre Lévesque, ne veut point accepter le commentaire de son rival. A son ordinaire, il cherche des exemples dans l'histoire des peuples les plus éloignés ; il cite *les Français*, *le Traité de Mersen*, *Charles-le-Chauve*, *Louis de Bavière*, *les Visigoths*, *le Sénégal*, *les nègres Jalofs*, *le gouvernement de Macassar*, etc., etc. Toutefois, au milieu de ce torrent d'érudition, on croit trouver enfin une allégation qui, par extraordinaire, ne manque pas de quelque vraisemblance : « Pendant le séjour, dit-il, que fit en Pologne Iaroslaw » détrôné, ses frères ne bornèrent pas les malheurs de ce prince à la » durée de son règne; l'usurpation devait les perpétuer encore jusque » dans la postérité. Il fut établi, contre le droit naturel et le droit du » sang, que les fils n'hériteraient plus du trône de leurs pères; que ce » serait le frère qui succéderait à son frère, avec cette clause néanmoins » que le trône ayant été rempli successivement par tous les frères, il » appartiendrait, à leur défaut, aux enfans du frère aîné. L'histoire numismatique de Russie vient encore à l'apui de ce fait historique. La » médaille d'Isiaslaw dit que « ce prince, après avoir été chassé deux » fois du trône par ses frères, ne le recouvra que par composition avec » eux. » Et cette composition, c'était le droit de lui succéder au préjudice de ses enfans.

(3) Ivan était Grec de nation : l'éloge que fait ici Nestor de ce personnage ne paraît point exagéré; c'était un homme illustre autant par son érudition que par ses vertus. Il reste de lui un ouvrage qui a pour titre : *Canon ecclésiastique*. Ce livre est extrêmement précieux pour les renseignemens qu'il peut fournir à l'historien sur l'état moral de la Russie à cette époque. L'auteur y reproche avec chaleur aux princes russes la coutume où ils sont de marier leurs filles à des princes de la religion

romaine : il prouve aux marchands qu'ils commettent un péché en faisant le commerce des esclaves chrétiens dans les pays idolâtres (ceux des Polovtzi), et lorsqu'attirés par l'appât du gain, ils s'y rendent eux-mêmes, et se souillent de leurs mêts impurs. Il lance l'anathême contre ceux qui se marient avec des parens au quatrième degré, ou sans les cérémonies prescrites par l'église pour le sacrement du mariage, persuadés qu'elles ne sont inventées que pour les princes et les boyards. Il met en interdit les prêtres qui donnent leur bénédiction à un mariage en troisième noce; il leur ordonne, ainsi qu'aux moines, d'être pour tout le monde un exemple de sobriété : enfin, suppléant aux lois civiles, il établit la pénitence spirituelle pour ceux qui auraient péché contre la chasteté et les bonnes mœurs.

(4) Ephraïm, métropolitain de Kiew, selon l'*Art de vérifier les dates*, établit la fête de la Translation des reliques de saint Nicolas à Bari. Une bulle du pape Urbain II, qui avait envoyé ces reliques par un évêque nommé Théodore, fixait la célébration de cette fête au 9 mai, jour auquel les Russes la célèbrent encore aujourd'hui. Les Grecs ne l'ont jamais célébrée, ce qui prouve que la Russie, alors, avait plus de commerce avec l'Eglise romaine qu'avec l'Eglise grecque. Frisius, dans son ouvrage *De Episcopatu Kioviensi Commentario*, écrit que Iaroslaw-le-Grand avait demandé un évêque au pape Benoit VIII, lequel avait, en 1021, envoyé à Kiew l'évêque Alexis, Bulgare de naissance, et fort versé dans les langues grecque et slavonne; il ajoute que cet Alexis fut le fondateur de l'évêché de Kiew, et qu'il officia le premier dans l'église de Sainte-Sophie; mais qu'enfin, lassé des persécutions du clergé grec, il quitta la Russie, et alla finir ses jours en Bulgarie. Frisius cite Orlovius, Nicanor et Cassien, qui ont écrit : *De initiis Religionis christianæ in Russia.*

(5) Suivant d'autres chroniques russes, à ces terribles manifestations du courroux céleste, s'en joignirent bien d'autres. On racontait qu'un énorme serpent était tombé du ciel au moment où le grand prince était à la chasse; que des esprits invisibles ou malfaisans parcouraient, jour et nuit, les rues de Polotsk, à cheval, blessaient les citoyens, et que beaucoup de personnes avaient perdu la vie de cette manière.

(6) Vsévolod, en mourant, laissa de sa seconde femme, belle-mère de Vladimir, trois filles : Anne, Euphrasie et Catherine. La première renonça au monde, et embrassa la vie monastique. On sait, par les annalistes allemands, qu'en 1089 l'empereur Henri IV épousa une princesse russe qu'ils nomment Agnès, et désignent comme veuve d'un margrave de Stadt. On peut croire qu'elle était une des filles de Vsévolod. Voici

ce que le chroniqueur raconte à son sujet : « Jaloux d'éprouver la vertu » d'Agnès, Henri ordonna à un de ses barons de rechercher les faveurs » de cette princesse, qui refusa constamment de condescendre aux dé- » sirs du séducteur. Sa patience s'étant enfin lassée, elle lui donne un » rendez-vous. Au lieu du baron, ce fut l'empereur qui entra lui-même » pendant la nuit et dans l'obscurité ; mais, au lieu de l'impératrice, le » prince ne trouva que des valets vigoureux déguisés en femmes, et » qui, d'après les ordres d'Agnès, le fouettèrent à outrance comme un » suborneur. Agnès ayant enfin reconnu son mari, lui dit : « Pourquoi » veniez-vous trouver votre épouse légitime sous la figure d'un adul- » tère ? » Irrité d'un traitement aussi honteux, et dans l'idée qu'il avait » été trompé, Henri fit mourir le baron, et accabla sa vertueuse » épouse des injures les plus grossières ; il la fit paraître toute nue de- » vant des jeunes gens auxquels il avait également ordonné de se désha- » biller. » (Leibnitz, *Script. Brunswi*, tom. 2, p. 1090, *anno* 1089. *Voyez* aussi la Chronique *The Engelhusen.*)

Les historiens polonais parlent de la princesse Eupharasie, mariée, disent-ils, au fils de Boleslas, empoisonné dans sa jeunesse. Mais, selon eux, cette princesse était sœur de Sviatopolk-Isiaslavitch.

CHAPITRE XIII.

SVIATOPOLK II.

Les Polovtzi, à l'avènement de Sviatopolk, demandent la paix. — Perfidie du grand prince. — Vengeance et représailles des Polovtzi. — Sviatopolk appelle à son secours Vladimir. — Jonction des troupes de Vladimir et de Rostislaw. — Bataille de Tripool. — Défaite des princes russes. — Rostislaw se noie dans la Stougna. — Siége de Tortchesk. — Bataille de Kiew. — Nouvelle défaite de Sviatopolk. — Prise et ruine de Tortchesk. — Mort de Rostislaw-Isiaslavitch. — Paix avec les Polovtzi. — Le grand prince épouse la fille de leur chef Tougorkhan. — Oleg assiége Tchernigow, en expulse Vladimir, et s'y établit. — Sauterelles. — Expédition des Polovtzi contre les Grecs. — Horrible trahison de Sviatopolk et Vladimir. — Ils pressent Oleg de les seconder, refus de celui-ci. — Siége d'Iuriew par les Polovtzi. — Fondation de Sviatopolgorod. — Ruine d'Iuriew. — Les Novgorodiens chassent leur prince David, et lui préfèrent Mstislaw. — Propositions de paix. — Réponse hautaine d'Oleg. — Il est battu. — Nouvelles incursions des Polovtzi. — Bataille de la Trouleschka. — Mort de Tugorkhan. — Boniak assiége Kiew. — Incendie du monastère de Petcherski. — Origine des Polovtzi. — Singulière opinion. — Nouvelle guerre civile. — Mort d'Isiaslaw. — Conduite d'Oleg. — Il est défait. — Générosité de Mstislaw. — Congrès. — Nouvelle désunion. — Horrible perfidie de Sviatopolk et de David. — Ils crèvent les yeux à Vassilko. — Indignation générale. — Ligue contre les coupables. — Intervention des Kiéviens. — Nestor chargé d'une mission près de Vassilko. — Grandeur d'âme de ce prince. — Paix entre Vladimir et Sviatopolk. — Volodar, frère de Vassilko, marche contre David. — Vassilko rendu à la liberté. — Vengeances qu'il exerce. — Paix avec David. — Svia-

topolk l'attaque. — David a recours aux Polonais, qui le trompent. — Guerre civile, mort de Mstislaw-Sviatopolkovitch. — Nouveau congrès. — Résolution des princes à l'égard de David. — Sa mort. — Traité avec les Polovtzi. — Caractère des Novgorodiens. — Phénomènes. — Heureuse expédition contre les Polovtzi. — Inflexibilité de Vladimir. — Mariages. — Mort du sage Jan. — Nouveaux succès contre les Polovtzi. — Piété de Sviatopolk. — La colonne de feu sur le monastère de Petcherski. — Fin du travail de Nestor. — Supplément de Tatischeff.

Le premier lundi de Pâques, le vingt-quatrième jour d'avril 6601 (1093), Sviatopolk fit son entrée dans Kiew. Les habitans allèrent à sa rencontre, l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie, et le laissèrent prendre possession du trône qu'avaient occupé son père et son oncle. Dans le même temps, les Polovtzi faisaient une irruption en Russie; instruits de la mort de Vsévolod, ils envoyèrent à son successeur des députés pour conclure avec ce prince une paix qu'ils disaient vouloir durable. Sviatopolk, sourd aux avis des vieux conseillers de son père et de son oncle, et ne prêtant l'oreille qu'aux imprudentes sollicitations des jeunes fous dont il s'entourait, fit saisir les députés des Polovtzi, et donna l'ordre de les jeter dans les fers. A cette nouvelle, les Polovtzi, irrités, commencèrent leurs hostilités en dévastant le pays et en incendiant la ville de Tortchesk. Sviatopolk, instruit des excès des Polovtzi, leur fit à son tour demander la paix; mais ceux-ci, usant de représailles, tuèrent son ambassadeur, se répandirent dans les campagnes et y portèrent l'épouvante et la mort. Aux plaintes qu'on lui en fit, Sviatopolk ne songea plus

qu'à rassembler une armée et à les repousser. Cependant ses vieux serviteurs lui disaient : « Ne va pas » tenter le sort des combats; tu n'as pas assez de » monde. — Comment, s'écria-t-il, n'ai-je pas huit » cents hommes déterminés, et ne puis-je avec eux » tenir tête à l'ennemi? » Cette résolution fut encouragée par ses plus jeunes officiers qui lui criaient: « Marchons, prince, marchons! — Mais si tu n'as que » huit cents hommes, répliquaient les gens sensés, » cela ne peut suffire. Notre patrie n'est-elle pas déjà » épuisée par tant de guerres? Il vaut mieux avertir » ton frère Vladimir, et lui demander du secours. » Sviatopolk se laissa persuader; il fit instruire celui-ci de sa position. Vladimir, en effet, se hâta de gagner Kiew. Ayant rencontré Rostislaw près Saint-Michel, ils s'unirent pour la même cause, firent le sacrifice de leurs inimitiés personnelles, et baisèrent la croix, en signe de réconciliation. Cependant, les Polovtzi portaient l'effroi dans les campagnes: les vieillards dirent aux princes : « Vous étiez en désunion, et les » idolâtres, pendant ce temps, ravageaient la patrie; » aujourd'hui que vous êtes reconciliés, unissez-vous, » faites la paix avec les Polovtzi, ou marchez en- » semble pour les combattre. » Or, Vladimir inclinait pour la paix; Sviatopolk, au contraire, ne voulait qu'en venir aux mains.

Au demeurant, les trois princes gagnèrent la ville de Trepol, et vinrent s'établir sur les rives de la Stugna. Ayant alors convoqué les principaux officiers de leurs troupes respectives, ils tinrent conseil s'ils

devaient ou non passer le fleuve : « De l'un et de » l'autre côté, dit Vladimir, le danger nous presse, » et je suis d'avis de demander la paix. » Ce conseil fut goûté de la plupart des gens raisonnables, tels que Jean et autres; mais les Kiéviens le méprisèrent, et se mirent à crier : « La guerre! la guerre! et lais- » sez-nous gagner la rive! » Cette résolution ayant été accueillie par la foule, l'on entreprit le passage du fleuve, dont les eaux, pour le moment, étaient en pleine crue; ce qui n'empêcha pourtant pas l'armée d'atteindre la rive opposée, où les princes la rangèrent en bon ordre. Sviatopolk commandait l'aile droite, Vladimir l'aile gauche, et Rostislaw les divisions du centre. Ainsi disposées, les troupes russes s'établirent au bas des remparts de Trepol. De leur côté, les Polovtzi se rangent en bataille, et font commencer l'attaque par leurs archers; mais les nôtres, rangés sous les murs de la ville, étaient à l'abri des flèches. Cependant, les ennemis avancent leurs légions, et fondent sur Sviatopolk, dont ils mettent aussitôt l'armée en déroute. En vain le grand prince oppose-t-il une vive et généreuse résistance; ses troupes, déconcertées par l'impétuosité de l'attaque, prennent la fuite et entraînent leur chef avec elles. Les Polovtzi, victorieux sur ce premier point, chargent aussitôt l'aile gauche que dirigeait Vladimir. L'action s'engage, et il se fait un carnage horrible. Finalement, Vladimir et Rostislaw, vaincus sur tous les points, prennent la fuite à leur tour. Arrivés sur les bords de la Stugna, les deux princes s'y jettent

à la nage; mais bientôt, sous les yeux de Vladimir, Rostislaw perd ses forces, et disparaît sous les flots. Vladimir, qui voit le danger de son frère, veut le secourir au risque de se noyer lui-même; cependant, après de pénibles efforts, il parvient à l'autre rive, suivi d'un très-petit nombre des siens; car la plus grande partie de ses boyards et soldats étaient restés sur le champ de bataille. Pleins du chagrin que leur causait la mort de Rostislaw, Vladimir et ses compagnons atteignirent les bords du Dniéper, d'où ils gagnèrent Tchernigow. Quant à Sviatopolk, réfugié dans les murs de Trépol, il profita de la nuit pour s'échapper et reprendre le chemin de Kiew. Les Polovtzi, après cette déroute des princes russes, se répandent dans les campagnes, et y renouvellent leurs horribles cruautés, tandis qu'une partie des leurs s'en vient assiéger Tortchesk. Ce désastre eut lieu le 26 mai, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.

On a vu quelle fut la mort de Rostislaw : son corps ayant été retrouvé dans le fleuve, on le recueillit pour le porter à Kiew. Sa mère et tout le peuple répandirent d'abondantes larmes sur ce prince, dont la jeunesse excitait la compassion. Les évêques, les popes et les moines s'étant réunis, on lui chanta les prières ordinaires des morts, et son corps, conduit à l'église Sainte-Sophie, fut déposé près de celui de son père.

Cependant les Polovtzi faisaient le siége de Tortchesk; les Torkes, résolus à se défendre, opposaient, de la ville, une longue et vigoureuse résistance, et

tuaient beaucoup d'ennemis. Mais les assiégeans n'en pressent pas moins la ville : ils détournent le courant du fleuve, afin de prendre les habitans par la famine. Les Torkes, réduits à l'extrémité, demandent du secours à Sviatopolk : « Si tu ne nous fais » parvenir des vivres, nous serons obligés de nous » rendre. » Sviatopolk leur envoya des subsistances; mais, en raison du nombre d'ennemis qui occupaient les avenues, il fut impossible de les faire entrer dans la ville.

Il y avait déjà neuf semaines que les Polovtzi se trouvaient devant Tortchesk, lorsqu'ils se divisèrent en deux troupes; l'une resta aux environs de cette ville, pour en presser le siége, et l'autre se dirigeant sur Kiew, se mit à ravager, et détruire tout ce qui se trouvait sur son passage (depuis Vouitchgorod jusqu'à Kiew.) Sviatopolk, obligé d'agir, sort enfin de la ville, et s'avance à la rencontre de l'ennemi. Les deux armées en présence, on en vint aux mains; l'affaire fut des plus sanglantes. Les nôtres, battus de rechef, prirent la fuite devant l'ennemi, et laissèrent leurs blessés au pouvoir des Polovtzi. Cette fois-ci notre perte fut encore plus grande qu'à Trepol. Sviatopolk rentra dans Kiew, suivi seulement de deux hommes. Quant aux Polovtzi, ils se replièrent sur Tortchesk. Ce nouveau désastre nous advint le deuxième jour de juillet. Le lendemain, jour de la fête des martyrs Boris et Glieb, la ville ne retentit que de pleurs et de gémissemens.

Les Polovtzi, s'étant réunis sous les murs de Tort-

chesk, cette malheureuse ville, pressée par la famine, fut contrainte d'ouvrir ses portes. Les ennemis s'en voyant maîtres, détruisent, incendient tout ce qui s'y trouve. Poursuivis par le fer et la flamme, les infortunés habitans allèrent mendier un asile sous d'autres cieux. C'est de cette sorte que notre pauvre pays se vit châtié, puni. Nos iniquités sans doute en furent cause; car combien de fois, moi-même, misérable pécheur, n'avais-je point irrité notre Sauveur! combien de péchés n'avais-je pas commis! Cependant, ô mon Dieu! ayez pitié de nous, selon votre infinie miséricorde!

Le 1.er octobre de la même année, 1093, mourut Rostislaw-Isiaslavitch. Son corps fut déposé dans l'église de Notre-Dame, dite *Désiatine*, (c'est-à-dire qui se célèbre le dix).

En l'an 6602 (1094) Sviatopolk fit alliance avec les Polovtzi, et prit pour épouse la fille de Tugorkhan, leur prince.

En ce temps-là, Oleg, prince de Tmoutorokan, suivi d'une troupe de Polovtzi, vint assiéger la ville de Tchernigow. Il en incendia les faubourgs, détruisit les monastères et leurs dépendances. Cependant Vladimir, qui s'était renfermé dans la ville, obtint la paix, à charge par lui de quitter la ville, et de se contenter du trône de Péréiaslavle, qu'avait occupé son père. Le départ de Vladimir mit Oleg en possession de Tchernigow, qui en effet semblait devoir lui appartenir comme héritage paternel. Mais les Polovtzi, dispersés dans les environs de cette ville, se

livraient à toute sorte de brigandages, auxquels Oleg ne savait comment s'opposer, car lui-même, en les amenant devant Tchernigow, les avait encouragés au pillage (1). C'était la troisième fois que Dieu permettait à ces païens l'invasion de notre territoire.

La même année encore, le 26 août, des milliers de sauterelles apparurent en Russie : les blés et les pâturages en furent tout dévorés. On n'avait jamais, en Russie, connu un semblable fléau : il nous était réservé de le voir de nos propres yeux.

Le vingt-septième d'avril de la même année, à six heures du soir, mourut Stéphane, évêque de Vladimir. Il avait précédemment été abbé de Petcherski.

L'année suivante (6603) 1095, les Polovtzi, ayant à leur tête Dergénevitch, dirigèrent leurs armes contre la Grèce. L'empereur, les ayant joints, tomba sur eux et se saisit de leur chef, auquel il fit crever les yeux (2).

C'est vers cette époque qu'Itlar et Kitan, autres chefs des Polovtzi, vinrent proposer la paix à Vladimir. Itlar, à cet effet, entra dans Péréiaslavle; il avait laissé Kitan et ses troupes à l'entrée de la ville, sous les remparts. Il était convenu que tant qu'Itlar, accompagné de ses principaux officiers, resterait dans l'intérieur de Péréiaslavle, Vladimir laisserait, pour ôtage, à Kitan, son fils Sviatoslaw. Or il arriva que, durant les pourparlers, Sviatopolk, pour certaine affaire, envoya à son frère Vladimir un député nommé Slaviata. Cet homme et un certain Ratibor, son compagnon, donnèrent à Vladimir le conseil de tuer Itlar et ses gens. Vladimir repoussa d'abord une telle per-

fidie. « Comment pourrai-je me résoudre, leur dit-il, » à commettre un pareil crime! N'ai-je pas juré l'inviolabilité des envoyés Polovtzi? — Prince, dirent » à leur tour ses courtisans, ce ne serait pas là com- » mettre un crime : combien de fois ces païens n'ont- » ils pas fait le serment de respecter les traités; et » pourtant quels maux n'ont-ils pas suscités à la Rus- » sie? Combien de sang chrétien n'ont-ils pas versé? » Ces raisonnemens persuadèrent Vladimir; à la nuit donc, il envoya Slaviata, accompagné de Torkes et de quelques autres des siens, vers l'endroit des remparts où se tenaient les Polovtzi. Ils commencèrent par enlever Sviatoslaw, puis ils égorgèrent Kitan et tous ceux qui l'entouraient. Ceci se passait un samedi soir.

Cependant Itlar et les siens reposaient dans la maison dudit Ratibor, sans soupçonner le sort de Kitan. Le lendemain dimanche, dès trois heures du matin, Ratibor arme ses gens et donne l'ordre de faire du feu dans une des salles de sa maison. Vladimir alors charge son valet-de-chambre Bajduck, d'aller porter à Itlar et à ses gens le message suivant : « Vladimir » vous fait dire de vous habiller, d'aller prendre votre » déjeûner dans la salle que Ratibor a fait chauffer » pour vous recevoir, et puis de venir le trouver. » Itlar répondit : « J'exécuterai la volonté de votre » prince. » Mais à peine sont-ils entrés dans ladite salle, qu'on en ferme les issues; et, par une secrète ouverture, pratiquée en haut, Oleg-Ratiborovitch, armé de son arc, dirige une flèche contre Itlar : le

coup lui porta droit au cœur; il en mourut incontinent. Le même sort attendait tous les siens. Telle fut la misérable fin d'Itlar. Il mourut le dimanche de la semaine de Carême, vingtième de février, à une heure du jour.

Après quoi Sviatopolk et Vladimir envoyèrent vers Oleg, pour le presser de marcher avec eux contre les Polovtzi. Celui-ci promit de se joindre à leur entreprise; mais il n'en fit rien. Quoi qu'il en soit, Sviatopolk et Vladimir attaquèrent les habitations des Polovtzi, enlevèrent leur bétail consistant en chevaux, chameaux, etc., firent un grand nombre de prisonniers, et revinrent dans leur pays chargés de butin. Ils n'en conservèrent pas moins rancune à Oleg, qui n'avait pas voulu marcher avec eux contre les ennemis de la foi. Ils lui mandèrent donc : « Tu t'es refusé à nous suivre contre les infi-
» dèles, qui tant de fois ont ravagé la Russie, et
» maintenant même nous savons que tu recèles chez
» toi un fils d'Itlar. Il faut que tu lui donnes la mort,
» ou que tu nous le livres, car il est notre ennemi et
» celui de toute la Russie. » Oleg ayant refusé d'obéir à cette injonction, la haine et la désunion se mirent entre ces princes.

Les Polovtzi ne tardèrent pas à se présenter devant Iuriew, dont le siége les tint toute la durée de l'été. Cette ville allait tomber en leur pouvoir; mais Sviatopolk sut tellement les occuper, que tandis qu'ils cherchaient à s'établir le long du fleuve Ross, les habitans abandonnèrent en secret Iuriew, et se

retirèrent du côté de Kiew. Sviatopolk accueillit ces malheureux, et leur abandonna la colline Vititch sur laquelle ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent Sviatopolgorod, du nom du grand prince. Puis l'évêque Murin reçut l'ordre d'aller y fixer sa résidence. Cette ville réunit bientôt, dans son enceinte, les habitans d'Iuriew d'abord, puis des Sasakovzi et d'autres individus de divers pays. Quant à Iuriew, abandonnée de ses habitans, les Polovtzi s'en rendirent maîtres, et la livrèrent aux flammes.

A la fin de cette année, David-Sviatoslavitch quitta la ville de Novgorod pour celle de Smolensk. Les Novgorodiens, mécontens de lui, avaient envoyé des députés jusqu'à Rostow pour y chercher Mstislaw-Vladimirovitch: ayant donc amené ce dernier à Novgorod, ils dirent à David : « Nous ne voulons plus » de toi. » David fut obligé de s'éloigner : il vint à Smolensk, et Mstislaw prit possession de Novgorod. Dans le même temps, Isiaslaw, autre fils de Vladimir, quittait Koursk pour la ville de Murom. Les habitans de cette dernière ville l'accueillirent, et mirent en prison le lieutenant d'Oleg.

Durant l'été de cette année, on revit encore les sauterelles; elles couvrirent en quelque sorte tout le pays. C'était réellement une chose effrayante : elles allaient toutes dans la direction du nord.

En l'année 6604 (1096), Sviatopolk et Vladimir envoyèrent dire à Oleg : « Viens à Kiew te joindre à » nous, afin qu'en présence des évêques, des abbés » et des conseillers de notre père, nous tombions

» d'accord sur les mesures à prendre contre les » païens. » Oleg leur fit cette folle réponse qui peignait son orgueil et sa présomption : « Il serait in» digne de moi de comparaître devant un évêque, » un abbé, ou tel autre sujet que ce soit. » C'est ainsi qu'influencé par quelques mauvais conseillers, il refusa de se réunir à ses frères. Sviatopolk et Vladimir lui envoyèrent un nouveau message avec ces mots : « Si tu ne veux pas marcher avec nous » contre les païens, n'y te réunir à nos délibérations, » c'est que tu veux soutenir contre nous les ennemis » de notre pays, ces païens, dont Dieu, notre juge, » veuille nous délivrer! »

En conséquence, ils marchèrent sur Tchernigow. Oleg, à la nouvelle de leur approche (c'était le troisième jour de mai, un samedi), abandonna sa résidence et prit la fuite. Voyant Sviatopolk et Vladimir décidés à le poursuivre, il atteignit Staradoub où il parvint à se renfermer. Les deux princes assiégèrent la ville, qui fit une vigoureuse résistance, lui donnèrent l'assaut, et livrèrent aux partisans d'Oleg un furieux combat, à la suite duquel le champ de bataille fut couvert d'une multitude de morts et de blessés de chaque parti. Le siége n'en dura pas moins trente trois jours. Vint enfin le moment où les habitans ne purent plus tenir. Oleg alors sortit de la ville et vint implorer la paix que lui accordèrent Sviatopolk et Vladimir, en lui disant : « Il faut que tu » viennes, avec ton frère David, à Kiew, dans cette » demeure de notre père et de notre aïeul, dans cette

» ville la plus ancienne de notre pays, et qui nous a » vus naître. Assemblons-nous y pour mettre enfin » ordre à nos affaires. » Oleg promit de s'y rendre, et confirma sa promesse par un serment, et en baisant la croix.

Cependant Boniak, à la tête d'une troupe de Polovtzi, vint à paraître devant Kiew : c'était un samedi soir. Il commença par butiner et faire le dégât aux environs de la ville, puis mit le feu au palais du prince à Berestow. Dans le même temps, Kuria, qui conduisait une autre bande de Polovtzi, ne traitait pas mieux les environs de Péréiaslavle : le vingt-quatrième jour de mai, il en incendia les faubourgs.

Comme nous l'avons dit, Oleg, forcé d'abandonner Staradoub, voulut se retirer à Smolensk; mais les habitans lui ayant refusé leurs portes, il se rendit à Rézan. Sviatopolk et Vladimir, de leur côté, avaient gagné leur résidence respective. Or, le dernier jour du mois de mai, Tugorkan, beau-père de Sviatopolk, se présenta devant Péréiaslavle pour en faire le siége. Les gens du pays, résolus à se défendre, prévinrent Sviatopolk et Vladimir qui marchèrent à sa rencontre en suivant le Dniéper. Arrivés à une des cataractes, ils passèrent le fleuve sans avoir été aperçus des Polovtzi; car Dieu les protégeait. Après quoi, s'étant mis en ordre de bataille, ils marchèrent sur la ville. A leur approche, les habitans, transportés de joie, allèrent au-devant d'eux, pendant que les Polovtzi faisaient une excursion de l'autre côté de la Trubscka; les troupes russes les joignirent sur

les rives de ce fleuve. Vladimir voulait qu'on se réunît et qu'on se mît en ordre de bataille; mais les soldats, impatiens, ne surent attendre, et se précipitèrent au grand galop sur les ennemis. Les Polovtzi, à ce choc imprévu, ne purent ni résister ni se défendre; ils prirent la fuite. Les nôtres se mirent à les poursuivre avec vigueur, et triomphèrent de ces païens, le dix-neuvième jour de juillet. Leur prince, Tugorkhan, son fils, et beaucoup d'autres des principaux restèrent sur le champ de bataille.

Le lendemain, on retrouva Tugorkhan parmi les morts. Sviatopolk fit relever son cadavre; car, quoique ce fût celui de son ennemi, il n'en avait pas moins été son beau-père. Il le fit transporter à Kiew, et de là à Bérestow, où il fut inhumé sur la montagne, à l'endroit où la route se divise en deux chemins, qui conduisent, l'un à Bérestow, et l'autre au monastère.

Le vingtième du même mois, qui était un vendredi, vers une heure après midi, l'impie Boniak vint une seconde fois, et à l'improviste, surprendre Kiew, et il s'en fallut peu que les Polovtzi, ses soldats, ne pénétrassent dans la ville. Ils mirent le feu aux maisons des faubourgs, puis au monastère Saint-Stéphane, qui précédemment portait le nom de Saint-Herman; ensuite ils arrivèrent au monastère de Petcherski : nous venions de chanter vigiles, et nous commencions à goûter le repos dans nos cellules. Au milieu d'horribles cris, ils établirent devant la porte leurs machines de siége. Effrayés, nous nous retirâmes

dans l'arrière-cour du monastère; d'autres se réfugièrent sur les toits. Alors ces farouches enfans d'Ismaël battent en brèche les murs du cloître, donnent l'assaut à nos cellules, détruisent et enlèvent tout ce qu'ils trouvent à leur convenance. Outre cela, ils mettent le feu à l'hospice de la Sainte-Vierge, mère de Dieu, pénètrent dans l'église, brûlent les portes du sud et du nord, profanent le portique où reposait le corps de saint Théodose, en arrachent les images, et se répandent en imprécations contre Dieu et notre sainte religion. Ils poussent plus loin leurs dévastations, et réduisent en cendres l'hospice alors appelé Maison-Rouge ou Maison-Belle. C'était une fondation qu'avait faite le pieux Vsévolod, sur la montagne de Vudobitch. C'est ainsi que ces damnés enfans d'Ismaël, ces impies Polovtzi semèrent l'épouvante, détruisant, incendiant nos édifices, et massacrant un grand nombre de nos frères.

On prétend qu'ils sortent du fond des déserts Edvéens, qui se trouvent du levant au nord. Ils formaient quatre souches : les Torkméniens, les Petchenègues, les Torkes et les Polovtzi. Methode assure qu'ils composaient huit peuples, et que lorsqu'ils furent battus par les armées de Gédéon, quatre d'entr'eux se séparèrent des autres et se réfugièrent dans les déserts. On a encore dit qu'ils étaient les enfans d'Ammon ou de Moab; mais cette dernière opinion est sans fondement. Car les enfans de Moab ne sont rien autre que les Khvalisses, et ceux d'Ammon forment aujourd'hui les peuples Bolgares. Quant aux Polovtzi, ils

descendent d'Ismaël, et les Sarrasins, de Sara, comme le nom de Sarrasins qu'ils prennent l'indique assez. En se disant Sarrasins, c'est comme s'ils disaient : *Nous sommes les enfans de Sara*. Or, les Khvalisses et les Bolgares sont issus des filles de Loth, qui les eurent de leur propre père, ce qui rend l'origine de ces peuples infâme. Pour Ismaël, il eut douze fils; de quatre d'entr'eux sont venus les Torkméniens, les Petchenègues, les Torkes et les Polovtzi. Quant aux descendans des huit autres, ils furent repoussés par Alexandre de Macédoine, au centre des montagnes, d'où ils ne sortiront qu'à la fin du monde. Je le pense, du moins ainsi, d'après ce que me dit, il y a quatre ans à Novgorod, Sura, fils de Tougor : « J'envoyai » un jour, me dit-il, mon valet du côté des plaines » de Petchora, dont les habitans paient tribut à ceux » de Novgorod. Il y alla, et poussa même jusqu'à » Iugoriew. Les Iugoriens, peuple sauvage, restent » dans le voisinage des Samoyèdes. Ils habitent les » pays les plus septentrionaux. Voici ce qu'ils dirent » à mon valet : Nous avons découvert une chose » extraordinaire dont, avant nous, on n'avait pas » l'idée ; il n'y a pas plus de trois ans que nous avons, à » cet égard, une pleine certitude. Imaginez que sur » la route de Lukomorie, il y a des montagnes dont » les sommités semblent toucher au ciel. Or, du sein » de ces montagnes, on entend partir d'effroyables » cris, d'affreux gémissemens. Ce sont des gens qui » s'y trouvent enfermés, et qui se remuent et pio- » chent comme s'ils voulaient se pratiquer un chemin

» au travers. On leur a quelquefois jeté, pour les » aider, du fer, des instrumens tels que couteaux et » autres ustensiles; alors ils exhalaient, comme en » échange, des tourbillons de fumée. Ce qui rend » impraticable le chemin de ces montagnes, ce sont » les gouffres remplis de neige, et les abîmes cou» verts de forêts qu'on y rencontre. — Mais, dis-je à » Guriat, il n'y a pas de doute, ce sont les hommes » qu'Alexandre, tzar de Macédoine, a refoulés dans » les montagnes, comme nous l'a enseigné le pa» triarche Methodius. Alexandre, nous a-t-il dit, vint » en Orient; il y trouva une nation d'hommes abjects » de la race de Japhet; il chassa ces peuples vers les » contrées septentrionales, et les refoula dans le sein » de hautes montagnes. Ces misérables païens, ajouta» t-il, se trouvent actuellement enfermés dans l'inté» rieur des montagnes du nord, d'où ils ne pourront » sortir qu'à la fin des siècles. »

Actuellement reprenons le cours de notre récit :

Nous avons vu comment Oleg avait promis d'aller prendre à Smolensk son frère David, et de se rendre avec lui à Kiew, pour y régler les intérêts généraux; mais telle n'était pas son intention. Il alla bien à Smolensk; mais ce fut pour y lever des troupes et de là marcher contre Mourom, qu'occupait alors Isiaslaw-Vladimirovitch. Ce dernier, apprenant les intentions hostiles d'Oleg, fit des levées dans les villes de Rostow, Susdal et Biéloséro, et parvint à réunir une armée nombreuse. Oleg lui envoya un message contenant ce qui suit : « Retourne à Rostow, la vraie résidence

» de ton père. Mourom est l'héritage que m'a laissé » le mien; j'y veux fixer ma demeure, et prendre à » ce sujet de justes arrangemens avec ton père. C'est » déjà lui qui m'a chassé de Tchernigow, ma ville » paternelle : à ton tour, voudrais-tu me dépouiller » entièrement et m'enlever jusqu'à mon dernier mor- » ceau de pain? »

Isiaslaw ne se laissa point persuader, et résolut de s'en rapporter au sort des armes : Oleg s'en référait à la justice de sa cause, et le droit était, en effet, de son côté. Les choses en étant donc à ce point, il commença l'attaque de la ville. Isiaslaw sortit en rase campagne, et les deux armées, en présence, en vinrent aux mains. Il se fit un effroyable carnage, où périt Isiaslaw, fils de Vladimir Monomack et petit-fils de Vsévolod : son armée, mise en déroute, prit aussitôt la fuite. Ce combat eut lieu le 6 septembre. Oleg, victorieux, fit son entrée dans la ville, et reçut des habitans un fort bon accueil. Le corps d'Isiaslaw fut relevé et déposé dans le monastère de la Transfiguration de Jésus-Chrit; de là, porté à Novgorod, et placé dans l'église de Sainte-Sophie, à main droite en entrant.

Le premier soin d'Oleg fut d'affermir son autorité dans la ville : cela fait, il ordonna l'arrestation d'un grand nombre de Rostoviens, de Bélosériens et de Souzdaliens, qu'il fit jeter dans les fers. Ensuite, il porta ses armes contre la ville de Souzdal, dont les habitans se soumirent aussitôt. Après s'y être affermi, comme à Mourom, il fit saisir quelques-uns de ses

adversaires, qu'il exila et dont il confisqua les biens. Rostow subit le même sort, ainsi que tout le pays dépendant de ces villes. Dans chacune d'elles, il établit un gouverneur de son choix, et imposa des taxes sur leurs habitans.

Sur ces entrefaites, Mstislaw de Novgorod (Vladimirovitch) lui fit dire : « Oleg, retourne à Mourom, et sors des autres villes que tu viens de soumettre. Je me charge d'écrire à mon père et de le déterminer à faire la paix avec toi. Je sais que tu es la cause de la mort de mon frère; mais cela ne m'irrite point : car, sur les champs de bataille, la mort ne ménage pas plus les princes que les soldats. »

Oleg resta sourd à cette injonction; loin même d'y souscrire, il forma le projet de surprendre Novgorod. A cet effet, il fit marcher en avant son frère Iaroslaw, qui commandait un corps d'observation; puis il fit adosser son armée aux forêts de Rostow. Mstislaw, instruit de ce plan, tint conseil avec ses Novgorodiens, et résolut d'aller à la rencontre d'Oleg : il chargea Dobrina, fils de Raguilow, d'éclairer la marche, ce que fit celui-ci, qui parvint à se saisir de quelques espions. Iaroslaw, qui se trouvait alors sur les rives de la Medveditsa pour observer les mouvemens des ennemis, les voyant approcher, prit la fuite, à la faveur de la nuit, et vint trouver Oleg auquel il annonça la prochaine arrivée de Mstislaw. Oleg, instruit que l'armée de son adversaire se grossissait de continuelles recrues, ne jugea pas à propos de l'atten-

dre, et se replia sur Rostow. Cependant Mstislaw, ayant atteint les rives du Volga et appris la retraite d'Oleg, résolut d'attaquer Rostow. Oleg, se voyant poursuivi, gagna Souzdal qu'il détruisit, saccagea et réduisit en cendres. Il n'en resta que quelques bâtimens appartenant au monastère de Petcherski, et ceux de l'église de Saint-Dmitri, qu'Iphraïm avait fondée près des faubourgs. Après ces cruautés, Oleg continua sa fuite jusqu'à Mourom.

Cependant, Mstislaw approche de cette ville; il s'en empare, y fait reconnaître son autorité, et n'en demande pas moins à faire la paix. Il écrit à Oleg: « Je ne veux pas m'agrandir à tes dépens, arrange-» toi avec mon père. Je ne demande que ce qui » m'appartient, et que tu m'as pris. Pour le surplus, » je souscrirai à ce que tu voudras (3). »

Oleg, feignant de se laisser persuader, envoye des députés à Mstislaw, comme pour traiter de la paix. Celui-ci, qui ne soupçonnait aucune embûche, avait permis à ses troupes de se répandre çà et là dans les villages environnans. Tout-à-coup, le samedi de la première semaine de carême, tandis qu'il se mettait à table pour dîner, il apprend qu'Oleg, à l'insu de tout le monde, est arrivé sur les rives de la Kliasma. Plein de confiance en la bonne foi de son ennemi, Mstislaw n'avait autour de lui nulle garde, nulle défense. Mais le Ciel sait mettre les hommes justes et qui ont confiance en lui à l'abri des embûches des méchans. Oleg se campa donc sur les rives de la Kliasma, persuadé qu'instruits de sa présence, Mstis-

law et les siens ne tarderaient pas à faire retraite. Il n'en fut rien, car aussitôt se réunirent autour du prince de Novgorod de nombreux partisans, tels que Novgorodiens, Rostoviens et Biélosériens, auxquels il distribua des armes, et qu'il fit camper au pied de la ville. Les deux armées, en présence l'une de l'autre, différèrent pourtant de s'attaquer, et restèrent quatorze jours à s'observer. Au bout de ce temps, Mstislaw apprit que son père lui envoyait une troupe de Polovtzi, commandée par son frère Viatcheslaw. En effet, ce prince arriva le jeudi de la deuxième semaine de carême. Le vendredi matin, Oleg ayant fait prendre les armes à ses gens, effectua une manœuvre hostile. Mstislaw, à la tête de ses Novgorodiens, met aussitôt ses guerriers en mouvement : il confie les troupes auxiliaires, que son père lui vient d'envoyer, à un certain Polovtzi, nommé Kunia, qu'il place, avec l'infanterie, sur l'aîle droite de l'armée. Oleg alors remarque le nombre de ses ennemis, l'effroi s'empare de lui, aussi bien que de ses soldats. Cependant, l'ordre est donné, et les deux partis s'élancent au combat, Oleg contre les Novgorodiens, et Iaroslaw contre les troupes que dirige Viatcheslaw. Pour Mstislaw, il laisse s'engager l'action; puis à la tête de la cavalerie novgorodienne, il vole aux bords de la Kolatcha, où, après un combat opiniâtre, il reste maître du terrain. Oleg, de son côté, pressait les troupes auxiliaires de Vladimir, et venait de les obliger à la retraite; il les poursuivait vivement, lorsqu'une terreur panique s'étant emparée de lui, il

prend la fuite, et laisse le champ de bataille et la victoire à son ennemi. Dans sa frayeur, il passe devant Mourom, où il laisse son frère Iaroslaw, et se hâte de gagner Rézan.

Mstislaw, victorieux, eut bientôt soumis Mourom et pacifié l'humeur belliqueuse des habitans; accompagné de ses fidèles Susdaliens et Rostoviens, il suit les rives du Volga, et pénètre jusqu'à Rézan : Oleg en était déjà parti. Mstislaw s'empare de la ville, donne la paix aux habitans, reprend les prisonniers qu'Oleg avait faits sur lui, puis fait parler en ces termes à ce prince : « Ne fuis pas plus loin, mais » implore tes frères, et prie-les de ne pas te dépouil- » ler de ce que tu possèdes en Russie. Je vais, de » mon côté, écrire à mon père pour le toucher en ta » faveur. » Oleg promit à Mstislaw de faire ce qu'il lui conseillait; de son côté, le fils de Vladimir s'en revint à Susdal, et de là gagna sa principauté de Novgorod. Ceci se passait à la fin de l'année 6604.

En l'an 6605 (1097), Iaropolk-Isiaslavitch et Vladimir-Vsévolodovitch, David, fils d'Igor, Vassilko, fils de Rostislaw, David, fils de Sviatoslaw et les frères d'Oleg se réunirent à Lubetch, et tinrent conseil pour la conclusion d'une paix générale : « Pour- » quoi, se dirent-ils, causer nous-mêmes à notre pays » tant de calamités?... Pourquoi, parmi nous entre- » tenir la haine et la rancune?... Les Polovtzi pro- » fitent seuls de nos divisions, de nos guerres civiles, » et durant ce temps pillent et ravagent la Russie... » Renonçons à nos dissensions, oublions nos haines,

» et sauvons la Russie des maux qui l'accablent!...
» Que chacun rentre dans l'héritage de son père; que
» Sviatopolk, fils d'Isiaslaw, conserve Kiew; que Vla-
» dimir, fils de Vsévolod, David, Oleg et Iaroslaw,
» fils de Sviatoslaw, reprennent les apanages que leur
» avaient désignés Vsévolod; que David ait la ville
» de Vladimir, les fils de Rostislaw celles de Volodar
» et de Pérémisle, et que Vassilko reste à Térébol. »
Le partage ainsi réglé, ils baisèrent la sainte croix, et dirent: « Si l'un de nous vient à violer la présente » convention, et qu'il attaque l'un des princes ses » frères, que cette sainte croix, nous tous et la Russie » entière s'élèvent contre lui! » Après quoi ils s'embrassèrent les uns les autres et se séparèrent.

Sviatopolk et David s'en revinrent ensemble à Kiew, où ils furent reçus par les habitans à bras ouverts; car cette alliance remarquable semblait avoir déjoué toutes les espérances du diable. Mais Satan se glissa dans le cœur des courtisans, qui vinrent trouver David, fils d'Igord: « Ne sais-tu pas, lui dirent-ils, » que Vladimir et Vassilko ont juré ta perte et celle » de Sviatopolk? » David ajouta foi à ces abominables poroles, et résolut d'éveiller les alarmes de Sviatopolk: « Vassilko, lui dit-il, a déjà tué ton frère » Iaropolk, et présentement, de concert avec Vladi» mir, il complote ta mort et la mienne; songe à ta » conservation; il en est temps! » Sviatopolk, troublé par ces horribles déclarations, dit: « Qui me prouve » que tes craintes sont fondées?..... Si ce que tu » dis est vrai, Dieu viendra bien à notre secours; si

» ta haine seule, au contraire, te fait parler contre » Vassilko, c'est Dieu qui te punira. »

Cependant Sviatopolk ne croyant pas David capable d'une méchante action, se disait intérieurement : « Il pourrait se faire qu'il eût raison. » Si bien qu'il se laissa persuader, car il nourrissait aussi une vieille haine contre Vassilko. Celui-ci, non plus que Vladimir, ne pouvait se douter de ce qui se tramait. David ajouta : « Si nous ne trouvons pas le moyen de nous » assurer de la personne de Vassilko, bientôt nous ne » serons plus princes, toi de Kiew, moi de Vladimir. » Sviatopolk résolut de prendre ses mesures.

Sur ces entrefaites, le 4 novembre, arrive Vassilko. Il descend à Vidobutch, et se rend d'abord à l'église Saint-Michel pour y faire sa prière. Après quoi il se met à souper. Il avait laissé ses gens à Ruditza, où il devait passer la nuit. Le lendemain, il reçoit de Sviatopolk le message suivant : « Ne veux-tu pas » rester ici jusqu'au jour de ma fête? » Vassilko ré-répondit : « Je ne puis différer mon retour, car la » guerre est dans mon pays. » De son côté, David, appuyant les sollicitations de Sviatopolk, lui faisait dire : « Frère, ne t'en va pas encore, cède aux vœux de ton frère aîné; nous irons te joindre. » Mais Vassilko restait sourd à leurs prières, et paraissait vouloir partir. Alors David dit à Sviatopolk : « Vois-tu le peu » de cas qu'il fait de toi, même sur ton territoire? » Quand il sera au milieu de ses États, que ne tentera-» t-il pas pour te déposséder?... Suis mes conseils, » n'hésite pas à le faire arrêter, et livre-le-moi. »

Sviatopolk se rendit ; il députa un nouveau message à Vassilko, avec ces mots : « Puisque tu ne veux » pas attendre le jour de ma fête, du moins viens » un instant chez moi, que nous nous embrassions. » Avant ton départ, il faut bien que nous rendions » une visite à notre frère David. » Vassilko promit de venir, car il ne soupçonnait rien des affreux projets qu'avait contre lui David. Il monte donc à cheval, et se met en marche. Mais bientôt un de ses serviteurs l'atteint et lui dit : « Prince, au nom du ciel, ne va pas plus loin ; ils veulent t'arrêter ! » Vassilko refusa de croire cet avis : « Comment pourraient-ils songer, » dit-il, à me faire prisonnier?... N'ont-ils pas baisé » la croix? N'ont-ils pas dit : Si l'un de nous attaque » son frère, que la sainte croix, nous tous et la Russie » entière s'élèvent contre lui ! » Plein de ces pensées, Vassilko fit le signe de la croix, et dit : « Que la » volonté de Dieu soit faite! »

Il arriva donc suivi d'une faible escorte au palais du grand prince ; Sviatopolk se rendit au-devant de lui, et le conduisit à sa chambre ; bientôt arrive David, et l'un et l'autre lui disent : « Reste avec nous. — Mais, » répond Vassilko, vous savez, frères, que je ne puis » séjourner, car mes gens ont déjà sur moi une grande » avance. »

Cependant David s'assied silencieusement, et Sviatopolk ajoute : « Du moins, frère, tu resteras avec » nous pour dîner. » Vassilko y consent. « Assieds-toi » donc ici, reprend Sviatopolk, je vais aller com-

» mander le festin. » Il sort, et David se trouve seul avec Vassilko. Celui-ci entame la conversation. Mais David, la trahison au cœur, plein de trouble et d'inquiétude, ne sait écouter ni répondre. Après un moment de silence : « Où donc est allé mon frère ? — » Il est dans l'antichambre. — Eh bien, frère, ajoute-» t-il aussitôt, en se levant, je vais le joindre un in-» stant; attends-nous ici. » A ces mots il quitte l'appartement. Mais à peine est-il sorti, qu'on enferme Vassilko, on le charge de chaînes, et des soldats sont commis à sa garde pour la nuit.

Au point du jour, Sviatopolk fait assembler les boyards et le peuple; il publie ce que David lui a dit, que Vassilko veut tuer celui-ci, et qu'il a même juré avec Vladimir de le tuer lui-même, et de lui enlever sa principauté. « Prince, s'écrient aussitôt les » boyards et le peuple, il est de ton droit de pour-» voir à ta sûreté. Si David a dit vrai, Vassilko mé-» rite d'être puni; mais s'il a menti, que la justice et » la colère de Dieu retombent sur lui! »

Au bruit de ce qui se passait, les popes et les abbés vinrent implorer Sviatopolk en faveur de Vassilko; ce qu'apprenant le fils d'Igor, il parle de crever les yeux au prisonnier, et dit à Sviatopolk : « Sois sûr » que, si tu ne fais pas ce que je dis, et que tu le » laisses partir, d'ici à peu nous ne serons plus princes » ni l'un ni l'autre. » Sviatopolk penchait pour la douceur, et voulait rendre Vassilko à la liberté. Mais David s'y opposa formellement, et le fit garder à vue

par ses gens. La nuit arrivée, on le mit sur une voiture, et on le conduisit de Kiew à Biélogorod, où il fut enfermé dans une petite chambre.

Là bientôt Vassilko voit un Torke occupé à effiler un couteau; devinant de suite qu'on lui voulait crever les yeux, il se mit à implorer Dieu avec force larmes et cris lamentables. Incontinent entrèrent ceux que Sviatopolk et David avaient envoyés, Snovid Isetchevitz, garçon d'écurie de Sviatopolk, et Dmitri, autre domestique de David; ils étendent par terre un tapis, puis, saisissant l'infortuné Vassilko, ils essaient de le renverser. Au même instant entrent plusieurs autres hommes qui, se joignant aux assassins, parviennent à le jeter à terre; ils lui lient les bras, saisissent une planche de cloison, la lui appliquent sur la poitrine, et font monter dessus Snovid et Dmitri; cependant ils n'en étaient pas encore maîtres, lorsque deux nouveaux assassins arrachent une seconde planche, la lui placent sur le corps, montent dessus, et le pressent avec tant de poids, que les os de la poitrine lui en craquent. Au milieu de ce supplice, le Torke Bérendi, affidé de Sviatopolk, tire son couteau, et veut lui crever l'œil; le coup porte à faux, et lui fait une estafilade dans la figure. De rechef l'assassin porte un autre coup; cette fois il plonge le fer dans l'orbite, et en arrache la prunelle; l'autre œil éprouve le même sort, et la victime reste aussitôt sans mouvement, comme privée de la vie (4).

Les méchans alors le soulèvent, l'enveloppent dans le tapis comme s'il était mort, le chargent sur une

voiture, et le conduisent à Vladimir. Arrivé au pont de Vsdvischenskisch (exaltation de la croix), ils font une halte, ôtent à Vassilko sa chemise ensanglantée, et la donnent à la femme d'un pope pour qu'elle la blanchisse. Cette femme la nettoie; mais quand il faut en revêtir la victime, elle se met à pleurer et à gémir. A ces cris Vassilko reprend ses esprits; et quoiqu'il ait plutôt l'air d'un mort que d'un vivant, il dit : « Où » suis-je ? » On lui répond :. « A Vsdvischenskisch. » — J'ai soif. » On lui donne de l'eau, il boit, revient peu à peu à la vie, et commence à se recueillir. Lors, s'apercevant que sa chemise lui manque, il dit : « Pourquoi m'avoir dépouillé de ma chemise? Je » voulais mourir, et paraître devant Dieu, mon juge, » avec ce vêtement ensanglanté. » Enfin on le remet à la hâte sur le traîneau, et ils arrivent à Vladimir le sixième de décembre. David, cependant, suivait sa victime comme une bête farouche suit sa proie; il fait déposer Vassilko dans la maison d'un nommé Vakievs, et charge trente hommes et deux valets du prince, Ulan et Koltch, de veiller sur lui.

Lorsque Vladimir apprit comment on avait crevé les yeux de Vassilko, il fut saisi d'horreur, et ne put retenir ses larmes : « Est-il bien possible! s'écria-t-il; » mais on n'a jamais vu en Russie, chez nos pères, » chez nos ancêtres les plus reculés, un crime aussi » atroce! » Il envoie aussitôt un message à David et à Oleg, les fils de Sviatoslaw, et leur fait dire : « Ar- » rivez à Gorodez; il faut que, d'une manière ou de » l'autre, nous vengions l'attentat qui vient d'épou-

» vanter la Russie, et qui nous a tous consternés. Oui, » le couteau qui a blessé Vassilko nous a tous frappés » au cœur. Si nous laissons les choses en cet état, » bientôt les plus affreuses calamités viendront nous » atteindre; le frère sera le meurtrier de son frère, la » patrie sera ébranlée dans ses fondemens, et nos en» nemis les Polovtzi, profitant de nos troubles, ac» courront envahir la Russie. »

David et Oleg, à la réception de ce message, furent accablés de douleur; ils se mirent à pleurer, et s'écrièrent : « On n'a jamais rien vu de pareil en Rus» sie! » Aussitôt ils rassemblent une armée, et s'en viennent joindre Vladimir, qui déjà avait mis sur pied la sienne. Ces trois princes, réunis, écrivirent d'abord à Sviatopolk pour lui reprocher son crime : « Comment as-tu pu, lui disaient-ils, commettre une » aussi méchante action, et nous frapper tous du » même coup de poignard? Pour quelle raison as-tu » crevé les yeux à ton frère?... S'il t'avait offensé, » ne pouvais-tu pas l'accuser et le traduire devant » nous?... Coupable, nous l'eussions puni selon sa » faute; actuellement, du moins, parle : quel est son » crime, et pourquoi l'as-tu frappé? »

Sviatopolk répondit : « David, fils d'Igor, me dit » que Vassilko, qui déjà avait tué mon frère Iaropolk, » en voulait encore à ma propre vie, et convoitait mon » héritage et mes villes de Tourow, de Pinesk, de » Bérestow et de Pogorinn; que, de concert avec » Vladimir, il avait juré notre perte, et résolu de » s'établir, lui Vassilko à Vladimir, et Vladimir à

» Kiew. D'après cela, je me trouvais bien obligé de » me défendre. Au surplus, ce n'est pas moi qui ai » crevé les yeux à Vassilko; c'est David qui l'a fait » venir, et qui s'en est emparé. »

Les envoyés de Vladimir, d'Oleg et de David reprirent : « Nous n'avons pas entendu dire que tout » ceci fût l'œuvre de David. Ce n'est pas dans les » domaines de David que Vassilko s'est présenté, ce » n'est pas sur son territoire qu'il s'est arrêté, et c'est » au contraire dans une des villes de ton apanage » qu'on lui a crevé les yeux. » Après ces mots, les députés s'éloignèrent.

Le lendemain, Vladimir, Oleg et David-Sviatoslavitch se disposèrent à franchir le Dniéper, et à marcher contre Sviatopolk; et déjà celui-ci songeait à la fuite, lorsque les Kiéviens se réunirent, et s'opposèrent à son départ. Ils députèrent auprès de Vladimir l'épouse de Vsévolod et le métropolitain Nicolas, qu'ils chargèrent de lui dire : « Nous te supplions, » toi, prince, et vous, ses frères, de ne point exciter de » nouveaux troubles en Russie; songez que, si la guerre » recommence entre vous, les idolâtres nos ennemis s'en » réjouiront; nous les verrons se ruer de nouveau » sur cet empire, que votre frère et votre aïeul ont » acquis par tant de travaux et de hauts faits, qu'ils » ont soutenu, non-seulement en défendant l'intégra» lité du sol russe, mais encore en subjugant d'autres » pays. Vous, leurs enfans, ne saurez-vous donc que » ruiner votre patrie? »

Voilà ce que l'épouse de Vsévolod et le métropo-

litain de Kiew vinrent dire à Vladimir, le suppliant de ne pas rompre la paix, mais de veiller aux intérêts de la Russie, et de ne déclarer la guerre qu'aux païens ses ennemis.

Vladimir, à ces exhortations, fondit en larmes, et dit : « En vérité, nos ancêtres ont fait la force et la » gloire de la Russie, et nous, nous voulons la bou» leverser ! » Il se laissa fléchir par les prières de la princesse, qu'il honorait comme sa mère, ainsi que le lui avait recommandé son père, qu'il avait tendrement aimé pendant sa vie, et auquel il ne voulait faillir d'obéir après sa mort, même dans les plus petites choses. Il se fit donc un devoir d'exaucer les vœux de la princesse et ceux du métropolitain, pour lequel il avait également un grand respect. Il est juste de dire que le prince Vladimir était un homme craignant Dieu, qui aimait l'état ecclésiastique, et honorait les moines; un homme qui accueillait les étrangers et nourrissait les pauvres, comme ferait une mère à l'égard de ses enfans. Bien plus, venait-il à rencontrer un homme ivre ou dans un état répréhensible, il ne l'injuriait pas, mais il lui donnait des conseils, et le ramenait au bien. Ceci dit, revenons à notre narration.

La princesse, ayant rempli sa mission près de Vladimir, s'en revint à Kiew, et fit à Sviatopolk et aux Kiéviens le récit de tout ce que lui avait dit Vladimir, et de l'assurance qu'il lui avait donnée que la paix ne serait pas troublée. Les boyards et principaux de la ville tinrent conseil; et, après s'être consultés,

ils dirent à Sviatopolk : « Puisqu'en effet c'est David » qui a conçu et exécuté le crime, Sviatopolk, il » faut que tu marches contre David, que tu le mettes » en prison ou que tu le bannisses. » Sviatopolk déclara que telle était son intention; il jura de le faire, baisa la croix, et obtint des princes la continuation de la paix.

Cependant Vassilko était encore à Vladimir, quand le grand carême arriva. A cette époque, je me trouvais aussi dans cette ville (5). Une nuit, David-Igorévitch m'envoya quérir. Je me rendis chez lui, je le trouvai entouré de ses courtisans : « Cette nuit, me » dit-il, Vassilko a déclaré à ses gardes Ulan et » Koltch qu'il avait appris que Vladimir et Sviato- » polk devaient se liguer contre moi. Si donc, a-t-il » ajouté, David veut me promettre de faire ce que » je lui dirai, j'écrirai à Vladimir, et je suis sûr qu'à » ma prière il renoncera au projet de le poursuivre. » Voilà ce qu'a dit Vassilko : Maintenant, moine, tu » vas aller avec ces serviteurs trouver Vassilko auquel » tu diras de ma part : Si tu veux écrire à Vladimir, » et qu'il consente a ne pas m'attaquer, je te céderai » une de mes villes, celle que tu voudras; Vsévolod, » Térebovle ou Pérémitchel. »

Je me rendis en conséquence auprès de Vassilko pour lui déclarer ce dont David venait de me charger. Il me répondit : « Je n'ai pas dit un mot de tout » cela; mais n'importe, j'espère en Dieu, et consens » à écrire à Vladimir pour lui dire que je ne veux » pas qu'à mon sujet il soit versé une seule goutte de

» sang chrétien. Toutefois, j'admire que l'on con-
» sente à me laisser une de mes villes. Téréhovle, à
» cette heure même que je suis prisonnier, n'appar-
» tient qu'à moi; c'est mon héritage paternel..... »
En cet endroit il garda un moment de silence, puis enfin il ajouta : « Retourne vers David, et dis-lui qu'il
» m'envoie Kulméje, l'homme que je veux dépêcher
» vers Vladimir. »

Mais David ne voulut point consentir à lâcher Kulméje, et il me renvoya pour déclarer à Vassilko qu'il s'était échappé. A mon retour, celui-ci congédia tous ses servans, me fit asseoir, et me parla en ces termes : « J'ai entendu dire que David veut me
» livrer aux Polonais; il n'est pas encore rassasié de
» mon sang; il pousse plus loin la férocité : il veut
» me livrer aux Polonais, parce que j'ai fait beaucoup
» de mal à ces peuples, et que mon intention était
» de leur en faire encore plus, pour venger la Russie.
» S'il agit ainsi, je m'abandonne à la volonté de
» Dieu. Mais il faut que je te confesse une chose.
» Sachant que les Bérendéens, les Petchenègues et
» les Torkes allaient venir se joindre à moi, je pen-
» sais intérieurement que si, en effet, ces peuples
» devenaient mes auxiliaires, je pourrais bientôt dire
» à Vladimir et à David : Frères, donnez-moi seule-
» ment quelques-uns de vos jeunes guerriers, et,
» quant à vous, buvez, réjouissez-vous, et ne prenez
» nul souci. Été comme hiver, j'aurais combattu les
» Leckes, je me serais emparé de leur pays, et j'au-
» rais vengé la Russie..... Après cela, traversant le

» Danube, je serais allé subjuguer les Bolgares, et
» les eusse ramenés esclaves en Russie. Ensuite, j'au-
» rais demandé quelques secours à mes frères Svia-
» topolk et Vladimir, puis, je me fusse précipité sur
» les Polovtzi. Oui, voilà quels étaient mes projets;
» acquérir de la gloire, ou mourir pour mon pays.
» Je n'avais aucune autre pensée dans le cœur, ni
» contre Sviatopolk, ni contre David, et je jure par
» le Dieu vivant et par le Nouveau-Testament que je
» n'ai jamais nourri dans mon sein la moindre idée
» de mal contre aucun de mes frères; mais, je le vois,
» le Seigneur a voulu humilier mon orgueil. »

Cependant, quelques jours avant la fête de Pâques, David se mit en marche pour prendre possession des états de Vassilko; mais, aux environs de Butchesk, il rencontra Volodar, frère de ce prince, qui venait s'opposer à son usurpation. David, n'osant tenter le sort des combats, s'enferma dans la ville de Butchesk, où Volodar vint aussitôt l'investir. « Après tant de » mauvaises actions, lui fit-il dire, que ne songes-tu » à faire pénitence? Rentre enfin en toi-même, et » confesse tes crimes. » Mais David rejetait tous les torts sur Sviatopolk. « Tout cela, disait-il, s'est-il » donc passé chez moi? Au moindre prétexte n'étais- » je pas exposé au même sort? Bon gré malgré il me » fallut souscrire à tout ce qu'exigeait Sviatopolk; » car, ainsi que Vassilko, j'étais entre ses mains. » Volodar reprit : « Dieu seul connaît le véritable cri- » minel; du moins, actuellement, rends la liberté à » mon frère, et, à ce prix, je t'accorderai la paix. »

David, plein de joie, envoya quérir Vassilko; il le remit entre les mains de Volodar, et ces princes ayant conclu la paix, ils se séparèrent. Vassilko rentra dans Térebovle, et David se tint à Vladimir.

Mais à peine le printemps fut-il arrivé, qne Volodar et Vassilko se liguèrent de nouveau contre David; et, tandis que celui-ci se tenait renfermé dans Vladimir, ils formèrent le siége de Vsévolosh, livrèrent plusieurs assauts, mirent le feu aux faubourgs. Les habitans, obligés de fuir, tombaient entre les mains des assiégeans, qui les massacraient sans pitié. C'est ainsi que Vassilko se vengea sur des innocens, et répandit le sang de gens qui ne l'avaient point offensé. De Vsévolosh, les princes se rendirent à Vladimir, dont ils formèrent aussi le siége, après avoir toutefois donné cet avis aux habitans: « Ce n'est » point à vous, ni à votre ville que nous en voulons; » mais à nos cruels ennemis, à Turiack, à Lazar, à » Vassilk, en un mot, à ceux qui, donnant de faux » avis à David, l'ont excité à nous faire tout le mal » qu'il nous a fait. Voulez-vous combattre pour de » tels hommes? arrivez. Dans le cas contraire, il » nous les faut livrer. »

Les habitans tinrent conseil, et dirent à David: « Abandonne ces hommes-là, livre-les à Vassilko; » aussi bien ne voulons-nous pas mourir pour eux: » nous voulons bien combattre pour toi, mais jamais » pour de tels méchans. Si tu n'y consens pas, nous » allons ouvrir les portes de la ville; malgré toi nous » les livrerons, et tu seras obligé de pourvoir à

» ta propre sûreté. » David répondit : « Vous savez » bien qu'ils ne sont point ici, puisque je les ai en- » voyés à Luzk. » Incontinent les habitans envoyèrent à Luzk ; mais Turiack était déjà réfugié à Kiew, et Lazar et Vassilk avaient gagné Turinsk. Les Vladimiriens, irrités, crièrent à David : « Livre-nous » ces gens-là, ou nous ouvrons les portes ! » Alors David envoya saisir Vassilk et Lazar ; on les livra aux assiégeans, qui accordèrent aussitôt la paix : c'était un dimanche. Le lendemain, au point du jour, Lazar et Vassilk furent pendus et percés de flèches ; leurs corps furent depuis enlevés et inhumés. C'est ainsi que se vengèrent, à deux reprises, Volodar et Vassilko ; puis ils rentrèrent dans leurs états.

L'année d'après (6605), suivant la promesse qu'il avait faite de marcher contre David, Sviatopolk pénètre jusqu'à Bérest, ville située près du territoire des Leckes. A la nouvelle de son arrivée, David se réfugie chez Vladislas, roi de ce pays, dont il implore le secours. Les Leckes, ayant reçu pour ce service cinquante livres d'or, lui promettent de le soutenir, et lui disent : « Viens avec nous à Bérest : » Sviatopolk y tient une diète ; là, nous travaillerons » à te réconcilier avec lui. » David y consent, et accompagne Vladislas. Sviatopolk, en effet, occupait Bérest ; les Lcekes, étant venus camper sur les bords du Bog, les pourparlers commencèrent, et Sviatopolk leur fit de grands présens, afin de les détacher du parti de David. Vladislas alors dit à David : « Sviato- » polk ne veut rien entendre ; tu feras bien de re-

» tourner sur tes pas. » David s'en vint à Vladimir. Cependant Sviatopolk tint conseil avec les Leckes, et marcha sur Vladimir, où venait de se renfermer David. La ville étant bloquée, David supplia Sviatopolk de lui permettre d'en sortir, ce à quoi celui-ci consentit. Les deux princes s'entrevirent et baisèrent ensemble la sainte croix, à la condition que David abandonnerait Vladimir, et se retirerait à Tcherw. Sviatopolk entra à Vladimir le dimanche avant Pâques; quant à David, il se réfugia de nouveau chez les Polonais.

Ayant ainsi contraint David à la fuite, Sviatopolk résolut d'attaquer Volodar et Vassilko, car, se disait-il, ils m'ont dépouillé des possessions de mon père et de mon frère. Il marcha donc contre eux. Volodar et Vassilko, informés de ses projets, s'avancèrent au-devant de lui, et lui livrèrent combat (6). Le choc fut des plus violens, et le carnage horrible. Sviatopolk, vaincu, s'enfuit à Vladimir, entraînant avec lui ses deux fils Mstislaw et Iaroslaw, et ceux de Iaropolk, Iaroslaw et Sviatosch. Ayant établi Mstislaw à Vladimir, il députa Iaroslaw vers les Ougres, afin d'obtenir de ces peuples un secours contre Volodar et Vassilko (7).

Iaroslaw se rendit ensuite à Bérest chez les Leckes: David, qui y possédait Iujetsk et Tcherven, apprenant la désunion des princes, vint lui-même à l'improviste assiéger Vladimir. Mstislaw, dont la garde se composait de Bérestoviens, de Pinéens et de Vigochevziens, résolut de soutenir l'attaque. David,

aprés avoir cerné la place, lui livra de fréquens assauts; mais le zèle des assiégés ne se refroidissait pas. L'un de ces assauts coûta cher à chacun des deux partis. Les traits obscurcissaient le ciel, et tombaient comme la pluie. Ce jour-là Mstislaw, protégé par un retranchement, allait lui-même décocher une flèche, lorsqu'un trait parti du camp ennemi perça la planche derrière laquelle il se trouvait, l'atteignit, et lui fit à la poitrine une profonde blessure. On le transporta aussitôt au palais, et la nuit même il succomba. Durant trois jours, ses officiers tinrent sa mort cachée; le quatrième, enfin, ils se déterminèrent à la rendre publique. « Notre prince est mort! s'écrièrent » les habitans; faut-il donc nous rendre à David, » qui nous fera périr? » Dans cette extrémité, ils députèrent un message à Sviatopolk. « Ton fils est » tué, lui dirent-ils, et nous mourons de faim! Nos » gens ne peuvent plus se soutenir; et si tu ne viens » à notre secours, nous serons obligés de nous ren- » dre. » A cette triste nouvelle, Sviatopolk leur envoya son commandant Putiat. Arrivé à Luzk, celui-ci alla trouver Sviatosch, fils de Iaropolk, qui venait de promettre à David, dont les gens occupaient toute la contrée, de l'avertir des mouvemens que pourrait faire contre lui Sviatopolk. Au lieu de tenir sa promesse, Sviatosch fait arrêter l'envoyé de David, se joint à Putiat, et marche contre les assiégeans. David venait de s'étendre pour prendre un peu de repos, lorsque Sviatosch et Putiat se présentent à l'improviste, tombent sur ses soldats, en tuent un grand

nombre, et facilitent ainsi une sortie aux habitans, qui se précipitent aussitôt sur leurs ennemis, et en font un horrible carnage. Ce fut à grand'peine si David et son neveu échappèrent au massacre. Sviatosch et Putiat, ayant ainsi délivré la ville, y établirent gouverneur Vassili, fils de Sviatopolk; après quoi, l'un reprit le chemin de Luzk, et l'autre celui de Kiew. Quant à David, il alla se réfugier chez les Polovtzi.

Il fut accueilli chez ces peuples par leur chef Boniak, qui lui offrit son secours. Par leur moyen, il ne tarda point à se représenter devant Luzk, dont il forma le siége. Sviatosch, incapable de résister, demanda et obtint la paix, mais à la condition qu'il abandonnerait la ville, et s'en retournerait à Tchernigow, où régnait son père Iaropolk. Maître de Lutchesk, David marche contre Vladimir, en forme le siége, et contraint le nouveau gouverneur Vassili à prendre la fuite et à lui abandonner cette ville, où il rétablit son autorité.

L'année suivante, Sviatopolk, Vladimir, Oleg et David, d'un commun accord, déclarèrent injustes les conquêtes de David-Igorévitch; ils lui défendirent de retenir sous son autorité les villes de Vladimir et de Luzk, et ne lui laissèrent que celle de Dorogobouge, où il finit ses jours. A la suite de cette décision, Sviatopolk rétablit son fils Iaroslaw à Vladimir.

En l'année 6606 (1098), Vladimir, Oleg et David-Sviatoslavitch se réunirent contre Sviatopolk, et l'as-

siégèrent dans Gorodez; mais ces deux princes ne tardèrent point à se réconcilier.

L'année suivante (1099), Sviatopolk, à son tour, marcha contre David, le poursuivit au-delà de Vladimir, et le contraignit à se réfugier chez les Leckes. Vers la même époque, les Ougres furent battus à Pérémischel.

En l'année 6608 (1100) le dixième d'août, les princes Sviatopolk-Isiaslavitch, Vladimir-Vsévolodovitch, David et Oleg-Sviatoslavitch firent entre eux un traité de paix. Le trentième du même mois, étant tous réunis, David-Igorévitch survint au milieu d'eux, et dit : « Vous m'avez trompé; mais enfin que » me voulez-vous? Pourquoi suis-je ici? Qui de » vous a à se plaindre de moi? » Vladimir lui répondit : « Ce n'est pas nous qui t'avons demandé; tu » nous as toi-même fait dire : Frères, je vais me » rendre au milieu de vous, car j'ai à me plaindre » d'une injustice! Eh bien, David, te voilà parmi » nous, assis avec tes frères sur le même tapis; qu'as- » tu à nous dire? de quoi te plains-tu? » A cette interpellation, David ne sut répondre un mot. Les princes alors montent à cheval : Sviatopolk assemble ses gens, Oleg et Vladimir les leurs; le fils d'Igor reste seul, car ils ne lui permettent point de se réunir à eux; mais ils se mettent à délibérer à son sujet. Après s'être consultés, ils lui députent quelques-uns de leurs courtisans, savoir : Sviatopolk, Putiat, Vladimir, Orgost et Ratiborn, David et Oleg-Torschine. Ceux-ci s'étant approchés de David, lui dirent : « Voici ce que

» nous sommes chargés par tes frères de t'apprendre :
» Nous persistons à vouloir que Vladimir te soit re-
» tiré ; le couteau dont tu nous a frappés par un crime
» horrible, et dont on n'avait pas d'exemple en Rus-
» sie, a laissé chez nous une plaie qui saigne encore.
» Nous ne voulons pas t'arrêter ni te faire mal, mais
» nous exigeons que tu t'éloignes de notre voisinage,
» et que tu te contentes, pour apanage, du château
» de Butchesk. Outre cela, Sviatopolk consent
» à te céder Duben et Tchertorusk. Vladimir te
» paiera 200 grivnas, et les frères Oleg et David
» autant. » (8)

Après ces conventions, les princes firent dire à Volodar et Vassilko : « Volodar, prends avec toi ton » frère Vassilko, et allez demeurer ensemble à Pérémysle ; sinon, que Vassilko vienne ici, afin que » nous pourvoyons à son entretien. » Mais les deux frères refusèrent la proposition.

Quoi qu'il en soit, David-Igorévitch fut relégué à Butchesk. Depuis, Sviatopolk lui céda Dorogobouge, où il termina ses jours. Quant à la ville de Vladimir, on a vu que le grand prince y rétablit son fils Iaroslaw.

En l'année 6609 (1101), mourut Vseslaw, prince de Polotsk. Dans la même année, Iaroslaw, fils d'Iaropolk, déclara la guerre à Bérestow ; Sviatopolk marcha contre lui, lui livra combat dans la ville même, le fit prisonnier et charger de chaînes, et l'emmena à Kiew. Le métropolite et les abbés implorèrent pour lui, et Sviatopolk s'étant laissé toucher, on le conduisit sur le tombeau de saint Boris et de

saint Glieb, où ses chaînes lui furent ôtées, et où il fut mis en liberté.

Dans la même année encore, se réunirent de nouveau les princes Sviatopolk, Vladimir, David, Oleg, Iaroslaw et ses frères, dans la ville de Solotez, où ils reçurent des ambassadeurs des Polovtzi, qui venaient demander à conclure un traité de paix. Les princes russes répondirent : « Puisque vous voulez la paix, » rendons-nous ensemble à Sakow. » Et le quinzième de septembre, la paix fut faite avec les Polovtzi, et tout le monde se sépara.

En l'année 6610 (1102), le 1.er d'octobre, Iaroslaw, fils de Iaropolk, prit la fuite de Kiew. Au commencement du même mois, Iaroslavez, fils de Sviatopolk, fit ce prince prisonnier à Noura, et le ramena à Kiew, en présence de Sviatopolk, qui le fit charger de chaînes.

Dans la même année, le vingtième de décembre, Mstislaw-Vladimirovitch et une députation de Novgorodiens vinrent à Kiew. Il avait été convenu entre Sviatopolk et Vladimir que Novgorod appartiendrait à Sviatopolk, qui y placerait son fils, tandis que Vladimir établirait le sien dans la ville qui portait son nom (à Vladimir).

Mstislaw vint donc à Kiew; il entra dans la chambre où se tenait Sviatopolk, s'assit près de lui, et les gens de Vladimir dirent à Sviatopolk : « Vladimir » t'envoie son fils Mstislaw, que ces Novgorodiens » ont accompagné; il s'agit d'envoyer ton fils, et de » l'établir à Novgorod, afin que Mstislaw prenne pos-

» session de Vladimir. » Le grand prince Sviatopolk » leur répondit : « Que Dieu et la justice soient en» tre nous! Nous sommes convenus avec Vladimir » que Novgorod m'appartiendrait; donc j'ai le droit » d'y établir mon fils. » Les Novgorodiens aussitôt dirent à Sviatopolk : « Prince, voici, nous, quelle » est notre mission près de toi : c'est de te dire que » nous ne voulons ni de Sviatopolk ni de son fils; » si ton fils a deux têtes, alors tu peux nous l'en» voyer (9). Vsévolod nous a donné Mstislaw, et nous » l'avons pris pour prince; car toi, tu nous avais » abandonnés. » Sviatopolk discuta long-temps avec eux, mais ils ne voulurent rien céder; et prenant avec eux Mstislaw, ils le reconduisirent à Novgorod.

Dans la même année, le vingt-deuxième de janvier, il y eut un signe dans le ciel, qui dura trois jours, et qui, semblable à un incendie, brillait de l'ouest au sud, et de l'est au nord: on eût dit, la nuit, la lune en plein quartier.

La même année encore, le cinquième de février, il parut un autre signe dans la lune, et le septième du même mois un autre dans le soleil; cet astre paraissait comme entouré d'un triple cercle, qui finit par se joindre et n'en former plus qu'un.

En l'année 6611, Dieu inspira aux princes russes Sviatopolk et Vladimir de déclarer la guerre aux Polovtzi, et d'en débarrasser le pays. Ils se réunirent donc à Dolobsk, et tinrent conseil à ce sujet. Sviatopolk et Vladimir, ainsi que leurs officiers, s'assirent sous une tente, et se consultèrent. Les généraux de

Sviatopolk s'exprimèrent ainsi : « Il ne faut pas commencer la guerre dans cette saison du printemps ; » car nous y perdrons des chevaux, ce qui portera » grand dommage à la culture de la terre. » Vladimir leur répondit : « Je suis surpris, mes amis, que » vous vous occupiez des chevaux avec lesquels le » cultivateur laboure, et que vous ne songiez pas que, » souvent, quand le paysan est en train de cultiver » la terre, un Polovtzi survient, qui le perce d'une » flèche, s'empare de son cheval, entre dans le vil- » lage, lui ravit sa femme, son enfant et tout ce qu'il » possède. Ne vous occupez-vous donc seulement que » du cheval, et nullement de son maître? » Les généraux de Sviatopolk ne surent que répondre. Le grand prince alors prit la parole, et s'écria : « Je suis » prêt à tout. » Il se leva donc, et Vladimir lui dit : « Frère, tu feras là une chose grandement utile à la » patrie. » Là-dessus, ils envoyèrent un message à Oleg et David, fils de Sviatopolk, qui leur dit : « Venez avec nous contre les Polovtzi, car il s'agit de » la vie ou de la mort. » David s'y montra de suite disposé ; mais Oleg refusa, et fit répondre à ses parens qu'il était malade. Vladimir embrassa son frère, et les princes David-Sviatoslavitch, David-Vseslavitch, Mstislaw-Davidovitch, petit-fils d'Igor, Viatcheslaw-Iaropolkovitch et Iaropolk-Vladimirovitch firent de même, et se rendirent, par terre ou par eau, jusqu'au-dessous des cataractes. Ils établirent leur camp près de Protochech, le long de l'île de Chortitch, puis ces princes montèrent à cheval. L'infanterie eut

l'ordre de se rendre, par eau, à Sutjic, ce qu'elle exécuta en quatre jours. Quand la nouvelle de leur marche fut répandue parmi les Polovtzi, ceux-ci s'assemblèrent en nombre extraordinaire, et se mirent à tenir conseil. Urusoba prit la parole, et dit : « Il faut » demander la paix, car nous avons fait tant de mal » à leur pays, que les Russes, cette fois-ci, nous pres» seront terriblement. » Le jeune Urusoba reprit : « Si toi, tu trembles devant les Russes, que ferons» nous donc, nous autres? Il nous faut les tuer, entrer » chez eux, et prendre d'assaut toutes leurs villes : » qui donc résisterait aux braves Polovtzi ? »

Cependant les princes russes et leur armée étaient en prières, et suppliaient le Seigneur et sa Mère la sainte et pure Vierge, à qui ils adressaient leurs vœux. Les uns promettent des aumônes, et les autres d'enrichir les monastères. Mais, tandis qu'ils adressent leurs prières, les Polovtzi viennent les attaquer, conduits par Altunop, commandant des avant-gardes, et qui souvent avait fait preuve de courage et d'intrépidité. Les princes russes à l'instant lancent aussi leur avant-garde: celle-ci ayant atteint Altunop, l'attaque, le met en déroute lui et tous les siens, si bien qu'il n'en échappe aucun. Cependant l'armée des Polovtzi s'avançait serrée comme une forêt, de telle sorte qu'on n'y pouvait rien distinguer. L'armée russe vient à sa rencontre; mais Dieu, notre Seigneur, inspire aux Polovtzi une terreur subite, et l'épouvante s'empare tellement d'eux, qu'ils tremblent à la vue de l'armée russe, et restent comme engourdis; leurs che-

vaux mêmes semblent ne pouvoir plus avancer. Les nôtres, au contraire, remplis de joie, se précipitent sur eux, à pied, à cheval et de toutes parts. Les Polovtzi voyant avec quelle impétuosité les Russes les attaquent, n'attendent pas le combat, et se mettent aussitôt à fuir; mais les nôtres les poursuivent et les massacrent. Ce fut le quatrième d'avril que le Seigneur tout-puissant nous délivra de nos ennemis, et nous fit remporter une si éclatante victoire. Vingt de leurs princes restèrent sur place : Urusoba, Kotschii, Iaroslanop, Kunam, Kurtok, Tchenegrep, Surbar et autres. Veldjusa, l'un d'eux, fut fait prisonnier. Les princes russes s'arrêtèrent enfin, heureux et tranquilles, après avoir ainsi subjugué leurs ennemis. Veldjusa fut conduit devant Sviatopolk, auquel il offrit, pour sa vie, de l'or, de l'argent, des chevaux et d'autres animaux, faisant en outre le serment que jamais, tant qu'il vivrait, il ne porterait les armes contre la Russie. Mais Sviatopolk le fit conduire à Vladimir; et comme il implorait la même faveur : « Combien de fois, lui dit Vladimir, n'avez-vous pas » juré de ne plus faire la guerre à notre pays? Pour» quoi n'avoir pas appris à vos enfans et à vos ne» veux à conserver inviolablement la foi jurée ? Que de sang chrétien n'avez-vous pas versé! Allons, » que le tien coule aujourd'hui, et que ta tête nous » venge! » Incontinent il fit signe de le tuer, et en un instant il fut mis en pièces. Après quoi l'on enleva les chevaux et le bétail, les béliers et les chameaux, des vêtemens, des esclaves et toute sorte de butin;

on prit même des Petchenègues et des Torkes qu'on trouva dans les camps, et l'armée, chargée de dépouilles, couverte de gloire, fit sa rentrée en Russie (10).

La même année, le 1.er août, parurent les sauterelles.

Le 18 du même mois de ladite année, Sviatopolk rebâtit Iuriew, que les Polovtzi avaient brûlé. Quelque temps après, Iaroslaw-Sviatoslavitch livra combat aux Mordviens, qui le battirent le quatrième jour de mars.

En l'année 6612 (1104), Marie, sœur de Vladimir, fut conduite à Constantinople, où elle épousa, le vingtième jour de juillet, Léon, fils de l'empereur Alexis.

Dans la même année, Predslava, fille de Sviatopolk, fut conduite en Ougrie, et mariée, le vingtième d'août, avec le prince royal.

A la fin de cette année, Sviatopolk et Vladimir envoyèrent, le premier, Putiat, le second, son fils Iaropolk contre Menesk. Oleg, de son côté, déclarait la guerre à Glieb, et engageait dans son parti David-Vseslavitch. Ils se séparèrent toutefois sans avoir rien décidé. Cette année-là encore, Sviatopolk eut un fils auquel il donna le nom de Briatcheslaw. On vit aussi des signes dans le ciel : le soleil parut entouré d'un cercle, au milieu duquel était une croix; au milieu de la croix brillait le soleil, et au-dessus du cercle paraissaient deux autres soleils, sur chacun desquels était un demi-cercle dont les pointes allaient

vers le nord. Les mêmes signes furent observés dans la lune, et cela fut remarqué durant trois jours et trois nuits, les quatrième, cinquième et sixième jours de février.

L'an 6613 (1105), le métropolitain établit Amphilok évêque de Vladimir; semblablement Lazare à Péréiaslavle, et Mina à Polotsk.

L'an 6614 (1106), les Polovtzi portèrent la guerre dans les environs de Sarjetchesk, et Sviatopolk envoya contr'eux Jacob Vutchatsévitch et Johan Secharévitch, qui chassèrent les Polovtzi, et firent sur eux beaucoup de butin.

Cette année-là mourut Jan, vieillard respectable (moine de profession) qui avait vécu quatre-vingt-dix ans, selon la loi de Dieu, et méritait d'être comparé aux premiers patriarches : c'est de lui que je retins les précieux discours insérés dans cette Chronique. C'était véritablement un brave homme, humble, paisible, plein de piété, et détaché de toutes les vanités de ce monde. Son tombeau est dans le monastère de Petcherski, sous le portique; c'est là que repose son corps.

Cette même année encore, Simégola vainquit les fils de Vseslaw, et tua neuf mille hommes de leur armée.

L'an 6615 (1107), Boniak, suivi du vieux Scharukan et de beaucoup d'autres princes Polovtzi, déclarèrent la guerre aux princes russes, et vinrent assiéger Lubny. Sviatopolk, Vladimir, Oleg, Sviatoslaw, Mstislaw, Viatcheslaw et Iaropolk marchent sur

Lubny contre les Polovtzi, traversent en six heures le fleuve de la Soula, et tombent sur l'ennemi en jetant de grands cris. Les Polovtzi, effrayés de cette attaque, et remplis d'inquiétude, ne savent se ranger en bataille, et prennent la fuite. Les uns se sauvent sur leurs chevaux, et les autres à la nage. Cependant les nôtres tombent sur leur dos, en tuent un grand nombre, font de nombreux prisonniers, les poursuivent jusqu'à Khorol, tuant le frère de Boniak, Tasac : Sugra et son frère sont faits prisonniers; et le vieux Scharukan parvient à grand'peine à se soustraire au même sort. Battus de tous côtés, les Polovtzi abandonnent leur camp et leurs bagages, dont l'armée russe s'empare, le douzième jour d'août, après quoi elle rentre dans son pays couverte de gloire.

Sviatopolk, à son retour à Kiew, vint au monastère de Petcherski, vers Matines, le jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge, et les frères l'embrassèrent avec grande joie, car, par l'intercession de la sainte Mère de Dieu et de notre père le grand Théodose, il avait de nouveau triomphé de nos ennemis. Il faut savoir que Sviatopolk avait l'habitude, quand il allait en guerre ou qu'il voulait voyager, de venir d'abord au tombeau de saint Théodose faire sa prière. Après quoi il se faisait donner la bénédiction par l'abbé du monastère, puis se mettait en route. La même année, Vladimir, David et Oleg se rendirent chez Aeppa, et firent la paix avec les Polovtzi. Le douzième de janvier, Vladimir maria George avec la fille d'Aeppa, petite-fille d'Osenen. Oleg aussi prit pour son fils

Sviatoslaw, autre fille d'Aeppa et petite-fille de Grigen (11). Le 5 février, avant le lever du soleil, il y eut un tremblement de terre.

En l'année 6616, le onzième de juillet, Sviatopolk jette les fondemens de l'église Saint-Michel, *dite aux toits d'or*; et, sous l'abbé Théoktiste, le réfectoire du monastère de Petcherski, qui avait été détruit sous le gouvernement de Glieb, est remis en bon état.

Cette année les eaux du Dniéper, de la Desna et de la Pripète sont très-élevées. On rétablit la coupole de l'église de la sainte Mère de Dieu à Klova, laquelle avait été abattue tandis que Stéphane était abbé du monastère de Petcherski.

L'année 6617 (1109) meurt Euphrasie Vsévelovna, en état de religieuse. La même année, le deuxième de décembre, Dmitri-Ivorosovitch se rend maître des habitations des Polovtzi sur le Don.

En l'an 6618 (1110), au printemps, Sviatopolk, Wolodimir et David marchent contre les Polovtzi. Cependant, arrivés à Voinia, ils retournent sur leurs pas. Dans la même année, le onzième de février, un signe céleste parut sur le monastère de Petcherski. Cela ressemblait à une colonne de feu, qui, du ciel, s'abaissait sur la terre: la foudre éclairait toute la contrée, le tonnerre grondait dans le ciel: c'est ce que tout le monde put voir vers une heure de la nuit. Cette colonne parut d'abord placée sur la salle du réfectoire, de sorte qu'on ne pouvait plus distinguer la croix qui la surmonte; ensuite elle se plaça sur l'église, au-dessus

du tombeau de Saint-Théodose, et, après être ainsi restée dans la direction du nord, elle disparut tout-à-coup (12).

En l'année 6619 (1111), Sviatopolk-Isiaslavitch, Vladimir-Vsévolodovitch, David-Sviatoslavitch et son fils Rostislaw, David-Igorévitch, Vsévolod-Olgovitch, et leurs parens Sviatoslaw et Iaroslaw-Sviatoslavitch, Mstislaw et Iaropolk-Vladimirovitch, s'unirent de nouveau contre les Polovtzi, et s'approchèrent de la ville de Scharukan; les habitans sortirent aussitôt, vinrent saluer les princes russes, et leur apporter du poisson et du vin. Le lendemain, ils se présentèrent devant la ville de Sugrow, qu'ils incendièrent. Enfin, le vingt-quatrième jour de mars, les Russes et les Polovtzi s'étant rencontrés près d'un ruisseau nommé Degéja, on en vint aux mains; nos princes triomphèrent encore des Polovtzi, et en rendirent, le jour même, grâces à Dieu. Cependant, le lundi de la semaine de la Passion, l'armée des idolâtres se rallia, et vint, composée d'une foule innombrable, attaquer la nôtre; il se fit aussitôt un horrible carnage, et beaucoup tombèrent des deux côtés. Les Polovtzi furent enfin défaits et prirent la fuite. Ceci arriva près du fleuve Salniz, le vingt-septième jour de mars. C'était Monomack (Vladimir) à qui Dieu avait inspiré d'exciter ses frères à déclarer la guerre à ses ennemis.

Vers cette époque, la partie de la ville de Kiew située dans la plaine fut réduite en cendres. Le feu exerça également ses fureurs à Tchernigow, à Smo-

lensk et à Novgorod. Dans le même mois, le vingt-troisième jour de mars, mourut Jehan, évêque de Tchernigow.

L'an 6620 (1112), Iaroslaw-Sviatopolkovitch triompha pour la deuxième fois des Iatviagues. Après cette campagne, il revint à Novgorod, et prit pour épouse la fille de Mstislaw, petite-fille de Vladimir.

La même année, le vingt-unième de mai, mourut David-Igorévitch; le troisième de novembre mourut aussi Ianka-Vsévelovna; et le douzième de janvier suivant de la même année, Théoktiste fut élu évêque de Tchernigow.

En l'année 6621 (1113), le dix-neuvième de mars, il y eut une éclipse de soleil, à une heure après midi; elle fut remarquée par tout le peuple: le jour était sombre et semblait celui de la lune, quand elle est dans son premier quartier.

La même année, le seizième d'avril, mourut le pieux grand prince Michaël, dit Sviatopolk, et le vingtième du même mois, le prince Vladimir fit son entrée à Kiew (13).

NOTES.

---

(1) C'est ici qu'il faut placer cette variante de Nestor, lue par Karamsin, dans quelque autre copie que celle de Kœnigsberg : « Des villes » étaient désertes, on voyait de tous côtés les villages en feu, les églises, les maisons, les granges réduites en monceaux de cendres, et les » citoyens infortunés expiraient sous le fer des ennemis, ou attendaient » la mort avec effroi. Les prisonniers, chargés de chaînes, étaient entraînés sans habits et nu-pieds, dans les contrées lointaines des barbares. Ils se disaient les uns aux autres en pleurant : *Je suis d'une* » *telle ville russe; je suis d'un tel village*.... On n'apercevait plus dans » nos prairies ni chevaux ni bétail. Les champs étaient couverts d'herbes, et les bêtes féroces peuplaient les mêmes lieux habités naguères » par des chrétiens. »

(2) Tandis que la Russie, peu connue encore des puissances étrangères, était livrée aux discordes civiles, à des guerres sans éclat comme sans retentissement, la France, entraînant avec elle les autres nations européennes, marchait à la conquête du tombeau de Jésus-Christ. La Russie, quoique chrétienne, resta étrangère à ce sublime mouvement.

C'est à cette date (1095) qu'il faut rattacher la croisade dont Raimond d'Agile, moine français, et contemporain de Nestor, nous a laissé l'histoire. Nous citerons de son intéressante chronique ce qu'il écrit du passage des croisés à travers la Slavonie.

Après avoir dit, dans une Préface, que les croisés prirent différentes routes pour aller en Palestine, que les uns marchèrent à travers la Slavonie, les autres par la Hongrie, ceux-ci par la Lombardie, ceux-là par mer, il avertit qu'il ne rendra compte que des opérations de l'armée conduite par le comte de Saint-Gilles et par l'évêque du Puy, dont il était le fidèle compagnon....

« Entrés en Slavonie, dit-il, les croisés eurent beaucoup à souffrir du

» chemin, surtout à cause de la saison de l'hiver, où l'on était alors....
» La Slavonie est un pays désert, montagneux et sans route..... Pendant
» trois semaines, les croisés ne virent ni bêtes fauves ni oiseaux.... Les
» habitans sont si agrestes et si grossiers, qu'ils ne voulaient faire aucun
» commerce avec les croisés, ni leur prêter un seul ducat. Ils sortaient
» de leurs villages et de leurs châteaux, et tombaient sur les gens fai-
» bles ou infirmes qui suivaient de loin l'armée, et les tuaient comme
» des troupeaux. Il n'était pas facile à nos soldats de poursuivre ces
» brigands sans armes qui connaissaient les lieux, et se sauvaient sur
» les montagnes ou dans les forêts. Cependant, il fallait leur résister
» chaque jour. Le comte ayant été enveloppé avec quelques-uns de ses
» soldats par les Slaves, fondit sur eux, et en fit six prisonniers. Les
» autres le poursuivaient avec plus d'ardeur; mais, le comte ayant fait
» arracher les yeux ou couper les pieds ou les mains ou le nez à ces
» prisonniers, cet exemple de sévérité intimida et affligea les Slaves, et
» l'armée poursuivit alors sa marche avec plus de sécurité. »

Pendant quarante jours que les croisés passèrent en la Slavonie, ils eurent un brouillard si épais, qu'ils pouvaient, dit Raimond, le palper et le dissiper pendant quelque temps par le mouvement... Le chroniqueur rapporte aussi qu'étant arrivés auprès du roi du pays, nommé Bodra, ce prince fit avec eux un traité d'amitié, et leur permit d'acheter tout ce qui leur serait nécessaire.... Mais les croisés ne profitèrent pas long-temps des favorables dispositions de ce prince; car l'armée sortit de Slavonie avec les mêmes difficultés qu'elle avait éprouvées en la traversant.

Illi igitur Sclavoniam ingressi, multa dispendia itineris passi sunt, maxime propter hyemen quæ tunc erat. Sclavonia etenim est tellus deserta et invia et montuosa, ubi nec feras nec volucres per tres hebdomadas vidimus. Incolæ regionis adeo agrestes et rudes sunt, ut nec commercium nobis, nec ducatum præbere voluerint: sed, fugientes de vicis et castellis suis, debiles, anus, pauperes et infirmos, qui à longè præ infirmitate sua sequebantur exercitum, ac si multum nocuissent, ut pecora trucidabant: nec facilè nostris militibus erat latrones inermes, locorum scientes, per abrupta montium et condensa silvarum persequi; sed assiduè eos sustinebant, nec pugnare valentes, nec sine pugna esse poterant. Quoddam vero facinus egregium comitis non prætereamus. Cùm conclusus esset aliquandò comes à Sclavis cum quibusdam militibus suis, impetum fecit in Sclavos, atque usque ad sex ex eis cepit. Cùmque propter hoc Sclavi vehementiùs imminerent, et comes sequi exercitum compelleretur, erui oculos eorum, et aliorum

pedes abscidi jussit, et nasum et manus aliorum truncari præcepit, ut taliter aliis deterritis et doloris cognitione occupatis, secure comes effugere cum sociis suis posset. Itaque per Dei gratiam de mortis angustia et de loci difficultate liberatus est. Quanta vero ibi fortitudine et consilio comes claruerit, non facilè referendum est. Quadraginta etenim fere dies in Sclavonia fuimus, in quibus tantam spissitudinem nebularum passi sumus, ut palpare et per motum removere eas à nobis aliquatenùs possemus. Inter hæc, comes, assiduè in postremis pugnans, semper populum defendens erat: et nunquam prior, semper ultimus hospitabatur. Et licet alii meridie, alii vespere, comes vero frequenter media nocte, vel galli cantu ad hospitium veniebat. Tandem per Dei misericordiam et comitis laborem et episcopi consilium, sic exercitus transivit, ut nullum fame nullum in aperta congressione ibi perderemus. Ob illam reor causam voluit Deus, exercitum suum transire per Sclavoniam, ut agrestes homines qui Deum ignorabant, *cognita virtute et patientia militum ejus, aut aliquandò à feritate resipiscant, aut inexcusabiles Dei judicio adducantur. Tandem, post multa laborum pericula apud Scodram, regem Sclavorum pervenimus, ac cum eo comes frequenter fraternitatem confirmavit, et multa ei retribuit, ut exercitus securè emere et quærere necessaria posset. Sed hæc opinio sola fuit; nam pacis petitæ nos pœnituit. Cùm per ejus occasionem Sclavi, de more solito furentes, nostros interficiunt, et quæ poterant ab inermibus arripiunt. Quæsivimus locum fugæ non ultionis. Hactenus de Sclavonia.* — (Gesta Dei per Francos. — Hanoviæ, 1611. — Raimondi de Agiles Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem, p. 139 et 140.)

(3) Les historiens russes ont conservé une lettre fort remarquable que Vladimir Monomak écrivit, en ces circonstances, à son cousin Oleg Mstislaw, plein de modération et d'attachement pour ce prince, avait adressé les plus vives instances à son père, pour qu'il oubliât ses griefs contre ce prince remuant. Vladimir, en faisant partir son fils cadet, Viatcheslaw, pour Souzdal, avec un détachement de cavalerie de ses alliés, les Polovtzi, le chargea, dit-on, de la lettre suivante pour Oleg.

« Mon cœur, déchiré, a lutté long-temps contre les préceptes de la » religion chrétienne, qui ordonnent de pardonner et de s'entr'aimer. » Dieu veut que les frères aient l'un pour l'autre un sincère attache» ment. Mais, séduits par l'ennemi de Jésus-Christ, les plus sages de » nos aïeux et les meilleurs de nos pères armèrent leurs mains contre » leurs parens.... Je t'écris d'après les instances de ton filleul, qui me » supplie, au nom de l'intérêt de la patrie, de renoncer à tout ressen» timent, et de remettre au jugement de Dieu la mort de son frère.

» La générosité de ce jeune homme est pour son père un reproche : en » effet, oserions-nous rejeter l'exemple de modération que notre divin » Sauveur nous a donné, nous périssables créatures, aujourd'hui cou- » vertes de gloire et d'honneur, demain dans la nuit du tombeau, et » dont les richesses seront partagées par d'avides héritiers? Souvenons- » nous, mon frère, de ceux de qui nous tenons la vie. Ont-ils emporté » avec eux d'autre bien que leur vertu? Tu es cause de la mort de » mon fils, ton propre filleul, et ni le sang de cet enfant, ni le regret » de voir tomber cette jeune fleur n'ont pu t'attendrir : sans pitié pour » moi et pour sa mère, tu dédaignas de m'adresser la moindre conso- » lation ; tu retiens mon innocente belle-fille, au lieu de m'envoyer cette » infortunée, qui serait venue verser ses chagrins dans mon cœur. » J'aurais mêlé mes larmes aux siennes, moi qui n'ai pu jouir du tableau » de leur félicité conjugale, moi qui n'ai jamais entendu leurs chants » d'hyménée !.... Au nom du ciel, mon frère, laisse partir cette pauvre » affligée, qui viendra comme une triste colombe soupirer ses douleurs » dans mon palais... Pour moi, je n'attends de consolation que du Tout- » Puissant. Je ne te reproche pas la mort prématurée d'un fils que je » chérissais. Les plus illustres des humains trouvent la mort dans les com- » bats. Trompé par d'avides courtisans, il voulut s'emparer du bien d'au- » trui, et il m'a plongé dans la douleur et la tristesse. Après t'être rendu » maître de Mourom, tu ne devais pas prendre Rostof, mais, au con- » traire, alors faire la paix avec moi.

» Réfléchis si c'était à moi à faire les premières propositions! Si tu » suis la voix de ta conscience, si, pour calmer les chagrins que tu as » causés, tu consens à m'écrire avec cordialité et franchise, et à m'en- » voyer ta lettre par un ambassadeur ou par un prêtre, tu rentreras » alors dans ta province, tu reprendras tous tes droits sur mon cœur, » et nous vivrons dorénavant dans la plus étroite amitié. Je ne fus ja- » mais ton ennemi, et je ne voulais pas verser ton sang dans les champs » de Starodoub (*où ce prince fut assiégé par Sviatopolk et Monomak*). » Dieu veuille que mes frères ne songent pas non plus à répandre » le mien ! Nous n'avons eu pour te chasser de Tchernigow d'autre » motif que l'alliance que tu avais contractée avec les infidèles, et j'é- » prouvai depuis de vifs regrets d'avoir cédé alors aux conseils de mon » frère (Sviatopolk). Tu domines maintenant à Mourom; mes fils gou- » vernent la province de leur grand-père ; voudrais-tu donc être cause » de leur mort? Les moyens sont en ton pouvoir. Dieu seul peut sa- » voir à quel point je désire la prospérité de ma patrie et celle de mes » frères. Puisse-t-il être pour toujours privé de la tranquillité du cœur

» celui de nous dont les plus ardens désirs ne sont pas de voir régner
» la paix entre les chrétiens ! Ce n'est ni la crainte ni le besoin qui me
» portent à te parler ainsi : je cède aux vœux de ma conscience et de
» mon cœur, choses qui me sont plus précieuses que tout au monde. »

Je ne sais si cette lettre porte bien le caractère de haute antiquité qu'on lui assigne : ce style si prolixe et si larmoyant ne répond guère à l'idée qu'on se fait de Vladimir Monomak, un des princes dont l'histoire russe aime le plus à louer la bravoure et l'audace.

(4) « L'annaliste, dit Karamsin, cherche à excuser le principal au-
» teur de ce forfait abominable, en disant qu'il fut égaré par la calom-
» nie ; mais il n'y a que des monstres qui se laissent séduire par de sem-
» blables moyens. »

(5) Nous avons dit, dans notre Notice sur Nestor, que Karamsin, on ne sait sur quelle version, attribue ces paroles au moine Basile, qu'il dit être un des continuateurs de Nestor. Nous avons démontré que cette allégation est tout-à-fait dénuée de fondement, et que Nestor ne cessa d'écrire qu'en l'année 1111. (*Voyez* la Notice en tête de ce volume, pag. x.) Levesque, en cet endroit, ne croit pas plus que les autres commentateurs de Nestor que ce récit puisse être l'ouvrage de Basile. Voici comme il s'exprime au sujet de l'épisode de Vassilko : « Nestor, auteur
» de la chronique d'où ces faits sont tirés, fut le négociateur, et eut,
» plusieurs fois, l'occasion de s'entretenir avec le malheureux Vassilko,
» etc. »

(6) Au moment du combat, dit un autre annaliste, on vit tout à coup paraître sur le champ de bataille le malheureux Vassilko, tenant un crucifix à la main : « Vois, parjure, criait-il d'une voix élevée à Sviato-
» polk, vois mon vengeur ! Après m'avoir privé de la vue, tu voudrais
» aussi m'arracher la vie ; mais cette sainte image du Sauveur sera ton
» juge et le mien. »

(7) Karamsin, aidé des chroniques hongroises, auxquelles il a eu recours pour l'histoire de cette guerre des princes russes, accompagne son récit de quelques circonstances qu'on ne trouve pas dans Nestor.

« A l'instigation d'Iaroslaw, fils du grand-prince, Coloman, roi de
» Hongrie, se décida à faire la guerre aux fils de Rostislaw, et il entra
» dans la Russie-Rouge à la tête d'une armée formidable. Volodar n'eut
» que le temps de se jeter dans Pérémysle. David Igorévitch, qui
» avait inutilement cherché à l'étranger des amis et des alliés, revint
» alors de la Pologne. A la vue du danger général, il courut se réfu-
» gier chez les fils de Rostislaw, dont la probité lui était bien connue.
» Pour preuve de son extrême confiance, il remit sa femme à Volodar,

» et alla solliciter des secours chez les Polovtzi. Il rencontra aux fron-
» tières le Khan Boniak, qui consentit à agir contre les ennemis de la
» Russie. S'il faut en croire l'annaliste, le nombre des Polovtzi ne se
» montait qu'à trois cent quatre-vingt-dix, et David n'avait que cent
» soldats. Il dit aussi que Boniak, habile dans l'art de connaître l'ave-
» nir, s'éloigna du camp pendant une nuit obscure; qu'il se mit à pous-
» ser des cris, auxquels les bêtes du désert répondirent par leurs hurle-
» mens, et que le Khan, au comble de la joie, prédit à David une
» victoire certaine. La superstition peut, quelquefois, avoir des suites
» heureuses. L'intrépide Boniak, ayant encouragé ses soldats, les par-
» tagea en trois parties. Il ordonna à son compagnon Altounopa de mar-
» cher contre les Hongrois avec cinquante archers. Il confia le com-
» mandement de son principal corps de troupes à David, et se mit
» lui-même en embuscade, des deux côtés du chemin, avec les cent
» hommes qui lui restaient. Altounopa ne tarda pas à apercevoir les
» nombreux ennemis, dont les armes et les cuirasses étincelaient aux
» premiers rayons du soleil, et dont les rangs occupaient une vaste
» étendue. Il les attaque avec audace; mais, à peine ses soldats avaient
» décoché quelques flèches, que tout à coup il tourne le dos, et se met à
» fuir avec eux. Les Hongrois, trompés par cette ruse, s'élancent à sa
» poursuite. Dans l'ardeur qui les entraîne, ils courent en désordre; ils
» oublient le soin de leur propre sûreté, et ne s'aperçoivent de leur impru-
» dence que lorsqu'ils voient Altounopa faire volte-face, et revenir sur eux.
» En même temps, Boniak se découvre; il se jette sur leurs derrières,
» tandis que, sans perdre un seul instant, David engage le combat avec
» les troupes sous ses ordres. Volodar, assiégé dans Pérémysle, profite
» de l'occasion, et, par une sortie faite à propos, il vient accélérer la
» défaite des Hongrois, qui, attaqués de toutes parts, dans une entière
» déroute, se jettent les uns sur les autres, et se précipitent, poussés
» par la frayeur, dans la rivière de San, où le plus grand nombre
» trouve la mort. Les vainqueurs poursuivirent pendant deux jours les
» débris de leur armée. Coloman lui-même parvint à peine à sauver sa
» vie; il perdit dans ce combat la moitié de son armée, plusieurs barons
» et gardes-du-corps. Le fils de Sviatopolk se réfugia à Brest. Les an-
» nalistes hongrois prétendent que l'on doit attribuer ce désastre inouï
» à l'imprudence de leur prince, trompé par les larmes feintes de
» *Lanka, princesse russe*, qui s'était précipitée à ses genoux, et avait
» imploré sa miséricorde pour son peuple. Ils ajoutent que les Hon-
» grois, ne croyant plus trouver de résistance, et ne s'attendant pas à
» une bataille, étaient plongés dans un profond sommeil, lorsqu'à la

» faveur d'une nuit obscure, le khan des Polovtzi surprit leurs troupes, » et en tua un grand nombre, avant qu'il leur fût possible de se mettre » en défense. Coloman s'était imaginé, sans doute, que cette entreprise » allait mettre la Russie-Rouge sous sa domination; car il avait à sa » suite plusieurs évêques destinés à convertir les Russes à la religion » qu'il professait. Un d'eux, nommé Coupan, perdit la vie dans le combat.

» Pour profiter des malheurs de Sviatopolk et de la défaite de ses al- » liés, David s'empara de la ville de Tcherven, et vint inopinément » mettre le siége devant Vladimir. La garnison, pleine de confiance » dans la rare intrépidité de Rostislaw, se préparait à faire une vigou- » reuse résistance : malheureusement ce valeureux jeune homme tomba » percé d'une flèche, au moment où il tendait son arc, et, quelques » heures après, il rendit le dernier soupir, etc. »

Le récit des annalistes hongrois est un précieux document pour l'histoire de ce règne, puisqu'il remplit une lacune, et qu'il donne quelques nouvelles notions sur ce règne, d'ailleurs si amplement décrit par Nestor. Mais, suivant l'historien Pray, que cite Karamsin, on ignorait en Hongrie les motifs de cette guerre. « *Quid causæ obmoti belli fuerit, non comperio.* » Quelle est cette *Lanka*, princesse russe, *quæ à defuncto marito rerum isthic patiebatur?* Serait-ce la veuve du frère de Volodar, qui avait régné d'abord à Pérémysle? La perte des Hongrois fut prodigieuse, dit Pray: *Nusquam alias tam insignem jacturam ab hoste nostros accepisse domestici annales memorant.* (Annal. reg. hung. lib. II, p. 99 et 100.) L'historien hongrois Thwrocz entre dans quelques détails: il raconte que la duchesse de Russie, surprise de cette irruption, vint au-devant de Coloman, et que, s'étant jetée à ses pieds, elle le supplia avec larmes d'épargner un peuple qui ne lui avait donné aucun sujet de plainte. Le féroce monarque eut la barbarie de la repousser avec le pied, en disant *que la majesté du trône ne devait point être souillée par les larmes d'une femme.* Lanka, ainsi indignement traitée, se retire le dépit dans le cœur, implore le secours des Valaques, qui, toujours prêts à marcher contre la Hongrie, viennent, sous la conduite de Mircode, leur chef, se ranger en foule autour d'elle. Pressés et défaits par ces troupes, les Hongrois, au rapport du même historien, manquèrent bientôt de vivres, et se virent réduits à manger le cuir de leurs souliers, etc., etc.

(8) Ce congrès, où figurent des évêques, des abbés, des personnages que l'âge et l'expérience ont rendus sages et prudens, et qui s'occupent des intérêts de la patrie, prouve, il me semble, que le gouvernement n'était rien moins que despotique en Russie.

(9) Les traducteurs de Karamsin, MM. Saint-Thomas et Jouffret, n'ont pas osé conserver à l'expression des Novgorodiens son énergique originalité; ils ont écrit: *Que ton fils ose venir à Novgorod, s'il est las de la vie!* Le goût français, disent-ils en note, ne s'accommoderait pas du texte.

(10) Levesque n'approuve pas les continuels manquemens de foi des princes russes à l'égard des Polovtzi. Il s'indigne contre la férocité de Vladimir et la perfidie de Sviatopolk.

« Ces sortes d'infidélités ne se présentent pas encore à nos yeux pré- » venus dans toute leur horreur; mais il viendra peut-être un temps » où l'on regardera généralement comme des furieux les peuples et les » souverains qui ne se sont point fait un crime de manquer à la foi » qu'ils avaient donnée, qui ont joué avec la vie des hommes, qui por- » tant, sans une juste raison de défense naturelle, la désolation chez » leurs voisins, l'ont ensuite attirée chez eux-mêmes, qui ont regardé » comme des exploits glorieux les nombreux assassinats commis par » les armées. Puissent nos neveux, plus fortunés et plus sages que nous, » rougir un jour de la férocité de leurs ancêtres! »

(11) On est tout surpris qu'après des succès aussi positifs que paraissaient l'être, au rapport de Nestor, ceux des princes russes, sur les Polovtzi, la Russie ait cru de son intérêt de ménager encore ces redoutables voisins. « L'aversion naturelle, dit Karamsin, qu'inspiraient aux » princes russes ces païens parjures cédait aux conseils d'une prudente » politique, et à l'espoir de contribuer, par ces alliances, à assurer mo- » mentanément le repos de l'état...... Cependant cette paix dura à peine » deux ans. »

(12) C'est ici que nous avons fixé la fin du travail de Nestor. (Voyez ce que nous avons dit dans la Notice, et sur ce qui précède, et sur ce qui termine ce chapitre.)

(13) Karamsin se montre sévère dans son jugement sur ce prince: «Il avait, » dit-il, tous les défauts des ames faibles : la perfidie, l'ingratitude, les » soupçons, l'orgueil dans la bonne fortune et la pusillanimité dans le » malheur : son règne servit à avilir la dignité de grand-prince, et la » main puissante de Monomak, en fixant la victoire sous les drapeaux de » la patrie, fut seule capable de le soutenir sur le trône pendant vingt » années. »



PIÈCES

IMPORTANTES ET INÉDITES TOUCHANT LES ANCIENNES RELATIONS DE LA FRANCE AVEC LA RUSSIE.

(*Ext. des Manusc. de la Biblioth. du Roi.*)

N° 1.

MÉMOIRE

TOUCHANT LES ANCIENNES RELATIONS DE LA FRANCE AVEC LA RUSSIE;

PAR CH. LEVESQUE (1).

La première relation des Français avec les Russes, dont on ait conservé quelque souvenir, remonte au neuvième siècle : elle est antérieure à l'histoire suivie de l'empire de Russie, qui ne commence qu'au dixième. Ce n'est qu'une relation accidentelle, non préméditée, et qui n'eut aucune suite : elle marque seulement l'époque à laquelle nos pères eurent, pour la première fois, une connaissance encore vague d'un peuple qui devait un jour étonner l'Europe par l'étendue et la puissance de sa domination. En 839, l'empereur Théophile envoya des députés à Louis-le-Débonnaire, et lui adressa en même temps des hommes qui se disaient Russes de nation : *Qui se, id est, gentem suam, Rhos dicebant.* Le prince les avait envoyés négocier un traité avec la cour de Constantinople. Théophile priait Louis de leur accorder, pour leur retour, le passage par les terres de son empire, parce que, dans la route qu'ils avaient suivie pour venir à Constantinople, obligés de traverser des

pays qu'occupaient des peuples féroces et livrés au brigandage, ils avaient couru les plus grands dangers. On les prit à la cour du Débonnaire pour des Suédois : on se trompait, et l'on peut former aujourd'hui sur leur patrie une conjecture dont la vraisemblance approche de la certitude (2).

La plus ancienne chronique de Russie nous apprend qu'un prince russe, nommé Kii, fonda la ville de Kiew, qui fut, jusqu'au milieu du douzième siècle, la capitale de la Russie. Il avait des frères, Stchek et Korif, et une sœur nommée Libed, qui fondèrent aussi des villes (3). La même chronique assure que Kii eut des relations avec l'empereur de Constantinople, et fut en grand honneur auprès de ce prince. Des écrivains postérieurs rapportent à l'an 430 la fondation des villes dont nous venons de parler. Cette époque me paraît fort incertaine, et je ne vois pas sur quelle autorité on a pu l'établir.

L'histoire garde ensuite un long silence sur les Russes. Mais enfin les historiens de Byzance rapportent, sous l'année 851, une expédition de ce peuple contre Constantinople (4). On ne doute pas qu'il ne s'agisse ici des Russes de Kiew. Heureusement pour la capitale de l'empire byzantin, leur flotte fut dispersée par une tempête à la vue de cette ville. *On a lieu de présumer* que ces Russes de Kiew, qui faisaient la guerre en 851 à l'empereur Michel III, étaient les mêmes qui avaient négocié un traité en 839 avec l'empereur Théophile, et que ce prince avait adressés à Louis-le-Débonnaire.

Une relation intime, quoique de courte durée, s'établit dans le onzième siècle entre la France et la Russie.

Si l'on ne considère les Russes que dans l'état d'obscurité où ils étaient tombés lorsque l'aïeul de Pierre I.er monta sur le trône, on est tenté de croire que, vers le onzième siècle, ils n'étaient encore que des sauvages, et l'on est surpris de voir alors un de nos rois demander à ce peuple une épouse. Deux causes influent sur ce jugement.

Fiers de notre patrie, respectable par ses forces guerrières, riche de ses productions et de son industrie, brillante de tout l'éclat des sciences et des arts, libre et victorieuse de l'Europe conjurée contre elle, notre imagination peut à peine se la représenter, au commencement de la troisième race, pauvre, ignorante, sans influence sur les nations voisines, presque sans communication avec les différentes parties d'elle-même, partagée sous une foule de petits despotes qui ne s'accordaient qu'à la déchirer.

Il nous est encore plus difficile de nous peindre la Russie réunie alors tout entière sous un seul chef, puissante par l'accord de toutes ses forces mises en jeu par une seule volonté, éclairée par la nation qui fut la première institutrice de toutes celles de l'Europe ; époque brillante, mais qui fut de trop courte durée par l'imprudence des souverains : tendres pères et monarques inconsidérés, ils partagèrent l'état à leurs enfans, en détruisirent la force en la divisant, et préparèrent une conquête facile aux armes réunies des hordes mongoles et tartares.

La Russie était alors plus unie, plus heureuse, plus puissante, plus vaste que la France. Ses peuples n'étaient pas ce que sont aujourd'hui les nations éclairées de l'Europe; mais ils avaient reçu des Grecs un commencement d'instruction. Leur domination, moins abondante en hommes que celle de la France, était rendue respectable par le courage entreprenant du souverain: ils avaient plusieurs fois porté la guerre en vainqueurs jusqu'aux portes de Constantinople: ils avaient forcé les Grecs à leur acheter la paix; ils entretenaient avec eux un commerce lucratif, et s'enrichissaient encore en louant des troupes aux empereurs de Constantinople. L'un de leur prince, Vladimir, qu'ils reconnaissent en même temps pour leur apôtre, avait fondé des maisons d'éducation pour la jeune noblesse, et ses bienfaits avaient appelé de la Grèce des maîtres qui passaient pour habiles, et qui possédaient du moins les sciences cultivées dans leur siècle. Son exemple fut suivi par Iaroslaw, son fils, qui fit traduire un grand nombre de livres grecs, et les déposa dans le temple de Sainte-Sophie, dont il venait de décorer sa capitale. Il assura des revenus honnêtes aux ecclésiastiques, à condition qu'ils s'appliqueraient à l'instruction de la jeunesse: car alors, comme dans l'ancienne Égypte, toute la science était renfermée dans le corps sacerdotal.

Cet Iaroslaw régnait en même temps que Henri I.er; celui-ci ne pouvait ignorer les chagrins qu'avait éprouvés son père pour avoir épousé Berthe, sa parente au quatrième degré. Si l'on en croit le récit du

cardinal Pierre Damien, ce monarque infortuné s'était vu réduit aux secours de deux serviteurs, qui jetaient au feu et faisaient dévorer par les flammes tout ce qu'ils avaient servi sur sa table. Le fanatisme de Damien rend son témoignage suspect : on a quelque peine à croire que nos ancêtres aient été assez superstitieux pour abandonner leur monarque excommunié. Mais enfin ce cardinal était contemporain de Robert : il mourut en 1073, c'est-à-dire, quarante-deux ans après ce prince; et, malgré les objections d'un écrivain célèbre (Voltaire, *Essai sur les Mœurs des nations*), je ne vois rien dans son récit qui choque la vraisemblance. Cette terreur qui avait frappé la nation, et qui écartait les peuples loin du monarque excommunié, me paraît s'accorder parfaitement avec l'ignorance qui alors enveloppait l'Europe entière. Le timide scrupule de deux valets, qui jetaient au feu tout ce qui avait été souillé par le contact du prince excommunié, achève de caractériser ce siècle de ténèbres.

Un anathème semblable à celui dont Robert avait été frappé, menaçait tout souverain qui oserait épouser sa parente, même au sixième degré, et Henri était lié par le sang à la plupart des princes de l'Europe.

Il avait perdu Mathilde, sa première épouse, fille de l'Empereur Conrad, dont il n'avait eu qu'une fille, morte dans la première enfance. Son âge, son devoir, l'intérêt de l'état, tout lui faisait une loi de contracter de nouveaux nœuds, et il ne voulait pas

exposer sa tête aux foudres de Rome, à ceux de son propre clergé. Il demanda et obtint en mariage, Anne, seconde fille du souverain de la Russie. Peut-être le pape, qui cherchait à former des liaisons avec les Russes, dès-lors peu favorables au siége de Rome, contribua-t-il beaucoup à cette alliance.

Mais comment Henri, sur les bords de la Seine, put-il même connaître l'existence d'Iaroslaw, qui faisait sa résidence à Kiew, sur les rives du Boristhène?

Il était difficile que le nom d'Iaroslaw ne fût pas alors connu de presque toute l'Europe : il avait porté ses armes victorieuses en Pologne, et avait repris sur Miécislas la Russie-Rouge, dont les Polonais s'étaient emparés du temps de leur gloire. L'un de ses fils, pour venger l'insulte que des marchands russes avaient reçue à Constantinople, et la mort d'un ambassadeur tué dans le tumulte, avait conduit une flotte guerrière jusque dans le Bosphore de Thrace. Cette expédition, qui avait rempli de crainte l'empereur Constantin-Monomaque, ne se termina pas heureusement pour les Russes. D'abord, mis en déroute par le feu grégeois, battus ensuite par les élémens, vainqueurs enfin d'une escadre de vingt-quatre galères impériales, faible dédommagement de leurs pertes et de leurs travaux, ils acquirent au moins la gloire qui suit les entreprises audacieuses.

Mais les alliances multipliées d'Iaroslaw, qui s'étendaient depuis la cour de Byzance jusqu'à celle d'Angleterre, devaient suffire pour répandre au loin

son nom et celui du peuple qu'il gouvernait. L'aîné de ses fils avait épousé la fille d'Harold, le dernier roi d'Angleterre de la race saxonne, prince célèbre par son courage, et même par la triste destinée qui le fit succomber sous le bras de Guillaume-le-Conquérant. Son troisième fils eut pour épouse une comtesse de Stadt, sœur de Burchard, évêque et prince de Trèves. Son quatrième fils épousa une fille de Constantin-Monomaque, empereur de Constantinople. Il avait donné l'aînée de ses filles au roi de Norvége, et la troisième à André, roi de Hongrie. Enfin, Marie, la seconde de ses sœurs, avait épousé Casimir, élevé sur le trône de Pologne, après avoir été en France moine de Cluny, et avoir reçu le diaconat.

Cette dernière alliance, contractée en 1041, contribua peut-être encore plus que les autres à faire connaître à la France le souverain des Russes.

Anne resta veuve en 1060, et se retira à Senlis. Mais elle était encore en âge de plaire, et le rang qu'elle avait occupé, le haut crédit qu'il lui procurait, auraient seuls été capables de lui prêter des charmes. L'amour ou l'ambition, peut-être l'un et l'autre, mirent à ses pieds Raoul II, comte de Crespy et de Valois. Il avait pour femme Alix, comtesse de Bar-sur-Aube, qui l'avait rendu deux fois père. Mais ces gages de sa fécondité ne purent captiver son époux. Elle fut répudiée, et Raoul reçut en 1062 la main de la reine. Cette union causa dans le royaume des troubles dont le détail n'est pas parvenu jusqu'à nous.

On a cru long-temps en France, sur la foi d'une chronique, qu'Anne était retournée dans sa patrie. Le président Hainaut, qui d'abord avait prudemment gardé le silence sur cette opinion, a cru devoir l'adopter dans la dernière édition de son *Abrégé chronologique*.

Cependant les Russes les plus instruits de leur histoire sont généralement persuadés que jamais cette reine n'est retournée dans leur pays. Iaroslaw, son père, était mort dès 1054; la Russie était déchirée par les querelles des fils de ce prince, qui tour-à-tour se renversaient du trône; l'Allemagne, qu'Anne eût été obligée de traverser, était encore plus tourmentée par les troubles qui marquèrent le règne du malheureux Henri IV.

D'ailleurs ce retour serait la preuve d'une disgrâce qu'Anne aurait éprouvée en France, et dont tous les monumens historiques éloignent le soupçon. Les troubles qu'avait occasionnés son second mariage étaient dissipés depuis long-temps; sa dévotion la rendait chère au peuple, alors superstitieux; son attachement au rit latin paraît avoir été trop sincère pour qu'elle soit retournée au rit grec, dès-lors ennemi de celui de Rome, quoiqu'il n'y eût pas encore de schisme formel entre les deux églises; les papes, qui avaient alors une si grande influence sur les esprits, lui avaient prodigué des témoignages d'une confiance particulière; enfin, elle jouissait, sous son fils, du titre et des honneurs de la royauté, et, dans

les actes publics, elle joignait son nom à celui du monarque, et confirmait les diplômes de sa marque ou de son seing.

Anne, qui confirmait encore de sa marque un diplôme en 1075, n'aurait pu retourner en Russie que vers 1076; et c'est précisément le temps où son frère, Isiaslaw, détrôné, errait dans la Pologne et dans l'Allemagne, mendiant les secours de Boleslas, du pape Grégoire VII, et de l'empereur Henri IV, qui aurait eu grand besoin lui-même d'être secouru.

La question serait décidée, s'il était vrai que le jésuite Menestrier eût découvert en 1682, à la Ferté-Alais en Gâtinais, le tombeau de cette reine: mais il s'est permis un faux pour appuyer sa découverte. Le tombeau était celui de la veuve d'un certain Henri, et il a eu l'audace d'ajouter le mot *regis*. Cette veuve se nommait Agnès, et jamais en Russie une femme n'a porté ce nom. Agnès, martyrisée à Rome, n'est pas comprise dans le calendrier des Grecs, ni reconnue de leur église: et il est prouvé, par la signature même de l'épouse de Henri I.er, qu'elle n'a pas changé en France le nom qu'elle portait en Russie. Enfin, la prétendue découverte du jésuite a été entièrement détruite sans retour par les savans auteurs du *Gallia Christiana*.

On ne peut donc démontrer rigoureusement que la reine Anne ait terminé ses jours en France, mais on a de fortes raisons de le présumer; et, dans l'histoire, de telles présomptions sont bien voisines, aux

yeux de la critique, de la certitude que fourniraient des monumens. (5)

Si, en effet, cette reine était retournée dans sa patrie, elle l'aurait trouvée bien changée. Nous avons dit qu'Iaroslaw, son père, avait réuni sur sa tête la domination de toute la Russie; mais en mourant, il fit entre ses cinq fils le partage de ses états. Cet usage, adopté dans la suite par tous les princes russes, de partager entre leurs enfans leur domination, quelque faible qu'elle pût être, finit par morceler la Russie en une foule de petites souverainetés, et aucune d'elles ne fut assez puissante pour conserver des relations extérieures. Cette contrée, devenue étrangère à toute l'Europe, et en quelque sorte aux différentes parties d'elle-même, fut, dans le douzième siècle, subjuguée par les Tatares: mais quand, au seizième, elle eut soumis à sa puissance ces mêmes vainqueurs qui l'avaient si long-temps dominée, quand la découverte du port d'Arkhangel, faite par les Anglais, lui eut procuré, pour ses productions, d'utiles débouchés, elle contracta des liaisons avec une partie des souverains de l'Europe.

Nous ne voyons pas qu'elle en ait eu aucune avec la France avant le règne de Henri IV. (6) Il se trouve dans le recueil de pièces rassemblées par M. Novikof, sous le titre d'*Ancienne Bibliothèque russe*, une lettre de ce prince, écrite de Paris le 7 avril 1595 au tzar Fédor Ivanovitch. Henri prie le tzar de permettre à un marchand français, nommé Michel Mouche-

ron, de commercer librement dans la Russie. Il lui demande aussi, pour un médecin français, nommé *Paul Citadin*, la permission de retourner dans sa patrie, et promet de lui envoyer un autre médecin.

Cette lettre ne fut point apportée par un ambassadeur, mais seulement par un homme autorisé; c'est ce que les Russes appelaient *possol*. Elle nous montre un commencement de liaisons commerciales entre la France et la Russie. Elle nous apprend aussi qu'alors les médecins français étaient en possession de la confiance des tzars. (7)

Les troubles de la Russie, déchirée par des importuns, et tourmentée par les armes et les intrigues de la Pologne et de la Suède, rompirent ses liaisons avec les étrangers (8); mais elles se renouèrent quand la couronne eût été transportée à la dynastie nouvelle des Romanofs.

Nous devons à un Allemand du Holstein, Adam Oléarius, la connaissance d'une relation au moins entamée par la France avec le premier tzar de cette dynastie. Il nous apprend que trois ans après son arrivée à Moskou, c'est-à-dire vers 1631, Louis XIII y avait envoyé une ambassade, qui devait aussi passer en Turquie. L'ambassadeur se nommait Jacques Roussel. Oléarius lui donne pour collègue un seigneur qui, probablement, avait suivi la légation pour s'instruire, et visiter un pays alors inconnu aux Français : il se nommait Charles de Talleyrand, et prenait la qualité de marquis d'Exideuil, prince de Chalais, comte de Grignol, baron de Mareuil et de Boisville.

Roussel le desservit si bien auprès du patriarche, qu'il le fit envoyer en Sibérie. Talleyrand passa trois ans dans ce rigoureux exil : enfin, il recouvra sa liberté après la mort du patriarche, et lorsqu'on eut reconnu les menées de Roussel, qui ne travaillait qu'à mettre les princes en mauvaise intelligence. (9)

Voici comment Voltaire s'exprime sur ce récit : « Oléarius prétend, dit-il, que le tzar Michel Fédo» rovitz relégua en Sibérie un marquis d'Exideuil, » ambassadeur du roi de France Henri IV : mais » jamais assurément ce monarque n'envoya d'ambas» sadeur à Moskou, et jamais il n'y eut en France de » marquis d'Exideuil. » (*Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand, ch.* 2.)

D'abord il est prouvé que si Henri IV n'envoya pas d'ambassade à Moskou, il eut au moins, ainsi qu'Élisabeth, reine d'Angleterre, quelques relations avec la cour de Russie.

Ensuite, Henri IV ne vivait plus, quand Mikhail Romanof monta sur le trône : l'ambassade, dont parle Oléarius, fut envoyée en Russie dix-neuf ou vingt ans après la mort de ce roi.

Enfin, je veux croire qu'il n'y ait jamais eu en France de marquis d'Exideuil, mais il se peut qu'entre tous les noms que, par un abus trop familier à la noblesse, prenait Charles de Talleyrand, il y en ait un qu'Oléarius a mal retenu, ou mal écrit, ou altéré, ou qui a été corrompu par le copiste ou l'imprimeur. Pour nier le fait qu'il rapporte, il faut supposer qu'il a fait un impudent mensonge, en racontant qu'il

avait rencontré Talleyrand à Riga, qu'il l'avait eu pour compagnon de voyage à son retour de Moskou, que c'était un homme d'environ trente-six ans, d'une agréable humeur, et qui s'était amusé, pendant sa détention, à apprendre par cœur les quatre premiers livres de l'Énéïde. Ces détails ont le ton de la vérité : on n'a jamais attaqué la véracité d'Oléarius, et il paraît même s'être piqué, dans son ouvrage, d'une grande exactitude. Mais s'il est véridique, il faudra donc supposer que le prétendu Talleyrand était un imposteur, qui est parvenu à le tromper. C'est encore une supposition qui ne peut guère se soutenir, car il est peu vraisemblable qu'Oléarius n'eut pas appris à Moskou, avant de rencontrer Talleyrand, l'aventure de ce seigneur, ainsi que les manœuvres de Roussel, qui avaient été découvertes pendant son séjour dans cette ville. Il est donc difficile de croire qu'il ait été trompé par un imposteur qui aurait pris une fausse qualité et de faux noms. (10)

Le second tzar de la même dynastie, Alexis, père de Pierre I.er, appela dans le pays qu'il gouvernait, les lumières, les arts, l'industrie, la tactique, le commerce. Il tourna les yeux vers l'Espagne et la France. Un même ambassadeur fut chargé de ses pouvoirs pour établir des liaisons commerciales avec les deux états : il se nommait Potemkin, et était de la même maison que ce Potemkin que nous avons vu, malgré son extrême indolence, exercer, pendant près de vingt années, un ministère si puissant sous la dernière impératrice de Russie. Le secrétaire de cette ambassade

était Siméon Roumiantsof, ancêtre de ce maréchal Roumiantsof, devenu célèbre par la victoire qu'il remporta sur les Turcs en 1774, victoire décisive qui amena la paix de Calvadgi.

Potemkin, après s'être acquitté de son ambassade à Madrid, vint en France, par Bayonne, en 1668. L'usage était que les ambassadeurs de Russie, comme ceux de toutes les nations orientales, fussent défrayés par les puissances auprès desquelles ils étaient envoyés. Cependant, on ne put défrayer Potemkin dès Bayonne, parce que sa mission n'ayant pas été prévue, on n'avait pas reçu d'ordre de la cour. Il lui fut accordé de ne pas payer la douane du roi : mais alors, par un reste du gouvernement féodal, des seigneurs avaient aussi leurs douanes : l'ambassadeur fut traité avec la rigueur ordinaire, et comme un simple particulier, par le fermier de celle du maréchal de Grammont. Il ne fut pas seulement obligé de lui payer le droit de passage pour ses propres effets, mais même pour les présens qu'il portait au roi, et, ce qui lui causa surtout un grand scandale, pour une image de Jésus-Christ et de la Vierge, enrichie de diamans. Tout ce qu'on l'avait forcé de payer à Bayonne lui fut rendu à Paris. Il fut conduit de Bordeaux à la capitale, aux frais du gouvernement. A deux lieues de Paris, le maréchal de Bellefonds vint au-devant de lui avec un carosse du roi, un de la reine, et plusieurs autres voitures pour la suite de la légation. Il faudrait ne pas connaître le caractère de Louis XIV pour ne pas sentir combien son orgueil

fut flatté de recevoir cette ambassade. Aussi Potemkin, tout pointilleux qu'il était, n'éprouva-t-il aucune difficulté pour l'étiquette : seulement, après avoir reçu son audience de congé, il fut très-affligé d'apprendre, de ses interprètes, que les titres du tzar n'avaient pas été transcrits exactement tels que les prenait ce souverain. Il se montra désespéré de cet affront : il refusait de prendre aucune nourriture ; et l'on peut croire que sa douleur était sincère, car il n'aurait pas manqué d'être puni à son retour, et de recevoir le knout, pour n'avoir pas su faire respecter la personne de son prince. Mais le mal fut bientôt réparé : on s'excusa sur la négligence des secrétaires, et la lettre fut écrite de nouveau avec la longue page de titres que prennent les souverains de Russie. Potemkin répéta plusieurs fois, tant au roi dans ses audiences, qu'aux ministres et au maréchal de Bellefonds, que s'il avait le bonheur de revoir *les yeux très-brillans* du tzar, il lui rendrait témoignage des bontés de sa majesté.

L'objet de cette ambassade était d'engager Louis XIV à recevoir dans ses états des marchands russes, et à faire passer en Russie des marchands français. Cette proposition ne pouvait être que fort agréable à Colbert, attentif à saisir tous les moyens d'étendre le commerce de la France. Cependant, on ne put faire un traité définitif, parce que Potemkin n'avait pas reçu le pouvoir de le signer. Cela n'empêcha pas que dès le lendemain de la première audience, il ne vînt des négocians trouver l'ambassadeur, pour apprendre

de lui de quelle manière on pouvait commercer avec la Russie, quelles marchandises on y pouvait importer, et quels pourraient être les objets de retour. Ces marchands promirent d'envoyer, dès l'année suivante, au moins un vaisseau à Arkhangel.

Potemkin assura que les Français auraient en Russie autant de liberté pour l'exercice de leur religion qu'au milieu de la France : la même assurance fut donnée pour les Russes par les ministres de Louis XIV (*Drevniaia, Rossiiskaia, Vivliophica*, t. v.) C'est à quoi se borne aujourd'hui cette tolérance si vantée de la Russie. Tout étranger peut exercer librement sa religion, avoir ses temples et ses ministres; mais un Russe serait puni, s'il embrassait le rit des latins, ou s'il se joignait à quelqu'une des sectes qui partagent en Europe les adorateurs du Christ.

Les relations politiques et commerciales de la France et de la Russie, sous les règnes de Pierre I.er et de ses successeurs, sont assez connues. Nous n'avions pour objet que celles dont le souvenir s'était effacé (11).

NOTES.

---

(1) On remarquera peut-être avec surprise que nous commencions ce Recueil de *Pièces inédites* par un Mémoire déjà connu et imprimé. Ce morceau, en effet lu par l'auteur, le 17 floréal an 5, à l'académie des sciences morales et politiques, se trouve dans les Mémoires publiés de cette académie, mais seulement là, ce qui le rend assez rare. Notre intention, en le réimprimant ici, est moins de le critiquer que de compléter des recherches sur un point historique peu approfondi jusqu'à ce jour.

(2) Aujourd'hui, comme au temps de Louis-le-Débonnaire, il faut penser que ces hommes étaient des Russes Suédois (Varègues ou Scandinaves), ou tout au moins des descendans des Suédois, établis depuis quelque temps en Prusse, sur les bords de la Baltique, et non point des Russes-Slaves de Novgorod ou de Kiew, comme semble l'insinuer Lévesque. Mais, avant d'aller plus loin, il est à propos de citer textuellement ce passage des Annales de Bertin, si souvent invoqué par des écrivains curieux d'y trouver un argument favorable à leurs systèmes.

Venerunt etiam legati Græcorum à Theophilo imperatore directi, Theodosius videlicet Calcedonensis metropolitanus episcopus, et Theophanius Spatharius, ferentes cum donis imperatore dignis epistolam. Quos imperator quinto decimo kalendas junii in Ingulenheim honorifice suscepit... Misit etiam cum eis quosdam qui se, id est gentem suam, Rhos vocari dicebant. Quos rex illorum Chacanus *vocabulo ad se amicitiæ, sicut asserebant, causâ direxerat. Petens per memoratam epistolam quatenus benignitate imperatoris redeundi facultatem atque auxilium per imperium suum totum habere possent : quoniam itinera per quæ ad illum Constantinopolim venerant, inter barbaras et nimiæ feritatis gentes immanissimas habuerant, quibus eos, ne forte periculum inciderent, redire noluit. Quorum adventus causam imperator diligen-*

tius investigans, comperit eos gentis esse Sueonum, *exploratores potius regni illius nostrique, quam amicitiæ petitores ratus, penes se eo usque retinendos judicavit, quoad veraciter inveniri posset, utrum fideliter eò necne pervenerint. Idque Theophilo per memoratos legatos suos atque epistolam intimare non distulit, et quod eos illius amore libenter susceperit, ac si fideles invenirentur, et facultas absque illorum periculo in patriam remeandi daretur, cum auxilio remittendos : sin aliàs unà cum missis nostris ad ejus præsentiam dirigendos, ut quid de talibus fieri deberet, ipse decernendo efficeret.*

Maintenant, je le demande, comment des Russes-Slaves, revenant de Constantinople, eussent-ils trouvé si commode de traverser toute l'Allemagne et la France pour regagner Kiew ou Novgorod? N'avaient-ils pas le Dniéper, dont la navigation leur était familière? ou l'appui de l'empereur ne pouvait-il leur ouvrir un passage par la Hongrie, dont les habitans étaient Slaves comme eux? Au surplus, cette prétention de voir des Russes-Slaves dans ces députés qui parurent en France en 839 est en contradiction manifeste avec les sources historiques de la Russie.

Les annales de ce pays et la Chronique de Nestor, en particulier, établissent que les Slaves reçurent le nom de Russes des trois frères Varègues, à qui, vers 862, les Slaves allèrent offrir la souveraineté. « Pour » trouver un prince qui les gouvernât, dit Nestor (p. 20), les Slaves » passèrent la mer, et se rendirent chez les Varègues, qu'on nommait » Varègues-Russes, comme d'autres se nomment Varègues-Suédois, Ur- » maniens (Normands), Ingliens et d'autres Goths. » Puis plus bas : « Trou- » vor s'établit à Isborsk; cette partie de la Russie reçut plus tard des » Varègues le nom de Novgorod; mais les habitans de cette contrée, » avant l'arrivée de Rurik, n'étaient connus que sous le nom de Slaves. » Puis enfin (p. 80) : « Oleg prit possession de Kiew, et y établit sa résidence. » Puis il dit : Cette ville sera désormais la mère de toutes les villes » russes... Or, comme il avait avec lui des Varègues et quelques autres » gens du pays russe, cette contrée prit le nom de *pays des Russes*. »

Les Varègues-Russes habitaient incontestablement une des provinces de la Suède, où, depuis un temps immémorial, il existe une province appelée Ros-Lagen. Les Finois, qui jadis avaient plus de relations avec le Ros-Lagen qu'avec toutes les autres contrées de la Scandinavie ou Varégie, en appellent encore aujourd'hui les habitans Rhos, Rotses et Rouotzes. Dans la *Stepennaïa Kniga*, chronique russe du treizième siècle, il est dit que Rurik et ses frères étaient venus de la Prusse, où, depuis fort long-temps, le Kurisch-haff s'appelait Rousna, le bras septentrional du Niémen ou Mémel *Russ*, et les environs *Porussie*. Il faudrait suppo-

ser alors, ce qui n'a rien d'invraisemblable, que les Varegues-Russes y seraient venus de la Scandinavie ou du Ros-Lagen, et cette supposition serait d'autant mieux fondée que les chroniques de la Prusse assurent que les premiers habitans de leur pays furent civilisés par des émigrés scandinaves qui savaient déjà lire et écrire. Il suit de tout cela que les députés russes qui parurent à la cour de Louis-le-Débonnaire en 839 étaient des Russes de Varégie ou de Porussie, et non point des Russes de Slavonie, puisque les habitans de cette dernière contrée ne portaient alors que le nom de *Slaves*, et ne reçurent celui de *Russes* que vers 862.

(3) Voyez ce que dit Nestor (p. 7 et 8) des trois frères Polaniens et du voyage de Kii à Tzaragrad. Dans la note 9 du chap. 10, p., nous avons cité, au sujet de l'origine de Kiew, l'opinion de Lamartinière et de quelques autres écrivains, opinion qu'aucun monument ne justifie. Celle de Nestor ne présente pas, à la vérité, beaucoup plus de vraisemblance.

(4) Voici en quels termes Zonâre s'exprime, dans la traduction que nous avons déjà citée, au sujet de cette première expédition des Russes:

« Les Russiens qui sont habitans de Scythie, et voisins de la montagne du Taur, ayant assailli la mer Euxine et toute leur flotte, commençaient à menacer le pays voisin de Constantinople. Toutefois, leur dessein ne fut exécuté, la divine Providence y remédiant, donnant ordre que ces barbares furent contraints de s'en retourner sans rien faire, après avoir senti la main puissante de la vengeance céleste. »

Zonare (*Règne de Michel fils de Théophile et de Théodora*, p. 63).

(5) Suivant la plus commune opinion, ce fut Gautier Saveyr, évêque de Meaux, accompagné de Goscelin de Chalignac, qui fut chargé, en 1048, d'aller chercher la princesse de Russie. Toussaint du Plessis, dans son Histoire de l'église de Meaux, nous donne, au sujet de cet évêque, les détails suivans: « Gautier, dit-il, succéda à Dagobert avant le mi-» lieu du onzième siècle, car on a des chartes de lui de l'an 1045. Le » nom de Saveyr, c'est-à-dire de sage ou de savant, qui lui fut donné » de son temps, et que la postérité lui a conservé, ne renferme pas un » petit éloge. Il souscrivit, en 1047, à un acte du roi Henry Ier, en fa-» veur de l'abbaye S.-Médard de Soissons. La même année ou la sui-» vante, il assista à un concile tenu à Sens, et y souscrivit à l'acte par » lequel ce même prince confirma la fondation du monastère de Saint-» Ayoul de Provins, faite par Thibaud III, comte de Champagne. Aus-» sitôt après, Henri Ier ayant jeté les yeux sur la princesse Anne, fille » de Iaroslaw, roi de Russie, pour donner une reine à la France, Saveyr » fut choisi par ce prince, avec Goscelin de Chalignac, pour en aller faire

» la demande. Il l'obtint, et revint avec elle en France, en 1049, comblé de caresses et de présens. Le roi l'épousa vers la Pentecôte, et de » ce mariage naquit, l'année suivante, Philippe I^er. »

Cette opinion est appuyée par le plus grand nombre des historiens qui ont abordé cette question. (Voyez *Rerum gallicarum et franciscarum scriptores*, t. XI, p. 157, etc.)

D'un autre côté, cependant, Bolland, dans ses *Acta Sanctorum*, (mois de mars, t. II, p. 15), cite une note qu'il a trouvée sur les marges d'une vieille légende manuscrite de l'église de Saint-Omer, d'après laquelle ce ne serait plus Gautier Saveyr, mais bien Roger II, évêque de Châlons-sur-Marne, qui aurait été envoyé en Russie. En voici le texte : *Anno incarnati Verbi* 1048, *quando Henricus, rex Francorum, misit in Rabastiam* (Russie) *catalaunensem episcopum Rugerum, pro filiâ regis illius terræ, Annæ nomine, quem debebat ducere uxorem, deprecatus est Odalricus, præpositus Sanctæ-Mariæ Remensis ecclesiæ, eumdem episcopum quatenus inquirere dignaretur, utrum in illis partibus esset Cersona* (Cherson), *ubi S. Clemens requiescere legitur : vel si adhuc more partiatur die natalis ejus, et pervium esset euntibus? Quod et fecit : nam à rege illius terræ, scilicet Ieroslavo, hoc didicit quod Julius, papa, etc., etc.*

Pour concilier ces deux opinions, on peut supposer avec les auteurs de la *Gallia Christiana* que ces deux prélats furent envoyés ensemble.

On n'est pas d'accord sur l'époque du mariage : les uns le placent en l'année 1048, tandis que d'autres le font remonter à l'année 1044.

Quoi qu'il en soit, la reine Anne eut trois fils : Philippe, qui succéda au roi son père; Robert, qui mourut jeune; et Hugues, qui, par son mariage avec Adélaïde, fille d'Herbert, devint le chef de la seconde branche des comtes de Vermandois. On lui connaît aussi une fille du nom d'Emma, dont, au surplus, la destinée est restée ignorée. L'époque de la naissance de ces princes n'est pas non plus bien connue ; on sait seulement par la pièce suivante qu'ils vivaient déjà en 1058.

In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, Patris et Filii et Spiritûs-Sancti,

Ego Henricus, Francorum Dei gratiâ rex, notum esse volo præsentibus ac futuris, quia meam adierunt præsentiam monachi fossatenses, meque petierunt, quatenus eis perdonarem consuetudines de bobus, de carne, quas mei ministri in Mosyniaco et in Curciolis injuste, et per vim rapiebant. Quod et feci, ita ut à modo nemo meorum servientum in his duabus villis aliquid accipiat, neque rapiat ullam omnino rem, neque intus per violentiam intrent. Quod si fecerint, aut

emendent, aut corripiantur. Quod si mei cocci carnem accipere voluerint in campis, si invenerint, accipiant et emant: in villis vero nequaquam intrent. Istam concessionem pro remedio animæ meæ feci, annuente mea conjuge Anna *et prole Philippo, Roberto ac Hugone. Quam si quis infringere voluerit, viginti auri libras componat. Actum Meleduno* IV *Idus julii*.... (Historiens de France, t. XI, p. 600.)

M. le prince Alex. Labanof, à qui l'on doit un recueil des pièces historiques où figure le nom de la reine Anne de Russie, établit, d'après les divers documens qu'il publie, que cette princesse assista, le 23 mai 1059, au sacre de son fils Philippe, à Reims; que, bientôt après, elle confirma la charte qui autorisait Hugues, un des gardes du roi, à céder l'église de Sainte-Marie, dite Villa-Mile, aux moines de l'abbaye de Coulombs; et que, l'année suivante, elle agréa pareillement celle qui fut donnée au couvent de Saint-Martin-des-Champs.

On sait que Henri Ier mourut à Vitry, le 4 août 1060. La régence ne fut point confiée à la reine-mère, qui, sans doute, l'eût pu revendiquer. Mais, dépourvue d'ambition, comme vraisemblablement elle l'était d'autorité, dans un pays si éloigné, si différent du sien, la reine Anne fit le sacrifice de ses prétentions : ce fut Baudoin, comte de Flandre, prince sage et d'une brillante valeur, qui fut déclaré régent, sous le titre de marquis de France.

Ainsi que le disent les chroniques, Anne de Russie embrassa, aussitôt après la mort de son époux, la vie retirée... « Li roi Henriz prit à fame » Anne, la fille au roi ruffin... Icèle dame pensait plus aux choses à venir » que aux choses présentes; dont il avint quele fit estorer à Senlis une » yglise en l'enor saint Vincent.... »

Il paraît certain qu'elle ne fonda ce monastère qu'après la mort de son époux, et dans la vue de s'y ménager un refuge. En voici la charte de fondation, que les auteurs de la *Gallia Christiana* ont datée de 1059, ce qui ne paraît pas exact, puisque son contenu prouve qu'elle fut donnée sous le règne de Philippe Ier, qui ne succéda au roi son père que le 29 août 1060 :

Notum est omnibus Sanctæ Ecclesiæ filiis, quoniam universitatis Creator omnia ad ornatum compositionemque sacratissimarum nuptiarum unigeniti sui Deus Pater condidit, non solum genitor, sed et ipse genitus concordia Sancti-Spiritûs sibi sponsam aptavit; sicut ipse in Canticis Canticorum eidem sponsæ dixit : « Veni de Libano, veni, et » coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon. » Ego autem Anna, *corde intelligens, mente pertractans tantam pulchritudinem, tantumque decus, atque recolens illud quod scriptum est.*

« Beati qui ad cœnam Agni vocati sunt ! » et quod ipsa Christi sponsa alidò dicit : « Qui elucidant me, vitam æternam habebunt, » deliberavi apud me quomodo illarum epularum, illiusque beatitudinis ac vitæ æternæ particeps existere possem : cumque demum sublevatum esset cor meum ad fabricandam Christo ecclesiam, ut intus incorporari et quodlibet membrum illius sanctæ societatis, quæ fide Christo adjuncta est, connecti voluissem, in honore Sanctæ Trinitatis et piæ Dei genitricis Mariæ et Præcursoris Domini, et sancti Vincentii, martyris, Christo eam fabricari et dedicari præcepi, atque dein deputari ibi de facultatibus meis, et de his quæ matrimonio Henricus rex, conjux meus, mihi dederat. *Quæ omnia favore filii mei Philippi Dei gratiâ regis, et omnium optimatum, sui regni concilio attitulari concedo, quatenus ibi quieti et tranquilli religiosi viri Domino servientes, mundo renunciantes, regularem, id est sanctorum apostolorum et beati Augustini, quæ scripta est, vitam canonicè amplectentes vivere valeant, et pro peccatis* Henrici regis *ac filiorum et amicorum meorum, atque meis, die ac nocte Dominum exorent, et ut sine macula aut ruga, sicut à Christo optatur Ecclesia, suis precibus me Domino exhibeant : terram scilicet, quam juxta ecclesiam Ivo præpositus possidebat, ab ipso pretio emptam cum furno et omnibus consuetudinibus, quas terra reddere solet : novem hospites cum omni consuetudine, quas prius in eodem loco possidebam, de censu monetæ tres libras prædictæ civitatis, in cujus suburbio præfata constructa est ecclesia ; et quod ad civitatem pertinet, molendinum unum in villa quæ dicitur Guvils, villam unam quæ dicitur mansionale Blavum in territorio Laudunensi allodium unum in villa quæ dicitur Crespis. Sed ne quid deinceps eis molestum sit, concedo omnes omnino consuetudines sancto Vincentio et canonicis ejus.*

Le *vidimus* suivant du roi Philippe Ier ne doit avoir été donné que vers 1071, car ce n'est qu'en cette année qu'il épousa Berthe de Hollande, dont il est question dans cette pièce...

Ego Philippus, Dei gratiâ Francorum rex, mutuavimus ab ipsis canonicis sancti Vincentii triginta libras, et eis inde quamdam villulam nostram, quæ vocatur Barberiacus, in vadimonium concessimus, ea conditione ut quamdiu præfatas libras canonicis usque ad novissimum quadrantem non reddiderimus, villulam illam, cum omnibus ad eam pertinentibus teneant et possideant quietam et solutam ; dum vero persolverimus, ex toto præfatum vadimonium redeat in dominium nostrum, sicut prius fuerat, sunt autem denarii silvanectensis monetæ S. Berta regina. S. Philippus rex.

Ce fut dans ce monastère qu'Anne de Russie alla s'enfermer. Cepen-

dant, cette retraite ne l'empêcha point d'écouter Raoul de Péronne, surnommé le grand, comte de Crespy et de Valois, qui, comme le rapporte l'auteur du Mémoire, répudia sa femme Alix, pour épouser cette princesse. Une telle mésalliance nous paraît une tache à la gloire de la reine Anne : on n'en jugeait vraisemblablement pas ainsi au onzième siècle. Les grands allaient presque de pair avec les rois, et nul plus que Raoul de Crespy, comte de Valois, du Vexin, d'Amiens, de Bar-sur-Aube, de Vitry, Péronne et Montdidier, ne pouvait se dire puissant, redoutable et digne de rivaliser avec une tête couronnée. « Il ne reconnaissait, dit Carlier, T. 1, p. 289, de puissance au dessus de la sienne que » celle qu'il pouvait faire servir à l'accomplissement de ses desseins. Il » ne craignait ni les armes du roi, ni les censures de l'église.... il des» cendait de Charlemagne par Hildegarde ou Hédelgarde, dame de » Crespy. » Cependant, chose étrange ! Henry Ier, redoutant les foudres de Rome, qui frappaient d'interdiction tout souverain qui osait épouser sa parente, même au sixième degré, n'avait recherché la main de la fille de Russie que dans l'impossibilité où il s'était vu de trouver en Europe une princesse avec qui il n'eut pas quelque parenté. Et voici que Raoul de Péronne contracte mariage avec la veuve de Henry, dont il était proche parent ! Il faut croire, comme le dit Carlier, qu'il se souciait bien peu des remontrances ecclésiastiques.

Il est certain toutefois, que sa conduite irrita le clergé de France, qui se crut obligé d'excomunier les deux époux. Gervais, archevêque de Reims, écrivait en ces termes, en 1062, au pape Alexandre : « *Regnum » nostrum non mediocriter conturbatum est : regina enim nostra » comiti Rudolpho nupsit, quod factum rex noster quam minime » dolet... De uxore vero comitis Rudolphi, quæ vestræ conquesta est » paternitati, se a viro injuria esse dimissam, id vobis notum esse vo» lumus*, etc. » Le mécontentement des évêques et la violence de leurs censures, ne firent que resserrer davantage les nœuds des deux époux : l'obstination de Raoul allait allumer une guerre civile, si la mort ne l'eut enlevé quelque temps après son mariage et n'eut rendu Anne de Russie veuve une seconde fois. Le prince Labanof a publié, dans le recueil cité plus haut, une charte de Raoul, donnée en 1069, au château d'Amiens, qui porte le nom de ce seigneur et de son épouse : *hac autem cartula mea manu atque uxoris meæ Annæ*, etc., et qui est signée *Anna uxor ejus*... Le comte Raoul mourut à Montdidier, le 8 septembre 1074, et y fut inhumé dans la chapelle du château : mais le 22 mars 1076, son fils, le comte Simon, fit exhumer son corps pour le transporter dans le caveau de l'église de S. Arnoult de Crespy, ainsi qu'il résulte d'une charte de Simon, datée du 22 mai 1077.

Il paraît certain que la reine Anne, éloignée de la cour durant la vie de son deuxième mari, y reparut aussitôt après la mort de celui-ci. C'est du moins ce qui résulte d'une charte de l'année 1035, concernant la fondation du monastère de Notre-Dame de Pont-le-Voy, à laquelle est annexé un *vidimus* du roi Philippe Ier, de l'année 1075, conçu en ces termes :

In nomine Domini, Dei gratiâ, Philippus Francorum rex, hoc scriptum et firmamentum supradictæ donationis concessimus, et manu nostra propria signavimus publicè Parisiis, in palatio nostro, anno nostri regni XVI, *et sigillo nostro corroborari præcipimus, anno incarnati Verbi* M. LXXV. Signum Annæ, matris Philippi, regis. *Sig. Frederici regis dapiferi, signum Henrici regis constabularii, etc,* (Gall. Christ., t. VIII, preuv. col. 413).

L'absence de documens authentiques sur cette princesse, depuis cette époque, a fait supposer, ainsi que le dit Lévesque, qu'elle était retournée mourir en Russie. Cette supposition, qui repose sur une phrase d'une chronique latine (*ex veteri exemplari Floriacensi, apud Duchesne, t.* IV, *p.* 87.), est tout-à-fait invraisemblable, et Lévesque développe assez cette opinion, pour que nous n'arrêtions pas davantage le lecteur sur ce point historique : non pas que nous croyions beaucoup plus que lui à la découverte du P. Ménestrier, dont on connaît assez le goût pour les singularités, mais parce que les liaisons de famille de cette princesse et la religion catholique romaine, qu'il lui avait fallu embrasser en épousant Henri Ier, comme aussi les changemens survenus en Russie depuis son départ, lui faisaient une loi de rester en France.

Nous ne terminerons pourtant pas cette longue controverse sans mettre sous les yeux du lecteur les deux pièces importantes du procès, je veux dire l'extrait du Journal des Savans où le P. Ménestrier mit le public dans la confidence de sa belle découverte, et la réfutation que firent de cet article les frères de Sainte-Marthe.

Nouvelles découvertes pour l'histoire de France, par le P. Ménestrier, de la compagnie de Jésus, publiées dans le Journal des Savans, du 22 juin 1682.

« Ceux qui ont écrit l'histoire de France ont donné jusqu'ici pour
» femme à Henri Ier, fils de Robert, une fille d'un roi de Russie, qu'ils
» nomment Anne, et ils ont dit qu'après avoir épousé en secondes nopces Raoul de Péronne, comte de Crespy et de Vallois, elle s'en re-
» tourna à son pays. Cependant, depuis peu de jours, le P. Ménestrier

» a découvert le tombeau de cette princesse dans l'église de l'abbaye de » Villiers, de l'ordre de Cisteaux, auprès de La Ferté-Aleps, en Gatinois, à une lieue d'Estampes. C'est une tombe plate dont les extrémités sont rompues. La figure de cette reine y est gravée, ayant sur sa » teste une couronne à la manière des bonnets que l'on donne aux électeurs : il y a un retour en demi-cercle où commence son épitaphe en » ces termes : *Hic jacet domina Agnes, uxor quondam Henrici regis.* » Le reste est rompu, et sur l'autre retour on lit : *Eorum per misericordiam Dei requiescant in pace.*

» L'on apprend par cette épitaphe, 1° que le véritable nom de cette » reine était Agnès, quoique MM. de Sainte-Marthe aient dit (première » édition de la *Gal. Christ.* 1656) : *Environ l'an de grâce* 1044, *le roi* » *Henri fut conjoint par mariage avec Anne de Russie; aucuns la nomment mal Agnès, d'autres Mathilde*.....; 2° on voit qu'elle est morte » en France. »

Notice sur l'abbaye de Villiers, contenant la réfutation de la pièce précédente, traduite de la Gallia Christiana, *t.* XII, *p.* 232.

» Jean Bréard, seigneur de Breteuil, et sa femme Amicie, avoient » concédé, au commencement de l'an 1219, à l'abbé et aux moines » de S.-Roman, de l'ordre de S. Dominique, les dîmes de Villiers, près » La Ferté-Aleps ; mais ceux-ci, préférant souffrir la pauvreté, et renonçant à leurs revenus, firent en avril 1220, une libre cession des » dîmes de la maison qu'ils avoient à Villiers, afin qu'elles fussent consacrées à l'établissement d'un couvent de femmes, de l'ordre de Cisteaux. »

» Pierre, archevêque de Sens, à la sollicitation de ladite Amicie, approuva la cession, au mois de mai ; et Pierre, prieur de l'ordre de saint » Dominique, la confirma en 1225. Saint Louis, en 1233, lui donna le » sceau de l'autorité royale, augmenta les biens-fonds du monastère. » Blanche, sa mère, et Marguerite, son épouse, comblèrent aussi de » bienfaits cet établissement....

» Il est à propos de dire quelque chose d'Anne, seconde femme du » roi Henri Ier, dont Claude-François Ménestrier, prêtre jésuite, crut » avoir découvert le tombeau dans l'église de Villiers, en 1682 : il prétend » y avoir lu l'épitaphe suivante : *Hic jacet domina Agnes uxor quondam Henrici regis.* Mais, en 1642, M. Magdelon Theulier, délégué » du vicaire-général de l'ordre, y avait lu : *Hic jacet domina Agnes,* » et à ces mots, on avait ajouté ensuite : *quæ fuit uxor Henrici.* Enfin, » en 1749, d'après mon invitation, D. P. F. Nicod, prieur de Loya, y

» lut ce qui suit: *Hic jacet domina Agnes, quæ fuit uxor Henrici.* » Ainsi, 1.° ni l'un ni l'autre de ces deux derniers individus n'y ont vu » ces paroles *Henrici regis*, parce qu'en effet cela n'a jamais existé; » 2.° dans toutes les chartes et dans les ouvrages qui ont parlé de la » seconde femme du roi Henri, elle est toujours appelée Anne, et ja- » mais Agnès (*); 3.° il s'écoula au moins cent quarante ans de la mort » d'Anne à la fondation de Villiers; 4.° il ne paroît pas que cette reine » ait été, par la suite, transférée dans ce lieu, attendu qu'elle étoit re- » tournée dans sa patrie, d'où rien n'annonce la translation de la » défunte.

» Henri Ier avoit eu pour femme Mathilde, fille de l'empereur Conrad » et de Gisela; il en eut une fille unique, qui, morte avant l'âge de cinq » ans, fut suivie de près par sa mère, qui expira à Worms, où elle fut » enterrée. Après la mort de Mathilde, Henri épousa Anne, fille de Ge- » risele (Jaroslaw), roi des Russes, et cette nouvelle reine fut sacrée et » bénie à Reims le même jour que Lietbert de Cambrai fut sacré évêque, » en 1051. Le roi étant mort en 1060, la reine Anne fonda, pour le » repos de son ame, l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, avec les » biens que le roi Henri lui avoit donnés à l'occasion de son mariage; et » peu après, en 1061, elle épousa Raoul, comte de Crespy et de Valois, » qui renvoya sa femme Alienor, de qui il avoit eu des enfans. Le roi » s'en plaignit, le royaume fut troublé, et l'épouse renvoyée porta ses » plaintes au souverain pontife. Anne accéda aux lettres patentes du roi » Philippe en faveur des moines de Fleury, en 1067. Elle obtint, en » 1069, du même Philippe les immunités de l'abbaye de Saint-Vincent. » Enfin, le comte Raoul étant mort en 1074, elle revint, l'année sui- » vante, dans sa patrie. »

(6) Lévesque se trompe. Le gouvernement français eut des relations avec celui de la Russie, dès le règne de François Ier, et vraisemblablement à une époque plus reculée encore. Les recherches que nous avons faites à ce sujet ne sont pas assez complètes pour que nous entrepre-

(*) Le prince Labanof, à qui nous empruntons cette traduction de la *Gallia Christiana*, a fait autographier un diplome qui se trouve aux Archives du royaume (carton K, 37), donné à l'abbaye de Saint-Denis, en 1060, portant, selon lui, la signature de la reine Agnès, *Agnæ reginæ.* Il conclut de là que la découverte du P. Ménestrier peut être exacte, et que l'épouse du roi Henri a réellement porté le nom d'Agnès. Je me bornerai à dire ici que le mot *Agnæ* ne me semble nullement être le même mot qu'*Agnes*, qui fait au génitif *Agnetis*, et qu'il paraît être bien plutôt une corruption du mot *Annæ*. Quant au diplome de Philippe Ie, du 27 mai 1060, portant le mot entier *Agnes regina*, comme il n'en indique pas l'origine, il est inutile d'établir aucune présomption sur son autorité.

nions d'en faire aujourd'hui connaître le résultat. Nous nous bornerons aux relations qui suivirent la découverte d'Arkhangel par les Anglais.

Sous le règne de Henri II, vers 1553, André Judes, Georges Barnes et Antoine Husey, riches négocians de Londres, qui cherchaient un chemin par la mer glaciale, pour aller en Chine, entreprirent cette pénible navigation sous la conduite d'Hugues, baron de Willoughbey. Durant la traversée, le capitaine mourut de froid; Richard Chanceller, son lieutenant, continua la route, et arriva à l'embouchure de la Dwina, au 63° de latitude septentrionale. Il trouva dans ces parages et sur les côtes de la mer Blanche le monastère de Saint-Nicolas, que la dévotion et le concours des peuples a rendu si célèbre. De là, suivant Oléarius et l'exact de Thou, il se rendit, par le moyen des traîneaux, à Moscou, capitale de l'empire russien, où régnait alors Iwan-le-Terrible. Ce prince le reçut très-gracieusement, et lui promit d'accorder aux Anglais de grands priviléges, s'ils parvenaient à faire transporter par mer, dans ses états, les marchandises qu'il avait tant de peine à faire venir par la Pologne, avec laquelle il était en guerre. Chanceller, de retour en Angleterre, sous le règne de Marie, rendit compte à cette princesse et à son conseil du succès de son voyage, et leur fit connaître que les draps anglais étaient très-recherchés des Moscovites, qui les achetaient fort cher, et qu'au contraire le lin, le chanvre, la cire et les pelleteries les plus précieuses étaient, en ce pays-là, à très-vil prix. Le conseil jugea qu'il était de l'intérêt de l'état d'établir à Londres une compagnie qui fut appelée *Compagnie de Moscovie*. Elle fit des profits immenses. Plus tard, sous le règne d'Élizabeth, les Anglais eurent seuls la permission de faire passer dans la Moscovie toutes les marchandises des pays étrangers. Ce privilége les excita à visiter avec plus de soin toutes les provinces de ce vaste empire. Ainsi, ils ne tardèrent pas à voir qu'en remontant la Dwina sur des canots, on pouvait transporter les marchandises jusqu'au Wologda, et de là par terre, en sept jours, jusqu'à Iaroslaw, d'où, en moins d'un mois, l'on pouvait descendre, par le Volga, jusqu'à la ville d'Astrakan.

Les avantages que retirait le commerce anglais de ses rapports avec la Russie excitèrent l'émulation des négocians français, et, dès 1586, nous voyons des relations du même genre établies entre notre pays et celui des Moscovites.

(7) Ce médecin n'était pas précisément français, mais bien milanais. Il ne se nommait pas Paul Citadin, mais tout simplement Paul, et était citadin de la ville de Milan. C'est du moins ce qui résulte de la lettre de Henry IV que voici :

« Très-illustre et très-excellent prince, notre cher et bon amy, il y a un nommé Paul, citadin de la ville de Milan, qui vous sert en qualité de médecin, il y a long-temps, lequel estant fort âgé, désire passer dans ce royaume pour y revoir ses parens et amys qui sont en notre cour, et nous ont supplié très-humblement d'intercéder pour lui vers vous. Au moyen de quoi nous vous prions aussi de le lui vouloir permettre. Et si en son lieu vous désirez un autre de cette profession, nous tiendrons la main de vous en envoyer un, de la doctrine et fidélité duquel vous aurez toute satisfaction. Comme en toutes autres occasions, nous serons très-aises d'avoir moyen d'user de revanche et faire chose qui vous soit agréable et tournée à votre contentement. Priant Dieu, très-illustre et très-excellent prince, nostre très-cher et bon amy, qu'il vous ait en sa très-sainte et digne garde.

Escrit à Paris, le septième jour d'avril 1695.

Votre bon amy,

HENRY.

(8) On verra par quelques-unes des pièces originales que nous donnons ci-après que les troubles mêmes dont parle Lévesque furent une occasion pour les Tzars de Russie d'entretenir des relations avec le gouvernement français.

(9) Rien dans le récit d'Oléarius n'est contre la vraisemblance, et l'incrédulité de Voltaire à ce sujet n'est point un motif suffisant pour le rejeter. On connaît assez l'habitude de l'auteur de la Henriade de nier, dès l'abord, tout fait dont il n'a pas connaissance : par exemple, il affirme ici que Henri IV n'eut jamais d'ambassadeur à Moskou, tandis qu'il est suffisamment établi, par quelques-unes des pièces qui suivent ce Mémoire, que la cour de France avait des envoyés en Russie bien avant Henri IV.

Voici les propres termes d'Oléarius :

« Le treizième de février, les ambassadeurs partirent de Riga, et » en leur compagnie, partit aussi un certain ambassadeur de France » qui s'appeloit Charles Talleyrand, et se qualifioit prince de Chalais, » marquis d'Exideuil, baron de Mareuil et Belleville, seigneur de » Grignols. Louis XIII, roy de France et de Navarre, l'avoit envoyé » avec *Jacques Roussel* en ambassade en Turquie et Moscovie. Mais » Roussel, son collègue, lui avoit rendu de si mauvais offices auprès du » patriarche, que le grand-duc l'envoya en Sibérie, où il demeura trois » ans prisonnier, jusqu'à ce que les artifices et malices de Roussel, qui ne » travailloit qu'à mettre les princes en mauvaise intelligence, ayans esté » recognues, on le remit en liberté, après la mort du patriarche. Il » s'estoit diverty pendant sa détention à apprendre, par cœur, les quatre

» premiers livres de l'Énéïde de Virgile, qu'il sçavoit parfaitement.
» C'estoit un seigneur d'environ trente-six ans, et de très-belle humeur. »
Relation du voyage de Moscovie, Tartarie et de Perse, depuis l'an 1633, *jusques en l'an* 1639, *trad. de l'allemand d'après Oléarius, par L. R. D. B.*, p. 58, *Paris*, 1656).

(10) Oléarius n'avait point été trompé par un imposteur qui aurait pris une fausse qualité et de faux noms. Nous ne sommes point surpris que Voltaire ait formellement nié un fait qu'il n'avait su approfondir : on sait que c'est assez volontiers sa manière d'écrire l'histoire ; mais ce qui nous surprend davantage, c'est le sérieux avec lequel Lévesque discute un point sur lequel lui-même il n'a aucun renseignement. Il n'était pourtant pas difficile d'éclaircir la question. Ce Charles de Talleyrand était le frère aîné de cet infortuné comte de Chalais (Henry de Talleyrand), si connu par ses liaisons avec la duchesse de Chevreuse, par ses intrigues sous le règne de Louis XIII et surtout par la cruelle mort que lui fit subir l'implacable Richelieu. La seigneurie d'Exideuil, située en Guyenne, fut érigée en marquisat par lettres du mois de septembre 1613, en faveur de Daniel de Talleyrand, prince de Chalais, issu en ligne directe des anciens comtes de Périgord, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et père par Françoise de Monluc, sa femme, du Talleyrand dont parle Oléarius. Ce fut cette Françoise de Monluc qui, par son mariage, apporta dans la maison de Talleyrand les terres d'Exideuil, de Mareuil et de Belleville. Charles de Talleyrand, *prince de Chalais, marquis d'Exideuil, comte de Grignols, baron de Belleville el de Mareuil* (titres que lui donne le grand dictionnaire généalogique), naquit vers 1596, et épousa, en 1637, après son retour de Sibérie, Charlotte de Pompadour, dont il eut trois fils : Adrien-Blaise, qui épousa la princesse des Ursins, et mourut sans enfans; le second, Pierre, mort jeune également; et Jean de Talleyrand, qui continua la postérité de cette célèbre maison.

(11) Avant de donner les précieux documens que nous ont fournis les cartons de la Bibliothèque royale, je ferai remarquer combien il est surprenant que le judicieux Lévesque n'ait pas eu l'idée que la France pouvait avoir eu des relations avec la Russie, au moins sous le règne de Henri III. On sait que ce prince avait été roi de Pologne, et l'on peut croire qu'en cette qualité il eut plus d'une fois des démêlés avec le tzar de Moscovie. La correspondance de Danzay, dont nous donnons ci-après un extrait, nous fournit à ce sujet de curieux renseignemens.



N° 2.

PIÈCES DIPLOMATIQUES

De Charles Danzay, ambassadeur de Henry III, roi de France et de Pologne, près Frédéric II, roi de Dannemark. (1)

Du 23 mars 1575.

AU ROY.

Sire, Votre Majesté sait que je ne luy donnai oncques plus d'espérance du roy de Dannemarck que je ne debvois. Il a souvent déclaré et promis par ses lettres à Votre Majesté qu'il luy estoit et vouloit demeurer vrai et syncère amy; mais veu l'estat présent, je supplieray très humblement Votre Majesté me pardonner, si pour fidèlement satisfaire à la charge qu'il luy a plue me donner, je luy écris apertement ce que j'estime estre pour l'avancement et seureté de son service. Je puis véritablement affirmer (Sire) que j'ay toujours trouvé le roy de Dannemarck très affectionné amy des roys de France, et ne me suis apperçu qu'il variast ni en fust aliéné devant ceste contention, qui a esté entre Votre Majesté et la maison d'Autriche pour le royaume de Polongne. Lors ung chacun sait les détractions, calomnies, artifices des quels quelques ungs ont usé pour rendre Votre Majesté et ses actions odieuses et suspectes à tous les potentats chrétiens et mesmement à ceux d'Allemaigne, tant pour le respect du Turc que par aultres inventions

desquelles ils usoient ([2]). Aussi le dict roy de Dannemarck se pleignit par ses lettres au feu roy monseigneur, votre frère (*de sainte mémoire*), et à Votre Majesté de ce que vos ministres avoyent dict et promis aux estats de Polongne, à son préjudice et désavantage. Semblablement il fut diligemment sollicité du dict empereur et de plusieurs princes d'Allemaigne de s'opposer avecques eux à vos desseings; depuis, il sembloit que votre heureux passage par l'Allemaigne, d'ung commun consentement du dict empereur et de tous les estats d'Allemaigne, eust mis fin aux précédentes practiques et menées et faict perdre les légières et inconsidérées opinions que quelques ungs en avoient auparavant conceu, dont je ne feray à présent aultre mention; seulement je supplieray très humblement Votre Majesté (Sire) qu'il luy plaise se souvenir les bons offices que je feis, selon la fidélité que je luy doy, pour la seureté de son service.

Depuis *Votre Majesté sait bien que le dict empereur a souvent envoyé devers le Moscovite et semblablement le dict Moscovite à Sa Majesté,* et que les ministres du dict Moscovite sont premièrement venus devers le roy de Dannemarck et depuis allés trouver le dict empereur et après retournés par Dannemarck en Moscovie : dont je fais mention (Sire) pour ramentevoir à Vostre Majesté ce que je luy dicts en Pologne des desseings du dict roy de Dannemarck sur la ville de Revel et aultres places que le roy de Suède tient en Livonie. Depuis, j'ay plusieurs fois

escrit à Votre Majesté que je ne penserois faillir de l'asseurer que le dict roy de Dannemarck, du consentement de l'empereur, vouloit avoir ce que le roy de Suède tient en pays de Livonie ou par composition ou par surprise ou par force, et que pour ceste cause qu'il faisoit diligentement préparer et équiper une très grande armée de mer pour l'avoir preste à ce mois de may.

Quant à la ligue qui est entre les princes protestants d'Allemaigne, si le dict roy de Dannemarck n'y est comprins, il est certain qu'il y sera receu quand il luy plaira : qui est peut-être cause aveeques l'intelligence qu'il a avecque l'empereur qu'il se tient à présent tant asseuré.

Mais pour résolution, je ne craindray de dire librement à Votre Majesté que je ne puis voir que le roy de Dannemarck soit pour rompre la générale amytié et intelligence qu'il a avecque Votre Majesté, ne la négociation et commerce qui est entre vos communs subjects : aussi je seray bien marry de vous donner espérance d'aultres particuliers plaisirs, ne faveur ne adsistance que princes amys reçoivent les ungs des aultres. Au demeurant (Sire) je serai tousjours prest de vous aller humblement rendre raison des charges qu'il vous a pleu me donner, et me sentiray heureux de pouvoir partir avecque l'honneur et réputation que je me suis acquis, par ma vertu et intégrité envers tous les roys et princes où j'ay esté employé, car je suis bien mérité d'eux et de leurs royau-

mes et ne leur suis aulçunement tenu ne obligé, que d'une honneste affection : et pour vray (Sire) j'ay communément receu d'eulx mal pour bien.

Aussy (Sire) parceque je suis réduict à telle nécessité que je ne puis contenter ceux auxquels je suis redevable, pour avoir le moyen de accomplir ce qui m'a esté commandé de Votre Majesté, qu'il luy plaise commander que ce qui luy a pleu, de sa grâce cydevant m'ordonner, me soit payé. Aultrement (Sire) je vous promets qu'il ne m'est possible de partir d'icy sans une perpétuelle honte et ignominie, que je couvre, attendant ce moyen, le mieux que je puis : et ne le vous escrirois (Sire) s'il n'estoit vérité, qui me sera occasion en telle extrémité de supplyer très humblement Votre Majesté se souvenir de l'honneur qu'il luy pleust me faire, sur son partement de Polongne.

Et par ce (Sire) que j'ay entendu que Votre Majesté a esté faschée de ce que j'en suis party, je la supplieray très humblement en entendre les urgentes causes.

Premièrement, *Disome* fit la grâce de apaiser ceste fureur où estoient les Polonnais pour votre partement, et les contentois par honnestés et considérées remonstrances.

Aussi je moyennois que les François qui y estoient, reçussent tout ce qui leur appartenoit et partissent sans aulcun empeschement : tellement que je demeuray seul de tous vos serviteurs et fus contraint, à mon grand regret, d'en partir ayant une très griefve maladie, et peu de moyens, et passer d'une des extrémités de

Pologne à l'autre en danger, en tel tumulte, d'avoir tous les jours la gorge coupée. Les causes de cette contraincte estoient que, en plein conseil, il me fut dict que ma charge n'estoit que particulière parceque Votre Majesté n'avoit faict mention de moy sur ses lettres au sénat, ains seulement aux sieurs particuliers. Davantage (Sire) Votre Majesté par les lettres qu'elle envoya de Vienne au sénat, par La Barre, (3) rejectoit toute la coulpe du dict tumulte sur celuy auquel elle avoit baillé ses lettres, à son partement; ce qui fut bien considéré de ceulx qui estoient offensés, du fidèle et diligent debvoir que je faisois, pour la seureté de votre service. Je demanday souvent au dict La Barre si Votre Majesté ou quelcun de son conseil ne luy avoit donné des lettres pour moy, ne charge de me dire ce que je debvois faire : il me respondit que non. Ung chacun savoit pour quelles causes j'estois venu de Dannemarck devers Votre Majesté. Aussy (Sire) Vostre dicte Majesté, par le Mémoire qui estoit escrit de sa main propre, ne donnoit la charge de ses affaires à moy seul, ains aussi au sieur Alamani (4) et nous commandoit que ensemble nous pourveussions à vos affaires.

Pourtant (Sire) puisque Votre Majesté révocquoit le sieur Alamani et ne me faisoit entendre en sorte quelconque sa volonté, je ne me pouvois seul mesler de vos affaires, sans faire apparoir de la charge que j'en avois; pour ceste cause, il me fut conseillé pour ne estre tenu pour espie, et obvier à toute suspicion, que ce seroit pour le mieux que je ne demeurasse seul

en Polongne. Et par ce (Sire) que je prévoyois bien ce qui m'est advenu je priay l'ambassadeur de Venise et le vice chancelier de Polongne, que je trouvay estre très affectionnés à votre service, que si vous me envoyez quelques lettres, ils me les feissent diligemment tenir sur le chemin de Dantzick ou à Dantzick où je demeuray expressément jusques au troisième jour d'aoust : et vous promets (Sire) que si vos lettres me y eussent été rendues que je n'eusse failly d'y obéyr très volontiers et syncèrement : pour le syngulier désyr que j'ay d'avoir cest honneur d'employer ma personne et ma vie, qui sont vostres, pour vous faire très humble et très agréable service : qui est (Sire) ce que je puis à présent escrire à Vostre Majesté.

SIRE,

Je supplye très humblement le Créateur vous donner, etc.

DISCOURS

Du sieur Danzay, des affaires de Dannemarck et de Suède, à Monseigneur Pinart, conseiller du Roy, secrétaire-d'État et des finances. (5)

Du 12 avril 1575.

MONSEIGNEUR,

Puisque vous expédiez les affaires d'Allemaigne et des royaumes de Dannemarck et de Suède, et qu'il a pleu aux roys de France Henry, François

et Charles (de sainte mémoire) et Henry à présent régnant, mes très honorés seigneurs, me faire cest honneur de vouloir que j'aye longtemps demeuré par deça, pour l'avancement et seureté de leur service, il m'a semblé (veu l'occasion qui se présente) que je ne debvois faillir à vous faire fidèle récit de ce que je cognoissois y pouvoir servir et profiter, afin que le proposiez à Sa Majesté, si c'est chose qui le mérite.

La principale cause qui incita Christian III.e et Gustavus roy de Dannemarck et de Suède de faire ligue avecque François le premier, roy de France, estoit la crainte qu'ils avoient que l'empereur Charles V ne leur fist guerre pour délivrer Christierne IIe, roy de Dannemarck, son beau frère et, le remettre en sa première liberté et dignité, et aussi conserver les droits que prétendent ses nièces, la comtesse Pallatin et duchesse de Lorraine, douairière aux royaumes de Dannemarck, Suède et Norvègue, les dicts confédérés firent guerre ensemble au dict empereur; mais à la fin les dicts roys de Dannemarck et de Suède s'accordèrent avecques luy. Néanmoins ils n'adjouxtèrent tant de foy à cette paix, que depuis ils n'aient tousjours diligentement retenu l'amytié des dicts roys Françoys le premier et Henry IIe, qui fust cause que le dict roy Henry, mon seigneur, m'envoya, au commencement de son règne, devers le dict roy de Dannemarck, pour y résider, et par mesme moyen pourvoir aux intelligences que, lors, Sa Majesté avoit avecque quelques princes et seigneurs de deça. Après que j'eus satisfaict à ceste charge je retournay en France, où je ne fuz

longtemps que Marie, reyne douairière d'Escosse, mère de la reyne d'Escosse qui est à présent, envoya devers monseigneur le roy Henry, pour l'advertir que le dict roy Christian de Dannemarck dressoit une grande armée de mer pour se joindre avecque celle de la reyne Marie d'Angleterre, pour l'espérance qu'il avoit de recouvrer par ce moyen les isles orcades et aultres terres que les Escossais tiennent, que le dict roy de Dannemarck dict luy appartenir : à quoy elle prioit Sa Majesté de pourvoir; qui fut cause qu'elle m'envoyast, de rechef, devers le dict roy de Dannemarck, où je eus cest heur de découvrir les moyens et artifices desquels les ennemis de Sa Majesté avoient usé pour la rendre odieuse et suspecte au dict roy de Dannemarck : auquel je les fiz si clairement cognoistre, que ce luy fust occasion de retenir d'autant plus diligemment, l'amytié de Sa dicte Majesté et de laisser l'intelligence qu'il avoit avecque la dicte reyne d'Angleterre : aussi à la prière de mon dit seigneur le roy Henry, il se déporta de la poursuite qu'il faisoit envers les estats d'Escosse pour recouvrer les dictes isles Dorquenay, pour le temps que Sa dicte Majesté luy demandoit : et puis véritablement affirmer que depuis le dict roy de Dannemarck s'est tousjours démonstré vray amy de mon dict seigneur le roy Henry.

Aussy, en mesme temps, j'empeschays plusieurs practicques et entreprises que les Anglois faisoient en la Basse Saxe et mesmement les deux derniers embarquements de gens de guerre, qu'ils voulurent faire sur la rivière de l'Elve, par la faveur de ceux de Ham-

bourg, comme ils avoient faict auparavant. Quant à Frédérick, nostre roy de Dannemarck, a présent régnant, je ne doubte point qu'il ne sousvienne très bien à la reyne, mère du roy, de quelle affection il estoit envers le royaume de France au commencement de son règne.

Peu de temps après, il fut incité par le feu roy de Polongne, Sigismundus Augustus, de faire guerre à Erich roy de Suède; et parce qu'il ne fust assisté du dict roy de Polongne, comme il espéroit, et que le dict roy Erich avoit de grandes forces sur mer, il me pria de aller en France pour faire ligne avecque le feu roy Charles et luy contre la reine d'Angleterre Elisabeth, à présent régnant, avecque telle condition que la guerre finie entre luy et dict roy Erich de Suède, il donneroit au roy semblable secours qu'il recepvroit de Sa Majesté, durant ceste guerre de Suède, qui estoit six ou sept navires de guerre, pour luy aider à chasser les dicts Suédois de la mer, et s'en rendre seigneurs. Aussi qu'il feroit que le duc Adolphe de Holstein, son oncle, quitteroit les pensions qu'il a du roy de Hespaigne et de la dicte reyne d'Angleterre, luy donnant seulement autant qu'il avoit de l'une des deux sus dictes Majestés, qui estoit trois mille escus par an. Quant aux aultres ducs de Holstein et le duc de Ulrick de Mechlebourg, il s'en tenoit tellement asseuré qu'il promettoit que le dict roy, mon seigneur, auroit tousjours les royaumes de Dannemarck et de Norvége, et les dicts princes ses voisins et leurs pays à sa dévotion : à quoy la dicte reyne, mère de Sa Majesté, feu

monseigneur le connestable, et plusieurs seigneurs du conseil délibérèrent, au commencement, d'entendre, et pour ceste cause m'envoyèrent à Dieppe, pour en advertir monseigneur de La Milleraye et faire équiper les dicts navires. Mais le tout, puis après, plus diligentement considéré, la reyne, mère de Sa Majesté, et les seigneurs du conseil changèrent d'opinion et prindrent ceste résolution, que je ferois entendre au roy de Dannemarck la bonne affection de Leurs Majestés et que voluntiers elles luy eussent promptement envoyé le secours qu'il leur demandoit, s'ils n'eussent préveu qu'il luy eut plus apporté de dommage que de profit : les raisons estoient telles que le roy d'Espaigne, à cause des Pays Bas, et la dicte reyne d'Angleterre, Elisabeth, qui lors estoit en guerre avecque le dict roy mon seigneur, ne fauldroit favoriser le roy de Suède, incontinent qu'ils sauroient que le roy secourroit le roy de Dannemarck, et que le dict roy d'Hespaigne et reyne d'Angleterre estoient plus forts par mer que le roy. Pour ceste cause que la dicte reyne, mère du roy, et les seigneurs du conseil avoient ceste opinion que leur secours serait la ruyne des deux roys.

Ce que feu messieurs de l'Aubespine le père et Bourdin, conseillers du roy et secrétaires d'estat, pour me faire cognoistre l'importance de ma charge, ce qui estoit de mon debvoir, me déclarèrent plus particulièrement, c'est que je ne debvois chercher les moyens d'entretenir les rois de Dannemarck et de Suède en guerre, mais plustôt soigneusement m'employer à les reconcilier et mestre fin à leurs contro-

verses: pour ceste cause que le roy, comme amy commun, vouloit moyenner une bonne et seure paix entre eulx, et que pour y mettre plus facilement heureuse fin et les rendre amys, je leur remonstrerays le grand pouvoir des Pays Bas qui envoyoient tous les ans quatre et cinq et six cents navires d'une flotte par le destroit de Helseigneur et que de ce trafic provenoient leurs principales richesses : ce considéré qu'il estoit à craindre que, s'offrant telle occasion, ils n'occupassent le dict destroit, pour asseurer leur estat et se mettre hors de la servitude où ils en estoient : ce qui ne leur seroit difficile, pour les grandes forces et moyens qu'ils avoient, s'il ny estoit diligentement pourveu : et par tels et semblables arguments, je rendisse les forces du roy d'Hespaigne et du dict Pays Bas suspectes au dict roy de Dannemarck, afin quil nous demeurast d'aultant plus certain et asseuré amy.

Davantaige, les dicts deux seigneurs me dirent qu'il estoit nécessaire que le roy conservast le dict roy de Dannemarck : car par ce moyen il empeschoit la grandeur du roy d'Espaigne et asseuroit son estat. Aussi il est tout certain, Monseigneur, si les dicts Pays Bas estoient en paix et repos et quils occupassent les dicts destrois de Helseigneur, (comme il leur seroit très aisé, s'ils n'en estoient retenus par secours ou crainte du roy), qu'ils seroient seigneurs de tout le septentrion, en trois moys, et augmenteroient leur revenu de deux millions d'or par an.

Davantaige, veu le grand nombre de navires qu'ils ont, il ne seroit au pouvoir de tout le reste de la chré-

tienté de les chasser de Dannemarck, de Suède et de Norvège. Outre ce le dict roy d'Espaigne tient la bouche de toutes les rivières d'Allemaigne qui descendent dans la mer Océanne ou d'occident, ce que l'on doit bien consydérer.

Semblablement les dicts deux seigneurs me dirent que la grandeur du roy estoit telle qu'il se pouvoit facilement passer de l'aide et faveur du dict roy de Dannemarck, sinon en une extrème nécessité; pour ceste cause, qu'il suffisoit que je fisse si bien, que le dict roy de Dannemarck cogneust que sa conservation dependoit de celle du roy : et quand Sa Majesté auroit cette asseurance du dict roy de Dannemarck, qu'il nestoit besoing qu'il donnast pension au dict duc Adolphe, ni aulcun aultre prince voisin du dict roy de Dannemarck.

Je vous ai faict ce récit, Monseigneur, pour vous faire cognoistre le principal de ma négociation et charge, aussi je puis véritablement affirmer que les dicts roys messeigneurs n'ont faict frais quelconque, tant que je ay esté en Dannemarck, envers princes ni seigneurs de deça, ni baillé pension à personne quelconque particulière, que j'aye seu : je les ay tousjours faicts certains de tout ce qui s'y est traité et negocié à leur contentement et satisfaction, et sy ay jusques à présent empesché que les ennemys du royaume de France n'en ayent été aulcunement adsistés ni secourus.

Mais si quelcun me veult objecter que les offices que j'ay faicts envers le roy de Dannemarck, à présent régnant n'ont pas esté de grands fruicts, je lui ré-

ponds que le dict roy s'est tousjours démonstré tel par effects et par lettres, envers le roy que Sa Majesté désiroit, sinon depuis trois ans ou environ, dont l'électeur de Saxe en donna le commencement. Depuis, cela s'augmenta par les propos que les ministres du roy tindrent du dict roy de Dannemarck, durant l'election du roy de Polongne, dont il s'est apertement complaint, comme vous savez. Aussi vous ne estes ignorant que, lors, il fust diligentement recherché de l'empereur, de sorte qu'il sembloit que toute l'Allemaigne se déclaroit contre la France, ce qui n'a esté depuis intermis, et se continue encore à présent très soigneusement. Vous sçavez les offres que la dicte reyne d'Angleterre a, depuis peu, faicts au dict roy de Dannemarck, et aussi les urgentes raisons desquelles les ennemis du roy usent pour rendre Sa Majesté suspecte au roy de Dannemarck, tant pour le respect du duc de Lorraine, que pour plusieures aultres considérations que j'ay souvent déclarées par mes lettres. Néantmoins j'avois tant peur envers le dict roy de Dannemarck, dernièrement, que je parlay avecque luy à Skanderbourg (comme je vous monstray par la lestre que j'avois preste pour envoyer au roy, quand vous arrivastes à Horsens) que, encores que de plusieurs endroicts il fust adverty de se garder du roy comme de son très grand ennemy et que par telles et semblables raisons ils le voulussent persuader de quitter l'amytié de Sa Majesté pour se allier avecque eux, qu'il me promict de ne le faire.

Davantaige il me dict quil seroit bien aise que j'é-

crivisse de sa part à Sa dicte Majesté, que si elle ne faisoit paix en son royaume, délaissant à un chacun la liberté de leur conscience, qu'il craignoit qu'en brief il ne luy en advînt quelque grand mal : aussi vous avez veu par ses lettres que luy mesme escrivoit lors à Sa dicte Majesté, l'asseurance quil luy donne d'une sincère et constante amytié et ce qu'il luy mande des aultres particularités : aussi il vous souviendra de ce que ses principaulx ministres vous en donnèrent par escrit à Horsens.

Incontinent que j'en parle avec vous, je vous déclareray fidellement ce que je sçavois des desseings et délibérations du dict roy de Dannemarck. Vous sçavez le peu d'amytié qu'il y a entre luy et le roy de Suède, et vous souviendra que le sieur Peter Oxe (6) me dist que les roys de France n'envoyoient les secrétaires d'estat hors de leur royaume, que pour affaire de grande importance.

Je ne sçay si le roy de Dannemarck délaissa à vous ouyr pour crainte ou doubte, qu'il eust que allassiez en Suède pour faire chose qui luy préjudiciast, (7) ou s'il ne vous voulust promettre de se obliger d'aulcune amytié envers le roy, que premier il n'eust sceu au vray ce que vous traiteriez ou aviés traité en Suède : ce qu'il espéroit facilement sçavoir par les secrètes intelligences quil y a aussi qu'il y envoya expressément, soubdain que fustes party du Dannemarck, qui est, Monseigneur, ce que je vous puis dire, en général, du roy et royaume de Dannemarck.

Quant aux villes maritimes confédérées d'Allemai-

gne, vous savez qu'elles ont promis d'envoier en France, quant il plaira au roy, et croy qu'elles ne changeront de volonté, si elles en sont requises.

Si mon labeur n'a apporté beaucoup de profit à leurs Majestés aussi je m'asseure que je ne leur ay en rien préjudicié, et loue Dieu de n'avoir jamais esté blasmé de faulte que jaye faicte.

De Suède.

J'ay si souvent et si amplement escrit des affaires de Suède et mesmement par le Mémoire que j'ai donné à M. de l'Aubepine, qu'il ne me semble besoing d'en faire aultre récit : seulement je vous asseureray que ceuls qui vous ont dict que à Nileuse (8) on pourroit faire ung grand trafic de marchandises bonnes pour la France, sont très mal informés : car, en ung an, on n'y sauroit trouver des marchandises bonnes pour la France pour trois mille escus, si ce n'estoit du beurre : vray est que si quelques marchands françoys s'y pouvoient habituer qu'ils en retireroient du profict : car il y a, en Suède, grande quantité de fer qui est excellentement bon, aussi quantité de cuyvre, quelques cuirs de bœuf, et de vache; des peaux de bouck et chièvres; quelques cires, miel et suif, mais ce n'est pour en faire grand trafic : ces marchandises se pourroient amasser, par le menu, l'hyver, pour les envoyer l'esté en France, et apporter, de France, de gros draps pour les laboureurs, du sel, du vin et de toutes espèces de merceries, dont il y a grande quan-

tité en France, et à bon marché, et d'autres petites drogueries, qui se distribueroient l'hiver en Suède où ils pourroient faire profit.

Il y eust des marchands de Normandie qui espérant trouver grand nombre de marchandises à Stokolm, la guerre finie, y envoyèrent deux ou trois navires; des quels et d'aultres vous pourrez plus particulièrement estre instruit de telles choses.

De Livonie et Prusse.

La Livonie est à présent divisée en plusieurs pays; mais le roy de Suède en tient la plus grande et meilleure part. Je diviseray cette sienne part en deux : l'une il la tient librement, comme son propre héritage, où est la ville de Revel et plusieurs places d'importance : l'austre luy a esté baillée en gage par le roy Sigismundus, pour une grande somme d'argent.

Le roy de Polongne en tient quelque part avecque le duc de Curland : ce pays de Curland a esté érigé en dusché et donné au duc qui est à présent, par le dict roy Sigismundus Augustus. Auparavant ce duc estoit grand maitre ou *Herr-maister* (qu'ils appellent) de Livonie.

Le roy de Dannemarck en tient aussi une partie et proposa au traité de paix, à Stetein, que ses prédécesseurs en avoient donné la possession (ou *dominium*) aux chevaliers de Livonie, mais qu'ils s'en estoient retenu la souveraineté et que ce droict leur avoit esté confirmé par l'empereur Charles V. Le droit que le

dict roy de Dannemarck prétend au pays de Livonie est amplement déclaré par le traité et ligue qu'il fit avec le dict roy Sigismundus Augustus, contre le roy Erick de Suède.

Le roy Jehan de Suède a souvent offert de mettre entre les mains du roy ce qu'il tient au dict pays de Lyvonie, avecque conditions tolérables.

J'ai souvent desclaré par escrit et dict à Sa Majesté, quand j'estois en Polongne (comme MM. de Belliè-vre et de Pibrac savent), de quelle importance estoit le dict pays de Lyvonie pour le royaume de France. Aussi je luy remonstray que l'estat du roy de Suède et de son royaume estoit tel qu'il ne lui seroit possible de pouvoir longtemps deffendre le dict pays de Livonie contre le Moscovite, ni mesme le conserver : pour ceste cause qu'il seroit contrainct d'en convenir avecque l'empereur ou le roy de Dannemarck (comme il en estoit grandement sollicité), et leur laisser pour ce qui leur plairoit, ou de s'en accorder avecque le roy, s'il ne le vouloit perdre.

Ung chacun sait quand et pour quelle cause le pays de Prusse se retira de l'obéyssance des chevalliers ou ordre de Prusse et se mist soubs la protection des roys de Polongne.

Aussi, comme le marquis Albert de Brandebourg estant grand maistre de Prusse en fut premier duc, ce qu'il recognut tenir du roy, de Polongne auquel son fils, qui en est à présent duc, a succédé, et y a si bien esté pourveu que le dict dusché est aujourdhui héréditaire en sa maison de Brandebourg.

Il faut noter que les dicts ducs de Prusse et pays de Prusse ont seulement faict serment aux roys de Polongne et non aux estats de Polongne : pour cette cause, les dits estats font ce qu'ils peuvent pour mettre en leur obéissance le dict pays de Prusse dont les uns sont en perpétuelle crainte et doubte des autres.

Dernièrement que j'estois en Polongne, je fis entendre au roy, comme aussi firent les dicts sieurs de Bellièvre et Pibrac, le droict et innocence des estats de Prusse et la fin où pretendoient les Polonnois, au grand préjudice et deshonneur de Sa Majesté : tellement que sa dicte Majesté se résolut de les conserver en leurs anciennes libertés et franchises, et les deffendre contre la violence des Polonnois et me commanda de déclarer cette sienne volonté aux députés du dict pays et mesmement des trois principales villes, à sçauoir, Thorn, Elbing, et Danzig, dont ils eurent telle consolation, et mesmement une si grande opinion de la justice et clémence de sa dicte Majesté, qu'ils ne le mettront jamais en oubly, comme vous pourez voir par le Mémoire que j'ay donné à M. de l'Aubepine et l'ay envoyé à M. Despesse, il y a plus de trois mois. (9)

Je loue grandement la prudence de la quelle vous avez usé en la charge que Leurs Majestés vous ont donnée par deça, parce que vous ne vous y estes aulcunement obligé : *mais je loue encore plus votre industrie, qui avez recouvert les peintures ou effigies par eschange* (10), si est-ce (veu les propos qui en avoient auparavant esté tenus) qu'il ne se peult faire

que ceulx qui se sont persuadés ou espèrent avoir une chose de grande importance, ne soient fort ennuyés et ne reçoivent grand deuil quand ils s'en sentent frustrés : dont est à craindre que ceux là, ne nous soient cy après si affectionnés amys comme ils l'estoient auparavant, et croyez qu'ils n'auront point faute de bons solliciteurs pour les induire à ce faire.

Vous avez veu la princesse de Suède qui est de tous autant louée et recommandée, tant pour sa beauté et bonne grace, que pour ses singulières vertus, que princesse de l'Europe : si quelque grand prince de France la vouloit espouser, j'espèrerois qu'il s'en ensuivroit autant de bien et avantaige pour le royaume de France que de alliance que l'on pourroit ailleurs prendre; le douaire de la dicte princesse n'est pas grand, car il est seulement de cent mille thal. d'Allemaigne, et trente mille pour ses joyeaux, et vingt mille pour la conduire hors de Suède; qui sont cent cinquante mille en tout.

Puisque le roy Jehan de Suède (11) s'est volontairement offert de convenir avecque le roy de ce qu'il tient au dict pays de Livonie, il est à présumer qu'il le fera beaucoup plus volontiers, si du consentement du roy, ung grand prince de France espouse la dicte princesse, car par ce moyen il aura ce que il a souvent demandé, qui est de faire une estroite ligue et confédération avecque le roy, pour la seureté et conservation de son estat.

Je déclareray à présent les commodités et avantages que le royaume de France aura pour jamais de

ceste négociation si elle est heureusement accomplie.

Premièrement il aura le roy de Suède asseuré amy : *item*, tout le pays de Livonie où la plus grande part demeurera héréditaire en la maison de France, que l'on pourra aussi facilement ériger en duché, que le duché de Prusse, ou peut estre en grand duché ou archiduché : car si le dict pays de Livonie estoit réuni et joint ensemble, ce seroit un très bon royaume, car il n'y a long-temps que les grands maistres dudict pays mettoient ensemble cinq et six mille chevaux et grand nombre de gens de pied contre le Moscovite, du quel ils ont souvent emporté de très belles et mémorables victoires. Oultre ce, le pays est merveilleusement fertile de toutes sortes de bledz et y a grande quantité de cires, cuirs, lins, chanvre, suif, tran, goutran et aultres marchandises bonnes et nécessaires pour la France, et une infinité de bois de chesne, et toutes aultres sortes pour faire des navires, et, qui plus est, tout le commerce de Russie dépendroit de la seule volonté du dict seigneur de Livonie, ayant le roy de Suède amy, qui l'assistera volontiers en telle entreprise, veu qu'il entreprend seul d'empescher le dict commerce contre tous les princes chrestiens : aussi que le dict pays de Prusse, et toute l'Allemaigne désirent grandement qu'il soit empesché ou modéré, comme il a souvent esté proposé en plusieures assemblées qui ont esté faictes pour ceste cause. Je sais bien que ce fust le plus difficile article qui fust traité à Stettin et pour lequel il y eut plus de contestations : si est ce que tous, unanimement, consentoient que le

commerce de Russie se feist en la dicte ville de Revel et non ailleurs comme il avoit esté de toute ancienneté, qui est cause que plusieurs en veulent estre seigneurs. Si ceste entreprise estoit conduicte à bonne fin et le dict commerce asseuré pour la dicte ville de Revel, le profit qui en reviendroit au seigneur seroit merveilleusement grand, comme ung chacun peult facilement inférer.

Davantaige, la fertilité du dict pays est si grande et y a tant de moyens de s'y enrichir par le trafic des marchandises *qui en viennent, que s'il estoit en paix quatre ans avecque le Moscovite et fust tenu par ung de France, il s'y retireroit six mille Françoys et y feroient plus de profit en deux ans qu'en France en douze.* Car avecque l'industrie qu'ils ont, ils recouvreroient facilement de bons ouvriers et trouveroient assez de matière sus le lieu pour les employer: et ils savent où ils peuvent vendre et distribuer les marchandises avecque grand profit.

Aussi après que cette ligue ou confédération entre le roy de Suède et le duc ou seigneur de Livonie sera bien asseurée, il est à espérer qu'ils retiendroient aisément le roy de Dannemarck en leur amytié : aussi que s'il la vouloit rejeter, qu'ils auroient le moyen de facilement le mettre à la raison.

Semblablement, s'il advenoit que le roy eust guerre avecque les Pays Bas, le dict seigneur roy de Suède et seigneur de Livonie pourraient du tout empescher le commerce qu'ils font ordinairement à Danzick et sur la mer d'Orient, ou pour le moins leur donner in-

finis empeschements, encore que le roy de Dannemarck s'y voulust opposer.

Le royaume de Suède est tel, que nul n'y peult entrer, pour l'offenser apertement, que du consentement du dict roy de Dannemarck, qui n'y peut consentir qu'il ne perde premièrement son pays, ou ne se mette à la discrétion de celuy qui y passera pour faire guerre au royaume de Suède, qui est de nature si fort et difficile que ung petit nombre de gens de bien le peuvent conserver contre tout le monde.

Aussi toutes les fois que le roy voudra avoir des navires bien équipés d'artillerie de bronze et de toutes munitions de guerre, il en pourra recouvrer de Suède et du pays de Livonie grand nombre et à telle raison qu'il luy playra, ou comme il en sera convenu avecque le dict roy de Suède et seigneur de Livonie, par leur confédération; par ce moyen le roy retiendra tout le pays de septentrion en son amytié et en repos, sans y faire fraiz quelconques.

Maintenant je déclareray librement ce que je puis prévóir qui soit pour retarder l'accomplissement de cette entreprise.

Premièrement on dict que le roy de Suède a fait tresves avecque le Moscovite; si ainsi est, je ne doubte point que ce desseing ne succède heureusement : mais si la guerre se continue entre le dict roy de Suède et Moscovite, ce sera au roy de considérer les moyens comme le pays de Livonie se pourra conserver et aussi le roy de Suède et les pays circonvoisins contre le dict Moscovite : en quoy consiste toute la difficulté.

Il me souvient bien que le roy me dict, estant en Polongne, qu'il avoit donné charge expresse à ceulx qu'il avoit envoyés devers le dict Moscovite, de ne continuer les tresves avecque luy, que le roy de Suède n'y fust comprins. Sa Majesté sait ce qui s'en est depuis ensuivy, qui m'en gardera d'en parler davantaige: seulement je dirai que si les estats de Polongne et de Lithuanie ont comprins le dict roy de Suède en leurs tresves avecque le Moscovite, que ceste difficulté, qui est la principale, aura prins fin; car s'ils ont la guerre avecques le Moscovite il leur sera, Dieu aydant, aysé de lui résister d'un commun consentement.

Si le roy avoit donné charge à ceulx qu'il envoya en Moscovie de ne continuer les trèves avecque le Moscovite, que le roy de Suède n'y fust comprins, il ne fault obmettre de le faire entendre au dict roy de Suède, car c'est ung point de grande importance et qui pourra beaucoup advancer le service de Sa Majesté : ce qui est bien à noter si les Polonnais estoient contrevenus à la volonté de Sa dicte Majesté.

Secondement il faut considérer que le roy de Suède n'a, pour le présent, grand moyen de payer la solde de plusieurs mois qu'il doibt aux gens de guerre qu'il a en Livonie, qui ont en leur pouvoir la pluspart des places que le dict roy de Suède y tient, excepté la ville de Revel : à quoy il est nécessaire de promptement pourvoir : dont je diray ce qu'il m'en semble. Mais pour le donner entendre plus clairement, je toucheray sommairement quelques points des quels j'ay ci-dessus faict mention; c'est que par la division que

j'ay faicte du pays de Livonie, j'ai demonstré que le roy de Suède en tenoit une partie, et le roy de Poulongne l'autre : fault maintenant sçavoir si le roy se vouldra contenter de recouvrer la part du roy de Suède, ou s'il vouldra aussi donner au dict prince ce qu'il tient comme roy de Poulongne, au dict pays de Livonie, aux conditions que le duc de Prusse tient le duché de Prusse, ou aultres plus avantageuses pour le dict prince, afin que tout le pays de Livonie soit tenu par le dict prince, comme en fief du roy de Poulongne et non du royaume de Poulongne : ce qui me semble estre pour le mieulx, pour les raisons que je diray ci-après. En ceci je suis incertain si le roy de Poulongne peult conférer ce qu'il tient en Livonie à quelque prince ou seigneur, sans le consentement des estats de Poulongne et de Lithuanie; mais quelque pouvoir que Sa Majesté aye, il est vraysemblable qu'il ne donnera le dict pays à personne quelconque, sans le consentement des Poulonnois, qu'ils n'en soyent grandement offensés.

Pour leur persuader d'y consentir plus facilement, les remonstrances du roy de Suède et la déclaration que le roy leur fera de sa volonté, y pourront grandement servir, car le roy de Suède leur remonstrera les grands frais qu'il a faits durant la guerre de Dannemarck, aussi pour la conservation du pays de Livonie qu'il a longtemps seul deffendu contre la puissance du Moscovite, sans avoir esté secouru ni d'eulz ni d'aulcun prince chrestien : et que n'ayant le moyen d'y résister plus longuement, il a mis entre les mains

du roy ou de celui qu'il a pleu à Sa Majesté, ce qu'il avoit en Livonie, afin qu'il peust plus facilement deffendre le pays de Finland contre le dict Moscovite et le roy, comme roy de Poulongne, le pays de Livonie : mais pour avoir plus de pouvoir et de moyens d'empescher les progrès du dict Moscovite, qu'il désireroit grandement, pour le bien et grandeur du royaume de Poulongne et profit de toute la chrestienté, que le pays de Livonie fust réduict en son entier, comme il estoit du temps que l'ordre en jouyssoit : pour ceste cause qu'il les prie de moyenner que le dict prince, son beau-frère, soit confirmé par le roy de Poulongne, duc ou grand duc ou archiduc de Livonie, avec honnestes et tollérables conditions, sans préjudice ni diminution de ce qui a esté accordé par le feu roy de Poulongne, Sigismundus Augustus, au duc de Curland et aultres seigneurs du dict pays de Livonie : aussi, s'ils ne veulent entendre et le délaisser seul, en danger comme ils ont faict trop inconsidérément jusques à présent, qu'il leur déclare apertement qu'il est entièrement résolu de mettre ce qu'il tient, au dict pays de Livonie, entre les mains du dict Moscovite, et luy quitter le droict qui justement appartient à la reyne de Suède, sa femme et à leurs enfants, au duché de Lithuanie, Masovie et aultres lieux de Poulongne où ils ont évident droict.

Semblablement le roy fera declarer aux dits estats de Poulongne et Lithuanie le singulier désir qu'il a de leur seureté et profit : pour ceste cause, ayant dès longtemps esté recherché du roy de Suède lors qu'il

estoit en Poulongne et depuis qu'il en est party et congnu en quel péril estoit le pays de Livonie, qu'il n'a peu trouver plus expédient moyen pour le conserver que de s'allier avecque le dict roy de Suède et recepvoir de luy ce qu'il tenoit du dict pays de Livonie, ne doubtant point que les estats du royaume de Poulongne et dusché de Lithuanie n'ayent ceste sienne délibération très agréable, veu que de Livonie dépend, en partie, leur sallut et conservation et que tous ensemble conviendront des moyens nécessaires pour conserver le dict pays. En quoy il s'offre de ne faire seulement son debvoir, comme roy de France, pour l'affection qu'il porte au royaume de Poulongne et au bien de toute la chrétienté.

Ceci se pourra proposer par les députés du roy et du roy de Suède, en Poulongne, plus modérément et plus vifvement, comme les affaires le requerront. Si ce desseing plaît à Sa Majesté, premièrement il sera nécessaire d'asseurer le mariage du prince et de la princesse de Suède, et par mesme moyen, convenir du pays de Livonie; cela accomply, je prévoys bien qu'il fauldra assister le roy de Suède de quelque somme d'argent pour payer les soldats qui sont en Livonie. Pour promptement pourvoir à ceste difficulté il sera besoing que soubdain l'on passe de Suède à Danzick avecque lettres de faveur du roy de Suède, tant au duc que aux estats du pays de Prusse, pour les exhorter à constantement persévérer dans l'obéissance au roy de Poulongne. Semblablement que, celui qui ira de Suède au dict pays de Prusse, y trouve ou aye

auparavant des lettres du roy avecque suffisant mandement de pouvoir négocier avec lesdits ducs et estats de Prusse de ce qui sera pour le service de sa dicte Majesté et mesmement pour leur déclarer qu'il est prest à confirmer leurs priviléges comme ils ont esté des aultres roys de Poulongne, toutes les fois qu'il leur plaira.

Et parce que sa dicte Majesté ne lesdits estats de Prusse ne veulent légèrement offenser les estats de Poulongne, celuy qui sera envoyé devers eulx communiquera dextrement et considérément avec les principaulx et plus sages, des moyens comme le roy pourra satisfaire à leur demande, sans trop irriter les Poulonois. Pour ceste cause, il me semble qu'il seroit plus que nécessaire que le roy entretienne, jusques à l'accomplissement de ceste entreprise, deux négociations, l'une en Poulongne, pour proposer aux estats de Poulongne, avecques celuy qui sera pour le roy de Suède, ce que leur sera commandé par leurs Majestés: l'autre en Prusse, pour mieulx retenir le duc et pays de Prusse en la syncère volonté qu'ils démonstrent porter au roy: et que l'un avertisse l'aultre de ce qu'ils jugeront estre pour le service de leurs Majestés, pour y pourvoir le mieulx qu'il sera possible.

Après que le dict duc et estats de Prusse auront esté asseurés que le roy veult confirmer leurs priviléges, on leur remonstrera qu'ils seroient hors de la crainte et danger où ils sont continuellement des Poulonnois, si le pays de Livonie avoit un seigneur qui tînt le dict pays du roy, comme roy de Poulongne,

mesmes franchises et libertés que le dict pays de Prusse : et pour plus de seureté, leur promettre que le dict duc ou seigneur de Livonie fera, du consentement du roy, une ligue particulière avecque eulx pour la conservation de leurs dicts priviléges contre tous ceux qui leur vouldront oster ni diminuer.

Les choses sus dictes bien déclarées, il est à espérer qu'elles seront fort agréables aux dicts ducs et estats du pays de Prusse; et lors on leur pourra aussi remonstrer les nécessités où est à présent le roy de Suède et qu'il est besoing qu'il soit promptement secouru d'une certaine somme d'argent pour délivrer le pays de Livonie (qui est tant affligé et désolé) de l'oppression des gens de guerre qui y sont, ce que le roy ne le dict seigneur de Livonie ne peuvent à présent faire, pour les troubles de France, et que pour ceste cause, il les prient de leur prester la dicte somme (telle quelle sera) à intérêt raisonnable, et qu'ils leur en donneront telle asseurance qu'il leur plaira; ou s'ils veulent quelques places de Livonie en gage, on les leur pourra donner : quant à moy, je ne seray marry qu'ils en voulussent prendre, car par ce moyen ils seroient d'autant plus incités à la deffense du dict pays.

Aussi il peut estre que le dict roy de Suède ne refusera de respondre de la dicte somme, où besoing sera, veu qu'il la touchera et reviendra à son profit et avantage. Les choses susdites considérément proposées, il est à espérer que les dits ducs et pays de Prusse qui voiront de quelle importance leur est le pays de Livonie et combien la faveur et bénévolence

du roy leur est nécessaire, ne refuseront Sa Majesté et le roy de Suède, de les secourir de la somme d'argent qu'il fauldra promptement bailler au dict roy de Suède : après que cest argent sera délivré, et le pays de Livonie mis entre les mains du roy, on pourra, peu a peu, pourvoir au surplus qui restera, bien aisément et commodément.

Je prendray maintenant les choses au pis, c'est que quelcun trouvera mauvais, que ung grand prince de France espouse une princesse pour ses vertus seulement; aussi qu'il alléguera plusieurs difficultés pour la conservation du pays de Livonie, qui est ce qu'on peut craindre de ceste négociation. Mais si ce que vous m'avez dict, et ung chacun unanimement tesmoigne de la dicte princesse, est vray, celuy qui l'espousera ne s'en repentira jamais. Quant à la somme qui sera donnée au roy de Suède pour le pays de Livonie, elle ne sauroit estre si grande qu'elle ne se recouvre tousjours, toutes les fois que le dict prince le vouldra vendre ou quitter à d'aultre prince de la chrestienté. Quant à la conservation du pays de Livonie, il n'y fauldra faire aulcuns frais, senon durant la guerre contre le Moscovite, car le roy de Suède et tout le pays de Prusse seront tousjours amys du dict seigneur de Livonie : et si, fault espérer que les estats de Poulongne et de Lithuanie ne vouldront rien entreprendre à son désavantage : et quand ils le feront, si le dict prince et le roy de Suède et pays de Prusse sont d'accord, ils leur résisteront facilement: de sorte que pour le pays de Livonie, il ne fauldra faire frais

quelconques que le pays (quelque pauvreté qu'il aye) ne puisse porter: et s'il est quelque temps en repos, le dict seigneur en retirera tous les ans un très grand et certain profit. Mais pour mieulx asseurer le dict pays et l'avoir plus fidèle et affectionné, il me semble que le dict seigneur ou prince fera fort bien de soulager les habitans le plus qu'il pourra, pour deux ou trois ans, et qu'il se contente de prendre seulement autant qu'il sera nécessaire pour l'entretenement des soldats qui seront mis aux places d'importance, pour la seureté du pays; à quoy deux ou trois cents bons soldats françois suffiront: il sera aussi trop expédient que le dict seigneur y mette cependant un gouverneur qui ne soit de grande dépense, qui cognoisse les seigneuries et terres qui justement appartiennent au dict seigneur et qu'il en convienne avecque ceulx du pays doulcement et selon l'equité: qu'il fasse exécuter justice sévèrement, selon droict et raison: qu'il ne souffre qu'on fasse tort aux pauvres habitans, et leur fasse cognoistre que le dict seigneur est de telle affection envers eulx, que pour leur soulagement il leur permet l'entière jouissance de ses terres pour cinq ans, ou deulx, s'asseurant que peu après ils luy payeront d'aultant plus volontiers ce qu'ils luy debvront, selon la coustume du pays; par ce moyen non seulement ceux de Livonie, mais tous les circonvoisins qui ont longtemps esté oppressés par la violence et avarice de ceulx qui les ont gouvernés, se viendront d'eulx mesmes mettre sous l'obéissance du dict prince et luy demeureront perpétuellement fidèles et obéissans subjects.

Et ne craindray de dire encore une fois, vue la fertilité et commodité du dict pays, que dix mille François s'y viendront habiter, devant cinq ans.

Quant au roy de Dannemarck on traitera avecque luy de ce que justement luy appartient au dict pays de Livonie, selon droict et raison, tellement qu'il aura occasion de se contenter, et s'il veult plus entreprendre qu'il ne doict, la Lithuanie et la Suède luy donneront tant d'affaires que facilement il sera retenu en son debvoir: aussi qu'il ne sauroit mieulx asseurer son estat que d'avoir les roys de France et de Suède et ung seigneur de Livonie, pour amys.

Quant à l'empereur et l'empire, s'ils veulent rendre les fraiz que les rois de Suède Ezick et Jehan et les roys de Poulongne ont faits pour la défense de Livonie et les suffisantement récompenser, on satisfera à ce que suffisantement ils demanderont.

Mais il n'y a grande crainte de ce côté, si les Poulonnois n'élisent pour leur roy le fils de l'empereur, qui est ce que plus je crains : et pour y obvier le roy advisera s'il sera expédient qu'il fasse entendre au grand seigneur qu'il a recouvert le pays de Livonie, afin de pouvoir plus facilement offenser le Moscovite, qu'il sait luy estre ennemy; et que par mesme moyen il le prie (suivant ce qu'il a proposé aux estats de Poulongne en leur dernière diète à Varsau), qu'il veuille apertement et expressément dissuader aux dits estats de Poulongne et de Lithuanie, de ne recepvoir pour leur roy le fils de l'empereur ni du Moscovite, s'ils veullent l'avoir pour confédéré et amy : car si le dict

grand seigneur démonstre avoir cette volonté, l'empereur et les Poulonnois ne l'offenseront facilement : aussi que ses estats de Poulongne n'ont juste ni suffisante, ne apparente occasion de élire ung austre roy. (12)

Pour conclusion, il est très évident que par ce mariage de Suède, vous conserverez le roy de Suède et son royaume, et qu'il vous demeurera vray et asseuré amy : aussi il ne fault doubter, veu les offres qu'il a ci-devant faictes, qu'il ne convienne avecque le roy, de ce qu'il tient au pays de Livonie.

Le pays de Prusse est tres affectionné envers le roy, et le doibt estre : mais ceste bonne volonté s'asseurera et augmentera grandement, s'ils voyent que le roy aye le roy de Suède pour amy et tienne la pluspart du pays de Livonie en héritage perpétuel.

Il est aussi à espérer que le roy de Dannemarck ne fera chose qui puisse déplaire au roy ni au roy de Suède, et s'il l'entreprend il y a grande apparence qu'on le pourra aisément contenir en son debvoir.

Davantage, le roy de Suède avancera fidèlement les affaires du roy, tant en Poulongne qu'en Prusse, où il y a plusieurs amys et où sera comme solliciteur (s'il m'est permis de user de tel mot) et par luy plusieurs particularités concernant le service du roy se proposeront aux Poulonnois avecque plus d'autorité et plus commodément que par les ministres de Sa Majesté.

Davantage, quand les estats de Poulongne et Lithuanie entendront ceste conjonction de France, Suède, Livonie et Prusse, ils craindront d'aultant

plus de les offenser et rechercheront plus soigneusement leur amytié, ainsi que le dict seigneur de Livonie aura tousjours un pied dans le royaume de Poulongne.

Le roy de Suède n'a que ung fils et ung frère, (auxquels Dieu donne bonne et heureuse vie), mais vous n'êtes ignorant des factions de Suède, s'il y advenoit par fortune quelque changement il est à présumer que les estats du royaume de Suède éliroient plustôt pour leur roy ung seigneur de Livonie et prince de France qui aurait espousé une princesse de Suède, que ung estranger, tant pour la seureté de leur estat que pour la crainte qu'ils en auroient : et autant en pourroit-on espérer du royaume de Dannemarck et encore plus facilement, veu l'estat du dict royaume; semblablement les estats de Poulongne et de Lithuanie recepvroient d'aultant plus volontiers le seigneur de Livonie, estant en la sorte, leur confédéré et allié, ou pour roy, si le roy vouloit, ou pour vice-roy, ou pour gouverneur, ou pour chef de leur conseil. (13)

Le roy recouvrera tousjours de Suède et de Livonie le nombre de navires qu'il luy plaira, bien équipés d'artillerie et de toutes munitions de guerre et aussi vivres, et par tels moyens retiendra, par bienfaicts, tout le Septentrion à sa dévotion et le conservera contre tous ceux qui y vouldront entreprendre, et mesmement contre les Pays-Bas et les Anglois. Brief, c'est le vray et seur moyen par lequel Sa Majesté pourra, sans grands fraiz faire plaisir à tous les princes chrétiens ses amys, et déplaisir à tous ses ennemys.

Le Moscovite a plus de moyens de faire guerre au duché de Finland, qui est au roy de Suède, que en Livonie : pourtant il est nécessaire que le roy de Suède et le seigneur de Livonie, pour leur seureté et conservation, soient tousjours ensemble amys ou ennemys du dict Moscovite : et *pour ceste cause tout le commerce de Russie qui est aujourd'hui de très grand profit et importance et mesmement aux François*, dépendra de la volonté des dits roys de Suède et de Livonie : et *parce que les Suédois ne sont grands négociateurs, le principal profit viendra aux dits François : qui sera cause que une infinité de marchands françois y trafiqueront*, *pour l'évident profit qu'ils y feront.*

Si le Moscovite veult faire guerre au dict roy de Suède et seigneur de Livonie, il est à espérer que les estats de Poulongne et de Lithuanie, et aussi de Prusse, ne les délaisseront ainsi; plustôt approuveront le bon conseil que les roys de France et de Suède, et le dict seigneur de Livonie, leur donneront, afin que tous unanimement se conservent, plustôt que de se laisser évidemment ruyner les ungs après les aultres.

Je me hasarderay de dire, que si nous avions paix en France et que les soldats inutiles dussent être employés, *il n'y a lieu où ils ne peussent mieulx l'estre au contentement de toute la chrétienté que contre le Moscovite* : aussi les dicts soldats seront contents de demeurer au pays qu'ils auront conquis, quand ils congnoistroient les biens qui leur en pro-

viennent, desquels, puis après le roy retirera ung bon nombre pour mettre sur les navires, toutes les fois qu'il en aura besoing. Le surplus est des frais qu'il faudra faire pour contenter le roy de Suède, dont j'ay ci-dessus déclaré quelques moyens; mais quand tous ceulx que j'ay proposés défauldroient, je ne doute point si le roy faisoit entendre aux marchands de Normandie et de Bretagne, et aux villes de Paris, d'Orléans, de La Rochelle, et plusieurs aultres villes qui ont trafiqué en Russie, qu'il est seigneur de la ville de Revel et du pays de Livonie, et que pour se l'asseurer et conserver, il a besoing de cent mille escuz (qui sera selon mon advis le plus qu'il fauldra donner au roy de Suède et qui peut-être se contentera de la moitié), pour cette cause qu'il prie ceulx qui vouldront négocier en Russie les vouloir délivrer ou respondre de la dicte somme jusques au parfaict payement, qu'ils n'y satisfassent très volontiers, moyennant qu'il n'y aye que ceulx qui feront ceste contribution qui négocient cy-après en Russie : et croys qu'il n'y aura personne qui ne confesse que l'on trouvera tousjours cent mille escus de la ville de Revel quand on la vouldra quitter: aussi que la ville de Rouen pourra respondre à ceulx de Dantzick de l'argent qu'ils presteront, pour accomplir cette entreprise, *qui me semble estre aultant importante et utile au royaume de France que mille autres qui ayent esté faictes, il y a cent ans, car le pays de Livonie est plus profitable au royaume de France avec la moitié de Suède et l'intelligence*

du pays de Prusse, que de dix royaumes de Poulongne, parce que vous pouvez jouyr du dict pays de Livonie librement et seurement et sans offenser prince chrétien quelconque, et recouvrez aisément ce que pouvez desyrer de Poulongne : oultre ce vous acquerrez plusieurs amys et une infinité de moyens qui vous sont très nécessaires et très avantageux et très préjudiciables à vos ennemys.

L'on ne peult seurement négocier en Prusse que l'on ne soit convenu des choses sus dictes avec le roy de Suède. Je says que c'est de négocier avec les Suédois et ceulx de Prusse, et ay aux deux lieux de bons amys. Je ne désire rien plus que d'employer le reste de ma vie pour faire très humble service au roy, s'il luy plaist me faire cest honneur de me donner la charge de faire cette entreprise. J'espère, Dieu aydant, de la conduire à son contentement.

Le tout est, si le roy veult entendre à cette entreprise, qu'il peut espérer d'avoir le pays de Livonie, ou la pluspart héréditairement, pour le royaume de France : fault savoir de combien Sa Majesté vouldra assister le roy de Suède pour contenter les soldats qu'il a en Livonie; *aussi, si Sa Majesté vouldra donner au dict prince ce qu'il tient en Livonie, comme roy de Poulongne*, pourvoir à cest argent, ou par Dantzick et le pays de Prusse, ou par France ou par les deux costés, veu que c'est argent qui ne se peult perdre.

Que iceluy qui aura asseuré le dict mariage et convenu de la somme d'argent qu'il fauldra donner au

roy de Suède, passe soubdain de Suède à Dantzick, et que la princesse se prépare pour aller à Nileuse, et là s'embarquer pour estre, ceste esté en France, cependant que les affaires de Prusse se expédieront.

Envoyer *d'heure* des lettres pour le duc et estats de Prusse, et aux trois principales villes, Thorn, Elbing et Dantzick, et des blancs pour quelques particuliers seigneurs : Aussi suffisant mandement pour faire cognoistre au dict duc et pays de Prusse que Sa Majesté leur veult confirmer leurs anciens priviléges et prééminences.

Mettre peyne de faire une estroite ligue entre Sa dicte Majesté le roy de Suède, et le dict duc et pays de Prusse.

Par cette entreprise, le seigneur de Livonie pourra espérer de estre ung jour roy de Poulongne, de Suède, de Dannemarck, de leur bon gré et consentement, s'il est amateur d'équité et justice, et se rend recommandable à ung chacun, par ses vertus, comme il est à espérer d'un prince françois. Dieu par sa bonté la veuille conduire et parfaire, le tout à la gloire de son nom, l'honneur du roy, profit de ses subjects et soulagement de toute la chrétienté.

Amen.



LETTRE

Du sieur Ch. Danzay à Monseigneur Sébastien de l'Aubespine, évesque de Limoges, conseiller du roy en son conseil privé et super intendant de ses finances.

Du 12 avril 1575.

Monseigneur,

J'ai souvent déclaré ce que je cognoissois des affaires de Dannemarck et Suède, et les commoditez que le royaulme de France en peult recevoir. Je le démonstrai bien amplement à M. Pinard, quand il arriva en Dannemarck; mais quelques particuliers propos qu'il me tint à son retour de Suède, ont été cause que j'en ay de rechef faict le discours que je lui envoie et que je vous ay adressé, parce qu'il me dist qu'il feroit séjour à sa maison plustôt qu'il allast à la cour. Je says qu'il ne sera marry que le voyez, et je serois très aise que vous eussiez le loisir de le lire; car peult estre qu'il y aura chose qui vous plaira et qui requerra vostre sage conseil pour l'accomplir : c'est le seul moyen qui reste pour conserver le pays de septentrion en l'amitié du roy. Aultrement, je ne puis rien espérer de certain. Il me suffit d'avoir faict mon debvoir. Si leurs Majestés y veullent entendre, j'en espérerai heureuse et bonne issue, si le fils de l'empereur n'est ce-

pendant élu roy de Poulongne; mais si ainsi advenoit, nous aurions travaillé en vain, car l'on tient pourtant asseuré que le fils aîné de l'empereur sera élu roy des Romains à la première diète impériale qui se tiendra, et que promesse de mariage est faite entre son second fils et l'une des filles de l'électeur de Saxe : qui sera cause que la plupart des princes d'Allemaigne solliciteront déligentement avecques l'empereur les estats de Poulongne de recepvoir ledit second fils Ernester, roy de Poulongne. Et vous n'avez mis en oubly les grandes promesses et offres que ledit empereur a cy-devant faictes au duc et estat de Prusse; mais si la maison d'Autriche est privée dudict royaume, je ne me soucie de l'élection qui sera faicte d'un autre prince, tel qu'il puisse estre.

Vous avez cy-devant entendu pour quelles causes je fuz contrainct de partir de Poulongne, et le tort qui me fut faict (s'il m'est permis de le dire), et néanmoins il n'y a homme qui m'excuse. Il me fault porter toutes les faultes d'aultruy. Combien que si je fusse demeuré en Poulongne j'eusse plus nuy que profité au service du roy; et says que les lettres que j'escripviz au sénat à la dernière diète à Varsau (Varsovie), ont plus profité et servi que si cinquante tels que je suis eussent esté présents. Je persévère encore en l'advis que je donnai au roy, lorsque j'étois en Poulongne, qui estoit contraire à l'opinion du plusieurs, c'est que Sa Majesté ne doibt envoyer personne quelconque à la diète que les estats de Poulongne tiennent, pour traiter ne negocier avecques eulx. Ains seule-

ment leur faire entendre, qu'il est légitime roy : qu'il n'est en rien contrevenu à son debvoir envers eulx : que la triste cause de son partement, doit excuser le mode de son dit partement : qu'il s'offre de faire tous offices d'un bon et vertueux roy, envers eulx, et pour ceste cause, les prye qu'ils envoient devers luy dignes et suffisans ambassadeurs pour traitter et convenir avecques Sa Majesté de toutes choses concernantes l'honneur, grandeur, proffeit et conservation du royaume de Poulongne, et qu'ils le trouveront très juste et très affectionné roy : et pour conclusion qu'il les prye se souvenir de la foi qu'ils luy doibvent, de ne commettre chose qui justement leur puisse, et aux leurs, perpétuellement estre reprochée. Autrement je vous prédicts, Monseigneur, que ce ne seront que reprosches, plaintes, calomnies et faulses accusations. Il est vrai que je dicts aussi qu'il estoit nécessaire que Sa Majesté eust quelcuns en Poulongne pour conserver les amys et obvier aux inventions des malings, ce que je ne pouvois faire sans commandement. Il y a grande différence de débatre la cause du roy en public et de déclarer son intention en particulier, qui est ce qu'il fault considérer.

Je fus adverty de la venue de M.r Pinart le XIX.e de janvier bien tard : le XX.e je le vins trouver à Horsens : le XXI.e je fis entendre aux principaux du conseil la cause de sa venue et peus luy obtenir audience. Le XXII.e les trois principaulx de Dannemarck le vinrent visiter de la part du roy, avecques ung secrétaire, qui déclara bien amplement l'amytié seure et fraternelle que le roy de

Dannemarck portoit au roy, et l'excusa diligemment de ce que, lors, il ne pouvoit ouyr Mr. Pinart comme il désiroit : mais que Sa Majesté avoit envoyé les principaux de son conseil, pour savoir de luy (s'il luy plaisoit) la cause de sa venue et ce qu'il avoit à lui proposer de la part du roy très chrétien et recepvoir les lettres qu'il en avoit. M.r Pinart leur fit entendre sa charge et garda ses lettres. Le tout n'estoit que déclaration de l'affection au roy de Dannemarck. Ce mesme jour XXII.e février, ils envoièrent deux passeports aux sieurs, l'un pour luy, l'autre pour ceulx qui le debvoient suyvre, et lui escrivirent une fort ample lettre de la bonne volunté du roy de Dannemarck envers le roy, comme il luy avait escrit peu de jours auparavant.

Vous savez, Monseigneur, comme le roy de Dannemarck avoit esté auparavant diligentment sollicité de plusieurs endroits pour s'alier avecques eulx et quitter l'amytié de France. Néantmoins j'avois si bien faict que le roy de Dannemarck m'avoit asseuré quelque instance et poursuite que l'on fist envers luy qu'il demeureroit vray amy du roy, et pour ceste cause qu'il désiroit singulièrement qu'il mist paix en son royaulme, donnant liberté de conscience à ung chacun. Car par ce défault il aliénoit plusieurs princes de luy, qui luy seroient aultrement très affectionnés, comme luy mesmes, lors, luy estoient. Mais il advint que sur tel instant, M.r Pinart arriva pour passer en Suède qui ne tint propos au roy de Dannemarck que d'une grande amytié. Si est ce que les principaulx du conseil néantmoins promit que à son retour il auroit

audience. Combien qu'ils eussent opinion, selon le bruyt qui en courut, puys après, que le dict sieur fust allé, en sourd, pour le mariage du roy avecques la princesse de Suède, encore que je les asseurasse qu'il n'en avoit aulcune charge. Sur ce doubte, il advint, de malheur, que au temps que le dict sieur retourna de Suède en Dannemarck, ils entendirent que le roy avoit espousé une princesse de Lorraine dont ils furent plus offensés que de Suède, qui augmenta leur première douleur. (13) Néantmoins le roy de Dannemarck envoia son chancellier pour parler à M.r Pinard pour excuser le roy de ce qu'il ne le pouvoit promtement ouyr, qui fut cause que M.r Pinart passa oultre sans attendre plus long temps. Je m'asseure que le dict sieur vous en aura faict le mesme récit, qui est véritable. Je ne veulx excuser le roy de Dannemarck de ce qu'il ne l'a ouy et remects le reste à la volonté du roy; mais les sages disent que entre princes *amicitia non est rumpenda sed dissuenda*. L'amytié en général de ses deux roys peult proffiter et ne peult nuire. Le dict sieur est grandement offensé, qui me faict craindre, encores qu'il me soit plus que très affectionné amy, et que à la fin il ne m'en advint quelque mal. Aussi je crains, si le roy en ceste offense escrit au roy de Dannemarck, que ce ne sera sans luy faire congnoistre, pour le moins, qu'il s'est oublyé en son endroit. Pour ceste cause, il estoit peult-estre pour le mieulx que d'icy à deux, trois ou quatre mois, que on aura ung peu reposé, ou quant il plaira à Sa Majesté, je prye le roy de Dannemarck de permettre que je face ung

voyage en France, pour mes affaires particulières et que par ce moyen le tout demeure en son entier. Le roy aura toujours assez de temps et de moyens de se plaindre du passé et le faire congnoistre quant il luy plaira. Je vous escriz librement, Monseigneur, afin que connoissiez la volonté que j'ay et aurai toute ma vie de fidèlement vous obéyr : car je suyvrai en tout vostre conseil.

Je suys si affligé et tourmenté de corps et d'esprit, et ce seulement pour bien faire, que je vous promets, Monseigneur, que je ne sais quel conseil prendre. Leurs Majestés m'avoient expressément et sincèrement commandé par les lettres qu'elles m'envoyoient par le dict sieur, que je leur escrivisse librement et sans aulcune dissimulation ce que je saurois de la personne dont il estoit question et de sa race : qui fut cause que je dicts du grand père ce que le vulgaire en disoit en Suède et Dannemarck qui est qu'il estoit un fort simple homme et estimé de peu d'esprit et de jugement. Aussi ce que ung chacun sait de l'un des frères. Prévoyant bien que si je l'eusse dissimulé que j'eusse esté griefvement accusé, et que cela eust aliéné plustôt Leurs Majestés qui se fieront en leur première délibération. Ce que M.r Pinart eut agréable, car je n'ay rien escrit que de son consentement et qu'il n'ayt premièrement leu et corrigé. Néantmoins, Monseigneur, du tout que je ne soys coulpable et aye faict fidèlement mon debvoir, si est ce que si par mon défault Leurs Majestés avaient changé ou diminué leurs premières délibérations, je vous asseure que le reste de

ma vie ne me sera que très griefve douleur et que ne servirai jamais prince, que à regret. Je vous supplie très humblement, Monseigneur, me délivrer de ceste affliction, ce que vous ferez si me déclarez vostre volonté.

Au demeurant je ne vous puys parler de mon particulier sans larmes, craignant de tomber en deshonneur, et de estre arresté pour payer ce que j'ay emprunté, pour satisfaire aux exprès commandemens de Leurs Majestés. J'ai payé pour intérest des deux mille escus de la reyne mère, en six ans, et douze, pour mille quatre cents quatre vingts escus. Voilà ma récompense et encores je ne puys avoir le principal. Vous savez que c'est de l'Allemagne et qu'on ne peult entretenir ceux de delà sans frais et mesmement que nous ne faisons pas beaucoup pour eulx. J'ay faict plusieurs voyages en Suisse, et ceste assemblée de Stetin me cosa en telle chereté infiniment, que je n'ai eu aulcuns soulagements. Nul ne me reprochera avecques vérité, ni ordes ni délices. J'ay toujours servi ayant une honneste médiocrité. Je n'ai encores receu de toute l'année passée que deux mille francs, et ceste m'est deu. Je fus contrainct de faire des frais infinis en Poulongne : Que voulez vous que je fasse (Monseigneur)? Je ne veus estre meschant ne faire chose de laquelle vous me puissiez faire reproche, et il ne tient que à moi que je n'aye du bien. Je ne demande que partie de ce qui m'est justement deu pour mettre fin à mon extrême langueur et obvier que mes amis ne me mauldient, comme trompeur sur ma promesse.

Le cœur me fend : je vous supplie m'excuser votre bénigne grâce. Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grâce, priant Dieu vous donner très heureuse et longue vie.

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

DANZAY.



NOTES.

---

(1) On sait qu'à la mort de Sigismond Auguste, en 1573, une diète s'ouvrit à Varsovie pour l'élection d'un roi de Pologne : les principaux compétiteurs étaient l'archiduc Ernest d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien II, le roi de Suède et son fils Sigismond, le duc Albert de Prusse, l'électeur de Saxe, le marquis d'Anspach, le tzar de Moscovie, et le duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France. Ce fut ce dernier, Henri de Valois, qui fut élu. La façon peu honorable dont, à la mort de Charles IX, Henri s'échappa de Pologne est assez connue. Le soir de son départ, dit un historien du temps, vers les neuf heures, il manda M. Danzay, qui possédait toute sa confiance, et le chargea de représenter, de sa part, au sénat les justes raisons qui l'engageaient à partir si précipitamment : « Vous leur assurerez, ajouta-t-il, que la nécessité » seule m'y oblige ; qu'on me mande de France que le prince de Condé » est sur le point d'entrer dans le royaume, à la tête d'une armée d'Al» lemands ; qu'il est de mon devoir de prévenir ce danger, après quoi je » suis résolu de songer aux affaires de Pologne.... » Cependant les Polonais ne furent pas plutôt instruits de l'évasion de leur roi, qu'ils se mirent à le poursuivre avec grande diligence. Jean Zamoski l'atteignit à dix-huit lieues de Cracovie, et le conjura, mais en vain, de revenir sur ses pas. Le refus de Henri faillit avoir de funestes suites pour les Français qu'il laissait en Pologne. Ils y furent exposés à d'injurieux traitemens. Guï du Faur de Pibrac, l'un de ceux que le roi affectionnait le plus, poursuivi par le peuple, se réfugia dans un marais où il faillit mourir de froid. Danzay lui-même ne s'acquitta pas sans peine de la périlleuse mission dont son maître l'avait chargé. Devenu l'objet des haines et des soupçons des membres de la diète et du gouvernement, il se vit

réduit à retourner à Copenhague, où, sous le titre d'ambassadeur, il continua à défendre les intérêts du roi de France. Sa mission en ce pays était délicate, et non sans embarras. Il s'agissait, tout en ménageant le roi de Danemarck, alors en guerre avec celui de Suède, d'obtenir pour Henri la main de la princesse Isabelle de Suède, union dont l'exécution ne paraissait pas impossible, et qui, par l'habileté de la diplomatie française, pouvait un jour faire ajouter aux titres qu'avait déjà Henri III ceux de roi de Suède, de Danemarck, et de prince de Livonie. Cette négociation, dont les historiens ont perdu la trace, et qui devait être si avantageuse à la France, est tout entière dans les manuscrits originaux dont nous donnons ici un extrait. De Thou lui-même, ordinairement si judicieux, ne parle de l'intention où fut un instant Henri d'épouser cette princesse, que comme d'un projet qui lui avait été suggéré par Catherine de Médicis, « qui, dit-il, espérait rester plus aisément maîtresse du gouvernement, sous une princesse étrangère, et qui n'entendrait point sa langue. » C'est ainsi du reste que furent dénaturées, par les écrivains, la plupart des intentions de la reine-mère, dont le génie ne s'exerçait pas seulement à d'étroites intrigues de cabinet, ainsi qu'on s'est plu à le répéter, mais qui s'occupait réellement et autant que la fureur des partis pouvait le lui permettre, à assurer la gloire et la puissance de la couronne de France.

(2) L'empereur avait écrit au tzar de Moscovie une lettre dans laquelle il attribuait au duc d'Anjou (Henri III) les horribles massacres de la Saint-Barthélemy. Il s'indignait de la ligue des Français et du Sultan, par l'intercession duquel on donnait à Henri la couronne des Jagellons. Il engageait Ivan à défendre les chrétiens, lui proposant d'ajouter la Lithuanie aux états russes, de céder la Pologne à l'Autriche, et de conclure avec l'empire une alliance offensive contre les Turcs. — En réponse à cette lettre, le tzar conseillait tout uniment à Maximilien d'arrêter Henri dans son voyage à Varsovie. Il témoignait le désir de voir au plus tôt à Moscou les ambassadeurs de l'empire, chargés de ratifier un traité d'amitié entre l'Autriche et la Russie. « Nous réunirons » nos efforts, disait Ivan, pour que le royaume de Pologne et la » Lithuanie ne se détachent pas de nos états. Il m'est indifférent que ce » soit mon fils ou le vôtre qui occupe ce trône. Vous déplorez, mon » frère, l'horrible massacre de tant d'innocens dans la journée de la » Saint-Barthélemy; tous les monarques chrétiens doivent s'affliger de » cet acte cruel, inhumain du roi de France, qui, sans aucune nécessité, a fait verser tant de sang! »

Il est curieux d'entendre le féroce Ivan s'appitoyer ainsi sur le sort

des protestans en France, lui qui, sans raison ni motif, ordonnait les effroyables égorgemens de Novgorod, de Moscou, de Pleskow, de Twer et de tant d'autres cités russes!

(3) « Quelques jours après être arrivé à Vienne, le roi écrivit de nouveau au sénat de Pologne des lettres datées du 29 juin, par lesquelles il l'instruisoit de ses desseings, et demandoit qu'on lui envoyât des députés, suivant les ordres qu'il avoit donnés à Danzay. Au bout de neuf jours, il receut la réponse des seigneurs polonais, assemblés à Cracovie: ils s'excusoient de n'avoir point encore exécuté ses ordres, sur leur petit nombre; ils marquoient qu'ils alloient envoyer sa lettre à tous les ordres du royaume, afin que, dans une diète, on pût rendre à Sa Majesté une réponse plus positive, etc. » (*De Thou*, l. 58, an 1574.)

(4) *Nicolo Alamani*, gentilhomme italien, depuis le règne de Henri II, dévoué aux intérêts de la cour de France, qui le payait, avait suivi le duc d'Anjou en Pologne. Là, croyant son avenir assuré, le courtisan s'était fait naturaliser Polonais, comme un nouveau moyen de fortune. Mais, en gagnant dans l'esprit des seigneurs du pays, il perdit peu à peu la confiance de Henri, que tourmentait le désir de revoir la France. A la mort de Charles IX, Henri, déterminé à quitter furtivement le trône qu'il occupait, se garda bien de mettre l'astucieux Italien dans sa confidence. « Le jour de la fuite arrivé, dit Daniel, durant le souper » du roi, Alamani et le grand-chambellan vinrent lui dire que le bruit » estoit dans la ville qu'il s'en alloit. Le roi se mit à rire et à les railler » de leur crédulité pour des imaginations populaires.... Cependant Ala- » mani, qui se défioit toujours de quelque chose, avoit fermé la porte » dans le temps qu'on alloit dire au roy qu'elle estoit ouverte. Souvrai » l'ayant trouvé au bas de l'escalier, cet Italien lui demanda assez brus- » quement où il alloit. Souvrai, sans se perdre, lui dit en confidence » qu'il avoit un rendez-vous chez une maîtresse dans le fauxbourg, et » qu'il le conjuroit de luy donner la clef de la porte pour rentrer avant » le jour. Il la lui donna, et, s'estant retiré dans son appartement, le » roy passa. » (Daniel, *Hist. de France*, t. VI, p. 542, édit. in-4° de » 1732.)

(5) Claude Pinart, l'un des quatre secrétaires-d'état, avait été spécialement chargé de conclure l'affaire projetée entre la France et la Suède, dont Charles Danzay n'avait fait que préparer les voies. Il semble même résulter de ce discours qu'on ne lui avait pas d'abord dit pour lequel des princes français on désirait la main d'Élizabeth.

(6) Peter Oxe ou Pierre Ossy (d'autres ont écrit Faxus et Fassi) était un des hommes les plus remarquables du Danemarck: il avait passé

près de dix ans auprès de Christine de Lorraine (douairière de Danemarck) qu'il avait, dit-on, éloignée du roi. La guerre survenue entre ce prince et la Suède fit oublier les torts de P. Oxe : il revint près du roi en qualité de grand-maître et de conseiller intime, et mourut d'hydropisie, à Fridérichbourg, le 24 novembre 1575.

(7) Pinart, quoique porteur de lettres pleines de protestations d'amitié et de dévoûment pour le roi de Danemarck, fut fort mal accueilli par ce prince, instruit, sous main, que le diplomate français allait de Copenhague à Stockolm pour y traiter du mariage du roi de France et d'Elizabeth.

(8) *Nileuse,* ou plutôt *Nyland,* province du gouvernement de Finlande (partie russe) située au nord du golfe, riche en forêts, en mines de cuivre, en gros et menu bétail, etc.

(9) *Jacques de Faye, sieur d'Espesses*, homme de tête, habile, éloquent, fameux d'ailleurs par les grands emplois qu'il exerça en France dans la suite, avait été chargé des affaires du roi en Pologne, concurremment avec Danzay.

(10) Dans l'ardent désir qu'on avait à la cour de France de voir réussir le mariage projeté avec Elizabeth de Suède, on avait fait accompagner Claude Pinart d'un des plus habiles peintres de l'époque, Nicolas Belon, qui devait rapporter au roi le portrait de la princesse, qu'on disait d'une grande beauté. Pinart avait en outre été chargé, comme cela se pratique assez habituellement dans ces sortes de négociations, de demander le portrait des princes des cours de Suède et de Danemarck.

(11) Jean III, roi de Suède, fils de Gustaxe Wasa, naquit le 21 décembre 1537. Les égaremens de son frère Eric lui firent concevoir d'ambitieux projets : il parvint à le détrôner, et monta sur le trône en 1568. Il avait, en 1470, terminé la guerre avec le Danemarck, commencée sous le règne de son frère. Cependant il n'en existait pas moins entre les deux états une rivalité soupçonneuse qui menaçait à chaque instant de rallumer des discordes mal éteintes. C'est là précisément ce qui rendait la position de l'ambassadeur de France extrêmement difficile.

(12) Les historiens n'ont certes pas assez relevé la haute influence qu'eut à cette époque la politique française dans les affaires du nord. Le fils de l'empereur ne fut point élu roi de Pologne, et ce fut encore le résultat de notre diplomatie. Pibrac, après l'arrivée de Henri III à Paris, fut bientôt renvoyé en Pologne avec la mission d'appuyer le sieur d'Espesse, afin d'engager le sénat et la noblesse à ne point déclarer le trône

vacant. Toutefois, voyant leurs efforts inutiles, et ne pouvant empêcher que la résolution, déjà prise, ne reçût son effet, Pibrac et d'Espesse crurent, de deux maux, devoir choisir le moindre. Ils engagèrent ceux qui tenaient pour la France à se joindre à la faction des Piastes, et à se réunir pour s'opposer de concert à la nomination de l'empereur ou de quelqu'un de ses fils.... Ce fut en effet Etienne Bathory, prince de Transylvanie, qui l'emporta. Ce prince fut solennellement couronné le 1.er mai 1576.

Maximilien ne pouvait manquer d'être infiniment sensible à cet outrage. Le tzar ne fut pas moins indigné, et députa vers l'empereur des ambassadeurs, afin de prendre en commun des mesures contre la Pologne. « Cette ambassade était magnifique, dit De Thou, et ressentait bien la vanité de cette nation. Les Moscovites présentèrent à S. M. I. la lettre de Jean leur grand-duc, enveloppée dans un morceau de drap d'or; et ils lui offrirent de réunir leurs forces contre un usurpateur appuyé des secours d'Amurath, l'ennemi commun des chrétiens.... Le dessein des Moscovites était d'allumer la guerre entre les deux prétendans, et de se servir de cette conjoncture pour se rendre maîtres de la Livonie sur laquelle ils avaient depuis long-temps des prétentions... »

(13) Henri III, dont le règne fut si fatal à la France, entouré de mauvais conseillers, parut, dès qu'il fut sur le trône, non tel qu'on pouvait espérer d'un prince dont la jeunesse avait été si brillante, mais tel qu'il ne cessa de se montrer jusqu'à sa mort. Le mariage qu'avait imaginé pour lui la reine-mère assurait à la couronne de France la plus haute influence en Europe. Cependant, Henri peu soucieux de la gloire de son trône, ne songea point à seconder les vues de Catherine de Médicis. Sous le règne de Charles IX, il avait vu à la cour, Louise-de-Lorraine, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, et dès-lors il avait été sensible à ses charmes. Il la revit en Lorraine lorsqu'il partit pour la Pologne; mais l'éloignement de la reine-mère pour cette alliance, qui lui rappelait trop celle de son fils François II avec une princesse de la maison de Lorraine, avait été pour Henri un motif de dissimulation. Les circonstances étant venues à changer, et le cardinal de Lorraine, dont la reine-mère craignait tant l'esprit, étant mort en 1574, Henri III, persuadé que cette mort aurait effacé de l'esprit de Catherine les frayeurs que lui causait le souvenir du règne de François II, déclara sa passion en même temps que son éloignement pour tout autre mariage. C'est alors qu'on dépêcha en Suède un gentilhomme nommé Bourriq pour arrêter la négociation de Pinart.... Conformément à ces ordres, Claude Pinart se vit obligé de rompre en

visière avec la Suède; il supposa quelques prétextes pour prendre congé du roi dont il fut fort mal venu et qui pensa lui faire un mauvait parti.... Pour la princesse Élizabeth qu'on destinait au roi, sept ans après, elle épousa le prince Christophe, fils d'Albert, duc de Mekelbourg.



N.° 3.

LETTRE DU TZAR PHÉODOR I.ER,

FILS D'IVAN-LE-TERRIBLE.

Du mois d'octobre 1586. (1)

Nous louons ung seul Dieu qui a créé toutes choses, nous le bénissons avecq quantiques et grand honneur et le réverons en trois manières : au nom du père, du fils et du Saint-Esprit, nostre seul Dieu, qui nous a commis pour maintenir le sceptre de la Crestienté et deffendre son peuple par luy esleu, auquel nous attribuons honneur et gloire perpetuelle.

Nous seigneur, empereur et grand-prince Fédor, à tres illustre et tres louable frère bien aimé, Henry, roy de France, etc., salut et tout autre fraternelle amitié.

Nous vous avons envoié nos lettres par notre truchement Pierre Ragon, pour vous advertir de l'estat de nos affaires, affin d'entendre vostre bonne dispositions, sur lesquelles vous nous avez rendu responce par nostre dit truchement, et nous avez envoié avecq lui ung gentilhomme, vostre serviteur, nommé *François de Carle* (2), pour savoir l'estat de nostre santé :

lequel nous a délivré vos lettres que nous avez despe, chées, pour la mort de feu notre sieur et père de très heureuse mémoire, le grand empereur et puissant prince Juuanos (Ivan), empereur de tous les Russiens, duquel en portez grand deuil (ce de quoi avons esté très aise de veoir); et pour nous congratuler de ce qu'il avoit pleu à Dieu nous eslever au siège de feu nostre dit sieur et père, et après la mort d'iceluy nous rendre dominateur de tous ces païs : en quoy faisant, vous avez fait démonstration de toute affection et amitié fraternelle. Et au surplus, par vos dites lettres nous avez mandé que désiriez par ci-après confirmer avecq toute amitié et fraternelle correspondance affin d'accroistre, icelle et à cest effect, etiés delibéré nous envoier, en temps opportun, vostre ambassadeur, avec charge et plein pouvoir pour establir et arrester toute amitié et fraternelle correspondance, pour rendre le commerce des marchands libre, pour aller et venir seurement d'une part et d'autre, sans aucun empeschement, de sorte que les nostres puissent acheter toutes sortes de marchandises par vos terres et païs, et réciproquement, vos marchans aux nostres. Nous sommes de même volonté de confirmer semblable amitié et fraternelle correspondance, aux fins d'accroistre entre nous plus d'amitié et fraternité.

A ceste cause, envoiés nous vostre ambassadeur sans aucun dangier, par mer ou par terre, et luy donnés pouvoir de traicter de toutes affaires, affin d'arrester entre nous amitié et intelligence, en la meilleure forme que faire se pourra.

Et estant arrivé, vostre ambassadeur, auprès nous, nous ordonnerons à nostre conseil de conférer de tout ce que dessus avec luy pour ce faict, et selon ce qu'il sera advisé, commander qu'il soit accomply, aux fins que les députés concluent, avec vostre dict ambassadeur, tous affaires.

Au demeurant, permettons à vos ambassadeurs et courriers venir en nos païs, par mer et par terre, et retourner librement avec toutes leurs gens et biens et sans aucun empeschement ou retardement. Nous avons aussy permis que les marchands puissent venir et fréquenter de vos païs, avec toute espèce de marchandise, en vos terres; c'est assavoir, par mer, au havre de Colmagret, et par terre, par toute nostre obeissance, et retourner et passer franchement et librement, et sans aulcune perte n'y empeschement, le tout en vertu des présentes.

Nous avons bénignement receu ledict François de Carle, vostre serviteur, lequel nous avons fait venir pardevers nous, et le vous renvoions avec ces présentes.

Donné en nostre cours de Moscou, l'an de la Création du monde 7094 (1586), au mois d'octobre.

NOTES.

---

(1) Phéodor, à la mort du terrible Ivan-Vassiliévicth, son père, monta sur le trône, en 1584, à l'âge de trente-sept ans. Il joignait à une grande faiblesse de corps une plus grande faiblesse d'esprit : formé plutôt pour le cloître que pour le trône, Phéodor se reposa du soin de gouverner sur son beau-frère, l'ambitieux Goudounoff. C'est à cet habile ministre que le commerce de Russie dut l'immense développement qu'il prit tout à coup. Les historiens ont parlé des négociations qui s'établirent entre le tzar et diverses cours d'Europe. Tout le monde sait qu'Élizabeth d'Angleterre entra en correspondance avec Phéodor et son ministre, et que ce dernier fit obtenir aux négocians anglais des priviléges qui furent refusés à d'autres nations. Mais ce que peu de personnes savent, c'est que Henri III, au milieu des guerres civiles qui divisaient la France, et durant les troubles les plus sérieux de la Ligue, revenu vraisemblement de ses prétentions de gouverner les états du nord, ménagea au commerce français, d'utiles et importans débouchés, en contractant avec le tzar Phéodor un traité de commerce qui reçut immédiatement son exécution. La lettre que nous publions ici en est une preuve irrécusable.

(2) Nous n'avons pu, malgré nos recherches, nous procurer les lettres présentées par Pierre Ragon dont parle le tzar, non plus que la réponse faite par Henri III. Quant à ce *François de Carle*, gentilhomme français envoyé vers Phéodor, il y a lieu de supposer qu'il était le neveu de *Lancelot de Carle*, célèbre négociateur, natif de Bordeaux, qui, en 1550, à son retour de Rome où Henri II l'avait envoyé, fut nommé évêque de Riez en Provence. Lancelot, l'ami de Lhospital, de Ronsard et de Dubellay, mourut vers 1570. On a de lui plusieurs ouvrages cités dans les biographies, et notamment une *Histoire tragique d'Anne de Boleyn* que M. Crapelet a réimprimée dans son beau recueil des *Lettres de Henri VIII*, sans en avoir nommé l'auteur.

N.° 4.

RELATION DU VOYAGE EN RUSSIE

FAIT PAR JEHAN SAUVAGE DE DIEPPE,

EN L'AN 1586. (1)

La route et la saison qu'il faut prendre pour faire le voyage de Saint-Nicolas, pays de la Russie, par le nord est....

Premièrement :

Si vous volés entreprendre le voyage de la Moscovie par le nord, savoir : à Saint-Nicolas, en la rivière de Saint-Michel-Archange, fault partir à la fin du mois de may ou à la mi-juin, pour le plus tard, et faire sa droicte route pour aller quérir le cap de Nord-S. qui est un cap qui boute bien hors, en tirant vers le pauole arctique, et demeure par les 71 ½ degré.

Item, quand vous avez la cognoissance du cap de Nord-S., vous le verrez en ceste forme; mais premier que de le veoir, vous verrez nombre de grosses isles, force aultres toutes couvertes de neiges fort blanches;

et n'y a point d'ancreage ni d'hommes habitans; car on ne peult trouver le fonds, bord à bord d'elles et sont à douze lieues de terre ferme de Norovague et tous les navires du roy de Danemarck qui vont à Saint-Nicolas, à Col (2) et à Sourdaousse, passent de terre toutes ces isles.

Item, quand vous serez au cap de Nord, fault mettre le cap au suest et au suruest, jusqu'à ce que vous soiés à Verdehouse (3), et y a entre deux vingt-huit lieues, et Verdehouse se monstre comme trois isles en cette forme et y a grande pescherie de mourues en saisons, comme au mois d'apvril et au mois de may; car le plus tost que les Anglais y peuvent aller, c'est leur profit; car on pesche dedans le navire, et ne fault point de bateaux pour aller à la pescherie, quand on y va d'heure. Nous y trouvâmes six navires qui *peschaient* la mourue, et tel portoit cent-cinquante tonneaux qui estoient en bone charge, et quasi prest à partir.

Item, quand vous serez à Verdehouse, fault mettre l'ancre à huit brasses d'eau, qui est au costé de la terre ferme, scavoir : au costé de ouest surouest, et entre Verdehouse et la terre ferme, y a une lieue de passage, et les marées sont nord et sur.

Item, quand nous fumes à l'ancre, nostre marchand alla en terre pour parler au capitaine du chasteau, et lui demander congé de passer, pour aller à Saint-Nicolas. Il respondit que jamais il n'avoyt veu François passer par là pour aller à Saint-Nicolas, et qu'il n'avait nulle commission de nous donner congé pour

aller là. Et voiant cela, falut faire présens à quelques Sieurs qui parlèrent pour nous : ce qui cousta environ 250 dalles, sans les présens et despens que nous y feimes; car nous y demeurasmes trois jours.

Item, quand nous fûmes atollis et que nous eûmes paié nostré coustume, les serviteurs du Sieur apportèrent à monsieur Colas un grand pot de bois rouge qui tenoit plus de douze pots, qui estoit tout plein de grosse bierre noire et forte plus que le vin, et falut boire tout. Et croiez que les sieurs Colas et du Nenel estoient plus fachez de tant boire que de l'argent qu'ils venoient de desbourser; car il fallait vider ceste cruche ou bien faire de l'yvroigne pour en sortir; car telle est leur coustume.

Le lundi, 18.e jour de juin, quand nous fûmes delivrés du capitaine de Verdehouse, nous fûmes voir un marchand qui nous conta que, au temps que nous y estions, au mois de juin et juillet, ils ont tousiours la cognoissance du soleil, comme c'est une chose fort croiable; car nous-mesmes l'avons veu par l'espace de deux mois, aussi bien à la minuit au nord, comme à midy au sur, et faisait tout aussi clair au nord comme en plein midy au sur. Et vous pouvez penser qu'autant de jours qu'ils continuent de voir tousiours le soleil, aussy ils sont autant de jours sans en avoir la cognoissance, et est tousiours nuit par l'espace de dix semaines.

Item, vous pouvez croire que les gens de la terre qui se tiennent par-delà, durant l'yver, m'ont conté que c'est tout le plus fort de leur travail, quand il

n'y a point de jour; car le poisson y est en si grande abondance qu'ils en prennent tant qu'ils en peuvent porter : et croiez que le fort de la pescherie estoit desia faict quand nous y fûmes arrivés. Et tout le poisson qu'ils peschent, ils ont, tout à l'entour du village, forces perches et des grand boisses, là où ils mettent sècher leurs morues. Et la lune leur baille cette sécheresse qu'ils viennent aussi secs come boys. Et les Anglois l'appellent loquefix, mais c'est morue propre.

Item, vous avez à entendre que tous les hommes qui viennent pescher à Verdehouse, ne s'y tiennent pas en temps d'yver quand leur pescherie est faite; car aïant prys leur poisson, ils s'en revont à la terre ferme qui est proche d'eux, qui est la coste de Norvagne : et ceux qui sy tiennent, sont ceulx qui ont puissance de vivre de froment; car il n'y croist nulle chose pour vivre, ils ont du pain et à boire, puis du piement avec force poisson qu'ils ont, et force boys pour chauffer leur estuves; car toutes les maisons ont des estuves fort chaudes et bien propres. Et puis, leurs maisons sont dans la terre bien avant, tellement, que le bestail va manger ce peu d'herbe qui croist, sur leurs maisons : et crois qu'ils ont du bestail, come moutons, chèvres qui, en temps d'yver, ne vivent que des vieilles tripes du poisson qu'ils ont pris.

Item, quand l'yver est venu, chacun se boute dans sa maison à faire ses affaires : et ne vient clarté que par une fenestre de verre, voire de pierre, qui est mis là au parmi de la maison. Et quand la neige vient, toutes

leurs maisons sont couvertes de neige, qu'il n'y a nulle apparence de maison, et faut qu'ils fassent des scentes come des ruetes pour aller à leurs affaires; au service, à la pescherie et autres affaires qu'ils peuvent avoir à faire.

Item, vous pouvez croire qu'ils m'ont conté que la lune et les estoiles leur donnent autant de clarté la nuict, come le soleil faict de jour, come je le crois; car voiant que la rondeur de la terre est entre le soleil et la lune, le soleil ne peut offusquer la clarté de la lune ni des estoiles, de ces parties là, en ce temps qu'il est au sur de l'équinoctial; car tant plus le soleil est proche de la lune, tant moins la lune a de force, et les estoiles aussy. Et disent qu'ils font aussi bien leur mesnage quand la lune lève, come quand le soleil lève, et font de la nuit le jour et du jour la nuit.

Item, quand nous fûmes hors de Verdehouse, nous mismes le cap au suest pour aller querir la rivière de Col où il y a une bone isle au travers de la rivière qui se nomme Gilledin, et entre Verdehouse et Gilledin il y a 50 lieues.

Item, vous pouvez savoir que l'isle de Gilledin est une fort bone isle non habituée : et le roi de Danemarck a mandé à l'empereur de Russie qu'il veut avoir l'isle de Gilledin par amour ou par force, tellement, que nous avons veu les ambassadeurs de l'empereur de Russie partir de Saint-Michel-Archange pour acorder de ceste dite isle; car sy le roy de Danemarck ne l'a, il ne peut aller naviguer à Saint-Nicolas que par force, et se mettre en grand danger; car

les navires du roy de Danemarck viendront garder tout ce passage là, jusques au pied de la barre, et ont moien de venir tout hault, jusques devant Saint-Michel-Archange, et brusler la tour de Saint-Nicolas, sans contredit, mais je croy qu'ils feront acord ensemble pour la *fosse*.

Item, depuis Gilledin jusqu'au cap Quellen, y a 44 lieues, et la route est suest et norrouest, et y a force isles du long de la terre, entr'autres, et vers sept, qui se nomment les Sept-Isles, et la terre est fort belle. Il n'y a pas de gens habitués en toutes ces terres là, depuys Col jusques à Saint-Nicolas; car la terre estoit encore toute couverte de neige, et neigeait encore quand nous y fûmes, et faisoyt froid.

Item, depuis ledit cap Quellen jusqu'au cap Aliban, y a 15 lieues, par norrouest et sursuest. Item, depuys le cap Aliban jusques au cap Gratys, y a 12 lieues.

Item, depuys le cap Gratys (c'est le commencement de la mer Blanche) jusques au cap de Peilmoy, y a 10 lieues, et juge surrouest, cap de sur et norest, cap de nord, et y a 5 isles entre deux.

Item, depuys le cap de Peimoy jusques au cap de Pollegey, a 9 lieues, et y a une isle où il y a bon ancrage, et depuys ladite isle Pollege jusques au cap de Polrenne, y a 11 lieues, et sont ouest sourouest, et est nordest, et sont toutes belles terres assaisonnées, et force bois de haute futaie, là où il y a force bestes, come ours et loups, et autres sortes d'animaux, come nous ont conté les Rousses du païs.

Item, depuys le cap de Polrenne jusques au cap de Boetinere, qui est a l'autre bord, et faict le bord de la terre des Cappes, y a 13 lieues, et vers le sur cap du sud, y a ancrage.

Item, depuis ledit cap jusques à Saint-Nicolas, y a 18 lieues, et sont establys nord cap du nord est, et sur eard et sorrouest : et quand tu auras singlé environ 8 lieues, verras la tour de Sainct-Nicolas, tu laisseras à tien bord de toy et les isles à babord de toy, et quand seras aussy avant que les isles, tu seras au pied de la barre de la rivière Divine, qui est la rivière qui, depart de Moscovie, et vient à Volgueda, puys à Colmagrot, puys à Archange : puys vient à Poudes-James, qui est la rade du pied de la barre, ou fault mouiller l'ancre à huit brasses d'eau, pour attendre le temps, et n'y a sur la barre que deux brasses d'eau, la longueur de plus de deux lieues hors à la mer.

Item, depuis le pied de la barre, qui est à l'entrée de la rivière Divine, jusqu'à Saint-Michel-Archange, y a 12 lieues, et sont toutes isles coupées, là où c'est que les barques passent tout à l'entour d'elles, et faut qu'ils viennent paier tribut et leurs coustumes à Archange, qui est un chasteau fait de mas entrelassez et croisez : et sont les ouvrages sy proprement avec ces mas, et sans clou ni cheville, que c'est une euvre sy bien practiquée qu'il n'y a que redire, et n'ont que une seule ache pour faire tout leur ouvrage. Et n'y a maistre maçon qui puisse faire un euvre qui est plus admirable qu'ils font.

Item, nous somes arrivez le 28.e jour de juin, devant la ville de Saint-Michel-Archange, où nos marchands allèrent à terre, pour parler au gouverneur et faire leur raport, comme est la coustume en tout païs: et l'ayant salué, il leur demanda d'où ils estoient, et quand il sceut que nous estions François, il fut bien rejoui et dit à l'interprète qui les présentoyt, qu'ils estoient les très bien venus, et prit une grande coupe d'argent et la feit emplir, et falut la vuider, et puys une aultre, et encore la revuider, puis encore la troisième, qu'il fallut paracher. Et aiant fait ces trois beaux coups on pense estre quitte, mais le pire est le dernier, car fault boire une tasse d'eau de vie qui est si forte qu'on a le ventre et le gosier en feu, quand on a beu une tasse: encore n'est-ce pas tout, et ayant parlé un mot avec vous, fauldra encore boire à la santé de vostre roy; car vous ne l'auseriez refuser. Et c'est la coustume du pays que de bien boire.

Item, quand nous fûmes à l'ancre et que nos marchands eurent faict leur raport, nous deschargeames notre marchandise à terre dedans le chasteau, qui est un grand enclos, faict de mas en forme de muraille, et y a bien quatre-vingt ou cent maisons dedans, où c'est que les marchands forains mettent leurs marchandises dedans leurs maisons, et cela ferme à la clef avec l'autre chasteau, pour les marchands du païs, qui est à part, ensemble avec l'autre.

Item, quand nous eûmes mis notre marchandise à terre, les marchands veinrent de Moscovie; car il y a fort long chemin, et amenèrent de grandes gabares

qui portoient leurs marchandises, come suifs, cuirs, lins et chanvres, cire et grands cuirs d'Esland, et les mettoient dans le chasteau, puis les vendoient à ceulx qui en bailloient de l'argent.

Item, vous pouvez croire que les grandes gabares qui venoient là charger pour les Anglois, ne devoient que la coustume au chasteau d'Archange, qui est un fort chasteau, où il y a plus de 20 pièces de canon de cuyvre rouge, qui ont beaux bastions et ont bonne chasse, car nous les avons veu tirer. Et quand les Anglois ont fait à la doane, ils portent leur marchandises bas au pied de la barre pour aller à Saint-Nicolas; car les grands navires ne sauraient entrer dans la barre d'Archange, et fault qu'ils se tiennent là, à l'isle de Saint-Nicolas, qui est une isle assez petite ou ceste tour de Saint-Nicolas est plantée dessus, qui est fort haulte à voir de la mer : et n'y a que deux ou trois maisons avec la tour que les soldats gardent.

Item, faut entendre que les marchands soient tous arrivés à Archange, au commencement du mois d'aoust ou bien huit jours plustost, car ils ne sont avec leurs marchandises que 15 jours ou 20 jours pour le plus tard; car il faut qu'ils fassent raccommoder leurs grandes gabares et les faire remailler, de gros maïs fort pesans pour amarer leurs cordes et les haler hault.

Item, quand leurs bateaux sont accomodés, ils embarquent leurs marchandises dedans et s'en vont hault contre l'eau et la marée, j'usqu'à une ville qui s'appelle Colmogrot (4), où il y a 12 lieues, où les marchands vont acquitter et faire là leurs affaires et em-

barquent leurs chevaux, s'ils le veulent embarquer, ou s'ils veulent aller par terre, à leur volonté.

Item, quand les bateaux partent de Colmogrot, fault avoir tousiours 100 homes pour les tirer et aller contre l'eau, et aucune fois bien 200, quand il y a temps de ravine, et fault aller contre la marée jusque à Volgueda, qui est une bonne ville, où il y a 200 lieues de Colmogrot à Volgueda, et fault descharger les marchandises là, car les gabares ne peuvent monter plus hault.

Item, quand les marchands sont venus à Volgueda, ne font descharger leurs marchandises jusques à ce que le païs soit tout engelé et entrepris de glace. Alors, ils les font porter à Moscou, là où il y a encore 150 lieues, et les font porter par des petits chariots qui n'ont point de roues par desouls, à celle fin qu'ils glissent mieux sur la glace: et sont tirez, chacun chariot, avec deux grandes bestes qui se nomment Zelen, (élans) qui vont fort le trot, et sont de petite vie.

Item, quand les marchands sont à Moscou, ils refont charger leurs marchandises, quand le païs est engelé, comme entour le mois de décembre, et au mois de janvier, et la font porter par chariot à Vogueda, là où sont les gabares qui sont fretées pour eulx, attendant que la rivière soit desgelée pour les apporter à Saint-Nicolas, ou à Archange, ou à Colona, dans les lieus où ils vont trafiquer; car, croiez que j'ai veu sortir de la rivière, en deux mois que nous y avons esté, nous avons veu sortir plus de 250

grandes gabares toutes chargées, come du seigle, de sel, suif, cires, lins et autres marchandises.

Item, faut que les gabares qui vont en voïage par la mer, se retirent à la fin du mois d'aoust ou à la my-septembre, pour le plus tard; car la mer se prend et engèle toute en une nuict; car, depuys que le soleil est près de son équinóctial, le païs est fort glacial et aquatique, come les hommes m'ont conté.

Qui sera la fin de la présente, par moi, Jean Sauvage de Dieppe, le 20 octobre 1586.

Au dos est écrit :

Mémoire du voïage qu'a faict Jehan Sauvage de Dieppe en Russie, à Saint-Nicolas et Michel-Archange, l'an 1586, au mois de juin.



NOTES.

(1) Nous n'avons donné ce voyage écrit par un homme entièrement illétré, que parce qu'il est le premier qu'un Français ait fait en Russie, ou du moins le premier dont on ait le récit. Nous ne nous chargeons nullement d'éclaircir les obscurités du texte ni de rectifier les erreurs géographiques du navigateur dieppois. Nous avons quelque lieu de croire ce Sauvage parent d'un Charles Sauvage, secrétaire de Sébastien de l'Aubespine, évêque de Lymoges, ambassadeur à Madrid en 1562, et mort surintendant des finances en 1574.

(2) *Cola*, ville et port du gouvernement d'Arkhangel, située sur la rive gauche du *Cola*, est la ville la plus septentrionale de Russie; elle est située au 68.e degré de latitude. La terre y produit à peine des navets; les habitans y vivent de poissons, et font pourtant un commerce considérable de fourrures, de la graisse de baleine et une quantité prodigieuse de morues salées et séchées.

(3) *Verdehouse*, ou plutôt *Vardelouss*, est une des îles de l'Océan glacial qui dépendent du gouvernement d'Arkhangel.

(4) *Kholmogory*, ville du gouvernement d'Arkhangel, bâtie sur une des îles de la Dvina, à vingt lieues de cette ville. Son origine se perd dans la nuit des temps. On prétend que c'était l'antique capitale du royaume de Biarmie habitée par les Tchoudes. Les Danois, suivant les chroniques du nord, y faisaient un grand commerce de pelleterie bien avant l'éqoque de Rurick. Ce pays fut depuis soumis à la république de Novgorod, qui y envoya des colonies. Cette ville, avant la fondation d'Arkhangel, était la capitale du pays; elle était entourée de hautes murailles de bois, flanquée de douze tours. De fréquens incendies, et surtout le voisinage d'Arkhangel, lui devinrent funestes. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village.

N.° 5.

LETTRE

DE DEMETRIUS AU DUC CHARLES. (1)

Nos serenissimus et invictissimus monarcha, Demetrius Joannis, Dei gratiâ imperator et magnus dux totius Russiæ atque universorum Tartariæ regnorum aliorumque plurimorum dominiorum Moscoviæ subjectorum dominus et rex :

Significamus, ex more veteri, ferè omnibus vicinis regibus, de felici coronatione nostrâ, et summà Dei omnipotentis tum erga nos clementia, tum contra hostem nostrum severitate; sciebamus enim veris principibus, talia Dei judicia, magnam voluptatem allaturam fuisse. Tibi vero qui te hostem esse magistratatum principumque jampridem ostendisti, hoc potius significandum putavimus, serenissimo Poloniæ et Suetiæ rege fratre nostro, domino autem tuo, cùm ob eam necessitatem quœ omnibus legitimis regibus inter ipsos est tùm vero ob fraternum Maj tis suæ erga nos amorem quem in causâ nostrâ nuper experti sumus, intimam conjunctionem et amicitiam inter-

cedere : quem quia tu, violatis omnium gentium, naturæ et divinis legibus, contra fidem etiam jusjurandi quo te ser[ti] ipsius obligaveris, non modo regno hereditario nefariè exuisti, verum etiam impia arma contra Ser: ipsius sumpsisti; atque adhuc in hac rebelione permanens, nullo jure Suetiæ regnum retines et tibi usurpas. Monemus te, pro jure societatis nostræ, ut ad officium et sanitatem redeas, veniam a Ser[mo] rege et domino tuo suplex petas, atque avitum regnum ipsius Ser[ti] quod omnia divina et humana jura exigunt restituas. Quod nisi feceris, nos tam infamem injuriam fratri, amico, et vicino principi a te illatam diutius ferre non poterimus, sed cunctis viribus nostris ad repetendum et recuperandum Suetiæ regnum Ser: principis juvare decrevimus : neque dubitamus Deum ipsum conatibus nostris adfuturum et in tam justa causa pro nobis esse pugnaturum. Hæc igitur si quid esse in te pietatis et religionis, diligenter considera, et recenti atque miserabili perduelis nostri excidio, disce, Deum pro regibus suis et principibus assiduè vigilare ac in suos hostes et paricidas eorum tam severè animadvertere, ut nullam cujusquam contra eos perfidiam inultam esse velit.

Dat.... etc.

Sign. DEMETRIUS CÆSAR.

TRADUCTION

Annexée à la Pièce précédente.

Nous sérénissime et invincible monarque, Demetrius, par la grace de Dieu, empereur et grand-duc de toute la Russie et de tous les royaumes de Tartarie, et de plusieurs autres seigneurs et subjets de Moscovie, roi et seigneur :

Nous faisons savoir, selon l'ancienne coutume, à presque tous les roys nos voysins, nostre généreux couronnement et la grande clémence de Dieu tout-puissant, devers nous, et sa sévérité envers nostre ennemy ; car nous sçavions que tels jugemens de Dieu apportoient un grand contentement aux vrays princés. Or, à toy, qui t'es monstré ennemi des princes et des magistrats, nous avons estimé te debvoir plustost advertir d'intercedder notre intime amitié avec le roy de Pologne et de Suède, nostre très-cher frère et ton seigneur, tant par ceste loy qui est entre les légitimes roy, que par sa fraternelle amitié envers nous, laquelle nous avons naguères expérimenté en même cause : lequel, parce que ayant viollé les loix divines et humaines, le droit des gens contre la foy et ton serment

par lequel tu estois obligé à sa puissance, non-seulement tu l'as despouillé méchamment de son royaume héréditaire, mais aussy tu as levé les armes contre luy : et persistant en ceste rebellion, sans aucun droit, tu retiens le royaulme de Suède et tu l'usurpes; nous t'admonestons tant par le droit de nostre société, que tu retournes *en santé, et à ton office,* et que tu demandes pardon à ton roy et à ton seigneur, et que tu luy restitues son royaulme que tu luy as osté. Ce que si tu ne fais, nous ne pourrons plus long-temps porter une telle injure estre faicte à un prince, nostre frère amy et voysin, mais avons délibéré de luy ayder de toutes nos forces à recouvrer son royaume de Suède, et ne doubtons point que Dieu n'assiste nos desseings et ne combatte pour nous en une si juste cause. S'il y a donc quelque piété et religion en toy, considère ces choses et aprens de ceste récente et misérable guerre, que Dieu veille assiduement pour ses roys et princes et qu'il punist si grièvement leurs ennemis et parricides, qu'il ne veult laisser impunie aucune perfidie commise contre eux.

Donné, etc.

DEMETRIUS CÆSAR. (2)

NOTES.

---

(1) Ivan-le-Terrible, qui tua de sa propre main son fils aîné, laissa le trône, comme nous l'avons dit dans une précédente note, à Phéodor, prince faible, auquel succéda l'usurpateur Boris Goudounoff. Il était resté d'un second mariage d'Ivan un enfant en bas âge, nommé Dmitri; Boris le fit disparaître, égorger, dit-on : le crime fut toutefois enveloppé d'un tel mystère, qu'il fut facile de se prévaloir de cette circonstance, pour faire reparaître l'infortuné Dmitri. Un jeune homme ambitieux, Grégoire Outrépieff, profitant de sa ressemblance avec le fils d'Ivan, se fit passer pour ce prince et reconnaître en cette qualité. Le nouveau Dmitri promit tout, et, soutenu des Polonais, vit bientôt les villes russes lui ouvrir tour-à-tour leurs portes. La mort inopinée de Goudounoff acheva de lui aplanir les difficultés, et peu de jours suffirent pour le porter sur le trône des tzars. Il fit son entrée triomphante à Moscou, le 20 juin 1605, et fut immédiatement proclamé grand prince de Russie. Dmitri se crut obligé à quelque reconnaissance envers le prince dont l'appui lui avait été si utile, Sigismond III, roi de Pologne. Ce dernier fils de Jean III, roi de Suède, devait au sang des Jagellons, dont il était issu, son élévation au trône de Pologne. Par la mort de son père, il eût dû réunir les deux couronnes; mais son attachement à la religion catholique l'ayant rendu odieux aux Suédois, son oncle Charles, duc de Sudermanie, le fit exclure du trône en 1604, et se fit couronner à sa place, sous le nom de Charles IX. Sigismond crut trouver dans Outrépieff un instrument pour reconquérir son royaume; il lui offrit son appui, à la charge par lui, aussitôt qu'il serait à Moscou, de l'aider à remonter sur le trône de Suède. C'est pour s'acquitter envers ce prince que Dmitri écrivit au roi de Suède la lettre que nous donnons ici.

Cette pièce, qui se trouve aux manuscrits de la Bibliothèque royale,

fut sans doute rapportée de Russie en France par le capitaine Margeret, dont nous parlerons tout à l'heure. Nous la donnons telle que nous l'avons trouvée, latine et française, avec les incorrections de style du manuscrit.

(2) Au sujet de ce titre de César que prit Dmitri, Karamsin raconte ce qui suit :

« Bientôt le principal bienfaiteur du faux Dmitri, le rusé Sigismond, s'aperçut que la fortune et l'éclat du trône avaient changé celui qui naguère baisait sa main avec transport.... Ce prince, premier auteur des succès de l'aventurier.... devait naturellement s'attendre à sa reconnaissance, et lorsqu'il fit complimenter le nouveau tzar, il eut l'indiscrétion d'exiger que le faux Dmitri lui livrât les ambassadeurs suédois s'il en venait de la part du rebelle Charles.... Dmitri fit répondre qu'il était prêt à devenir l'ennemi des Suédois rebelles ; mais qu'il voulait se convaincre de la sincère amitié de Sigismond, qui, malgré ses paroles flatteuses, ne lui accordait pas les titres dûs à sa dignité, qui lui venait de Dieu. En effet, Sigismond dans sa lettre lui donnait celui de hospodar et de grand duc, mais non celui de tzar, et l'imposteur voulait avoir non-seulement ce titre, mais encore un plus pompeux. Il imagina de s'appeler César, et même Invincible, par anticipation de ses victoires futures.... Ce fut vainement que les gens sensés cherchèrent à lui démontrer que le roi lui donnait le titre que les souverains de Pologne avaient toujours accordé à ceux de Moscou, et que Sigismond ne pouvait pas changer cet usage sans le consentement des états généraux.... En effet, les grands du royaume ne voulurent pas entendre parler du nouveau titre, et le Voïévode de Posen dit en colère à un officier russe : *Dieu n'aime pas les orgueilleux, et votre invincible César ne se maintiendra pas sur le trône.* »

Les relations de la France avec la Russie, vers cette époque, ne furent point interrompues ainsi que le prétend Lévesque. Elles existèrent surtout par les fréquentes communications qu'avait ouvertes la navigation d'Arkhangel. Déjà même à cette époque des professeurs, des médecins, des officiers français, allaient offrir leurs services au tzar et à la noblesse de Moscovie. Le tzar Boris Goudounoff avait refusé d'établir en Russie des universités à l'instar de celles de France, sous prétexte qu'il serait nécessaire d'employer des catholiques auxquels il était trop dangereux de confier l'éducation de la jeunesse. Toutefois, il envoyait en France des jeunes gens pour y étudier et s'y former, *suivant en celà*, dit Karamsin, l'exemple de quelques jeunes Anglais et Français qui vinrent alors à Moscou s'instruire dans la langue russe. Le capitaine Margeret, sous le règne de Henri IV, après la pacification du royaume, voyant

dit-il, son service inutile au roi et à sa patrie, alla servir le prince de Transylvanie, l'empereur d'Autriche, le roi de Pologne, et finalement Boris, l'empereur de Russie qui l'honora d'une compagnie de cavalerie.» Après la mort de ce prince, le faux Dmitri lui donna le commandement de la première compagnie de sa garde. Il fut donc témoin des événemens bizarres et multipliés de cette curieuse époque de l'histoire de Russie. Il étudia la langue du pays, ses lois, ses mœurs et son histoire, et à son retour en France, après la mort de son bienfaiteur Dmitri, il publia, par l'ordre de Henri IV (auquel il dédia son livre) *l'État de Russie et grand duché de Moscovie*. Son ouvrage eut un grand succès ; on le lit encore avec fruit, et les historiens de Russie l'ont souvent consulté. Margeret croyait à la légitimité de Dmitri. On trouve dans son ouvrage de précieuses particularités sur ce prince. « Pour conclure, » dit-il en finissant l'historien de son règne, « le défunt » empereur Demetrius Johannes, fils de l'empereur Johannes Basi- » lius, surnommé le Tyran, estoit âgé d'environ vingt-cinq ans, n'ayant » nulle barbe, d'une stature médiocre, les membres forts et nerveux, » brun de complexion, et avait une verrue près du nez, sous l'œil droit; » il estoit agile, avoit un grand esprit, estoit clément, fort offensé, » mais aussitôt appaisé, libéral, enfin un prince qui aimoit l'honneur, » et l'avoit en recommandation. Il estoit ambitieux : ses desseins estoient » de se faire connoître à la postérité, et estoit délibéré, ayant donné » commandement à son secrétaire de se préparer au mois d'aoust dernier, » 1606, pour partir avec les navires anglois, pour venir en France con- » gratuler le roi très chrétien, et avoir correspondance avec lui, duquel » il m'a parlé plusieurs fois avec grande révérance. Enfin la chrestienté » a perdu beaucoup en sa mort, si ainsi est quelle le soit, comme il est » fort vraisemblable. Mais je parle en cette façon, d'autant que je ne l'ay » veu mort de mes yeux, à cause que j'estois pour lors malade. »



N° 6.

DISCOURS SOMMAIRE

De ce qui est arrivé en Moscovie depuis le règne de Ivan Wassiliwich, empereur, jusques à Vassili Ivanovitz Soushy;

Par Pierre de Laville, sieur de Dombasle [1].

1611.

Ivan Vassillyvich a regné quarante ans, et en son règne a augmenté son estat des conquestes du royaume de Casan et Astrigan, et de quelques places en Livonie. Mais quant à ses subjets, il a regné en tyran, tué son propre fils *Lekneet* Ivanowits, et voulant continuer ses tyrannies, a esté secrètement empoisonné par son medecin, nommé Jean Nilos, par le commandement de deux conseillers du royaume, à savoir Badan Blesky et Boris Gaudenou. [2]

Après sa mort, il a laissé deux enfans, l'un Féodor Ivanowits, l'autre Demetrius Ivanowits.

L'aîné, Féodor Ivanowits, après la mort de son père, a esté couronné empereur, et a regné quatorze ans en grande unité en son pays, augmenté son estat du royaume de Sibiria, et faist bâtir beaucoup de

forteresses en la campagne Blanche sur les frontières du Tatare.

Il a aussi recouvert du roy Jean de Suède, quatre forteresses, Ivangrot, Cappory, Jam et Kekolme. (3)

Quant à ses subjets, il a regné, de sorte qu'ils ont en général confessé n'avoir esté si heureux durant aucun regne d'empereur qui ait esté devant luy. (4) Après il a esté empoisonné de l'ordre de Boris Gaudenou.

Knés Demetrius, frère de Féodor, a esté tué après la mort de Féodor, en l'âge de dix-sept ans, par le fils d'un secrétaire, nommé Michel Thogorosky, avec un couteau, par le commandement de Boris Gaudenou.

Après Boris Gaudenou, par ses pratiques, fut éleu empereur, mais avec peu d'heur, durant son règne, car trois ans après son couronnement, fut une grande famine, qui fit perdre deux ou trois cents mille personnes, et ceste famine dura aussy trois ans.

Après la famine, se souleva un moine, nommé Kriska Otreka, se disans Demetrius Ivanowitz, que Boris avoit faict tuer en sa jeunesse, et qui avoit esté sauvé en Pologne par un moyen merveilleux. Et s'estant rendu sur les frontières de Moscovie, avec une armée de vingt mille Polonais, les Russes et les Moscovites pensent que c'est le vray Demetrius qui fut tué par le commandement de Boris Gaudenou, et certaines villes de Semira prennent son party.

Gaudenou se trouva aussi abandonné d'une partie de ses troupes, qui prinrent party aussi avec Deme-

trius, lequel devint si fort qu'il battit l'armée de Gaudenou, où Gaudenou perdit cent mille hommes, et après s'empoisonna luy mesme, craignant d'estre livré entre les mains de ses subjects, ayant regné sept ans en ceste sorte.

Après la mort de Boris, fut esleu son fils Féodor Borisvich, empereur ou grand-duc, par ceux de Mosco seulement, sans le consentement de tout le pays, lequel desirant gaigner leur cœur, feit sortir tous les prisonniers que son père detenait captifs, et faisoit de grandes libéralités a ses subjects, leur promettant de grandes libéralités et franchises s'il demeuroit empereur.

Mais tout cela ne put servir, Demetrius estant fort, et tous les jours se rendant villes, l'une après l'autre à luy, lequel escrivit après à ceux de Mosko, qu'ils eussent à recognoistre leur faute, et prendre Féodor Borisvich prisonnier, sa mère, fille et tous ses parents et vouloir prendre son party, qu'il leur pardonnoit tout ce qu'ils avoient commis contre luy.

A cela sont disposés les Russes, le prennent prisonnier et toute sa race, et se rendent à Demetrius, qui, après cet heureux succès, envoya à Mosko un grand de Russie, nommé Knes Vazilly Vasilvich Goleson, avec quarante mille Russes, ayant plein pouvoir de faire estrangler le jeune empereur et sa mère et tenir sa sœur en prison, jusques à sa venue, et la race l'envoyer à la frontière d'Orasan et Siberia.

Cela accompli, Demetrius fut reçu et couronné à Mosko en grande magnificence. Le règne de Féodor

ne fut que de sept semaines : et après que Demetrius fut couronné, il coucha avec la fille de Boris : après la feist mettre dans un cloistre, selon la manière du païs, aucuns disent qu'elle a eu un fils dans le cloistre. (5)

Peu après qu'il fut couronné, il se maria avec la fille du duc de Saintemir, polonois, sans consentement des Russes, ce qui les met en soupçon et leur fait penser qu'il veut retablir la religion catholique en leur pays, et rendre enfin les Russes sous la domination des Polonois.

Dailleurs aussy, ils descouvrirent que c'estoit un Demetrius supposé, vray moine, fils d'un pouvre gentilhomme, et se repentant de s'être laissé ainsy tromper, dix jours après les nopces de Demetrius, le tuèrent.

L'auteur de sa mort fut le knès Basily Ivanowitz Sousky, lequel après fut éleu empereur comme un des principaux princes de l'estat : et Demetrius tué fut bruslé et mis en cendres ; fut tué aussy avec luy son général d'armée, Petre Féodor-Vich Zornanova, Russe de nation. (6)

Bassili Ivanowitz Sousky, trois jours après la mort de Demetrius, fut esleu empereur de Mosko seulement, et de quelques nobles qui estoient dans la ville de Mosko de Nogord et de Smolensko, sans le sceu de tout le pays, lequel se formalise et se soulève contre la ville de Mosko, comme s'attribuant pouvoir de mettre et oster leur empereur : et s'étant joincts ensemble la province de Severia, de Rajane,

et Cosivie, et après le royaume d'Astrican qui suivit, mirent en campagne plus de cent mille hommes contre ledit Sousky, lequel aussi assembla quelques quarante mille hommes du pays qui luy avoient juré; mais, ne se sentant assez fort pour tenir la campagne, il s'en retira à Mosko.

Les Russes ligués contre luy le poursuivent et l'assiègent, le voulant à force démettre de sa régence, et en commettre un aultre qui fut du consentement de tous.

Leur général estoit Bolotvico, Russe de nation et de basse condition, mais expérimenté soldat, il avoit la commune avec luy : son lieutenant estoit Histhoma Pasko.

Pendant le siége de Mosko, le général Bolotviko et son lieutenant furent en dispute et désunis : ce qu'apprenant l'empereur Sousky, prend ce temps, il pratique secrètement Histhoma Pasko, lequel il gaigna de son costé et tout son régiment, et après sortit de Mosko avec son armée, présenta la bataille à Bolotviko, et les ordres faicts d'un costré et d'autre; comme l'on estoit sur le poinct de combattre, Histhoma Pasko, lieutenant de Bolatviko, prit le party de Sousky et ayda à battre son général, qui se fioit du tout à luy.

Sousky eut le champ de bataille et fut quitte du siége : il y eut des Russes tués, d'une part et d'autre, quarante mille hommes; Sousky eut quinze mil prisonniers qu'il feict tous noyer dans la rivière de Mosko; après cette perte, Bolotvico se retira à Calouge où il fut assiégé par Sousky. (7)

En ce temps là les Cosaques des campagnes d'Astrican avoient esleu un grand duc pour eux, qui se nommoit Jacques Worosy, de basse condition, se faisant appeler Petrus Féodor-Vich Ivanowitz, donnant à entendre qu'il s'estoit tenu caché durant la tyrannie de Boris Godenou, et estoit vers Astrican avec 4,000 Kosacques. (8)

Et, comme les provinces liguées contre l'empereur voyent la bataille perdue, devant Mosko, leur général assiégé dans Calouge, ils perdent espérance de se pouvoir maintenir par leurs forces seules, ce qui fait qu'ils jurent à Petrus Féodor-Vich d'Astrican, et le prennent pour leur protecteur au nom de Demetrius.

Et quant à Demetrius, qui fut tué à Mosko, mirent-ils en avant que ce n'estoit pas lui, et que le vray Demetrius s'estoit sauvé en Pologne, qu'ils l'attendoient de jour à autre avec une forte armée de Polonois et Lithuaniens, et cela fut proposé afin de conserver toujours le peuple à vouloir continuer à démettre l'empereur Sousky de la régence, et lui faire lever le siége de Calouge. Et ainsy ont eu les Russes une cruelle guerre deux ans durant entr'eux, et perdu en divers combats plus de 200,000 combattans.

Mais à la fin le grand duc Sousky est demeuré maistre de la campagne, et assiégea Petrus Féodor-Vich dans la forteresse de Tula, et, un an après le siége, ses propres gens le livrèrent entre les mains de l'empereur Sousky, lequel il feist pendre à Mosko et jetter dans l'eau; Ivan Volotnisko et 14,000 Russes

furent en un jour jetés dans l'eau et noyés par le dit Sousky en la rivière de Dacha, sous le chasteau de Suspukova. Or en ce temps que Demetrius fut tué à Mosko, il fut aussi tué 400 Polonois, qui estoient venus avec la fille du duc de Saintemir, mais le duc mesme avec sa fille et l'ambassadeur de Pologne, avec 200 personnes qui estoient restées du meurtre, furent dispersés çà et là prisonniers.

Les Polonois, entendant le mauvais traitement de leurs compatriotes, dans Mosko, que les Russes estoient désunis, et par leurs guerres civiles avoient perdu les meilleurs de leurs soldats, se résolurent à venger leur mort et racheter leurs prisonniers, et vinrent, avec le nouveau Demetrius, en campagne que les Russes avoient auparavant mis en avant, disans qu'il n'avoit pas été tué. (9)

Les Russes, entendant sa venue, quittent Sousky, prennent le parti des Polonois avec leur Demetrius, aydent à combattre leur patrie pour exécuter leur premier dessein, qui estoit de démettre Sousky de l'empire, lequel apprenant les pratiques des Polonois et des Russes ligués contre luy, assemble tout ce qu'il peut de gens de guerre, et faict bien 100,000 hommes, et en donne la charge à son frère le knès Demetrius Ivanowitz Sousky, pour aller au-devant des Polonois et Russes ligués ensemble, en la province de Séveria, et les deux armées s'estant jointes en la ville de Boscora, comme il fut question de combattre, les Russes abandonnèrent le champ de bataille et toutes leurs munitions et richesses qui es-

toient d'une valeur incroyable, et ainsi furent défaits les Russes sans résistance.

Les Polonois, après cette victoire, poursuivirent leur fortune : ils prennent une ville après l'autre au nom de Demetrius jusques à Mosko; après assiégent Mosco et font leur quartier à deux lieues de la ville, au cloistre de la Tassiva-Rusma (*Troïtsa*), et s'y retranchent, y faisant leur plus grand camp de six parties qu'ils en feirent et avec une partie composée de Russes et Polonois, assiégent *Troyes*, à douze lieues de Mosko, avec la seconde partie; assiégent Calouge (*Calouga*), à dix-huit lieues de Mosko, avec la troisième partie; assiégent *Tompusto*, à vingt-huit lieues de Mosko, avec la quatriesme; assiègent Suzdal, à soixante lieues de Mosko, avec la cinquième partie; pillent le pays çà et là : avec la sixième partie, faisant le plus grand camp, se tiennent à Tusma (*Touchino*), tâchans à affamer Mosko, s'estans saisis de tous les passages pour empescher les vivres qui entroient dedans: et les tinrent assiégés deux ans, dix sepmaines moins, et réduitte à telle extrémité de famine que la tonne de seigle y valloit sept doubles, et beaucoup de Russes, à cause de la famine, se rendoient tous les jours aux ennemys avec leurs femmes et enfans.

L'empereur Sousky, à telle extrémité, par le moyen du knès Mikhael, obtint secours du roy Charles de Suède, qui prinst le temps de faire ses affaires, et après que les Russes lui eurent promis de luy donner par contrat quelques places et pays pour

le secours qu'ils espéroient de luy, il y envoya M. de la Gardie avec 4,000 hommes, (10) lesquels avec beaucoup d'heur chassent et battent les Polonois, et ces armées ainsi séparées les font toutes réduire en une, gaignans pied à pied le pays jusques à Mosko, dont après les Polonois furent contraints de lever le siége, fut par crainte du secours ou pour désunion qui arriva entr'eux.

Mosko, ainsi délivré, le knès Mikhael Sousky et Mons.r de la Gardie entrèrent dedans, où peu après le knès Mikhael Sousky mourut. On tient qu'il fut empoisonné par le frère de l'empereur, parce que le peuple l'aimoit beaucoup, et luy donnoit tout l'honneur d'avoir secouru Mosko et ceux du pays.

Les Russes ligués avec Demetrius voyans le secours du roy de Suède et Mosko délivré, changent de party et se rendent à Sousky qui leur pardonne, tellement que Sousky se promist, (se voyant fort de sa propre nation, sans le secours du roy de Suède) de chasser encore les Polonois. Il faict une armée de Russes, en donne la charge à son frère le knès Demetrius Sousky, qu'il envoye au-devant des ennemis du côté de Magasque (*Massalski*), sans en faire rien sçavoir à M. de La Gardie, général des estrangers.

Les estrangers qui estoient à Mosko, du commencement, furent bien aimés, tant de l'empereur que du peuple; mais ils vescurent avec tant d'insolence et de méchanceté, que cela donna occasion à l'empereur de ne les plus payer et de se servir de sa propre nation. Toutefois, voyant que les ennemis estoient

forts et qu'il avoit tous les jours nouvelles de son frère qu'il luy envoyast les estrangers, cela fut cause qu'ils furent contentés et partirent de Mosko; et quant *à mon régiment* qui estoit venu des derniers, et qui avoit tenu la campagne six mois sans payement, pris quatre ou cinq places, nostre argent nous fust envoyé à l'armée: et sur le commandement que nous eusmes de Monsieur le général, nos trouppes s'acheminèrent vers la grande armée, excepté deux compagnies que je garday avec moi dans Polongovisch, place que avions prise, et où j'estois demeuré malade. (11)

Les estrangers donc joincts ensemble avec les Russes, ayant advertissement que Sevlosky, général des Polonais, avoit assiégé Grégorius Valogne dans un fort, s'advancent pour lui donner secours, et estant campés à trois lieues de l'armée des ennemis, le général des Polonais les attaque environ à la poincte du jour, et ce fut par les intelligences que le général avoit dans l'armée estrangère; car, un jour auparavant, il s'alla rendre des soldats qui asseurèrent les Polonais que les estrangers estoient mal contens, et que, lorsqu'ils viendroient aux mains, ils prendroient leur party, prenant pour prétexte qu'ils estoient las de servir les Russes.

Les Polonais donc surprennent le camp, et le général n'a nulles nouvelles, par ses gardes, de ses ennemis qui abordent le quartier sans alarmes: et, sans un Russe qui advertit que les ennemis estoient prets d'entrer dans le quartier, il pouvoit surprendre le général dans ses tentes.

En cette presse, Monsieur de La Gardie dispose son armée au meilleur ordre qu'il pût, non toutefois qu'il n'y eût de la confusion comme il y en a ordinairement en toutes surprises, et la cavalerie et l'infanterie se trouvent separées sans que l'on pût secourir l'aultre, tellement que les ennemis chargent furieusement sur la cavalerie et mettent en route une partie qui feist résistance, l'aultre prend leur parti volontairement.

Le général se trouva si pressé en cette route de cavalerie, qu'il n'eut moyen de joindre l'infanterie, et fut contrainct d'abandonner le champ de bataille où il revint après, ayant nouvelles que l'infanterie tenoit encore ferme; mais comme il y arriva, l'infanterie avoit commencé à traicter de quartier avec les ennemis, lequel il ne put empescher, et luy-mesme fut contrainct de se retirer avec trois cents chevaux, ayant donné sa foy de ne servir plus l'empereur Sousky, et l'obligea aussy le général des Polonais à me persuader de rendre la place que je tenois, sous telle condition que je demanderois, ce que le général me proposa. Mais voulant préférer mon honneur et la foy promise à l'empereur Sousky, aux promesses des Polonais, je remis la place entre les mains de ce général, n'ayant ni munitions de guerre, ni vivres pour soustenir le siége, et ay mieux aimé me retirer avec mon général que de traicter en nulle façon avec les ennemys. Et après ce désastre, M. de La Gardie venant me trouver à Polongovik, nos soldats, après ce malheur sçu de la perte des estrangers, aymèrent

mieux suivre l'exemple de leurs compagnons qui s'estoient mutinés, et l'espérance vaine du pillage que les Polonais leur promettoient de Mosko, que de gouster du péril que nous avions de nostre retraicte, et ainsi rendirent la place aux Polonais.

Monsieur le général après se retira vers Nogord, avec deux ou trois cents chevaux qui nous restoient: et là, ayant joint *trois compagnies françoises*, qui me vinrent trouver, et, sceu la révolte du pays contre l'empereur Sousky, lequel ses subjects avoient mis dans un cloistre, s'en va joindre quelques troupes qui estoient vers la frontière de Fineland, et assiégea la ville de Kekolme, place vers la frontière : et moy je m'en allai avec les trois compagnyes de mon régiment à la Déga (*Ladoga*), place aussi sur la frontière; Kekolme fut prise après un siége de sept mois; la Déga fut prise avec des cloches, par faute de pétard.

Les Russes donc ainsi abandonnés des estrangers, et les Polonais forts dans leurs pays, perdent tout courage, et traictent d'accord avec les Polonais, demandent au roy de Polongne son fils Vladislas pour empereur, à telle condition qu'il n'entrera fort, dans Mosko, que de trois cents hommes, que l'on quittera le siége de Smolensko, qu'il se fera baptiser à leur religion, et maintiendra leurs priviléges : ce qui fut accordé des deux parties, et après Vlseosky, général des Polonais, par finesse, entre dans Mosko avec sept mille hommes; les Russes jurent tous fidélité à Vladislaus Sigismondvich et envoyent au roy de Pologne, qui estoit devant Smolensko, leur grand patriarche

Filaret Romanovich et Goliski (*Galitzin*), avec mille nobles des principaux du pays, pour recevoir son fils empereur.

Estant arrivés à Smolensko où estoit le roy, oyant battre la place, supplient le roy de bailler son fils pour empereur, qu'il ne veuille plus oppresser ceux de Smolensko, ny rendre désert le pays de son fils, mais qu'il lui plaise se retirer en Pologne selon ce qui a esté contracté.

A quoi le roy de Pologne répond : qu'auparavant Smolensko a esté à la couronne de Pologne, et que, puisque le siége lui avoit tant coûté, il ne s'en vouloit démettre qu'il ne l'eût rendue à sa domination; et quant à son fils qu'ils demandoient pour leur empeur, il voulait encore y penser.

Cette ambassade ainsi déchue de ses espérances, escrit à tout le peuple, qu'ils estoient gens trompés et trahis, que le roy ne vouloit donner son fils : partant qu'ils eussent à massacrer tous les Polonais qui estoient dedans Mosko, excepté les principaux, afin que par ce moyen ils peussent être racheptés.

Il tombe de ces lettres entre les mains des Russes, mais aussi quelques-unes entre les mains du roi de Pologne qui faict advertir en diligence son général Wevlsky du dessein des Russes; lequel prend garde à soy, et comme les Russes sont en armes, pensant surprendre les Polonais, ils les trouvent disposés à les recevoir, et chargent ses pauvres Russes, en font un carnage de trente à quarante mille, et bruslent la

ville de Mosko, conservant le chasteau et l'enceinte de pierre plus proche du chasteau.

Quant aux Russes envoyés en ambassade pour recevoir le fils du roy de Poulongne, ils sont tous envoyés prisonniers en Poulongne.

Quant à Smolensko, le roy de Poulongne le print par assault, n'y estant demeuré dans la place environ cent cinquante hommes vivans, tout le reste s'estant perdu de peste pendant le siége, le gouverneur se trouva du nombre des vivans.

Du depuis les Russes, après tant de malheurs, n'espérant leur ruyne totale que de Poulongne, appellent les Tartares à leur aydé, et s'assemblent environ soixante mille hommes pour leur dernier effort, et s'en viennent droit à Mosko où ils deffont environ quatre mille Poulonnois : et les trois restans furent assiégés dans le chasteau de Mosko. C'est l'état auquel les Russes estoient au mois d'octobre passé 1611.

Pendant que les Russes estoient joincts avec les Poulonnois, le roi de Poulongne envoya en la province de Nogord, Ivan Michaelvich Soltokova (Solitkow), Russe de nation, pour gouverneur, et pour faire teste au mouvement du roi de Suède, s'asseurant qu'il ne perdroit pas temps de s'emparer de ce qu'il pourroit du pays.

Et après que j'eus pris la Déga et faist entendre à ceulx de Nogord comme c'estoit pour le service de leur prince, ayant sceu la révolte du dict pays, que j'avoys pris cette place pour la deffendre contre leurs ennemys comme fidèle serviteur de l'empereur

et de leur patrie, ils me font response qu'ils avoient un empereur éleu de tous leurs pays, Vladislaus Sigismondvich, et desmis Sousky par consentement général : que j'eusse à leur rendre la place, ou autrement qu'ils m'envoierroient assiéger avec canons russes et poulonnois : et nous estant plusieurs fois escript, *comme j'ai encore les lettres*, eux pour tascher par paroles ou par argent me faire sortir de la place, et moy pour leur remonstrer qu'ils voulussent maintenir leur franchise et la deffendre contre les Poulonnois, leur promettant de combattre toujours pour la conservation de leurs biens, comme j'avais faict par le passé, nous en venons, après ces escrits, aux mains.

Ils font tous les efforts qu'ils peuvent pour m'oster de là, et en sept mois que j'ai défendu la place, ils n'ont sceu assembler en tout le pays qu'une fois sept ou huit cents hommes, qui vinrent prendre quartier à demy lieue de la place, une rivière entre deux, voulant m'empêcher le fourrage et m'incommodant beaucoup, je feis sortie avec cinquante chevaux, trente hommes de pied, dans deux bateaux, et une pièce de canon pour battre leur quartier, que je leur fis quitter et brusler.

Ce dessein rompu de m'empescher le fourrage, ils s'assemblèrent environ quinze cents hommes commandés par le knès Ivan Mageasque (Massalski), lequel vint prendre quartier à la portée du canon de la place, où le lendemain après je l'attaquay avec cent chevaux ou environ et du canon, et je deffeis toute l'infan-

terie et la cavallerie aussy, qui ne peust passer à nage, et ainsy je fus quitte du siége. Pendant que je deffends la place, je n'ai nulle nouvelles de Monsieur de La Gardie, contre ses promesses, et des deux parties que je luy envoyai, il ne nous est renvoyé pas une; qui faict penser à nos soldats que les Suédois nous veulent laisser, et les langueurs font qu'encore que Ivan Michael Soltocova eust le temps d'envoyer à Mosko chercher du secours pour m'assiéger : et ayant encore assemblé trois ou quatre mille hommes, m'envoya premièrement le knès Grégori Constantinowitz avec deux mille hommes, qui se logea à trois lieues de la place, ou ayant envoyé mon frère, pour prendre langue, n'estant asseuré qu'ils estoient là, sans qu'ils sceut le nombre des ennemis, voyant qu'ils avoient leur quartier à cet ombage, donne dedans.

A cette allarme, la plus grande part des Russes s'enfuyrent, mais mon frère se trouvant embarrassé dans le quartier des ennemis, ayant donné dedans avec soixante chevaux, et voulant entreprendre sa retraite, il vint une compagnie de lances à la charge qui sortit par une porte de derrière, avant que mon frère eust pris son ordre, qui fust cause qu'il fust battu, luy pris et tous ses compagnons morts ou pris; car les ennemis estoient bien deux mille hommes.

A cette perte, il me resta trente maistres dans la la ville et trente valets, la plupart sans armes.

Les ennemis advertis de cet estat me viennent assiéger de près; mais plutôt s'enviennent m'amener

mon frère et tous les prisonniers à la veue de la place, laquelle ils me demandent, et si je ne la veux rendre pour mon frère, qu'ils me le feroient mourir en ma présence.

Je leur offre de rachepter mon frère par argent ou par change de prisonniers, à quoi ils ne veulent entendre, et voyant que je leur respondois que mon honneur estoit attaché à conserver la place, et que j'étois résolu à ne leur point rendre par leurs menaces, font semblant de tuer mon frère, mais en son lieu tuèrent deux des prisonniers, croyant que, lorsque je verrais cela, pensant que ce fût mon frère, je rendrais la place. Mais lorsqu'ils virent que ce stratagème n'avait sceu servir, Ivan fait ses approches, me bat avec des balles à feu, met le feu dans la place, que par la grace de Dieu nous esteignîmes; mais nos soldats en eurent telle espouvante, que quatre sautèrent les murailles et se rendirent aux ennemis.

A ces extrémités, deux ou trois assauts endurés sans espérance de secours, je rends la place à Ivan Michaelvich, lequel m'accorde de me retirer avec mes armes et bagages, drapeau desployé, trompettes sonnant avec toutes nos richesses : me rendant mon frère, tous prisonniers françois qui estoient dans son gouvernement, me permet de me retirer par où je veux, me donne le grand palatin du pays, le knès Ivan Magasse (Massalski) pour conducteur, jusque sur la frontière de Suède, comme la capitulation que j'ay, porte.

Les Russes tiennent leur parole, me remercient du

service que j'ay faict à leur pays, encore bien que, sur la fin, je leur aie faict la guerre, me font sentir que c'est par contraincte qu'ils m'ont assiégé, et le grand chancelier du pays faict ce qu'il peut pour m'obliger à mener pour leur service trois ou quatre mille hommes.

Le sujet pour lequel le général ne me secourut, fût qu'après l'assassinat du sieur de Raigia et de ses troupes, il fut arresté par le conseil du roy de Suède de me laisser là-dedans, ne se pouvant plus fier à nostre nation après nous avoir traité ainsi, ou bien d'attendre qu'ils feussent forts de leur nation pour m'oster de là par finesse, sachant bien qu'avec les estrangers qu'ils avoient, ils ne le pouvoient faire, parce que les estrangers m'aimoient; et ainsy me laissent sept mois, les chemins estant libres, sans m'envoyer seulement une lettre.

Je ne fus jamais sur la frontière de Finlande que tout aussytost, cette armée qui m'avoit assiégé ne se dissipast; car la nouvelle vint de la défaicte des Russes dedans Mosko par les Poulonnois, qui faict que tout le pays se révolte de rechef, comme j'ay ci-devant dict, et Ivan Michael Soltokova fut empalé par ses propres gens, comme estant gouverneur envoyé du roy de Poulongne.

A cette révolte, le roy de Suède ne perd pas de temps, envoye son général, Monsieur de La Gardie avec trois mille hommes qui prend la ville de Novgort et après toute la province se rendit à luy, et les Russes qui sont sur la frontière de Suède envoyent un am-

bassadeur au roy de Suède, le priant d'envoyer son second fils dans leur pays, que tout aussitost qu'il y sera ils le recevront pour empereur.

Comme cette ambassade arriva en Suède, le roy de Suède mourut, et on remit à luy faire response à l'assemblée des Estats qui se devoit faire, et ce sera la première affaire qui se mettra en délibération. (12)

NOTES.

---

(1) Cette pièce nous a paru d'une grande importance; elle rectifie en beaucoup de points l'histoire connue des différends de la Suède et de la Russie, au commencement du XVII[e] siècle. Elle nous montre quelques-uns de nos compatriotes, que la fin de nos guerres religieuses avait rendus au repos, allant chercher sous le ciel froidureux de la Suède et de la Russie des périls et des hasards que leur patrie semblait ne pouvoir plus offrir. Nous avons déjà vu le capitaine Margeret, au bruit des troubles qui divisent le pays de Rurik, venir offrir au tzar son expérience militaire et ses services dévoués : nous avons parlé du récit intéressant qu'à son retour en France il publia des événemens dont il avait été témoin.

Voici maintenant Pierre Delaville, sieur de Domballe, personnage resté ignoré des biographes, qui vient nous raconter à son tour les troubles de la Russie, après le retour de Margeret en France. Ces deux officiers, d'une fortune si semblable, n'eurent pourtant entre eux aucune relation, aucun rapport. L'un servait dans l'armée Russe, et l'autre dans l'armée Suédoise.

La Livonie était depuis long-temps, pour les quatre puissances du Nord, le Danemarck, la Suède, la Pologne et la Russie, une véritable pomme de discorde. Ce sont les prétentions diverses de ces puissances, qui, à cette époque, rapprochèrent si souvent leurs armées sur le même point. L'armée suédoise conduite et commandée par un gentilhomme français, Pontus, baron de La Gardie, s'était emparée d'une partie du territoire en litige.

De longs démêlés entre la Suède et la Russie avaient été la suite des victoires de La Gardie. De Thou raconte la mort de ce héros : elle mé-

rite de prendre ici place : « La trêve de trois ans, dit-il (Liv. 83 » — an 1585), entre la Suède et la Moscovie, était prête d'expirer : » les deux nations envoyèrent, chacune de leur côté, des députés sur la » frontière, pour traiter d'une paix générale ..... Les ambassadeurs de » Suède furent : *Pons de La Gardie*, gentilhomme Français du Lan- » guedoc, qui, après avoir servi long-temps le roi de Suède avec beaucoup » de valeur et de succès, et avoir réuni plusieurs conquêtes à sa couronne, » avait, pour récompense, obtenu en mariage la fille naturelle de ce » prince...

» Au retour de cette négociation, qui ne produisit qu'une trève, les » ambassadeurs suédois, étant arrivés sur les bords de la rivière de » Horne, choisirent pour la passer, un vaiseau usé où ils s'embarquèrent » avec une grande suite de gentilshommes et d'autres personnes, et quel- » ques pièces de campagne. Ils étaient au milieu de la rivière lorsque » cette artillerie ayant tiré, soit que cette décharge eût ébranlé le corps » du vaisseau, soit pour quelqu'autre raison, il s'ouvrit et coula à fond. » Dix-huit personnes qui étaient dedans furent noyées, entre autres, » Pons de La Gardie, ce vaillant capitaine qui s'était vu si souvent à » la tête des armées, et qui trouva dans les eaux une mort peu digne de » la réputation que ses belles actions lui avaient acquise.... Barthélemy » Robert, consul de Revel, qui avait beaucoup de crédit dans cette » ville et un grand nombre de gentilshommes périrent en cette occa- » sion. »

Lors des troubles causés en Russie par l'apparition des faux Dmitris, troubles suscités par la Pologne, et qui menaçaient d'asservir à cette puissance l'antique domination des tzars, la Suède, autant peut-être pour tirer sa part des débris de cet empire que pour refréner l'orgueil et l'ambition des Polonais, fit un traité d'alliance avec Schoniski, et chargea le fils de Pons, Jacques de La Gardie, jeune d'années, mais vieux déjà de services et d'habileté, d'aller soutenir la cause du tzar contre les Polonais et les factieux, sans oublier les intérêts de la Suède. La Gardie ayant sous ses ordres une armée bien disciplinée, composée d'étrangers et de Suédois, soumit une partie des provinces révoltées, et pressa sa marche victorieuse jusqu'à Moscou. C'est sous ses ordres que Pierre Delaville, auteur du *discours sommaire* que nous donnons ici, commandait trois compagnies françaises. Les services que rendirent les troupes de Suède à la cause des Russes sont restés pour ceux-ci un objet de contestation. Cette question, nous ne sommes point appelés à la juger, nous laissons parler Domballe, dont le jugement, en ce cas, peut valoir l'appréciation de quelques autres historiens qui ne furent pas, comme lui, témoins et acteurs dans ces évènemens.

(2) Jean IV, fils de Bazile, surnommé le Terrible, n'avait que quatre ans en 1534, lorsque la mort de son père lui ouvrit l'accès du trône. Il mourut le 19 mars 1584, après un règne de cinquante ans. L'auteur de ce discours sommaire, en ne lui donnant que quarante ans de règne, ne compte probablement pas les dix années qu'il passa en tutelle. Ce ne fut en effet qu'en 1545 qu'Ivan prit le titre de tzar, et saisit le sceptre de cette main redoutable qui si long-temps fit trembler la Russie. — Rien n'a prouvé qu'Ivan mourût empoisonné, et les historiens n'en ont point admis l'allégation. « Il courut, dit Karamsin, des bruits sourds sur un grand danger qui menaçoit le jeune monarque (le fils d'Ivan), et bientôt l'on nomma l'homme à qui des crimes à commettre, et le projet de troubler la Russie devaient le moins coûter. On prétendit que Bleski, après avoir empoisonné Ivan, songeait à faire périr Féodor et tous les Boyards, et à faire monter sur le trône Goudounoff, son ami et son conseiller. Les auteurs secrets de ses calomnies étaient, d'après l'opinion générale, les princes Schouiski.... Ils parvinrent à soulever un peuple crédule, qui, ajoutant foi à leurs suggestions, voulut, dans son aveugle dévouement, sauver le souverain et l'état des entreprises d'un monstre. »

(3) *Ivangorod, Koporié, Jama, Kexholm*, villes russes, conquises par les Suédois, et qui furent rendues au tzar Féodor, lors du traité de paix de 1595.

(4) « Prince fort simple, dit le capitaine Margeret en parlant de Féodor, lequel s'amusait plusieurs fois à sonner des cloches, ou la plupart du temps en l'église. »

(5) « On arrêta la veuve, le fils et la fille de Boris, et on leur donna des gardes. Cette mère se voyant en prison avec ses enfans, et craignant ou le ressentiment du peuple, à cause de la haine que l'on avait pour Boris, ou l'arrivée de Démétrius, le désespoir la prit, et elle s'empoisonna. Elle fit aussi prendre du poison à ses enfans, pour les soustraire à la honte de servir au triomphe du vainqueur : son fils en mourut, mais sa fille ayant aussitôt pris du contre-poison, en réchappa... Ceux qui favorisent le parti de Démétrius, racontent la chose ainsi : mais d'autres disent que ce fut par son ordre qu'elle fut empoisonnée avec son fils, et que sa fille fut réservée à ses infâmes plaisirs. » (De Thou, liv. 135e, an 1605.)

(6) Nous renvoyons le lecteur qui voudra connaître l'histoire du moine Grischka Outrépieff, à ce qu'en ont écrit Karamsin, Lévesque et surtout le capitaine Margeret, contemporain, et comme nous l'avons dit précédemment, l'un des principaux officiers du tzar Dmitri.

(7) « En Ukraine, dit Lévesque, des marchands, des strélitz, des

cosaques, des paysans se soulevèrent et reconnurent pour leur chef un Ivan Bolotnikof, esclave fugitif d'un prince Teliatveski... Les paysans crurent que le temps était venu de rétablir l'égalité et d'exterminer la noblesse. Le sang des nobles coulait à longs flots, et leurs membres déchirés et exposés à la vue du peuple, étaient autant de signaux qui l'appelaient à la liberté. » Déjà Bolotnikof s'approche de Moscou, il ravage tout sur son passage, il bat les troupes qu'on lui oppose et parvient à la vue de la capitale. Dans la terreur où elle était plongée, elle eût été prise sans résistance si elle n'eût reçu de Smolensk des secours augmentés bientôt par ceux de plusieurs autres villes... Bolotnikof perdit un grand nombre des siens... La plupart allèrent implorer la clémence du tzar et obtinrent leur pardon. Ceux qu'on prit les armes à la main furent noyés impitoyablement.

(8) Il se trouvait parmi les cosaques du Don, un jeune homme, nommé Elie Vassilief, esclave fugitif d'un certain Jélaguin : ils s'avisèrent d'en faire un prince du sang des tzars : ils le nommèrent Pierre et le dirent fils du tzar Féodor : supposant que c'était lui que la tsaritse Irène avait mis au monde en 1592, mais que Goudonof, qui aspirait secrètement au trône, avait substitué à ce jeune prince une fille qui fut baptisée sous le nom de Théodosie, et qui mourut l'année suivante.

(9) Schouiski n'avait pas encore vaincu le tzarévitch Pierre, qu'un nouvel imposteur osait déjà lui commander de descendre du trône. On croit que c'est encore la Pologne qui suscitait à la Russie ce nouvel embarras. Il arriva de Staraboub deux jeunes gens inconnus, André Hagui et Alexis Roukin, qui annonçaient que Dmitri, sauvé par la protection du Ciel des attentats de Boris, avait encore échappé à la sédition que des traîtres avaient élévée contre lui à Moskou, etc., etc.

(10) « Ce secours dont on espérait, dit Lévesque, de si grands avantages, ne fit dans la suite qu'aggraver les maux de l'état. » Lorsque le tzar s'était vu abandonné de la plus grande partie des nobles, il avait cru devoir appeler des étrangers à la défense du pays que les citoyens livraient aux plus méprisables des ennemis. Il avait chargé de l'exécution de ce dessein son neveu le prince Mikhail Skopin... Comme l'usage était que tous les traités avec la Suède fussent alors négociés et conclus par le niamestnik de Novgorod, il revêtit Skopin de ce titre, et le chargea de demander des secours à Charles IX, qui régnait alors en Suède. Ce monarque avait intérêt à ne pas souffrir que les Polonais, sous le nom de leur faux Tzarévitch, s'emparassent de la Russie : Mikael répondit à la confiance de son oncle. Il obtint du monarque suédois un secours de deux mille hommes de cavalerie et de trois mille hommes d'infanterie, moyennant un subside convenu.... Les troupes suédoises arrivèrent, commen-

dées, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le comte Jacques Pontus de La Gardie.

(11) Le récit de Domballe paraît écrit avec sincérité et bonne foi : il prouve la fausseté des accusations des historiens contre notre compatriote. Lévesque qui, dans l'histoire de cette époque, n'a pu suivre que les traditions russes, semble partager, quoiqu'à regret, les bruits défavorables à La Gardie. « On assure, dit-il, que Schouiski avait remis à Pontus le subside convenu par le traité, et qu'il y avait encore ajouté une somme, que ce général fut chargé de distribuer aux troupes, par forme de gratification. Cependant, soit que La Gardie eût dépensé cet argent pour satisfaire son faste, soit qu'il voulût s'en emparer, ou qu'il saisît ce moyen pour indisposer les soldats, soit enfin qu'il n'eût rien reçu, il soutint qu'il n'y avait point d'argent dans la caisse. Les officiers, les soldats marquèrent un égal mécontentement. Un commandant suédois fit avertir Zelkoviski qu'il pouvait s'avancer sans crainte, et qu'il n'aurait affaire qu'avec les Russes. L'hetman profita de cet avis, et le combat était à peine engagé, que La Gardie, avec ses troupes, passa du côté des Polonais. Les Russes, effrayés de cette défection, furent aisément vaincus; ils retournèrent en désordre à Moscou; les Suédois pillèrent la caisse et le bagage; les Polonais allèrent s'emparer de Majaisk, à vingt-deux lieues de la capitale, et La Gardie, après leur avoir laissé une partie de son monde, alla ravager le territoire de Novgorod, prit la petite ville de Ladoga, et repassa en Suède, content du mal qu'il avait fait aux Russes, et se reposant sur eux du soin d'achever leur ruine. »

(12) Lévesque qui continue à suivre le récit des historiens russes, s'exprime ainsi : « La Russie était trop malheureuse pour n'avoir pas autant d'ennemis que de voisins. Pontus de La Gardie qui, dans son expédition, avait connu toute la faiblesse de cet empire, pressa Charles IX de tenter au moins la conquête de Novgorod. Il s'approcha de cette ville, à la distance d'une lieue et demie.... Un prisonnier promit de la lui livrer; ce traître conduit les Suédois aux portes qu'il savait être le plus mal gardées. Les habitans ne s'aperçoivent de leur malheur qu'aux cris des sentinelles qu'on égorge.... Trois jours après la capitulation ils demandèrent pour souverain un fils du roi de Suède, espérant sans doute par cette demande être traités avec plus de ménagement... Ce monarque eût été flatté sans doute de procurer, à si peu de frais, un trône au plus jeune de ses fils; mais il mourut peu de temps après la conclusion du traité. Il eut pour successeur son fils aîné, Gustave-Adolphe, qui voyant d'un œil jaloux la couronne de Russie sur la tête de son frère Philippe, écrivit que lui-même passerait bientôt à Novgorod. On n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'il voulait faire de cette contrée une pro-

vince suédoise. Ce dessein ne pouvait plaire aux Novgorodiens. Aussi, ne firent-ils aucune démarche pour que le prince de Suède fût compris parmi les candidats pour l'élection qu'on préparait. Ils prirent même la résolution de se joindre au reste de la Russie, si le nouveau tzar (*Michel Romanof*) avait assez de forces pour chasser les Suédois et rétablir les anciennes limites. »

N.° 7.

PIÈCES

DU RÈGNE DE MIKHAIL FÉODOROVITCH-ROMANOFF (1).

COMPLIMENT

Des Ambassadeurs de Moscovie au roy Louis XIII, avec leurs demandes, sçavoir: d'envoyer des Ambassadeurs pour traiter du trafic entre les François et les Moscovites, et prières de ne point souffrir que les François assistent les rois de Suède et de Poulongne contre leur prince.

(1615.)

Gloire à Dieu, en la Très-Sainte Trinité.

Très-hault et très-puissant empereur et grand seigneur Michala Feudorowitz, absolu souverain de tous les Russes, de Vladimarqui, Moscosqui, Novegorotsqui : empereur de Casan, de Astriquan : empereur de Sibérie, seigneur de Plesqui et grand seigneur de Smolensco, Tuesro, Ivegorosquy, Premesquy, Uvasquy, Bollgorosquy : et encores grand seigneur de Nowgorode du Pays-Bas, Tervigosquy, d'Archansquy, de Rodosquy, Jaroslasquy, de Belorsquy, Lifflansquy, de Oudorsquy, de Obdorsquy,

Coudinsquy, etc., grand commandeur de tous les pays de septantrion, seigneur des Pays de Turisquy, Cartalinsquy, et empereur de Grousvisquy, et du pays de Cabardinsquy et prince de Tcercasquy, Togorsquy, seigneur et commandeur de plusieurs aultres seigneuries,

Nous a commandé de saluer Votre Majesté son frère, le très-hault et très-puissant, très-chrestien grand seigneur, Louis treizième, par la grace de Dieu, roy de France et de Navarre, et de voir la santé de Vostre Majesté, son frère, et aussy de faire le rapport à Sa Majesté, de la santé de la Majesté Impériale vostre frère.

(*Les propos de bouche que l'ambassadeur a dict au roy*) :

Par la grace de Dieu, le grand seigneur empereur Michala Feudorowitz, absolu souverain de tous les Russes et de plusieurs seigneuries par luy conquises, nous a commandé de dire à Votre Majesté, son frère, qu'il est notoire à Vostre Majesté Royale, que depuis certaines quantité d'années, voire par plusieurs centaine d'années, qu'à nos grandes et très-louables seigneuries de l'empire des Russes, y a heu de grands seigneurs nos devantiers, dessendus de la race du très-illustre empereur César Auguste, empereur de tout le monde, de la race du grand prince Rurica et du grand seigneur et grand prince Volladimer Sewetoslwitz, lequel a esclercy la Russye du sainct batesme : et aussy du seigneur Volladimes Sévolodich Monnaqua, lequel a reçu des Grecs de grands et inestima-

bles honneurs : après lequel le grand seigneur de très-louable mémoire, nostre grand père empereur et grand seigneur Johan Vassilewuictz, absolu souverain de tous les Russes et son fils, le grand seigneur notre oncle, d'eureuze mémoire, empereur et grand seigneur Théodore Johan Vuictz, absolu souverain de tous les Russes: les noms desquels grands seigneurs susnommés ont esté illustrés par tous royaumes et seigneuries comme aussy leur grands seigneuries de Russye se sont estandues; en vertu desquelles seigneuries beaucoup de roys, princes et grands seigneurs leurs voisins, tant crestiens que payens, les ont recherchés d'eyde et d'assistance : et les susnommés, nos seigneurs devantiers, ont assisté plusieurs grands seigneurs et potentas de leur trésor impérial. Et despuis par le juste jugement de Dieu, pour punir les péchés de tout le peuple de l'empire des Russes, nostre oncle, le grand seigneur empereur et grand prince Théodore Ivanowuictz, absolu souverain de tous les Russes, est parti de ce monde pour aller en la vie éternelle, sans lesser aulcuns héritiers : après la mort duquel a esté eslu par la commune voix de tout le peuple russin, l'empereur Boris Fédorowuictz de tous les Russes; et après la mort de l'empereur Boris, feust aussy esleu par la commune voix de tout le peuple de l'empire des Russes, empereur et grand seigneur, Vassily Ivanowuictz. Et comme dès le temps de l'empereur Boris et l'empereur Vassily, et après l'empereur Vassily par les praticques et conplots du roi Sigis-

mond de Poulongne et son conseil, contre le écrivant, ledict roy de Poulongne avoit faict ceste secte dedans nostre empire de Russie, laquelle perfidie a causé une grande destruction par toute la Russie : ayant receu un tel dommage tant du roy Sigismond de Poulongne que aussi du roy Charles de Suède défunct, et son fils Adolphe à présent régnant, avons, nous, Grand seigneur, faict savoir par nos lettres, à Vostre Majesté très-chrestienne, nostre frère, que nous, Grand seigneur, par la grace de Dieu, avons été recogneu pour légitime successeur de toute la Russie, et dessandu de la rasse de nos devantiers, empereurs de Russye, ayant esté couronné en nostre ville capitale de Mosco, de nostre couronne impériale et diadème, sellon nos antiennes coutumes et dignités observées par les empereurs de Vladimiria, Novogorodia, et empereur de Casan, Astrican, Sibérien, et de toutes les grandes et louables seigneuries de l'empire des Russes : et nous, Grand seigneur, saichant que nostre grand-père le grand et puissant seigneur de louable mémoire, empereur et grand seigneur Johan Vassillivuictz, absolu souverain de tous les Russes, a heu bonne et aimable alliance avecques la majesté de Henry quatriesme, que Dieu absolve, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, pour confirmation de ladite alliance, veult et désire Nostre Majesté Impériale, avec vous, Grand seigneur, nostre frère Louys treize, roy de France, jouir de l'amour fraternelle et amiable alliance comme nous; Grand seigneur, sommes avec autres nos frères chres-

tiens et amour et amitié. Pour cest effect, avons envoyé vers vous, nostre frère, les seigneurs Jehan Gaurilovitz, Condrofs et Migali Neverof, secrétaire d'estat de nostre empire, pour faire le rapport de la disposition de l'estat de nostre empire, et l'infidélité de Sigismonde, roy de Poulongne et aussy du roy de Suède défunct, et celluy à présent régnant. Il plaira à vous, Grand seigneur nostre frère, de lire nos lettres, et les bien considérer, sy c'est bien faict de tel seigneur chrestien, et cela contre ung Grand seigneur crestien, que les rois de Suède et de Poulongne, contre le serment solennel juré entre eux et nous; car les payens mesmes ne vouldroient poinct, au préjudice de leur foy, faire une telle bresche à leur honneur. Ils ont tasché de ruiner nos Seigneuries pour les joindre soubs leur domination; mais Dieu, par sa miséricorde, n'a pas permis que leur pernicieux dessein réussit sellon leur désir. Au contraire, tout le mal qu'ils avoient projecté contre nous leur est tombé dessus leurs chefs. Voyant doncque Vostre Majesté Royalle notre fraternelle intégrité, la prions de condescendre à nostre royal et chrestien désir. Il plaîra aussi à Vostre Majesté nous assister de ce quy dépand de vostre pouvoir. Deffendant aux subjects de Vostre Majesté de ne point aller servir les roys de Poulongue et de Suède, contre ung empereur qui ne désire que de vivre en pais avec ses voisins chrestiens. Traitant autrement, Vostre Majesté en seroit responsable devant Dieu, et pourroit estre cause de quelqu'altération entre nous. Si en

cas Vostre Royale Majesté prestoit faveur à nostre Impériale Magesté, en quelques fassons que ce soit, contre les roys de Poulongne et de Suède, vous obligerez Nostre Impériale Magesté à Vostre Royale Magesté, nostre frère, de le recognoistre en ce qui sera de nostre pouvoir. Il plaira aussi à Vostre Majesté de despescher nos ambassadeurs le plutost que faire se pourra. Il plaira aussi à Vostre Magesté très chrétienne d'envoyer les ambassadeurs avecq les nostres, et leur donner ample instruction comment nous, Grand seigneur, pourrons par ensemble en fraternel et eymable amitié traicter de l'alliance tant utile et nécessaire pour la crestienté; affin que, d'une part et d'autre, les marchands de nos seigneuries puissent traficquer au profit du publicq et à l'avancement et accroissement de la grandeur de nos empires.

LETTRE DU VAIVODE,

Vice-roy et gouverneur de Plescow, escrite à M. des Hayes, envoyé par le roy de France Louis treizième, vers le grand duc de Moscovie, l'an mille six cent vingt-neuf.

Le très-puissant empereur et grand duc Michel Fédrodovits par la grâce de Dieu, souverain seigneur de toute la Russie, roi de Vladimir, de Moscow, de Novgorod et de Casan, d'Astracan et de Sibérie,

seigneur de Plescow, grand duc de Smolensko, d'Otovis, de Géorgie, de Perime de Veatis, de Bulgarie, seigneur aussi et grand duc de la petite Novgorod et Ternigof, de Ressan, de Pelotz de Rostoff, de Ieroslaf, de Belosers, Doudor, d'Obdor, de Condemie, et seul obéi en toute la région septentrionale, comme aussi seigneur de Catalinsky et empereur de Groensky, duc de Tsarsky et Iogorensky, et, outre cela, souverain et très-puissant seigneur de plusieurs terres et dominations.

Moy, Knés Demtri Pétronitsk Posarcovi, vaivode de très-puissant empereur,

A toi, qui es ambassadeur de très-puissant monarque, Louis treizième de Bourbon, par la grâce de Dieu roy très-chrestien de France et de Navarre, je t'envoye le salut: tu m'as envoyé Estienne, ton serviteur, avec tes lettres, par lesquelles j'ay veu que tu es envoyé de la part du très-puissant roy très-chrestien, vers l'empereur, pour traiter de plusieurs affaires très-importantes à la Russie et à la France, et que tu es arrivé en la ville de Dorpt en Livonie. Je te renvoye en grande diligence ton serviteur Estienne, affin qu'arrivant auprès de toi, tu sçaches que tu peux entrer quand il te plaira dans les estats de sa Majesté impériale, en sa province de Plescow, et, de là, continuer ton chemin par tout son empire, non-seulement pour ta personne, mais aussy pour tous les gentilshommes de ton roy qui t'accompagnent, et pour tous les valets qui les servent; les chemins partout te seront ouverts, et ne te sera donné aucun empêchement.

Est escrit à Pleskow, l'an de la création du monde sept mil cent trente-huit, et le vingt-quatrième jour du mois de septembre.

(C'est l'an de nostre salut mil six cent vingt-neuf.)

LETTRE

DU GRAND DUC DE MOSCOVIE

AU ROY,

Apportée par M. des Hayes Courmémin, par laquelle il permet le commerce dans ses estats aux subjects du roy. (7136 *ou* 1629.)

Par la force et par la vertu de la très-puissante et très-saincte Trinité, qui remplit tout le monde et qui pourvoit à toutes choses, qui console et qui a soing de tout le genre humain, qui donne la vie et qui faict subsister toutes les créatures par la grâce, par la puissance, par la volonté et par la bénédiction de ce grand Dieu, qui affermit les sceptres de ceux qu'il a éleus pour régir le monde, je commande et suis seul obéy avec applaudissement de tous, dans les terres immenses de la grande Russie, et dans plusieurs aultres provinces nouvellement conquises.

Nous, le grand seigneur, empereur et grand duc Michel Fédrowits, souverain seigneur et conservateur de toute la Russie, Vladimirie, de Moskow et de Novgorod, empereur de Cassan, empereur d'Astracan et empereur de Sibérie, grand seigneur de Pleskow, grand duc de Smolensko, Twersko et Iugorie, de Permie de Vastchie et Bulgarie, et seigneur grand duc de l'inférieure Novgorod et de tous les duchés inférieurs de Tchernigisco, de Résame, de Rostof, de Iéroslavie de Beloséro, de Livonie et Oudérie, de Obdérie, de Condora, seul obéy en toute la région septentrionale, seigneur des provinces de Ieversei, de Casalins et des Ingremiens, empereur des Cabardins, du Circassie, d'Igorie, et de plusieurs autres provinces seigneur et conservateur.

A très-illustre, très-haut et très-puissant grand seigneur Louis treize de Bourbon, par la grâce de Dieu roy très-chrestien de France et de Navare, et souverain seigneur de plusieurs autres terres.

Vostre royale puissance a envoyé vers notre grande puissance vostre ambassadeur, Louis, avec des lettres, et notre grande puissance a trouvé bon qu'il fût ambassadeur vers nous : nous avons commandé que sa légation fust entendue, et avons voulu recevoir ses lettres signées de vostre main et contresignées de Loménie, dans lesquelles vous souhaitez que Dieu veuille faire prospérer nostre grande puissance, et tesmoigner qu'encore que nos estats soient éloignés des vostres, qu'ils soient séparés par plusieurs provinces, néantmoins, la renommée de nostre grande

puissance n'a pas laissé de parvenir jusques à vous : que vos prédécesseurs et les nostres ont cy-devant vescu en bonne amitié et parfaicte correspondance, et que de la mesme sorte vous souhaitez qu'il plaise à Dieu qu'à l'advenir la même amitié et correspondance s'establisse, en ce rencontre, entre nos royales personnes : ce que nostre grande puissance désire extrêmement. Mais nous ne sçavons à quoi attribuer que nostre nom, nos titres et nos qualités aient été oubliés en la lettre que vous nous avez escrite ; tous les potentats de la terre, le sultan des Turcs, le roi des Persans, l'empereur des Tartares, l'empereur des Romains, les rois d'Angleterre et de Danemarck, et plusieurs aultres grands seigneurs, escrivans à nostre grande puissance, mettent nostre nom sur les lettres, et n'oublient aucun des titres et des qualités que nous possédons. Nous ne pouvons approuver vostre coutume de vouloir estre nostre amy, et de nous desnier et oster les titres que le Dieu tout puissant nous a donné, et que nous possédons si justement ; que si, à l'advenir, vous désirez vivre en bonne amitié et parfaite correspondance avec nostre grande puissance, en sorte que nos royales personnes et nos empires joincts ensemble donnent de la terreur à tout l'univers, il faudra que vous commandiez qu'aux lettres que vous nous rescrirez à l'advenir, toute la dignité de nostre grande puissance, nostre nom, nos titres et nos qualités soient écrites comme elles sont en cette lettre que nous vous envoyons de nostre part : nous vous ferons le semblable en escrivant tous

vos titres et toutes vos qualités dans les lettres que nous vous manderons, estant le propre des amis d'augmenter plus tôt réciproquement leurs titres et qualités que de les diminuer ou retrancher.

Vostre royale puissance escrit encore dans ses lettres que les grandes occupations que vous avez eues, tant à pacifier les troubles de vostre estat qu'à protéger et assister les princes vos amis et alliés, ont empesché que vous n'ayez plus tôt correspondu aux témoignages d'amitié que nostre grande puissance vous feit rendre en l'année de la nativité de Jésus-Christ, 1615, par notre ambassadeur Ivan Condirovits, et que, à présent que vous avez remis soubs votre obéyssance plusieurs provinces et vaincu tous vos ennemys, vous nous avez voulu témoigner le désir que vous avez de vivre à l'advenir en bonne amytié et parfaite correspondance avec notre grande puissance, et nous avez voulu envoyer votre ambassadeur, Louis des Hayes, seigneur de Courmesmin, vostre conseiller et maistre-d'hostel ordinaire et gouverneur de Montargis, et luy avez commandé de nous faire entendre plusieurs choses qui regardent le bien commun de nos royaumes, et l'advantage de nos subjects, et priez nostre grande puissance d'adjouster toute créance à votre dict ambassadeur. Toutes ces choses estant parvenues à la cognoisssance de notre grande puissance, avons commandé que vostre dict ambassadeur entrast en conférence avec les illustres seigneurs boyards de nostre conseil d'estat, Knèz Ivan Bonsovits Cercascki, nostre cousin-germain, hé-

ritier de l'empire de Casan et général de nos milices : Michel Borisovits Scheim, gouverneur général de Smolensko, Simon Vasilevitz Golovin Fedrovitz, Likatzoph et Japhin Telepne, nostre chancelier, ausquels nous avons donné ample pouvoir par escrit d'écouter sa légation.

L'ambassadeur de vostre royale puissance s'est trouvé avec lesdits bojars de nostre conseil, et leur a faict entendre le désir que vostre royale puissance avoit de vivre à l'advenir en bonne amitié et bonne intelligence avec nostre grande puissance : pour laquelle mieux affermir, vous souhaittez que la même correspondance se rencontrast encore entre les subjects de nos empires les Russiens et les François ; que vous permettiez à tous nos subjects de trafficquer dans les terres de vostre obéyssance, et desirez pareillement que nostre grande puissance trouvast bon que les François, vos subjects, pussent traficquer en toute liberté dans lesdictes terres de nostre empire, s'habituer dans les villes qu'ils jugeroient propres pour faire leur commerce, sortir sans empeschement de nos estats quand ils voudront ; que nostre grande puissance deschargeast lesdicts marchans françois de l'impôt que les marchandises doivent à notre thrésor : que lesdicts marchans françois peussent vivre en liberté de conscience, et tenir près d'eux tels prestres ou religieux de la foy romaine que bon leur semblera ; que nos juges et officiers ne peussent prendre cognoissance des différens entre lesdicts marchands françois : que nous leur permissions estre jugés par

l'un d'entr'eux et de trafficquer avec les Tartares, Persiens et aultres marchands estrangers...

Toutes lesquelles choses ayant été rapportées à nostre grande puissance, par l'advis de nostre sainct père le grand seigneur Phelaret-Niquitis, patriarche de toute la Russie et des principaux de nostre empire, nous avons commandé aux bojars de nostre conseil susnommés, de faire entendre à vostre ambassadeur que nous acceptions volontiers l'offre que vostre royale puissance nous faict, de vivre à l'advenir en bonne amitié et parfaicte correspondance avec vostre grande puissance, et que de nostre part nous contribuerons toujours ce qui nous sera possible pour la continuer et perpétuer entre nos successeurs.

Nous permettons aussy à tous François, subjects de vostre royale puissance, de venir trafficquer en nostre empire sans aucun empeschement, tant par mer à Archangel, que par terre à Novgorod, à Pleskow et à Moskow.

Leur donnons liberté de traitter et faire leur commerce avec tous nos subjects, en payant seulement à nostre trésor deux pour cent d'imposition : nous accordons aussi à tous les marchans françois, vos subjects, de vivre en liberté de conscience dans nostre empire ; de faire profession de la foy romaine, et de tenir près d'eux des prestres et des religieux pour les administrer, mais nous ne scaurions permettre que publiquement dans nostre empire, l'exercice de la religion romaine se face, de peur de scandale.

Quant à ce qui regarde la justice, nous interdirons

à nos juges de prendre aucune cognoissance des différends qui surviendront entre les marchands françois, vos subjects : mais si un françois a quelque différent avec nos subjects, nous entendons que nos juges en aient connoissance.

Nous offrons à vostre royale puissance de contribuer ce que nous pourrons, pour le bien de vos affaires, et donnerons libre passage aux chevaux et vivres, aux ambassadeurs et courriers que vous désirez faire passer à l'advenir par nostre empire, pour aller en Tartarie ou en Perse, ainsi que nous avons faict présentement à vostre ambassadeur.

Quant aux marchandises de Perse et de l'Orient, nous les ferons distribuer à vos subjects, affin que d'autant plus volontiers ils viennent trafficquer en nos estats, à si bon marché, qu'ils n'auront pas occasion de les aller chercher ailleurs; et en toutes choses nous favoriserons vos subjects, affin que d'aultant plus volontiers ils viennent trafficquer en nosdits estats et empire.

Nous renvoyons vostre ambassadeur, Louis, sans le retenir davantage, affin qu'il rende conte à vostre royale puissance de nos bonnes intentions, tant envers vostre royale personne que pour le bien de vos estats et royaumes. Nous prions pareillemeut vostre royale puissance de nous conserver toujours en son amitié et fraternelle bonne volonté.

Escrit en nostre maison impériale de la ville de Moskow, le douzième du mois de novembre, l'an 7138 (c'est 1629) (2).

NOTES.

---

(1) Mikhail Féodorovitch (Romanoff), élu tzar à l'âge de 16 ans par les états assemblés à Moscou, était d'une famille prussienne établie en Russie sous le règne d'Ivan II. Son père, Féodor, que le tzar Boris Godounof avait contraint d'embrasser l'état monastique, fut, plus tard, élevé à la dignité de patriarche. Mikhail donna tous ses soins à rendre la paix à la Russie agitée, depuis long-temps, par de funestes dissentions. Il mourut d'un coup de sang en juillet 1645, âgé de 49 ans, après un règne de 39. On voit, par les pièces curieuses que nous publions ici, que ce prince, ami de la paix, tout en s'occupant du soin de faire fleurir le commerce dans son pays, savait faire respecter le nom russe et la dignité de sa couronne.

(2) Ces négociations de 1615 et de 1629 ont été complètement ignorées des historiens : Lévesque, Leclerc, non plus que les écrivains russes, n'en ont eu soupçon. Ce n'est pourtant que deux ans après la mission de Dehayes, sieur de Courmémin, qu'eut lieu l'ambassade de Roussel et de Talleyrand, marquis d'Exideuil, dont parle Oléarius. Nous ajouterons que ces pièces du règne de Mikhail Romanoff n'étant mentionnées nulle part, non plus que celles qui précèdent, nous avons cru, en les donnant ici, ajouter quelqu'intérêt à notre publication et la recommander plus vivement à la bienveillance du lecteur.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

